



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

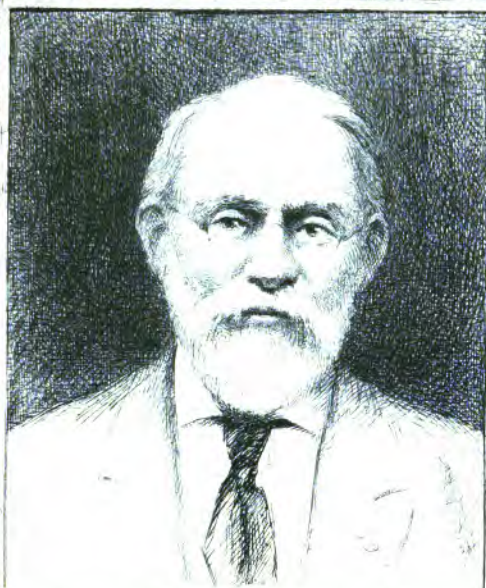
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

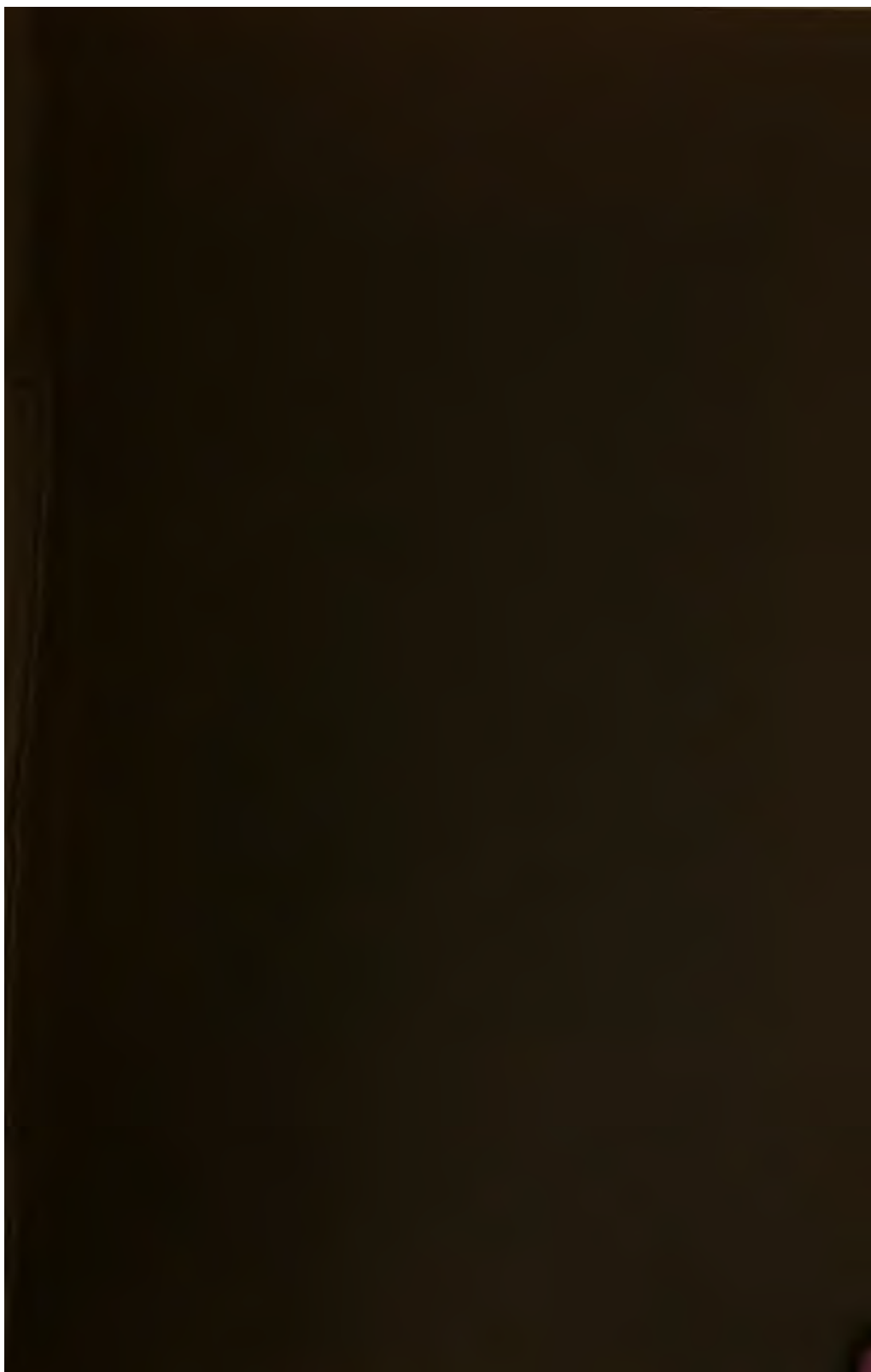
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





DC
611
544
C82

BULLETIN
DE LA
COMMISSION DES ANTIQUITÉS

BULLETIN

DE LA

COMMISSION DES ANTIQUITÉS

DE LA

SEINE-INFÉRIEURE

TOME IX

— 1891 à 1893 —



ROUEN

IMPRIMERIE CAGNIARD (LÉON GY, Succ^r,

Rues Jeanne-d'Arc, 88, et des Basnages, 5

1894

20

Dauming
Nijhoff
1-14-27
13403

PROCÈS-VERBAUX
DE LA
COMMISSION DES ANTIQUITÉS
DE LA SEINE-INFÉRIEURE
PENDANT L'ANNÉE 1891

SÉANCE DU 31 JANVIER 1891

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Furent présents : MM. Adeline, P. Baudry, de Bellegarde, Bouquet, Drouet, Félix, Garreta, de Glanville, G. Gouellain, Lefort, Lormier, Pelay, de Vesly et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. Duval et de Merval.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance imprimée. — Six publications, savoir : *Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs*, 1889; — *Société Archéologique de Bordeaux*, vol. XIII, 4; XV, 1; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1890, 2 et 3; — *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne*, 1890, 4 fascicules; — *Bulletin des Antiquaires de la*

Morinie, n° 155 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1890, 2 et 3.

Correspondance manuscrite. — L'objet de la séance consiste dans le dossier suivant renvoyé par M. le Préfet à l'examen de la Commission :

La Bouille. — *Découverte archéologique.* — Une lettre de M. le Maire de la Bouille, en date du 17 courant, annonce qu'au bord du chemin de la Bouille, à Moulineaux, en face du château de M. Le Rique, ont été trouvés les ossements d'une femme encore jeune, dont l'inhumation paraît fort ancienne ; ils étaient accompagnés d'un vase en poterie grise, dont on n'a pu recueillir que des fragments.

Le maire a fait suspendre le travail du cantonnier, afin de permettre une exploration méthodique, si l'Administration départementale juge à propos de la tenter.

M. Drouet estime qu'il y a lieu d'examiner le sol qui a rendu à la lumière les objets signalés. En effet, l'ensemble de la trouvaille ne paraît indiquer ni une sépulture du moyen âge ni une inhumation romaine par incinération, mais bien une tombe gallo-romaine. Or, les cimetières du IV^e siècle sont rares dans notre région : le plus important qu'ait rencontré l'abbé Cochet, est celui de Tourville. Ce serait donc une heureuse fortune si un groupe de tombeaux de cette date pouvait être étudié dans le voisinage de la fouille qui, sur le territoire de Moulineaux, fournit à l'abbé Cochet des antiquités franques.

La Commission, appréciant la sagesse de ces observations, délègue MM. Drouet et de la Serre pour visiter l'excavation signalée par M. le Maire de la Bouille.

Calendrier manuscrit. — A propos d'une communication précédente de M. de Beaurepaire sur les plus anciens *Ordo* liturgiques, M. Lormier déroule sous les yeux de ses confrères un calendrier sur parchemin, de 39 centimètres de hauteur, qui n'a pas moins de 7 mètres de longueur. Il a été presque entièrement exécuté à l'aide de vignettes ; les quelques mots tracés à la main datent de la fin du xvi^e siècle, ou du commencement du siècle suivant. Les noms des saints dénotent une origine normande ; il semble même probable que ce curieux *volumen*, qui dut être attaché par chaque extrémité à un rouleau de bois, s'enroulant sur l'un à mesure qu'il se déroulait de l'autre, fut rédigé pour l'église Saint-Patrice. Il enregistre en effet non seulement deux fêtes de ce pontife, mais même une « dédicace de Saint-Patris. » Une sorte de dessin énigmatique, tout à fait dans le goût de nos pères, porte quelques mots latins dont le sens est : « Qui veut manger l'amande, doit briser la coque. » Aurait-on ici l'œuvre de quelque scribe du nom de Noyau, Lamandé, etc. ?

M. Lormier appelle l'attention sur l'article inscrit au 12 août : « Réduction de la Normandie, *Rouge*. » Serait-ce quelque messe ou autre cérémonie religieuse, où interviendrait plus ou moins le souvenir de Jeanne d'Arc, et son martyre que rappellerait spécialement la couleur rouge des ornements ?

M. de Beaurepaire dit que la procession en mémoire du recouvrement de la Normandie est bien connue : la commémoration de cet heureux événement a figuré dans la liturgie de Rouen, jusqu'au xviii^e siècle. Et comme la procession est mentionnée dès 1451, il est impossible qu'un hommage quelconque à Jeanne

d'Arc ait été pour rien dans la cérémonie, la condamnation ayant conservé aux yeux de l'Église force de chose jugée, jusqu'au procès de réhabilitation.

Pour ce qui est de la couleur rouge des ornements, M. l'abbé Tougard observe que les processions ordinaires se font avec les ornements dont la couleur est déterminée par la fête du jour. Dans le cas présent, le rouge était exigé par l'octave de S. Laurent.

Saint-Vaast-d'Equieville. — Dalles tumulaires.
— Après avoir rappelé le zèle de l'abbé Cochet pour assurer la conservation des pierres tombales en les encastrant dans les murs, M. l'abbé Tougard expose à la Commission que l'église de Saint-Vaast-d'Equieville possède plusieurs dalles tumulaires des *xiv^e* et *xv^e* siècles. Le curé, se préoccupant de les soustraire à une destruction imminente, songe à les relever le long de ses murs : la besogne est d'autant plus urgente qu'un fragment de ces tombes, rejeté hors de l'église, est entré dans l'empierrement d'un chemin.

Ce travail, outre les frais de déplacement et de pose, doit également comprendre le repavage au moins partiel de l'église. M. le Curé a demandé à notre confrère si la Commission ne pourrait pas lui accorder un secours pour l'exécution de son louable projet. L'abbé Tougard lui a répondu que la Commission ne dispose d'aucun crédit ; mais il espère en même temps qu'elle va appuyer par un vœu favorable la demande d'allocation qui doit être prochainement adressée à l'administration départementale.

M. Gouellain et plusieurs autres membres font remarquer que, pour donner son avis en connaissance de cause, la Commission aurait besoin de s'assurer si

le mérite artistique et l'état de conservation de ces dalles les rendent vraiment dignes d'intérêt. Il est donc sursis à toute décision; et, s'il y a lieu de suivre cette affaire, M. Milet sera prié d'éclairer ses collègues par une enquête de visu.

Oissel. — Monnaie gauloise. — M. de Vesly présente à la Commission une monnaie gauloise de 18 millimètres de diamètre, trouvée aux Cateliers (château de M. de Talhouet).

« C'est une pièce exactement la même, dit M. Drouet, que j'ai signalée l'année dernière à la Commission des antiquités. Elle m'a été vendue par un orfèvre d'Elbeuf, qui m'avait dit l'avoir recueillie à Tourville-la-Campagne (Eure).

» Le type du droit a beaucoup de rapport avec les pièces gauloises, attribuées aux Eburoviques; quant au revers il diffère en ce que l'animal qui apparaît sous le cheval est un sanglier, en place du loup mordant le sabot du cheval.

» Cette pièce et la mienne sont parfaitement identiques, sauf que la mienne est un peu plus complète au droit; et que le métal paraît d'un titre encore plus abaissé sur celle-ci.

» Ce type n'avait pas encore été publié à ma connaissance; mais il est certain que cette monnaie a été trouvée dans son centre de production soit chez les Eburoviques, soit chez les Véliocasses; dans tous les cas c'est une pièce émise à une époque très basse, voisine ou contemporaine de la conquête. »

Hénouville. — Enceinte retranchée. — M. l'abbé Lévacher, curé d'Hénouville, a écrit avant-hier à l'abbé Tougard, une lettre inspirée par les publications de la

Commission, et qui ne peut manquer d'avoir un attrait tout spécial pour nos confrères, MM. Félix et Pelay, lesquels se sont particulièrement occupés d'Hénouville.

« J'ai lu dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités* (VIII, 104, et suiv.) une communication de M. de la Serre, sur l'enceinte fortifiée d'Orival, qui m'a fort intéressé.

» En parcourant les sentiers de la partie de la forêt de Roumare qui sépare Hénouville du hameau de la Fontaine, j'avais remarqué un long fossé faisant le tour d'un énorme mamelon dominant d'un côté la presque île d'Anneville et de l'autre les vallons qui aboutissent à la Fontaine.

» Le mémoire de M. de la Serre me donna l'éveil. Je suivis cette enceinte, monté sur les terrassements, et je fis ainsi presque un kilomètre. Parti du bord de la côte voisine de la Seine, je me suis retrouvé, un quart d'heure plus tard, sur la même pente, mais 300 mètres plus près du hameau de la Fontaine.

» Ces terrassements sont parfaitement conservés dans toute leur longueur, et portent dans le pays le nom de *forteresse*. Au milieu, sur le bord de la falaise, se trouve une énorme roche surmontant un vaste souterrain dont personne ici n'a pu trouver le bout ; aujourd'hui, l'entrée en est murée, mais fort légèrement.

» Ne nous trouverions-nous pas en présence d'une forteresse contemporaine de celle d'Orival ? Comme cette dernière, la nôtre domine une vaste presque île formée par la Seine. Celle d'Orival semble défendre l'entrée du vallon qui se termine aux Gravières ; celle d'Hénouville protège les vallons de la Fontaine ;

celui qui la contourne au nord-est (la Seine coule au sud-ouest) se nomme encore aujourd'hui le Val-aux-Seigneurs. »

M. le Président, en remerciant M. le Curé d'Hénouville de sa communication, fait remarquer qu'il y a au moins entre les deux enceintes cette différence, que les documents sur celle d'Orival sont nombreux, tandis qu'on est encore à en signaler sur celle d'Hénouville, ce qui la fait présumer d'une haute antiquité. M. l'abbé Tougard en proposerait une attribution gauloise ou celtique.

Fragment des comptes de la ville de Rouen. — M. de Beaurepaire, en constatant avec regret combien sont rares les pièces relatives à la comptabilité administrative de Rouen, en lit les quelques lignes suivantes, qu'il a transcrites :

Feuille de parchemin servant de couverture à un cahier de copies des chartes xv^e siècle, de S.-Georges-de-Boscherville :

« A Jehan Poolin, Nicolas Leconte et Robert La Vache pour avoir esté avequez les advocaz conseillers de ladite ville à la collacion de certaine impetracion faicte par Guillaume de Herouval, et Perrin Des Bours, d'une des cloches de la ville, nommée Rouvel, pour ce à iceulx par le commandement des conseillers de la ville qui presens estoient, 40 s. t. » — 4 octobre 1390.

Enlumineurs rouennais. — Le même membre explique que sur la demande de notre collègue, M. Pelay, il a fait quelques recherches au sujet des imprimeurs de Rouen. Leur nombre s'est trouvé trop considérable pour qu'on puisse en dresser la liste dans notre *Bulletin*. M. de Beaurepaire a dirigé alors

ses investigations sur les enlumineurs. La Commission réclame l'impression des notes qu'il a recueillies.

Il résulte des titres conservés aux Archives que l'industrie des *imagiers* pour livres fut des plus florissantes à Rouen, grâce notamment à l'impulsion qu'elle reçut du cardinal d'Amboise. M. Léopold Delisle a pu reconnaître, à certains caractères distinctifs, que les enlumineurs de Rouen ont fait école.

La séance est levée à trois heures un quart.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 19 MARS 1891

Elle ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beauconsin, Drouet, Félix, de Glanville, G. Gouellain, de Merval, Pelay, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont fait excuser : MM. Bouquet, Gosselin, Maillet du Boullay et Milet. Ce dernier membre annonce qu'il n'a pu encore se rendre à Saint-Vaast.

Le procès-verbal de la dernière séance ne donne lieu à aucune observation ; en conséquence, il est adopté.

Correspondance imprimée. — Son dossier présente : *Bulletin archéologique du Comité des Travaux histor. et scientif.*, 1890, n° 3 ; — *Mémoires et documents..... de la Société savoisienne*, vol. XXXIX, 1890 ; — *Mémoires de la Société d'Agriculture d'Orléans*, vol. XXIX, n° 4 ; — *Bulletin de la Soc. archéol. de l'Orléanais*, n° 143 ; — *Bulletin de la Soc. archéol. de Nantes*, vol. XXVIII ; — *Bulletin histor. des Antiquaires de la Morinie*, n° 156 ; — *Bulletin de la Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*.

Correspondance manuscrite. — La convocation de la séance est provoquée par M. le Préfet qui veut bien prendre l'avis de la Commission sur une demande de M. le Maire d'Allouville, en date du 5 février dernier,

aux fins d'agrandir l'ouverture de la chapelle du chêne monumental; sa végétation florissante donnant lieu de craindre qu'il soit bientôt impossible de pénétrer dans cette chapelle. Cette démarche est appuyée par la sous-préfecture; et, au sentiment d'hommes compétents, le retranchement de l'écorce qui borde l'entrée, peut se pratiquer sans inconvénient.

La Commission, redoutant les suites de cette opération, hésite à engager sa responsabilité. Les incisions des parties vives d'un arbre ne se font jamais sans péril, particulièrement sur un chêne, où elles peuvent déterminer des accidents sérieux. D'un autre côté, il y aurait lieu de déterminer la nature des parties à retrancher, les suites devant être toutes différentes selon que la taille porterait soit sur le bois même, soit sur l'aubier ou l'écorce.

M. Beauconsin estime qu'il est en effet à propos d'aviser, si on veut maintenir libre l'ouverture de cette chapelle. M. l'abbé Tougard ajoute que son principal intérêt ne se rattache pas à l'exercice du culte, puisque la messe ne s'y célèbre que deux fois l'an; mais que ce sanctuaire, unique dans le département, excite la plus vive curiosité de la part des nombreux visiteurs. A ce titre, il y a une raison grave de le maintenir dans son état actuel, et ainsi de faire en sorte qu'on y puisse pénétrer aisément, ce que M. Beauconsin ne serait pas sûr de faire lui-même. Il y a déjà plusieurs années que cette éventualité préoccupe les autorités locales, et d'ailleurs on peut se reposer sur la sollicitude de M. le Curé pour procurer la parfaite conservation de l'arbre.

Par suite de toutes ces considérations, M. de la Serre déclarant, en outre, que l'époque la plus ordinaire-

ment favorable à ces résections est l'arrière-saison, après l'arrêt de la sève; la Commission, sur la conclusion conforme de M. le Président, surseoit à toute espèce de décision jusqu'à ce que l'arbre ait été examiné par son collègue, M. de la Serre, qui veut bien promettre de prendre ce soin à bref délai.

La Bouille. — Visite de MM. Drouet et de la Serre. — Ces deux membres racontent que l'exploration dont les avait chargés la Commission, n'a pas été féconde en résultats. Outre qu'ils eussent douté de découvertes d'une réelle importance, ils n'ont pas osé engager la Commission dans une fouille qui se fût opérée dans des conditions particulièrement défavorables, les excavations devant atteindre le remblai d'un chemin et se poursuivre parmi les racines d'arbres d'un verger. M. Drouet a pu constater, par la fraîcheur des cassures, que le vase était encore entier à l'ouverture de la tranchée; il en détermine différents caractères, sans oser néanmoins assigner une date.

M. le Président remercie nos collègues du soin avec lequel ils ont contrôlé la découverte primitive.

Saint-Amand de Rouen. — Tombeau. — M. P. Baudry, en offrant un grand dessin à la plume pour le portefeuille de la Commission, y joint la note ci-dessous :

Au côté sud de la chapelle abbatiale de Saint-Amand était autrefois enclavée une église paroissiale, qui, à l'origine, fut comprise dans la chapelle même.

Cette église, avec son cimetière, devait être à peu près sur la place Saint-Amand actuelle, vers la rue de la Chaîne prolongée. Elle a été vendue, en 1796, en même temps que

l'abbaye; il en restait encore quelques murs au bout de la rue de la Chaîne, en 1820. Elle se composait d'une nef accompagnée d'un bas côté nord. Une porte, d'une extrême simplicité, présentait une grande ouverture en plein cintre, et une autre plus petite à côté. L'édifice, reconstruit au xviii^e siècle, était surmonté d'un clocher avec flèche en bois, revêtue d'ardoises, de médiocre hauteur.

Cette disposition qui ressort des documents de l'histoire locale est en conformité avec le dessin qui se trouve dans la collection Gaignières. Dans le *Manuscrit des Fontaines en 1525*, une église Saint-Amand, paroissiale ou conventuelle est également indiquée vers le prolongement de la rue de la Chaîne. Au sud d'un passage qui communique aujourd'hui de la rue Saint-Amand à la rue de la République, beaucoup au sud par conséquent par rapport aux églises en question, et même par rapport aux anciennes constructions dites de Thomasse Daniel et de Guillemette d'Assy, j'ai rencontré, dans la muraille méridionale, qui fut jadis une portion du cloître abbatial, un motif sculptural d'un beau caractère, de la troisième époque ogivale, et qui me paraît avoir dû contenir un sépulcre ou un tombeau.

Quelles que soient les déficiences d'un calque pris sur un dessin de ce monument, par votre très humble et très malhabile confrère, j'ai pensé que, si informé que fût cette indication, vous voudriez bien l'accueillir avec indulgence et peut-être avec intérêt.

Dieppe. — Trouvailles monétaires. — Sous ce titre, M. Milet a publié, dans *l'Impartial de Dieppe*, deux articles sur les monnaies recueillies en creusant le chenal du Pollet en 1886. De cette note détaillée, que notre confrère nous envoie avec les excuses de son absence, il résulte que cette découverte se compose de

quatre-vingt-trois pièces, le plus grand nombre en argent, les autres en billon, aux effigies de François I^{er}, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Ferdinand et Isabelle d'Espagne, et des échantillons isolés de Charles VIII, Louis XIV et Louis XV. Vingt-six de ces types les mieux conservés ont pu entrer, par les soins de notre collègue, au musée de Dieppe.

Anciens fonts du Tréport. — L'abbé Tougard expose à la Commission que, vers 1888, les fonts du Tréport, vu leur état de mutilation, et, par suite, leur aspect peu intéressant, furent remplacés par une nouvelle cuve baptismale. L'ancien baptistère, abandonné le long du mur extérieur de l'église, excita l'attention de M. le docteur Coutan. Son œil exercé y vit un intéressant objet d'études, pour lesquelles il n'épargna ni son temps, ni les démarches, ni les éclaircissements d'hommes compétents; il ne recula même pas devant un voyage dans le département du Nord, pour revoir avec toute l'attention possible les fonts de Chéreng. Entre temps, il a procuré une conservation assurée de ce curieux débris en le faisant remonter dans la chapelle Saint-Julien. Tant d'efforts ont obtenu la meilleure récompense, c'est-à-dire la certitude que ces anciens fonts remontent au xii^e siècle et sont d'une rareté extrême; en effet, non seulement on n'en connaît point de semblables dans le département, mais il n'en est pas même signalé d'analogues dans tout le nord-ouest de la France, ni dans divers mémoires qui analysent un grand nombre de fonts baptismaux.

M. le docteur Coutan a bien voulu consigner les résultats de ses recherches dans un petit mémoire dont il offre la primeur à la Commission, en l'accompa-

gnant, pour enrichir son portefeuille, d'une série de photographies et de deux dessins à la plume. Selon la remarque de divers membres, le dessin signé Robida serait des plus utilement inséré dans le *Bulletin*, puisqu'il reproduit avec un grand bonheur l'expression l'un des masques de la cuve (1). Voici l'analyse de M. Coutan :

L'ANCIENNE CUVE BAPTISMALE DU TRÉPORT

L'église paroissiale du Tréport a possédé, jusqu'en ces dernières années, de curieux fonts baptismaux, dont je n'ai trouvé la mention nulle part, ni dans la *Notice historique et archéologique* de l'abbé Cochet, sur la ville, l'abbaye et l'église du Tréport (1861), ni dans le *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure* (1872).

Ces fonts sont conservés actuellement dans la chapelle Saint-Julien, édifice du xvi^e siècle, situé sur la route départementale de Criel. Je vais les décrire succinctement, à l'aide de photographies, en l'absence de dessins originaux.

Ces fonts sont constitués par une cuve et un pédicule, réduits malheureusement à l'état de fragments. Leur base a disparu.

La cuve, dont le segment supérieur n'existe plus, est circulaire extérieurement et creusée en cuvette intérieurement. — Elle présente, à chaque extrémité de ses diamètres perpendiculaires, une tête humaine saillante, supportée par une feuille en manière de griffe renversée. — La panse est ornée de moulures qui consistent en quarts de rond et en gorges, séparés par des onglets.

Le pédicule, privé d'une partie de sa hauteur, est galbé et orné de moulures similaires qui l'entourent en

(1) La partie inférieure du dessin, à droite, prolongeant la patte qui supporte la tête, manque un peu d'exactitude.

forme d'anneaux. — Il est creusé d'un aqueduc vertical (1) pour l'écoulement des eaux.

La nature géologique de la pierre est schisteuse. — Sa couleur est bleu-noirâtre.

Les dimensions sont les suivantes (2) :

Diamètre extérieur.	1 m. 16
Diamètre extérieur au niveau du repos.	1 52
Diamètre intérieur	0 80
Saillie des têtes	0 18
Epaisseur du rebord	0 18
Profondeur de la cuvette	0 16

Les têtes que j'ai signalées tout à l'heure méritent de fixer l'attention parce qu'elles permettent de dater le monument (3). En effet, les cheveux longs, droits et soyeux, la barbe et les moustaches traitées en torsades sont tout à fait caractéristiques du XII^e siècle, et rappellent les statues du portail royal de la cathédrale de Chartres, et la statuaire de la façade de Bertheaucourt-les-Dames (Somme). Ce dernier édifice remonte à l'an 1150 environ, d'après M. Enlart (thèse de l'École des Chartes).

La première fois (avril 1889) que ces fragments me tombèrent sous les yeux, je fus frappé de leur analogie avec les fonts de Chérenc, figurés par de Caumont dans son *Abécédaire*. Une excursion à Chérenc (octobre 1889) confirma définitivement ma première impression (4).

Ici, la cuve, doublée intérieurement de sa garniture de plomb, et la base, ornée de griffes, sont dans un état parfait de conservation. Seul, le pédicule primitif est remplacé par un fût informe en maçonnerie.

(1) Voir le dessin (coupe).

(2) Voir le dessin (plan). — N.-B. — Je présente, sous toute réserve, ce dessin inexact, parce qu'il éclaire le texte, malgré ses imperfections évidentes.

(3) Voir la photographie d'une de ces têtes (face et profil).

(4) Voir la photographie Mieusement

Une frise, composée d'un entrelac alternant avec une feuille de vigne et des grappes de raisin, règne entre deux torsades, tout autour de la coupe, sauf au niveau des quatre têtes d'hommes saillantes.

Ces dernières se détachent directement de la panse sans l'intermédiaire d'un empattement, et n'atteignent pas le rebord supérieur de la cuve, dont elles restent distantes d'environ quatre centimètres. Aussi ne peuvent-elles jouer le rôle de repos (1) que Viollet-le-Duc assigne aux masques humains dans les fonts baptismaux de l'église paroissiale de Cluny.

Ces têtes, extrêmement intéressantes, sont nues ou couronnées alternativement, selon qu'elles naissent aux extrémités d'un même diamètre. — Les premières laissent voir une perruque divisée symétriquement par une raie médiane et retombant en boucles, à droite et à gauche, bien au-dessous des oreilles. — Les secondes présentent un diadème orné de grosses perles ovales, en forme de cabochons. — Toutes les quatre portent la moustache et la barbe, moins les favoris. — Deux ont la bouche entr'ouverte et découvrent les dents. Chez les deux autres, la bouche est indiquée sommairement par une fente horizontale. — Les yeux sont traités comme de simples cabochons disposés transversalement.

Il semble ressortir de cette description que le tailleur d'images de Chéreng maniait le ciseau avec plus de dextérité, mais que celui du Tréport savait mieux interpréter les détails anatomiques.

La pierre de ces fonts provient des carrières de Soignies (Hainaut).

Leurs dimensions, inférieures à celles du Tréport, sont les suivantes :

(1) Voir Viollet-le-Duc *Dictionnaire d'architecture*, t. V, pp. 537 et sq.



ANCIENS FONTS DU TRÉPORT

Diamètre extérieur	0 m.	97
Diamètre extérieur au niveau des repos	1	27
Diamètre intérieur	0	67
Saillie des têtes	0	55
Épaisseur du rebord	0	15
Hauteur du fût et de la base	0	70
Hauteur totale des fonts	1	03

J'espère avoir établi ainsi la parenté qui me semble exister entre les fonts de Chéreng et ceux du Tréport. Tous deux appartiennent au type fort rare des fonts monopédiculés à masques humains. La pierre dont ils sont fabriqués est identique, au point de vue géologique, si elle ne provient pas du même lieu d'extraction. Enfin, les têtes saillantes, bien que très différentes par le travail du ciseau, ont, dans l'ensemble, un air de famille très frappant.

Je crois donc pouvoir conclure, avec M. Enlart (1), dont la compétence spéciale est indiscutable, que la cuve baptismale, conservée dans la chapelle Saint-Julien, au Tréport, appartient au milieu du ^{xii}e siècle, c'est-à-dire à l'époque où, dans notre région, la structure romane faisait place à la structure ogivale.

M. le Président ne saurait trop louer le zèle et le savoir dont M. le docteur Coutan a fait preuve à l'occasion de ces fonts; et il charge le secrétaire d'en offrir à cet archéologue distingué, tant en son nom qu'en celui de la Commission tout entière, ses meilleures félicitations.

Église de la Madeleine. — Note sur sa construction. — L'inventaire des comptes des Fabriques a

(1) Cf. Camille Enlart, *Étude sur quelques fonts baptismaux du nord de la France*, dans le *Bulletin archéologique* (1890, n° 1, pp. 46 et sq.), et correspondance particulière.

amené M. de Beaurepaire à rencontrer sur les origines de la nouvelle chapelle de l'Hôtel-Dieu de Rouen un ensemble de documents qu'il a jugé à propos de résumer.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ÉGLISE DE LA MADELEINE

L'église de la Madeleine de Rouen, construite pour l'usage des malades de l'Hôtel-Dieu, transféré au Lieu-de-Santé, fut érigée en église paroissiale par un Décret de l'Assemblée nationale, du 6 septembre 1790.

Lorsqu'on fit ce changement, qui fut ratifié et légitimé lors du rétablissement du culte, on eut, sans doute, principalement égard aux besoins de la population d'un vaste quartier nouvellement formé et pour lequel on pouvait espérer le plus brillant avenir. Mais peut-être aussi le mérite d'un édifice, vanté généralement comme l'un des plus magnifiques de cette ville, fut-il pour quelque chose dans la décision de l'Assemblée nationale.

Si ce monument n'occupe plus, dans notre estime, la première place parmi nos églises, il est et sera toujours apprécié comme un des types les plus gracieux de l'architecture religieuse de la fin du xviii^e siècle (1).

(1) *Notice sur Le Brument*, par M. Vauquelin, architecte, dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, 1804, p. 62 : « La ville Rouen n'offroit point alors d'édifices ni même de maisons de quelque importance où se trouvassent appliqués les principes de goût dont il commençoit à se pénétrer; il prit le parti d'aller à Paris malgré les obstacles que sa famille opposa à ce voyage.

» Qu'on se représente quelle fut sa joie et son étonnement à la vue des nombreux édifices que renferme la capitale. Il les parcourut tous, les étudia avec la plus scrupuleuse attention et y puisa ce style simple et noble qu'il a depuis répandu dans toutes ses productions. » — On lit dans le n^o 12 des *Annonces de Normandie* : « L'église du Lieu-de-Santé est le premier édifice

C'est cette considération qui m'engage à rapporter, soit *in extenso*, soit par extraits, les documents qui concernent sa construction.

On commença, vers 1749, les bâtiments du Lieu-de-Santé, destinés non plus à loger des pestiférés (il y avait longtemps qu'il n'était plus question de peste à Rouen), mais à remplacer définitivement, pour tous les services hospitaliers, l'Hôtel-Dieu de la Madeleine situé, comme on sait, près de la Cathédrale, dans des conditions on ne peut plus défavorables aussi bien pour les malades que pour la santé publique. On s'aïda des plans de M. Fontaine, inspecteur des ponts-et-chaussées (1) ; et l'exécution des

moderne qui a été bâti avec goût à Rouen ; il doit faire époque dans l'histoire de cette ville. MM. les Administrateurs regretteront sans doute de voir ajouter dans l'histoire, en ce qui concernera cette église : *C'est dommage que le portail en ait été gâté par de la peinture.* » Toutefois, l'œuvre de Le Brument eut à subir des critiques très sévères, et dont quelques unes paraissent fondées. Dans les *Observations critiques par le goût et le bon sens sur l'église du Lieu-de-Santé* (feuille in-4° imprimée), on désapprouve « une porte qui, par son style, conviendrait plutôt à un boudoir qu'à une église ; » — « une façade latérale qui n'a pour tout ornement que des contreforts, dont la forme d'obélisque n'offre aux yeux des connaisseurs que des idées sépulcrales ; » — « un autel qui auroit dû être le point lumineux et qui est, sans contredit, le plus obscur. On n'a pour toute perspective que deux colonnes engagées jusqu'au tiers de la hauteur dans le mur qui sépare le chœur de la sacristie, qui se détachent ensuite dans leur plein jusqu'à leur entablement, dans le vuide d'une tribune sombre, décorée par des niches et des portes du même style que les portes latérales, s'il n'est encore plus lourd et plus ridicule. »

(1) Fils d'architecte et père de Pierre-François-Léonard Fontaine, architecte célèbre. Ce dernier naquit, à Pontoise, le 20 septembre 1762, et mourut le 13 octobre 1853. Il avait été baptisé par Oury, curé de Saint-Martin-du-Pont, de Rouen. (Voir le *Dictionnaire de Jal*.)

travaux fut confiée à un architecte de Paris, M. Parvis (1). Ce ne fut que le 16 juillet 1758 qu'eut lieu, dans le nouveau local, l'installation des malades, des religieux et des religieuses (2).

On n'avait pas attendu jusque-là pour constater que la chapelle du Lieu-de-Santé, dédiée à saint Louis, bâtie vers 1654, ne pouvait suffire pour tant de nouveaux pensionnaires. L'utilité d'une chapelle nouvelle était si bien démontrée que plusieurs personnes, qui ne voulaient pas être nommées, offrirent à l'Administration d'assez fortes sommes, à condition de les affecter à la construction et à la décoration d'une église, le plus tôt que faire se pourrait.

Le 8 juin 1753, l'Administration arrêtait que les 15,000 l. données pour aider à bâtir cette église seraient, dès l'année suivante, employées à en établir les fondations, « parce que, au préalable, les sieurs Fontaine et Parvis sonderoient le terrain, à l'effet de reconnaître s'il seroit nécessaire d'y placer des pillotis ou non, et feroient un devis des ouvrages à faire pour les dites fondations, qui contiendrait la hauteur à laquelle elles seroient portées et ce qu'il en coûteroit, afin que les travaux ordinaires du Lieu-de-Santé n'en souffrissent aucun retardement. » Les mêmes architectes étaient invités à faire un dessin de l'église en projet, en observant de le dresser de façon que toute la décoration et les ornements de l'ancienne pussent y être remplacés (3). On arrêta, le même jour, qu'on travaillerait, cette année même, à la plantation d'une avenue en ormes qui conduirait du portail au bord de la Seine,

(1) Parvis avait avec lui son fils comme associé. Il fit venir de Paris ses principaux ouvriers : Botterel, maître maçon ; Gautier, charpentier ; etc. La brique qui servit à la construction fut cuite à Boisguillaume.

(2) L'ancienne église de la Madeleine, près de la Cathédrale, fut vendue à M. Lainé, qui la démolit en 1782.

(3) 23 déc. 1774. « On conservera les autels de la Madeleine, et on les emploiera dans la nouvelle église. »

suivant les propositions dont on était convenu, qui étaient : pour la grande allée, 60 pieds de large ; et pour les contre-allées, 18 pieds pour le moins.

Le 15 septembre suivant, on décida que l'église aurait 25 toises de longueur, 29 pieds de largeur et 48 pieds de hauteur ; qu'elle serait bâtie sur plates-formes de bois, à l'exception de la devanture qui serait sur pilotis ; qu'elle n'aurait point de péristyle ; que le portail en serait fait d'une façon propre, mais simple et unie. Avant de prendre un parti définitif sur le plan, dont on se contentait d'indiquer les parties essentielles, on pria les deux architectes précités de se mettre immédiatement à l'œuvre et de communiquer, le plus tôt possible, leur plan, ou, s'ils ne pouvaient pas s'entendre, leurs deux plans au Bureau (1). Ils se conformèrent au désir des administrateurs, mais l'exécution du projet subit un long retard à cause de la dépense excessive dans laquelle on avait été entraîné par la construction des bâtiments de l'Hôtel-Dieu. Quatre ans plus tard, le 27 déc. 1757, Parvis présentait à l'Administration une requête tendant à ce qu'on lui accordât un sursis d'un an pour la construction de l'église. Il était loin de l'avoir achevée lorsqu'il mourut, à Paris, le 5 février 1760.

Plusieurs années s'écoulèrent avant qu'on fût en état de reprendre les travaux (2).

(1) « Devis estimatif de la construction et entière édification de l'église projetée à bâtir au Lieu-de-Santé, par le sieur Parvis, architecte, sur le plan par lui fait, en vertu de la délibération du Bureau de l'Hôtel-Dieu, du 25 septembre 1753. » Ce plan a été conservé.

(2) « Vendredi 15^e jour de may 1767. Au Bureau de l'Hôtel-Dieu, tenu par M. de Miromesnil, 1^{er} président ; MM. de Bellegarde et l'abbé des Cours, conseillers de la grande chambre ; M. de Belbeuf, procureur général ; MM. l'abbé de Sosay et l'abbé Gaillard, chanoines de la cathédrale ; Pimare, De la Place et Le Rouvier, marchands, tous gouverneurs et administrateurs. Il a été représenté par M. Pimare, administrateur, qu'il seroit néces-

Ce fut vers ce temps là que M. Le Brument présenta au Bureau d'Administration la lettre suivante :

« Messieurs, Jean-Baptiste Le Brument, architecte et ancien élève de l'École de dessein de Rouen, ayant appris que vous avez arrêté de continuer la construction de l'église de l'Hôtel-Dieu, se flatte que vous voudrez bien souffrir, Messieurs, qu'il vous mette sous les yeux ce que l'amour de sa patrie et celui de son art luy suggère, sans que l'intérêt y ait aucune part.

» Les ouvrages publics dans une ville sont les seuls monuments sur lesquels les étrangers jugent du mérite des artistes. Vous pouvez, Messieurs, exciter l'émulation de ceux qui demeurent dans ce pays, faire connaître leurs talents et vous mettre à portée de juger ou faire juger le projet le plus convenable et le mieux traité. La voye du concours est ce que je prends la liberté de vous proposer. Celui qui aura mieux fait aura pour prix la conduite de son ouvrage.

» J'ai donc, Messieurs, l'honneur de vous présenter icy

saire, pour l'intérêt des pauvres, de continuer à bâtir l'église du Lieu-de-Santé; que le service divin y seroit fait avec plus de décence qu'il n'est fait dans la salle des malades, qui se trouvent eux-mêmes fatigués dans leurs maladies par le chant des prêtres qui célèbrent les saints offices; que, l'église étant bâtie, il y auroit beaucoup plus de monde à la messe et aux vêpres; que les aumônes seroient aussi plus considérables; qu'il a dressé, en outre, un état des aumônes reçues dans le courant de l'année dernière, qui mettent l'Hôtel-Dieu dans la position de dépenser une somme d'environ 30 à 36,000 l., sans compter les promesses verbales de plusieurs personnes charitables. » D'après cet exposé, il fut décidé qu'on continuerait l'église; et, le 5 juin 1767, des commissaires furent nommés pour faire les marchés et examiner un nouveau projet présenté par un sieur Le Roy. On les engageait à choisir, entre les divers plans, celui qui serait d'un meilleur goût et d'une plus belle simplicité, et à consulter là-dessus le meilleur architecte et maçon de la ville.

mes projets, toujours avec le même désintéressement qui m'anime, ce que le lieu demande, étant consacré au soulagement des citoyens. Je m'offre ainsi, si j'ai l'honneur de mériter votre suffrage, de conduire sur mes desseins tout l'ouvrage jusqu'à sa perfection et de remplir tous les devoirs qui dépendent d'un architecte, sans exiger d'autre récompense que celle qu'il plaira à l'Administration de me donner, en forme seulement de gratification.

» Je suis avec respect, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

» J.-B. LE BRUMENT. »

La demande de Le Brument fut favorablement accueillie; il fut préféré à ses concurrents, comme on le voit par cette délibération du Bureau, du 26 juin 1767 :

« La Compagnie, ayant examiné les différents plans qui lui ont été présentés pour finir l'église du Lieu-de-Santé, s'est déterminée à accepter le dernier plan fait par le sieur Brument, architecte, lequel a présenté une requête tendant à demander un concours pour avoir la direction de l'ouvrage de ladite église; et s'oblige ledit Brument, si le Bureau l'agrée, de conduire la construction de l'église sans exiger d'autres honoraires que ce qu'il plaira à la Compagnie de lui donner en forme de gratification. En conséquence, la Compagnie a arrêté de charger le sieur Brument de faire un devis général et estimatif de tous les ouvrages qui sont à faire, tant de la maçonnerie que de la charpente et autres, pour qu'il soit présenté à l'Administration du prochain Bureau (1). »

Le 7 juillet suivant, ce devis était présenté, et l'on faisait marché, pour l'exécution des travaux, avec M. Pradeaux (2),

(1) « Devis des ouvrages à faire pour la construction de l'église du Lieu-de-Santé. Imprimé à Rouen, chez Machuel, rue Saint-Lô, vis-à-vis le Palais. »

(2) Pierre Pradeaux avait été nommé maître maçon de la ville de Rouen, le 8 juin 1758. Il occupa, pendant plusieurs années,

maître maçon plâtrier. Le 24 du même mois, le sculpteur Jaddoulle, qui avait été invité à faire un devis estimatif des ouvrages de sculpture à exécuter au portail, remettait son mémoire aux mains des commissaires. La maçonnerie fut dès lors commencée en s'aidant des fondations existantes. Mais bientôt on reconnut la nécessité de s'écarter du plan primitif, et l'on adopta, sur la proposition de Le Brument, des modifications au projet de Parvis. Elles sont indiquées dans un mémoire du nouvel architecte, que, malgré sa longueur et l'incorrection du style, nous croyons devoir reproduire.

« Dans le principe, l'église ne fut point conçue avec l'ensemble des bâtiments du Lieu-de-Santé. Ce n'a été que par la translation de l'ancien Hôtel-Dieu qu'elle est devenue nécessaire. Vos prédécesseurs ont pensé qu'il n'y avait pas d'emplacement plus convenable que celui où elle fut par eux commencée; mais ils ne purent la faire achever, par les dépenses considérables qu'occasionnèrent les additions et corrections dans l'ensemble des bâtiments du Lieu-de-Santé, pour parvenir à la translation de l'ancien Hôtel-Dieu. Les travaux de cette église ont resté, pour cette raison, suspendus pendant plusieurs années. Au moment de leur cessation, le chœur et les 2 tribunes des religieuses étaient élevés de 28 pieds, les 2 chapelles entre le chœur et la nef de 18, cette dernière et l'embase-ment du portail de 5, constructions qui ont resté en cet état jusqu'en l'année 1767.

comme appareilleur, Le Trône jeune. Il le logeait, le nourrissait et lui payait 1,200 l. par an. A propos des panaches du dôme, on songea à faire revenir cet ouvrier : « Pour faire ce travail avec moins de dépense et peut-être plus de précision, on pourrait, écrivait Le Brument, envoyer chercher le sieur Le Trône, appareilleur des tours de Saint-Sulpice, ou demander à ce dernier l'adresse de son frère. Ils connoissent l'ouvrage puisqu'ils y ont été occupés tour à tour par l'entrepreneur. » Le commis d'atelier de Pradeaux touchait 3 l. par jour et était logé.

» A cette époque, l'Administration pensa qu'elle pouvoit faire continuer cette église en changeant seulement la décoration du portail. Le sieur Parvis, mon prédécesseur, étoit décédé il y avoit quelques années; il falloit un architecte. Le plunitif de 1767 offre de quelle manière je crus devoir me procurer cet ouvrage, et à quelles conditions il me fut accordé. Le projet du portail que j'avais présenté à l'Administration fut accepté. Ensuite les publications ordinaires pour mettre à prix les travaux qu'il offroit avec ceux de la perfection de l'église furent faites; et le sieur Pradeaux en demeura chargé, pour rendre le tout fait et parfait dans un délai de 3 ans.

» A peine commença-t-on d'y travailler que le public réclama contre la petitesse du vaisseau, ce qui détermina l'Administration à me demander un projet d'augmentation. J'en fis un. Il en résulta 2 sous-ailes qui devoient s'étendre depuis l'intérieur des murs latéraux du portail jusqu'aux tribunes des religieuses. Comme il augmentoit de beaucoup la dépense..., l'exécution n'en fut regardée comme possible qu'autant que l'Administration pourroit parvenir à obtenir des secours. En conséquence, il fut arrêté que ce projet seroit offert à M. l'Archevêque pour avoir son agrément, qu'il seroit prié de le présenter à M. de la Michodière, alors Intendant de cette Généralité, qui avoit paru désirer la perfection de cette église. L'Administration députa à cet effet M. Le Bouvier, l'un de ses membres, pour se rendre à Paris. On me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptay pour y faire les observations de mon état.

» Ce projet reçut l'agrément de M. l'Archevêque, qui le présenta à M. de la Michodière. M. Le Bouvier fit à ce magistrat, au nom de l'Administration, ses représentations pour obtenir certains restes de l'octroy à la fin de chaque année jusqu'à la concurrence d'une somme de 60,000 l., ce que M. de la Michodière fit accorder. Le succès que l'Administration avoit espéré de sa députation sembla luy

réussir. D'après cette promesse, elle entreprit de faire les fondations de l'accroissement que ce même projet indiquoit; elle le signa, et il me fut remis. Ces fondations furent commencées vers la fin de 1767 et achevées en 1768 (1).

» Lorsque l'on fut près de les réunir avec celles de ces deux tribunes que l'on devoit conserver, on aperceut que ces dernières avoient été fondées sur marne dans près de 5 pieds de hauteur; qu'on avoit placé, au-dessous de cette première préparation, des plates-formes qui étoient déjà totalement consommées, qu'il y avoit eu entre les parties de fondations en marne et celles de maçonnerie autant de vuide et espace que l'épaisseur desd. plates-formes en occupoient au temps de leur pose. On remarquoit encore que le marne s'étoit affaissé de luy-même, soit parce qu'il n'avoit pas été suffisamment battu ou en se desséchant à peu près de l'eau qui avoit servi à le tasser; que dans cet état le poids des fondations en maçonnerie fardées des murs qui étoient élevés au-dessus de 28 pieds de hauteur n'étoit résisté que par la pression des terres qui les avoisoient. Nous fîmes part de ce danger à l'Administration. En effet, en donnant à ces parties une surcharge par ce qui restoit à élever au-dessus des murs desdites tribunes,

(1) 1767, démolition du portail... du rond-point de l'ancienne chapelle à l'ouest, ainsi que les murs déjà élevés pour une sacristie. Toisé des pierres provenant de la démolition de l'ancienne église du Lieu-de-Santé, commencé le 16 octobre 1767. — Fouilles des terres du 13 oct. 1767 jusqu'au 25 juillet 1768. On forme les arrachements convenables aux anciennes fondations depuis le 21 mars 1768 jusqu'au 1^{er} avril 1769. — Toisé de l'ouvrage de maçonnerie fait pour la construction de l'église du Lieu-de-Santé, sous la conduite et direction du sieur Le Brument, architecte... Total de la dépense, 115,771 l., dont Pradeaux doit déduire 4,488 l. 6 s., pour le montant des 2 toises de pierres provenant des démolitions. Reste dû à Pradeaux, 111,283 l.; 26 janvier 1770. — Signé : Le Brument.

il étoit certain que cela eût causé un affaissement et la ruine de ces parties. L'Administration conceut bien le danger et que leur démolition étoit inévitable, ce qui donna encore lieu à un 3^e projet d'augmentation. Le temps pressoit : il ne peut faire qu'une esquisse ; elle fut signée. C'a été de cette dernière que l'édifice a reçu sa forme actuelle. C'a été aussi par tous ces changements que le marché du sieur Pradeaux fut augmenté de conditions qui n'avoient point été prévues et qui n'estoient pas nécessaires dans le premier devis pour la continuation et perfection de l'ancienne église. »

Les travaux furent suspendus pendant presque toute la durée du Conseil Supérieur, dont l'établissement avait eu pour effet d'exclure du Bureau d'Administration le Premier Président et quelques-uns des administrateurs qui avaient adopté le projet de Le Brument. Ils furent repris en 1773, et la cérémonie de la pose des premières pierres eut lieu le vendredi, 21 mai 1773 (1). Le registre des délibérations nous en a conservé le souvenir : « Ce jour d'huy, l'administration s'est transportée au Lieu-de-Santé, en habits de cérémonie, pour placer les deux premières pierres de l'église que l'Hôtel-Dieu y fait bâtir, lesquelles ont été posées par Mgr l'Archevêque et Mons^r. de Crosne, premier président du Conseil Supérieur, sous l'une desquelles il a été mis une plaque d'étain, renfermée dans une boîte de plomb, qui étoit elle-même recouverte de petites planches garnies de suif, sur laquelle on avoit mis l'inscription suivante (2) :

(1) Le 7 mai 1773, l'administration avait chargé MM. Bigot et Bournisien de se transporter chez M. le Président de Motteville et Mme de Berville, bienfaiteurs de l'Hôtel-Dieu, pour les prier de vouloir bien agréer une des pierres de l'église. Mais l'on se ravisa, et l'on réserva cet honneur aux personnages officiels.

(2) Cette plaque, gravée par Jacques, lui fut payée le 25 juin 1773.

« *Regnante Ludovico XV. MDCCLXXIII. Dominus*
 » *de Rupefucaldo archiepiscopus sedis Rothomagensis*
 » *primas Normanniæ, abbas Cluniacensis, princeps admi-*
 » *nistratorum nosocomii; Ludovicus Thiroux de Crosne,*
 » *miles, Regi a consiliis, magister libellorum supplicum,*
 » *Præfectus justitiæ, politiæ et ærarii urbis et Genera-*
 » *litatis Rothomagi, Præses consilii superioris ejusdem*
 » *civitatis et perpetuus nosocomii administrator, Posuere*
 » *duos primos ecclesiæ nosocomii lapides. »*

Ce fut vers cette époque que fut construit le portail, « composé, suivant la description qu'en donne l'architecte, de 4 colonnes isolées, d'environ 4 pieds de diamètre, qui laissent une distance entre elles et le mur de l'église de 4 pieds et 1 quart. L'entre-colonne du milieu est écartée de 17 pieds d'axe en axe, et les deux autres entre-colonnes sont écartées de 10 pieds aussi d'axe en axe. La hauteur de l'entablement seul est de 9 pieds, et celle des colonnes, avec leurs bases et chapiteaux, est de 39 pieds, ce qui fait ensemble environ 48 pieds. L'entablement de cet ordre est surmonté d'un fronton qui a 10 pieds d'élévation depuis le dessous de la corniche jusqu'à sa pointe. »

Jaddouille en fit la sculpture (1), conformément à cette délibération du Bureau :

« Du 28 mai 1773, au Bureau de l'Hôtel-Dieu de Rouen, tenu par Mgr l'Archevêque... Il a été fait un devis de tous les ouvrages de sculpture à faire pour la perfection de l'église du Lieu-de-Santé, ainsi qu'il ensuit :

» 1^o Sera fait la sculpture d'un bas-relief, au-dessus de la grande porte, représentant la Charité, suivant le modèle

(1) Le travail fut fait en partie aux frais de l'Archevêque qui donna 1,200 l. pour le groupe de la Charité, 11 juin 1783. (Voir délibération du 15 décembre 1774.) Le modèle en avait été présenté, le 31 mai 1775, à l'Académie de Rouen. (Voir dans le *Précis des travaux de cette Académie*, année 1805, pp. 44-46, une notice sur Marie-Nicolas Jaddouille, de M. Vauquelin.)

que le sieur Jadouille, sculpteur, a présenté à l'Administration;

» 2° Sera fait la sculpture du chambranle et traverse de la grande porte, les consoles ainsi qu'une guirlande de fleurs dans la frise;

» 3° Sera fait la sculpture de 4 chapiteaux corinthiens du grand ordre, ainsi que des deux chapiteaux pilastres aux angles de son avant-corps. Ils seront en feuilles d'olivier;

» 4° Sera fait la sculpture des modillons et rosaces de l'entablement de cet ordre, ensemble ceux des retours de l'avant-corps et des arrière-corps du portail, ainsi que ceux des têtes des derniers, ceux des faces opposées au parement desdits arrière-corps; lesdits modillons seront ornés de feuilles d'olivier comme les chapiteaux avec un balustre à leur tête, terminées sur les côtés en volutes avec culots sur un fonds canelé; la couronne desdits modillons et celle de leurs faces dans ladite corniche seront taillées de rayes de cœur simples, ainsi que la cymaise des caissons des rosaces;

» 5° Dans le grand fronton sera fait la sculpture d'un Jéhova et d'une grande Gloire;

» 6° Les chapiteaux, colonnes et pilastres de l'ordonnance intérieure, leurs modillons et rosaces, seront sculptés comme les précédents;

» 7° Sera fait la sculpture de tous les mausolées au-dessous des croisées des sous-ailes. Ils seront composés d'un bel ensemble, soit pour tenir de cette forme ou autrement, propres à exprimer, dans un cas ou dans l'autre, le caractère et la dignité des bienfaiteurs de cette construction; leurs qualités et prééminences seront remises au sculpteur pour en composer l'ensemble, soit dans le genre de mausolées ou inscriptions, après et au moment que l'Administration aura déterminé leur modestie à recevoir cette marque de reconnaissance. »

Ce portail, dont on était fier, faillit s'écrouler vers le

milieu de l'année 1774. On constata avec effroi que les quatre colonnes formant l'avant-corps s'étaient fendues dans leur hauteur par une rupture verticale et à peu près dans la direction des axes.

On chercha naturellement à s'éclairer sur la cause de ce malheur et sur la part de responsabilité qui en revenait à l'architecte ou à l'entrepreneur. On prit les avis de M. Patte, architecte de Paris (1), et de M. Brunet, maître maçon de la même ville, qui avait eu l'entreprise de l'École de chirurgie, de l'église du Roule, de Saint-Sulpice et de diverses constructions pour le comte d'Artois. Le malheur était attribué au peu de résistance de la pierre employée. Pradeaux prétendait n'avoir point été informé de la pesanteur du fronton que l'on devait faire porter sur les colonnes. Le Brument l'accusait d'imprudence dans l'établissement des échafaudages. Finalement, on rendit Pradeaux responsable, et les colonnes furent refaites à ses frais en pierre plus dure. Ce fut pour lui une perte de 10,000 l., mais elle lui fournit l'occasion de faire preuve de son habileté. Je rapporte ici quelques-unes des délibérations relatives à cet accident :

(1) Pierre Patte, architecte de S. A. R. le prince des Deux-Ponts. Il fit l'hôtel du duc de Charost, et donna pour lui les plans de l'église de Bolbec. (Voir le *Dictionnaire général des Artistes*, d'Auvray; et le *Dictionnaire des Architectes*, de Lance.) — Lettre de Le Brument à M. Patte : « J'ai consulté vos ouvrages... Comme la masse de mon portail est exactement la même que celle des 2 portiques de l'Ecole militaire, ceux-ci ont fait ma boussole... Mon entrepreneur a malheureusement méprisé, pendant une de mes absences, de continuer un échafaudage qui étoit commencé pour recevoir le poids, la fermeture des frises des architraves de cet entablement. Il s'est contenté, dans ce moment, de réunir avec plâtres quelques bossages observés aux tambours. C'est sur leur saillie fragile et sur celle des rangs de feuilles des chapiteaux qu'il a osé placer des linteaux en bois aussi avec plâtres pour recevoir la fermeture des plates-bandes. »

6 octobre 1774. — « Sur le rapport qui a été fait à la Compagnie, par le sieur Brument, architecte, chargé de la conduite de la bâtisse de l'église du Lieu-de-Santé, de l'événement malheureux survenu aux quatre colonnes du portail de l'église..., qui oblige de les démolir pour en construire de nouvelles; et, sur ledit rapport, le sieur Pradeaux, entrepreneur, ayant été entendu; il a consenti de reconstruire à ses frais et dépens lesdites quatre colonnes avec de la pierre de Quilly, près Caen, parce que l'Administration s'oblige de payer la plus-valeur de cette pierre, ainsi qu'il en a été convenu, en lui tenant compte des faux-frais qui seroient occasionnés par la différence de la qualité de la pierre.

» Le sieur Pradeaux a aussi consenti, après qu'il auroit été fait estimation de l'ouvrage actuel depuis le dernier compte arrêté, qu'il lui seroit retenu, sur le montant qui en résultera, une somme de 10,000 l., jusques à ce que lesdites colonnes ayent été par lui remplacées; et, suivant l'estimation du sieur Brument, il conviendrait, pour éviter que les quatre piliers des pendentifs et les colonnes près desdits piliers n'éprouvassent les mêmes accidents que le portail, qu'ils fussent construits avec la même pierre de Quilly; en conséquence, la Compagnie, en acceptant les offres dudit sieur Pradeaux, l'autorise à se servir de pierre de Quilly pour la construction desdits piliers et des colonnes voisines; ce qu'il a signé. »

Peu de temps après, on décida de surseoir à l'exécution de cette délibération. L'affaire revint en discussion le 21 mars 1775, en assemblée tenue à l'Archevêché, sous la présidence de l'Archevêque et en présence du Premier Président de Montholon et du Procureur général. Il fut arrêté « que les colonnes du portail, actuellement établies en pierre de Saint-Lû, seroient démolies et reconstruites par le sieur Pradeaux en pierre dure de Paris, à ses risques, périls et fortune. A l'égard des chapiteaux desdites colonnes, ils resteroient tels qu'ils étoient, en Saint-Lû

parce que néanmoins, dans le cas où ils se casseroient sous le poids des frontons, ledit Pradeaux les rétablirait en pierre de Conflans à ses frais, suivant sa soumission; et, comme pour ladite réparation, il seroit nécessaire de démolir ledit fronton, suivant que ledit Pradeaux l'avoit fait apercevoir, il se chargeoit de le rétablir à ses frais. En ce qui concerne les 24 colonnes de l'intérieur de l'église, le Bureau arrêta que les six qui soutiennent le buffet d'orgue et le jubé des religieuses, subsisteroient comme elles étoient construites en Saint-Lû. Quant aux quatre piliers qui soutiennent le dôme, ils seroient faits en pierre de Paris, ainsi que les huit colonnes du chœur, par assise égale dans tout le pourtour de l'église. Les autres colonnes, au nombre de dix en la nef, seroient en pierre dure de Caumont, savoir le premier tiers en gros liais, le second en hauteur grise, et le troisième en pierre dure de Paris, et les chapiteaux en Conflans. Les cintres des plates-bandes seroient faits en charpente et resteroient jusques à la fin de l'ouvrage pour empêcher tout écart et affaissement par la poussée de la voûte de la nef et du chœur sur les sous-ailes. »

Un avis de M. Patte, communiqué au Bureau par l'Archevêque, le 17 nov., donna lieu d'espérer que le mal étoit réparable, sans qu'on s'engageât dans une reconstruction. Mais cet avis, renvoyé à une Commission, ne fut point adopté. On décida, le 12 janvier 1776, qu'il ne serait absolument rien changé à la délibération du 21 mars précédent, « qui fixoit irrévocablement que les colonnes du portail et de l'église seroient reconstruites en pierre dure, excepté les 6 qui soutiennent le buffet d'orgue. »

L'accident du portail eut pour conséquence de faire abandonner le projet d'un dôme en pierre. Sur ce point, l'avis de l'entrepreneur fut préféré à celui de l'architecte.

Le 7 juin 1776, on présenta un plan du dôme de l'église qui devait être construit en pierre, suivant le projet de

Le Brument. « La Compagnie, après avoir entendu Pradeaux, considérant : 1^o que la pesanteur qu'entraîneroit sur les piliers la construction de ce dôme en pierre laisseroit douter de sa solidité ; 2^o qu'elle entraîneroit une plus grande dépense, et qu'il y auroit des parties qu'on ne pourroit se dispenser de couvrir en plomb : — arrêta que le dôme seroit fait en bois, et chargea Le Brument de présenter un plan et devis de la charpente des travaux. » — Ce plan fut adopté le 28 juin de la même année (1).

Un motif d'un autre ordre, le besoin d'économie, porta l'Administration à restreindre les travaux de sculpture.

Le 20 septembre, il fut représenté à la Compagnie, par « un de MM. qu'il avoit observé que, dans les voûtes des basses ailes de l'église, on sculptoit des ornemens qui pouvoient entraîner à une dépense plus considérable que celle qu'on avoit déterminée. Sur quoi délibéré, il fut arrêté que le sieur Jadouille, sculpteur, seroit prévenu de surseoir à ces ornemens, et le sieur Brument engagé de donner à la prochaine assemblée un devis ou état des ornemens pour la perfection de l'église (2). »

Dans la décoration intérieure de l'édifice, je ne vois à signaler qu'une *Gloire*, dans le goût du temps, qu'on sus-

(1) Dans un mémoire adressé à l'Administration (1778), Pradeaux rappelle « qu'il eut l'adresse de reconstruire les colonnes en sous-œuvre, ouvrage que les sieurs Brument et Patte avoient jugé impossible et dont la hardiesse prouve assez que, mieux instruit du fronton, il n'eût pas employé une pierre tendre pour le porter, lui qui n'a pas voulu hasarder le dôme en pierre sur des piliers de pierre dure. »

(2) Un mémoire de Le Brument, du mois d'oct. 1776, a pour objet de démontrer « que la sculpture qu'on a commencée à l'église du Lieu-de-Santé est absolument dépendante du genre d'ordre employé pour la construction de cet édifice, dépendante encore de l'entière exécution des plans, modèles et des délibérations prises depuis le commencement des travaux de ce monument. »

pendit à l'aide de crampons de fer au-dessous du dôme. (Délibération du 9 août 1780.)

La réception de tous les travaux de maçonnerie se fit par Le Brument le 3 déc. 1781. Décharge fut donnée, par l'Administration, à l'entrepreneur Pradeaux.

Le 12 mars précédent, avait eu lieu la bénédiction de cette église par le cardinal de la Rochefoucauld. L'inscription posée pour conserver le souvenir de cette cérémonie était ainsi conçue :

Regnante Ludovico decimo-sexto, Has ædes a pietate publica erectas Religioni mancipavit Pontifex Rothom. anno 1781, Die mensis aprilis septimo. Interea huic nosocomio consulebant Dominus de la Rochefoucauld, Rothom. archiep. ecclesiæ Rom. cardinalis, necnon supremi Normanniæ senatus Carolus de Montholon 1^{us} Præses, Joannes Petrus de Ranville, Petrus de Ruallem, uterque senatus ejusdem consiliarius, Joannes Petrus Prosper de Belbeuf generalis Procurator, Claudius Nic. de Morlet, Carolus Adrianus de Quiefdeville, Roth. ecclesiæ canonici, N. de Bornainville, N. Berée, N. Dumont, viri à mercaturis (1).

On avait employé pour la construction ou la décoration de cette église : Flahaut, comme charpentier ; J.-B. Gaudry et Charles Masculier, comme marbriers, entrepreneurs du pavage et de la pose du grand autel et des gradins ; Jean-Pierre Hays, comme vitrier : il posa des verrières en verre blanc de Bohême en 1778 ; Creton, comme plombier. Le plomb laminé fut fourni par M. Sorrel, directeur de la manufacture royale de plomb laminé. En ce qui concernait la couverture à laquelle ce plomb fut employé, on suivit l'avis de M. De l'Épée, architecte

(1) Cette inscription, gravée en lettres d'or sur une tablette de marbre noir, fut brisée à l'époque de la Révolution. Les fragments en furent retrouvés, et l'inscription fut rétablie, en 1844, par les soins de la Fabrique. (M. Periaux, *Dictionnaire indicateur et historique des rues et places de Rouen*, 2^e éd., p. 352.)

de l'Académie royale de peinture et vérificateur des bâtiments de S. M.

25 janvier 1776. — Thomas Potier, menuisier, nommé le 7 août 1778, en remplacement de Vernisse, décédé, fit la chaire à prêcher, les 4 confessionnaux et les portes. (Quittances des 2 juillet 1779 et 9 janv. 1781.) Jean Tierce peignit à l'huile la coupole, 360 rosaces, la Gloire avec les nues et les rayons. (Quittance du 25 fév. 1780.)

Lamine sculpta, pour 550 l., d'après les dessins de Potier, les 48 stalles du chœur. Le travail lui avait été adjugé le 28 av. 1780.

M. N. Jaddoulle fut chargé de travaux plus importants. De 1774 à 1781, il toucha 32,067 l., à savoir : pour chacun des 5 chapiteaux du portail, 300 l.; pour chacun des 64 modillons, 6 l.; pour chacune des 63 rosaces, 6 l.; pour le bas-relief de la Charité, 1,200 l.; pour une guirlande de fleurs de 6 pieds, 36 l., soit 6 livres par pied; pour 2 bas-reliefs représentant la Foi et l'Espérance, 1,020 l.; pour la Gloire, sous l'orgue, dans laquelle est un Saint-Esprit, 150 l.; pour sculptures au bois de la principale porte, 406 l.

Un habile serrurier, Fouquerel, fut chargé des ouvrages de serrurerie : appuis de communion du sanctuaire et des chapelles, barrières latérales du chœur, banquettes au-dessus du prie-dieu de la tribune des dames. On y avait posé les armoiries du cardinal de la Rochefoucauld. (Devis du 11 av. 1781.)

Une délibération du 17 déc. 1779 avait fixé les honoraires de Le Brument pour la conduite des travaux à une somme de 24,400 l., sur laquelle il lui avait été payé 6,400 l. Dans l'impossibilité où l'on était de lui payer le restant, on s'engagea à lui en faire l'intérêt à raison de 4 1/2 pour 100.

Dans les derniers temps de l'ancien régime, il était encore, de ce chef, créancier sur l'Hôtel-Dieu d'une rente

annuelle de 810 l., exempte d'impôts. Elle lui fut irrégulièrement payée à partir de 1790.

Le 4 fructidor an X, étant parvenu à l'âge de 68 ans, il écrivait à l'Administration une lettre déchirante où il se plaignait d'avoir été ruiné par la Révolution (il en avait pourtant adopté chaleureusement les principes), d'être abandonné de sa famille, de ses deux filles et de ses gendres, d'être privé, par la maladie, des ressources que lui procurait sa profession, et réduit à implorer la pitié et la bienveillance du Bureau des hospices.

Le Brument était né rue du Figuier, paroisse Saint-Maclou, le 7 janv. 1736, du mariage de Pierre Le Brument, entrepreneur, et de Marie-Françoise Le Brun. Il avait épousé Marie-Madeleine Julien, dont il eut trois filles. Il mourut, à Rouen, le 6 juillet 1804.

Il avait été nommé membre de l'Académie de Rouen en 1778, avait succédé à son père dans l'office d'architecte-expert en bâtiments, priseur et arpenteur pour la ville et le ressort du Parlement. Il avait réussi à supplanter M. De France comme architecte de Saint-Ouen, dans un temps où les grands travaux exécutés dans cette abbaye lui permettaient d'espérer un gain considérable.

Il fut nommé, par le Département, en 1792, professeur d'architecture à l'école de dessin. Il prêta serment en cette qualité le 5 janvier de cette année.

En l'an III, une récompense lui fut accordée pour les services qu'il avait rendus à l'agriculture par le perfectionnement de la charrue, par l'invention d'une écluse automate pour les moulins et d'un four économique.

Mieux que les mémoires qu'il a rédigés, et dont quelques-uns ont été publiés (1), les escaliers de Saint-Ouen, aujour-

(1) Je citerai notamment un *Mémoire sur l'embellissement de la ville*, lu le 12 mars 1791, à la *Société des Amis de la Constitution*; — *Lettre d'un artiste à son ami sur le projet de construction d'un nouveau jubé dans l'église cathédrale de Rouen*, du

d'hui l'hôtel-de-ville, et l'église de la Madeleine, sauveront sa mémoire de l'oubli et lui assureront un rang parmi les architectes les plus distingués de Rouen au dernier siècle.

Gonfreville-l'Orcher. — Découvertes archéologiques. — M. Pelay communique une note d'un journal relatant la découverte, faite le mois dernier dans cette commune, de dix-huit hachettes celtiques. Elles confirmeraient l'opinion de l'abbé Cochet, qu'une fonderie de cuivre a existé à Orcher avant l'ère vulgaire.

M. de Merval a vu plusieurs de ces hachettes. Elles sont en bronze, et l'une d'elles a dû être emmanchée puisque sa tête est pourvue d'un trou.

Tour du Vieux-Palais. — M. Bouquet a d'autant plus regretté son absence, qu'il se proposait de signaler à la Commission la reconnaissance que l'on vient de faire des fondations de l'une des tours du Vieux-Palais sur la propriété de M. Louvrier. Quelques membres rappellent que le *Journal de Rouen* a enregistré cette particularité, digne, en effet, d'être conservée à l'histoire locale.

A trois heures un quart, la séance est levée.

A. TOUGARD.

30 juillet 1773 (feuillet in-4° imprimé). L'auteur critique un jubé dans le style moderne qui contrasterait avec l'architecture gothique dont il ne méconnaît pas les beautés. Il se prononce pour le dégagement du chœur : « La démolition entière de l'ancien jubé vient d'estre faite... Comment vous exprimerai-je mon extase et l'admiration dont j'ai été saisi à l'aspect de la grandeur et de la majesté de ce monument ? Sa première dignité lui a été rendue, et le bel ensemble que produit actuellement la réunion du chœur avec la nef est si sensible que je me sens forcé de condamner toute construction de jubé. » — Autre mémoire sur la question du jubé, adressé à MM. les Doyen, Chanoines et Chapitre de Rouen, 29 oct. 1773

SÉANCE DU 24 JUIN 1891

La séance ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Etaient présents : MM. Adeline, Bouquet, Coutan, Garreta, G. Le Breton, Lormier, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. P. Baudry, Félix, G. Gouellain, Milet et Pelay.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté, sous réserve d'un complément d'informations que M. Bouquet rédigera prochainement, sur les découvertes qui se sont produites quai du Havre, aux fouilles de la tour du Vieux-Palais.

Correspondance imprimée. — Cet important dossier renferme : *Mémoires de la Société..... de Beaune*, vol. XIV, 1889; — *Mémoires de la Soc. archéol. de Touraine*, vol. XXXVI, 1891; — *Mémoires de la Soc. des Antiquaires du Centre*, vol. XVII, 1889-1890; — *Mémoires de la Soc. d'Agriculture d'Orléans*, vol. XXIX, n° 4; — *Bulletin hist. et philologique du Comité des Travaux hist. et scientifiques*, 1890, n° 4; — *Bulletin de la Soc. hist..... de Langres*, nos 46 et 47; — *Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen*, vol. VIII, n° 3; — *Bulletin de la Soc. industrielle d'Elbeuf*, 1890; — *Bulletin de la Soc. archéol. de Touraine*, vol. VIII, nos 3 et 4, 1890; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de*

l'Ouest, n° 4, 1890; — *Bulletin de la Société hist. et archéol. de l'Orne*, vol. X, n° 1; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, n° 4, 1890; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 88; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de la Morinie*, n° 157; — *Recueil des publications de la Soc. havraise d'Études diverses*, 1890, 4 livraisons; — *Congrès archéol. de France, Session LV, Dax et Bayonne*; — *Annales de la Soc..... des Alpes-Maritimes*, vol. XII; — *Soc. archéol. de Bordeaux*, vol. XIV, n° 3; XV, n° 2; — *Instructions..... du Comité des Travaux hist. et scientif. : Numismatique de la France*, par Anat. de Barthélemy, 1891; — *Bibliographie des Travaux histor. et archéol. des Soc. savantes de France*, par R. de Lasteyrie et Eug. Lefèvre-Pontalis, vol. II, fasc. in-4°, Imp. nationale; — *Smithsonian Report*, 1888, gr. in-8°; — *Idem : U. S. National Museum*, 1888, gr. in-8°. — *Kongl. Vitterhets Historie och Antiquitets Akademiens Manadsblad*, Stockholm, 1885-1889, 5 vol. in-8° (1); — *Teckningar ur svenska statens historiska Museum*, Stockholm, 1873-1883, 3 fasc., gr. in-4°.

Deux circulaires : 1° de M. le comte de Marsy

(1) M. G. Le Breton fournit quelques explications sur cette publication et la suivante. Il en connaît personnellement plusieurs collaborateurs dont l'érudition n'a d'égale que la compétence archéologique; entre autres M. Hans Hildebrandt, archéologue du royaume (titre porté par son père) et directeur des musées royaux de Suède et de Norwège. Après avoir remarqué que le suédois dérive du sanscrit, il signale la curieuse influence de l'art indien sur les monuments scandinaves.

M. Lormier signale parmi les planches une figure du mouton, qui a une grande ressemblance avec l'agneau des armes de Rouen.

(30 avril), portant communication du programme du Congrès archéologique qui se tiendra dans le Jura et le Doubs du 16 au 26 juillet; 2^o annonce (19 avril) du prix Lucien Fouché, que décernera, en 1893, la Société libre de l'Eure au meilleur mémoire sur un sujet d'archéologie locale.

Hommages aux archives de la Commission. — 1^o Par M. Lormier, une photographie de la porte de la *caserne d'infanterie* de Saint-Sever; 2^o M. l'abbé Tougard offre une photographie, au quart de grandeur, de cinq des hachettes celtiques, mentionnées au précédent procès-verbal. Elle est due à un jeune homme d'Orcher, M. Léon Palfray, élève au petit séminaire. Des remerciements sont offerts en échange de ces dons.

Correspondance manuscrite. — Une lettre de M. le Préfet communique son arrêté du 23 mai dernier, en vertu duquel il nomme membre de la Commission M. le docteur Coutan, de Rouen.

M. le Président fait observer que M. Coutan n'est point un inconnu pour la Commission, qui a pu, maintes fois, apprécier son zèle à surveiller les trouvailles archéologiques qui ont eu lieu au Tréport. Elle vient d'entendre le résumé de son action tout à la fois préservatrice et scientifique sur les anciens fonds du Tréport. La nomination de M. le docteur Coutan est donc un excellent choix dont il importe de remercier vivement l'autorité départementale.

M. Coutan demande la parole, qui lui permettra de protester contre les éloges trop flatteurs de M. de Beaurepaire. (M. le Président objecte agréablement

que la parole accordée pourrait alors être retirée. *Sourires.*) Notre nouveau collègue ne s'abuse pas sur la portée de l'honneur dont il est quelque peu confus. C'est en humble disciple qu'il s'assied au sein de la Commission. Et il ne le doit qu'à la haute bienveillance de M. le Préfet, de M. le Vice-Président du Conseil de préfecture et de M. de Beaurepaire, auxquels il aime à en offrir ses meilleurs remerciements.

Mort de M. Maillet du Boullay. — Depuis sa dernière séance, la Commission a perdu, dans M. Maillet du Boullay, un confrère dont elle avait pu apprécier toute l'aménité et la grande assiduité à ses travaux.

Nomination de M. G. Le Breton, comme directeur du Musée départemental. — M. le Président ajoute que la Commission a eu le bonheur de voir le Musée des Antiquités confié aux soins de M. Gaston Le Breton, dont le zèle et l'activité rivalisent avec la science la plus étendue, et qui a déjà donné au Musée céramique la mesure de sa direction habile et féconde.

M. Le Breton remercie M. de Beaurepaire de ses aimables paroles. Il a été vivement touché des félicitations et des nombreuses marques de sympathie qui lui sont venues de divers côtés et tout spécialement de ses collègues de la Commission. On a bien voulu lui rappeler ses connaissances : mais ce qu'il a appris, ne le doit-il pas surtout à la fréquentation, depuis seize ans, des Membres de la Commission ? Il a hésité à accepter la lourde succession de M. Deville et de l'abbé Cochet ; mais l'amabilité de M. le Préfet lui a rendu tout refus impossible en lui présentant ce nouveau

titre, non comme un honneur, mais comme une nouvelle preuve de dévouement qu'attendaient de lui Rouen et notre beau département. Il ne saurait se dissimuler l'étendue de sa tâche, d'autant moins que plusieurs parties du service sont en souffrance, ne fût-ce que par de fâcheux retards. Il demande à ses collègues un peu de patience, et il compte sur leur concours et leur puissant appui pour donner au Musée un éclat qui réponde à la richesse de ses collections.

Cadran rouennais du XVII^e siècle. — M. Bouquet lit la note suivante :

Avant de faire passer sous vos yeux le cadran d'une horloge sortie des mains d'un horloger rouennais du XVII^e siècle, permettez-moi de vous dire quelques mots, en guise de préambule, pour mieux faire ressortir le mérite des anciens horlogers de notre ville.

Ce cadran, en beau cuivre jaune, ne mesure pas moins de 35 centimètres de hauteur sur 25 centimètres de largeur. Il se compose d'un grand cadran des heures, dont le diamètre est de 21 centimètres, et d'un petit cadran des secondes, de 10 centimètres, placé à la partie supérieure du grand. Les heures et toutes les minutes sont marquées sur le grand, tandis que les tierces du cadran des secondes sont marquées de deux en deux. Ces deux cadrans, posés sur une plaque de cuivre, en étaient isolés par un velours noir, qui subsiste encore en entier dans le petit cadran des secondes, mais a disparu dans le reste du grand cadran. Le cuivre sur lequel ils sont placés est légèrement tailladé pour que l'adhérence du velours, plus complète, pût prévenir l'oxydation.

Au dessous du grand cadran, se trouve, en demi-relief et en cuivre jaune également, une figure du Temps, qui soutient ce cadran de ses deux mains. Il est représenté avec ses attributs, une faux et un serpent replié en rond

et se mordant la queue, comme emblème convenu de l'éternité. Assis sur une draperie, sa jambe droite s'appuie sur un cartouche rectangulaire, dont le bord supérieur, en saillie sur le reste, offre quelques ornements. Enfin, au centre du cartouche se trouvent, sur deux lignes, ces mots, séparés par la jambe droite du Temps :

SOLEM
DICERE

AVDET
FALSUM

Cette devise trahit, chez son auteur, un souvenir classique. Il s'est rappelé que Virgile, à la fin du premier chant de ses admirables *Géorgiques*, après avoir énuméré tous les pronostics qu'on pouvait tirer de l'aspect du soleil, en avait affirmé la certitude en ces termes :

Solem quis dicere falsum

Audeat ?

(Chant I, vers 463.)

« Qui donc ose accuser le soleil d'imposture ? »

L'artiste rouennais se pose carrément en contradicteur, en disant dans sa devise :

« L'horloge ose accuser le soleil d'imposture. »

Auteur d'une horloge faite et réglée d'après le temps moyen, avec un mouvement toujours uniforme, tandis que celui du soleil ne l'est pas, cet horloger ne devait pas conclure autrement. Mais un astronome lui aurait répondu : « C'est votre horloge, réglée d'après le temps moyen, qui est dans l'erreur. Le temps vrai sera toujours celui que détermine le passage du soleil au méridien de chaque localité. »

Cette légère critique de la devise imaginée par l'horloger rouennais n'enlève rien au talent ni au fini qui caractérisent la partie décorative de son œuvre. C'est à ce point qu'il semble bien difficile de faire, au repoussé, une image du Temps d'une pose plus naturelle et plus parfaite dans

tous ses détails que celle qu'il a placée au bas de ce cadran, travaillé avec le plus grand soin lui-même.

Aussi, content à bon droit de son œuvre, l'a-t-il signé de son nom et de celui de la ville où il travaillait, en mettant au-dessous de la devise :

E. HUBERT LE FILS, ROUEN.

J'en fais le fils d'un horloger du même nom, préposé à la garde et à la direction de la Grosse-Horloge, de 1612 à 1650, et dont j'ai eu l'occasion de parler dans une note des *Fastes de Rouen*, de Grisel. Le père avait nom Noël Hubert. « Le 20 juin 1623, le gardien de l'horloge présente aux échevins une requête en augmentation de salaire. Il se plaint de ce que les 24 livres de gages et les 6 fr. pour une robe qui lui sont alloués, sont une bien faible rémunération pour la sujétion que lui impose, nuit et jour, la conduite de l'horloge, où tous les autres se règlent, même Messieurs de la Cour et Messieurs du Chapitre de Rouen. » Il est à penser que le fils, instruit par l'exemple paternel, aura cherché, dans la fabrication de belles horloges, un emploi plus lucratif de ses talents d'horloger : car le successeur de Noël Hubert est Balthazar Martinot.

M. G. Le Breton explique que cette pendule appartient à la forme dite *religieuse*, qui remonte à la fin du règne de Louis XIII.

Orival. — Exploration désirable. — Répondant à une question de M. le Président. M. de la Serre exprime l'espoir qu'une fouille intéressante serait utilement pratiquée sur un point de la forêt qui a mérité son attention.

M. G. Le Breton saisit cette occasion pour déclarer qu'il se propose, dès que la réorganisation du Musée le permettra, de remettre en honneur ces interrogations méthodiques du sol qu'il a lui-même pratiquées et qui

ont été l'une des gloires de l'œuvre archéologique de l'abbé Cochet.

Chapelle Saint-Julien au Petit-Quevilly. — Ce dernier membre s'étonne du très regrettable état de délabrement où est laissée cette chapelle, monument historique de l'État, et que recommandent les peintures murales les plus précieuses. Outre les trous qui s'aperçoivent à la partie inférieure du chevet, la base des piliers ou contreforts est à reprendre du côté du midi et des plâtres se détachent à l'intérieur de l'édifice; enfin, il serait indispensable de protéger par un grillage les vitraux, dont plusieurs ont été brisés du dehors. — M. Coutan ajoute qu'ayant naguère lui-même visité ce petit sanctuaire, intéressant au premier chef, il a été tristement affecté par l'abandon auquel il semble voué.

Justement émue de cette double révélation, la Commission, après en avoir délibéré, décide à l'unanimité que cette partie du procès-verbal sera expédiée à M. le Préfet pour être transmise par lui, avec une demande instante de restauration, à l'administration supérieure des Beaux-Arts. L'extrait du procès-verbal a été fait dès le 25 juin.

Ancienne maison de la rue Saint-Romain. — M. de Beaurepaire appelle l'attention de la Commission sur une remarquable maison, située à peu près en face du secrétariat de l'archevêché, et que M. De la Quérière n'a point mentionnée dans son bel ouvrage. Elle est pourtant intéressante, ne fût-ce que par ses possesseurs. Voici les renseignements que M. le Président a pu réunir :

NOTICE SUR UNE MAISON DE LA RUE SAINT-ROMAIN
A ROUEN

La maison située à Rouen, rue Saint-Romain, nos 8-14, ne présente assurément rien de remarquable dans son architecture; et, si l'idée m'est venue d'en faire l'objet d'une notice spécialée, ce n'est pas que l'édifice en vaille la peine, c'est uniquement parce qu'il s'y rattache quelques souvenirs qu'il m'a paru intéressant de rappeler.

Propriété des chanoines de Rouen, dès le ^{xiii}^e siècle, elle fut fiefée par eux, en 1352, à un nommé Guil. Du Désert. Dans le contrat on la désigne ainsi: « Manoir, maisons et jardins à icellui manoir appartenant, sis par. Saint-Étienne-la-Grande-Eglise, entre l'héritage des sieurs de Chapitre (alors occupé par Guill. de Flavacourt, archidiacre du Petit-Caux), le pavement devant la Cour de l'official, la taverne du *Soleil*, d'un bout, et, d'autre bout, l'héritage qui fut noble homme Mons^r Robert de Houdetot, chevalier. » Peu de temps après, on la voit affectée à usage d'auberge, et désignée par l'enseigne de la *Coupe* (1). Décrétée, en 1455, sur Jean Javarel, elle fut vraisemblablement adjugée à Louis de Pillays, sieur d'Ablèges, déjà propriétaire de l'immeuble que nous venons d'indiquer comme possédé, en 1352, par Rob. de Houdetot (2). Ce qui me le fait croire, c'est que ce fut le sieur d'Ablèges qui, dix ans plus tard (6 août 1465), la vendit à Jean Doulchin et à sa femme Agnès (3).

Le 20 fév. 1477 (v. s.), ceux-ci en firent don à la Fabrique de Saint-Maclou, en s'en réservant toutefois la propriété leurs vies durant, et à charge aux Trésoriers « de quérir

(1) « Ostel où pend l'enseigne de la *Coupe* devant la Cour d'église, 17 déc. 1417. » (Cart. de N.-D. n° 8, f° vii^{xx} 11). *Item*, lui fut donné à desjeuner à la *Coupe*, et fut despendu 6 s. 3 d. » (Compte de Déville, aux arch. de la S.-Inf., G. 459.)

(2) Arch. de la S.-Inf., G. 4690.

(3) Tabellionnage de Rouen.

et trouver le pain, vin et cuve qu'il esconviendrait avoir en la dite église ; de faire célébrer, tous les jours, à 11 heures du matin, une messe basse en l'autel de N.-D. de Pitié, situé sous le Crucifix ; de maintenir la piscine et repositoire faicte et ordonnée pour la distribution dudit pain et vin, laquelle avoit esté faicte faire et assise des propres deniers des dits Doulchin. » Les pieux fondateurs complétèrent leur fondation par le don « d'une chapelle fournie de tous ornements, livre et calice d'argent. » Le contrat fut passé en présence de Nicole Grenier, pénitencier du diocèse, d'Olivier Le Bedel, curé de Contremoulins et du sieur d'Ablèges (1).

Dès le mois de juin 1475, en vue de cette fondation, Doulchin avait obtenu des lettres d'amortissement jusqu'à concurrence de 40 l. de rente en faveur de Saint-Maclou, et, dans le même temps, les Trésoriers lui avaient accordé droit de sépulture dans leur église, en reconnaissance, disaient-ils, « des services, gratuités, plaisirs et curialités que lui et les siens avoient faits à la Fabrique » (2).

Le 30 mars 1483 (v. s.), Doulchin et sa femme étant morts, les Trésoriers ratifièrent l'acte de 1477 : ils décidèrent qu'en souvenir du défunt « ung épitaphe seroit faict au pillier auprès de l'autel, auquel seroient déclarés les charges et conditions de la fondation, et qu'une grande messe, à diacre et sous-diacre, seroit dicte perpétuellement, à tel jour que Doulchin alla de vie à trépas. » Le même jour, ils recevaient de ses exécuteurs testamentaires, Nicole Grenier et Georges le Prevost, sieur de Biville, une somme de 200 l., un livre, un calice d'argent, et une chasuble, ainsi que « tous les porches, bancs, fourmes, tables, trestes, landiers de fer servans et applicqués à l'usage

(1) Arch. de la S.-Inf. Grand cartulaire de St-Maclou, fo 75. En tête du contrat, une coupe dans un écusson et le monogramme de Doulchin.

(2) *Ibid.* fo 78 vo.

des assiettes (1), et cuisine de bas de l'hôtel. » Comme l'auberge de *la Coupe* était une des mieux achalandées de la ville, il n'est peut être pas hors de propos d'en faire connaître le mobilier. On verra jusqu'à quel point sa simplicité contraste avec le luxe des établissements, du même genre, en vogue de nos jours. En voici l'inventaire dans les termes mêmes qui sont consignés au grand cartulaire de Saint-Maclou.

« Et premièrement, en la cuisine dudit hostel de la *Coupe*, deux gros bouquets (2) et massifs de fer ; une grande cramillée à trois crocz et les deppendences ; une table tenante en une verge de fer ; une fourme servant à la dicte table ; une autre table en forme de dressouer à servir ; une table espesse pour abiller poisson et viande ; plusieurs aès et chevilles à mectre la dinanderye. *Item*, une autre table estante dehors la dicte cuisine, près de l'huy : en forme de dressouer à servir. Ung bellenc (3) euquel sont deux armoires fermantes à c'ef ; une fourme avec le marchepied ; ung ymage de Notre-Dame attaché vers la despence ; ung chandelier pendant devant le dict ymaige. Une autre fourme estante en la court, jouxte les fenestres de la grande salle basse, avecques le marchepied. Une autre fourme estante à l'huis et entrée dudit hostel, eu costé vers Saint-Maclou. Une armoyre à mectre les voirres. En la grande salle basse dudict lieu, deulx grans bouquets à croche ; ung grant banc à verge et le marchepied ; une grande table de longueur dudict banc ; trois trestes pour la dicte table ; une fourme et marchepied, de semblable lon-

(1) Tables et bancs pour asseoir les clients, ou peut-être même les salles destinées à les recevoir, et que nous appelons salles à manger.

(2) Probablement de ces landiers massifs qu'on rencontre encore assez fréquemment.

(3) Probablement un tripot. Voir Littré, *Dictionnaire*, au mot BRELAN.

gueur ; un autre bancquet dossier à troys coffres fermans à clef ; un autre banc dossier, fermant à clef ; deux grandes fourmes estantes vers les voirrynes et marchepied ; une autre table estante à la dicte salle vers paradis ; deux trestes pour icelle table ; une fourme pour ladicte table et le marchepied, une petite fourme et le marchepied jouxte l'huys de la despence. Une autre table jouxte les fenestres vers la court ; deux trestes et une fourme, ung porche de huysserie estant à l'huys de la dicte salle. En l'assiette du paradis, ung banc à verge et marchepied, une table, deux trestes, une fourme et le marchepied, ung dressouer plain sans fermeture, deux boucquets de fer, gros et pesans ; ung porche estant en la dicte assiette. En l'assiette du parmy, ung banc à verge, une table, deux traistes, une fourme, deux boucquetz. En l'assiette du bout, ung banc sans verge, une table, deux trestes avecques le porche, deux boucquetz, une fourme. En l'autre assiette sur la court, deux bouquetz, une table, deux trestes avecques le porche, deux fourmes. En la salle grande basse vers le jardin, ung banc à verge et marchepied, une table, trois trestes, une fourme et le marchepied, ung banc dossier à trois coffres fermans à clef, un dressouer plain sans fermeture, un autre banc sans verge, une petite fourme et deux boucquetz, ung porche estant en ladicte salle. En une salle basse vers le jardin, ung banc à verge et le marchepied, une table, deux trestes, une fourme, deux bouquetz, ung dressouer sans fermeture, ung porche estant en ladicte salle, etc. En l'assiette du volleur (1) ung banc et le marchepied, une table, troys trestes, une fourme et le marchepied, deux bouquetz à croche, ung dressouer sans fermeture, un porche estant en ladicte assiette. En la despence, plusieurs aès propres, servans audit lieu, six scabelles, telles quelles, ung aulge plommée à laver les hanaps, ung laveur à deux chantepleures, la poullye du puis

(1) La volière.

du dict hostel. Une fourme à la chambre Saint-Jaque... (1) »

Après avoir loué cette maison pendant quelques années, les Trésoriers de Saint-Maclou se décidèrent (20 sept. 1505) à la fieffer à un nommé Robert Hersent, lequel prit l'engagement de les acquitter de la rente de 30 l. due au Chapitre de Rouen, en conséquence de la fieffe de 1362; de payer à l'église de Saint-Maclou une autre rente annuelle de 50 l., enfin d'apporter chaque jour de

(1) Cet inventaire ne fait connaître que la partie du mobilier mis par le propriétaire à la disposition du locataire. Un acte du mois de juillet 1395 nous donne une idée de ce que devait être l'autre partie du mobilier.

« Comme Guillaume Marc, à présent demourant en la par. de Saint-Maclou de Rouen, et Guillaume Blanbaton, à présent lieutenant du bailli de Rouen, eussent contraudé (contracté) emsemblez par ainsi que ledit Marc sera tenu à tenir taverne pour ledit lieutenant tant comme il plaira à icelui lieutenant, et ledit lieutenant sera tenu à lui trouver livrée des vins quant le cas escherra et offerra; et avec ce icellui lieutenant lui eust baillié les estoremens qui ensuivent: Premièrement de hanaps de madre une dousaine; *item* en vessel d'argent, viii tasses et un gobelet à pied, pesant vi mars; *item* en vesselle d'estain une xii^e de poz; *item* une xii^e de choppinez; *item* deux douzaines d'escuellez d'estain fourmez et une xii^e de plaz d'estain; *item* viii paiellez, v grans et iii petites; *item* deux bachins laveurs et ii poz laveurs, *item* vi poz de cuivre, ii grans et iii petiz; *item* xii liz et les couvertures tous fournis; *item* xxiiii paires de draps en lit; *item* xxx nappes et xxiiii paire de touaillez petites; *item* une xii^e de candelliers; *item* une paielle de fer et une lechefrite; *item* ii trevez et ii gredis; *item* ii landiers; *item* une crameillée; *item* ii xii^es d'orèllers; *item* iii xii^es de queuvrechiez; *item* une huche et un huchel; *item* iii queuez de vin du pris de x l. t. baillées audit Marc; *item* deux caudières, une grande et une petite; *item* un bachin à barbier. Savons faisons, etc., fu present ledit Marc qui congnot avoir eu toutes les choses cy dessus, devisées, et les promet rendre, bailler et restituer au dit lieutenant ou à son certain commandement. » Tab. de Rouen, reg. 6, f. 176.

l'année, à perpétuité, vers six heures du matin, 3 demions de vin pour servir aux messes de la paroisse (1). Cette maison restait à usage d'auberge; et c'est là, sans doute, ce qui explique cette prestation d'un genre assez singulier. Les comptes de Saint-Etienne-la-Grande-Eglise, de 1515-1518, mentionnent les noms des locataires. C'était Guill. Cavelier, sieur de la *Coupe* et la dame de la *Coupe*, sa femme (2). Ces titres seigneuriaux, que leur valait leur profession, sont restés à la mode pour les hôteliers jusqu'au XVII^e siècle, et l'on peut affirmer que ce sont ceux qui ont le moins excité la jalousie des classes populaires.

En 1583, la propriété en question, consistant en plusieurs tènements de maisons, fut décrétée sur Pierre Masure et adjugée à Charles Gueroult, maître de la Monnaie de Rouen, plus tard écuyer, sieur du Manoir, conseiller secrétaire du Roi. Ce dernier fut, en 1596 et 1597, trésorier de Saint-Etienne-la-Grande-Eglise; il fut inhumé dans cette église, le 10 fév. 1615 (3).

Un contrat de vente, antérieur à cette date, avait fait passer une des parties de cet hôtel à Marc de Chalon. Ce qui n'avait pas été aliéné fut décrété sur Noël Gueroult, sr du Manoir, fils de Ch. Gueroult, précité, et adjugé, en 1631, aux enfants mineurs de Pierre de Chalon (4), en cette

(1) Grand Cartulaire de Saint-Maclou, fo 82.

(2) Arch. de la S.-Inf., G.

(3) Reg. de l'état civil.

(4) Pierre Chalon, marchand espagnol, signe Pedro Jalon, 4 mai 1576, 13 nov. 1577, 15 juin 1578. Dans son testament, daté du 4 oct. 1580, il prend la qualité de marchand espagnol résidant à Rouen, fils de Pierre de Chalon et d'Isabeau Rodriguez, demeurant à Pallenzuol en Espagne. Il exprime la volonté d'être inhumé aux Cordeliers, et nomme pour ses exécuteurs testamentaires Antoine de Frias Salazar et Diego de Quesada, marchands à Rouen. — Mention, dans un acte du tabellionage de Rouen, du 27 juillet 1583, de Marc Jaalon, fils de Pierre Jaalon, marchand espagnol.

circonstance représentés par leur tuteur, M. de Palme.

Cette famille de Chalon, dont le nom primitif était *Jalon*, avait pour berceau un petit village de la Castille. Depuis un demi-siècle, elle s'était établie à Rouen, pour s'y livrer à d'importantes opérations commerciales. Devenue française, elle ne tarda pas par les alliances que ses membres contractèrent, par les fonctions publiques qu'ils remplirent, à prendre un rang distingué dans l'aristocratie de notre pays (1).

(1) Ses armoiries étaient singulièrement compliquées : « A l'écu écartelé par une croix patée d'or, accompagnée, au 1^{er} canton, de sinople, de 2 tours d'argent pyramidées et panoncées de même ; au 2^e canton, d'azur, semé de 13 étoiles d'argent et 2 croissants d'argent, cantonnés l'un sur l'autre ; au 3^e canton, d'argent, au lion de gueules ; au 4^e canton, d'argent, à l'arbre de sinople et un ours au pied, passant, de sable, sur une terrasse de sinople à une bordure autour de l'écu, d'or, semé de 13 coquilles, d'azur. »

Cette famille fut inquiétée dans la possession de sa noblesse et eut à en justifier en 1655. Il est à noter que, le 18 nov. de cette année, Alphonse de Chalon, qui était chanoine de Rouen, réclama et obtint, en cette occurrence, l'adjonction du Chapitre. — Citons, parmi les membres de cette famille, 2 chanoines, du nom d'Alphonse (l'un d'eux, sieur de l'Aunay, fut official ; c'est à eux que l'on doit l'élégante décoration de la chapelle des Innocents à la Cathédrale) ; Alonce de Chalon, conseiller au Parlement, 9 octobre 1646 ; Ferdinand de Chalon, sieur des Huières, nommé conseiller au Parlement, 8 janv. 1643, sur la résignation de Pierre de Becdelièvre ; il eut, de son mariage avec Marie Le Seigneur (fille de David Le Seigneur, conseiller du Roi au grand Conseil, une fille nommée Marie, qui épousa, à N.-D.-de-la-Ronde, 12 déc. 1662, Messire René d'Auber, écuyer, sieur d'Aubeuf et de Saint-Martin, fils aîné et héritier de messire René d'Auber et d'Adrienne de Houdetot ; Ferdinand de Chalon résigna, en 1663, son office de conseiller en faveur de son gendre ; Louis-François de Chalon, nommé conseiller au Parlement, le 19 août 1665, sur la résignation de Thomas Paulmier, sieur de la Bucaille.

Nous n'avons à nous occuper ici que de ceux qui, non seulement possédèrent, mais habitèrent l'hôtel de la *Coupe*.

Ce furent :

1^o Marc de Chalon, ancien Trésorier de Saint-Etienne-la-Grande-Église, où il fut inhumé le 7 juin 1616. Il avait pour femme Inès de Palme-Carrillo (1) ;

2^o Pierre de Chalon, né de leur mariage, marié à Inès de Fernande (2), décédée antérieurement au 6 fév. 1637, laissant deux enfants mineurs, Marc (3) et Rodrigue qui suit; ils eurent pour tuteur le sieur de Palme-Carrillo (4);

3^o Rodrigue de Chalon, marié à Catherine Briffault de Brécy ;

4^o Marc-François de Chalon, fils dudit Rodrigue, marié à Angélique Tesson de Bellangaust.

Rodrigue de Chalon fut maître des Requêtes de la Reine mère Anne d'Autriche, et secrétaire du cabinet du Roi. Comme ces sortes de fonctions s'exerçaient par

(1) Son frère, Jean de Palme-Carrillo, marié à Isabel Garcia, avait des biens en Espagne, aux Indes, au Pérou et à la Nouvelle-Espagne. Par son testament, du 20 avril 1617, il avait demandé à être enterré en l'église de Saint-Ouen, en la chapelle Notre-Dame, auquel lieu il voulait qu'on obtînt place pour lui et pour les siens à perpétuité.

(2) Inès Fernandes était fille unique de Rodrigo Fernandes et de Constance Lopez; elle épousa, le 22 août 1617, noble homme Pierre de Chalon, avocat au Parlement de Rouen, et, en secondes noces, le dernier déc. 1619, Fernandes de Palme-Carrillo. Signèrent à l'acte du mariage : Constance Lopez Ramero, Inès Fernandes, Fernande de Palme-Carrillo, Constance Lopez.

(3) 12 août 1615, à Saint-Etienne-la-Grande-Église, baptême de Marc, fils de Pierre de Chalon et d'Inès de Fernandes. Parrain, Pierre de Chalon; marraine, Constance Lopez.

(4) Alphonse de Palme, écuyer, sieur de Feuguerolles, marié à Catherine Ygou, fille de François Ygou, écuyer, sieur de Bois-Normand, Trésorier de France.

quartier, on comprend que rien n'empêchait ceux qui en étaient revêtus d'avoir leur domicile habituel en dehors de la Cour. C'est ce qui avait lieu pour Rodrigue de Chalon, dont la présence à Rouen, dans son hôtel de la rue Saint-Romain, est attestée par des pièces nombreuses. Une d'entre elles, passée au tabellionage de Rouen, le 20 janv. 1650, donne lieu de croire pourtant qu'il avait, à cette époque, un autre domicile à Paris, rue Montmartre, par. Saint-Eustache. Par cet acte, il se rendait acquéreur d'une terre située à Saint-Pierre-de-la-Garenne. Le 13 déc. 1670, il acquérait, de Nicolas de Recusson, la seigneurie d'Allouville, quart de fief relevant du Roi, avec cour d'honneur et colombier; et, dans les années qui suivirent, il arrondissait ce domaine au moyen de divers achats. Quelques années après, il était assez riche pour acquérir, par échange, de Pierre de Fautereau, la baronnie de Crétot, dont il rendit aveu au Roi en 1675. Dans ce document il prend les titres de « conseiller du Roi en tous ses Conseils, secrétaire ordinaire de la chambre et cabinet de S. M., maître des Requêtes ordinaires de la feuë Reine, » titres qu'il prenait déjà dans une pièce de 1663. Dans d'autres actes, du 23 juin 1676 et du 28 sept. 1685, il s'annonce sous les titres « de noble et puissant seigneur messire Roderic de Chalon, chevalier, baron de Crétot, seigneur-patron d'Allouville, les Mottes, le Bocage, Tourneville, les Coustumes, conseiller du Roi en tous ses Conseils, ci-devant secrétaire du cabinet de S. M. » Ces fonctions de secrétaire du cabinet, même après qu'il eut cessé de les remplir, servaient si bien à le désigner que, dans les comptes de la Fabrique de Saint-Maclou, il est habituellement appelé « Rodrigue Chalon cabinet. »

Il eut un fils, Marc-François, dont nous parlerons plus loin; un autre fils, Pierre; des filles: Marie-Constance, mariée, le 7 octobre 1671, à François d'Epinaÿ, sieur d'Epinaÿ-Boisgroult, alors âgé de 24 ans, fils aîné de Pierre

d'Epinay et de Charlotte de Guillard d'Arsy (1) ; Françoise-Anne, carmélite à Rouen (2) ; Anne, ursuline à Rouen (3) ;

(1) Actes de l'état civil de la par. Saint-Etienne-la-Grande-Église. Le marquis de Boisgroult dut mourir dans l'hôtel de la rue Saint-Romain ; il est fait mention de son décès dans le compte de la paroisse de Saint-Etienne-la-Grande-Église, de Pâques 1691 à Pâques 1692.

(2) Elle entra au monastère de Rouen en 1673. M. de Chalon paya 1,000 l. pour son noviciat et sa prise d'habit, et, l'année suivante, 8,000 l. pour sa dot. Cette fille prit le nom de sœur Catherine-Françoise du Saint-Sacrement.

(3) L'engagement pris par Rodrigue de Chalon et une lettre de lui sont conservés aux Arch. de la S.-Inf. D. 418. « Nous soubaines, baron de Cretot, conseiller du Roi en tous ses Conseils, secretaire du cabinet de Sa Majesté, avons donné à nostre fille, Anne de Chalon, religieuse ursuline de Rouen, la somme de cent livres, sa vie durante, par chaque an, que nous promettons de commanser du jour de sa profession et ainsi continuer d'an en an jusquau jour de son deceds, a quoy nous obligeons tous nos biens presents et avenir, et reconnoitrons le present toutes et quantes fois que nous en serons requis, fait le vint une jour d'aoust mil six cens soixante et dix-neuf.

Signé : DE CHALON. »

Lettre adressée à la supérieure du couvent : « Madame, je vous envoie un billet sur M. Le Couteux, de six mil cinq cents livres, lequel vous sera deslivre aveq celle-si ; cela sappelle de l'argent qu'il vous plaira recepvoir, et pour cent livres de rente viagere que je vous ay promis, j'ay creu que pareil billet de ma main (le billet ci-dessus transcrit) vous devoit suffire, en cas de mort, car sans cela le billet mesme est inutile, car a gens comme nous lon na jamais demandé autre chose, et sans vanité il y a cinquante fois plus que cela qui roule sur ma bonne foy. Cependant si vos formalités nous establisent comme gens que vous appellez gens du monde, je consents que les notaires, le Parlement et toute la terre y passent quand il vous plaira.

Jattants la response parce quen cas qu'il soit resolu par vous que je passe un contract, il faut qu'il soit accepté par quelquun, et c'est à vous, Madame, de me dire aveq qui je contracteray,

Catherine, mariée à Robert-Vincent d'Emalleville, sieur de Panneville, plus tard marquis d'Emalleville, capitaine dans le régiment du Roi; Elisabeth, mariée à François d'Etampes, petit-fils du maréchal d'Etampes, comte dudit lieu, capitaine au régiment d'Anjou. Elle survécut à son mari, décédé à Rouen, sur la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, et fut inhumée à Saint-Ouen, dans le caveau des Chalon, le 2 mai 1717.

La femme de Rodrigue de Chalon, Catherine Briffault de Brécy, était décédée à Rouen, à l'âge de 32 ans, dans son hôtel de la rue Saint-Romain, et avait été inhumée le 2 mars 1663, dans le même caveau.

Lui-même mourut dans le même hôtel, et fut inhumé près de sa femme, le 20 déc. 1701.

Voici l'acte de décès tel qu'il a été consigné au registre de cette paroisse :

« Le mercredi 21^e octobre 1701, le corps de feu messire Rodrigues de Chalon, chevalier, Conseiller d'Etat, secrétaire du cabinet du Roy, baron de Cretot, seigneur et patron d'Allouville et autres lieux, mort du jour précédent, muni des sacrements de l'église, aagé de 86 ou 7 ans, a esté porté de cette paroisse en l'abbaye royale de Saint-Ouen de cette ville, où il avoit souhaité de recevoir l'honneur de la sepulture chrestienne, avec Messieurs ses ancestres, et mis entre les mains de Messieurs les prieur et religieux de la dicte abbaye, qui luy ont rendu ces honneurs, les jour et an que dessus. En présence de M. de Chalon de Cretot, chevalier, conseiller au Parlement de Normandie, son fils, et de M. de Chalon de Canleon, aussi conseiller audit Parlement, et de Mons. Chalon de Maigremont, presbtre et chanoine en l'église Cathédrale de Rouen. »

quand et coment. Car a qui ne veut pas tromper rien ne fache pour le faire voir. Je suis, Madame, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

DE CHALON. »

Le *Livre des choses notables* de l'abbaye de Saint-Ouen, fo 65, relate en ces termes la même inhumation : « Le... de février de l'année 1701 (erreur de date), le cors de feu Monsieur de Chalon-Crétot fut apporté dans notre église par M. le curé de Saint-Etienne de Notre-Dame. Il fut posé sur deux tresteaux, vis à vis du 3^{me} pilier de la nef, vers la grande porte de l'église, et, aprez que le clergé du convoy eut chanté le *libera*, le cors fut présenté à Monsieur Le Tellier, ancien prieur de l'Abbaye, avec un petit discours auquel M. le prieur répondit ; et, le clergé de Saint-Etienne s'estant retiré, le cors fut placé à la représentation, dans le chœur, où il demeura pendant la messe, et fut ensuite enterré, suivant le rituel du diocèse, dans la chapelle de Notre-Dame des Vertus, où est la sépulture de la famille. »

Ces deux actes passent sous silence des difficultés, assez sérieuses, qui s'élevèrent à l'occasion de cette inhumation, mais dont il est question dans les Registres capitulaires de la même abbaye. « Le deusieme de janv. 1702, le R. P. Dom Denis de Sainte-Marthe, prieur de l'abbaye royale de Saint-Ouen de Roüen, ayant fait assembler ses religieux capitulairement au son de la cloche, en la manière accoutumée, leur a exposé que les sieurs curez de cette ville venant en convoy apporter à notre église des cors pour y estre inhumez, prétendoient y entrer et passer jusqu'à la représentation funèbre, où ils chanteroient le *libera* ; que le 21^e de décembre de l'année dernière, ils auroient, contre la parole donnée par le sieur curé de Saint-Etienne de Notre-Dame, qui fut celui qui présenta le cors de feu M. de Chalon, secrétaire du cabinet du Roy, son paroissien, executé cette prétention avec beaucoup de violence, au grand scandale du peuple qui s'y estoit rendu en foule, et avec injure de notre communauté, et que, pour obvier aux désordres semblables qui pourroient arriver dans la suite, et peut-être en peu de jours, on avoit esté obligé de requérir promptement un mandement pour

faire approcher les auteurs de l'entreprise. » Plusieurs délibérations furent prises à ce sujet, et l'intervention de l'autorité judiciaire fut réclamée par les parties, comme s'il se fût agi d'un intérêt de premier ordre. Il me suffit d'avoir signalé ce procès. Je ne pourrais le suivre dans toutes ses phases, sans m'écarter considérablement de mon sujet.

Je dois avouer que, si je me suis un peu étendu sur Rodrigue de Chalon, c'est que ce serait lui, si l'on en croit le P. Tournemine, qui aurait conseillé à Pierre Corneille l'étude du théâtre espagnol, qui se serait offert pour lui enseigner cette langue et pour lui traduire certains endroits de Guilhen de Castro. Nul doute qu'il ne fût en état de lui rendre ce service, puisque, de famille originaire d'Espagne, allié à plusieurs familles espagnoles de Rouen, il avait été attaché à la maison d'Anne d'Autriche (1).

Le fils de Rodrigue de Chalon, Marc-François, comme lui baron de Crétot et d'Houetteville et seigneur d'Alouville, fut d'abord secrétaire de la chambre du Roi ; il fut ensuite (août 1684), pourvu d'un office de conseiller au Parlement, dont disposa en sa faveur, moyennant, toutefois, une forte somme d'argent, la veuve de M. Scott de la Mesangère, cette Marie Rambouillet, dont l'esprit et la beauté ont été célébrés par La Fontaine et par Fon-

(1) A noter que le cousin de Pierre Corneille, le poète, un autre Pierre Corneille, était secrétaire de la chambre du Roi. Peut-être y avait-il aussi quelques liens de parenté ou d'alliance entre les familles Corneille et de Chalon. Saint-Lô de Rouen, 2 janv. 1670, mariage de Daniel de Chalon, écuyer, sieur de Dequey (âgé de 30 ans), fils de Mathieu de Chalon, sieur du Hamel, et de Susanne Le Cloustier, avec Catherine Corneille (âgée de 23 ans), fille de Noël (?) Corneille, écuyer, sieur de Sancuisine, et de demoiselle Geneviève de Surmont. — Lots et partages entre les héritiers de Pierre Le Pesant, Pierre Bigot et François de Chalon, 5 nov. 1671. (Tab. de Rouen, Minutes de Maubert.)

tenelle. Au titre de baron de Crétot, il ajouta celui de comte de Maulévrier, après qu'il eut acheté de Jacques-Georges Du Fay (1), sieur de Bourgachard (12 août 1702), le comté et la haute-justice de Maulévrier, avec le droit de nommer un bailli, un procureur et un avocat fiscal, le cas arrivant de vacance, ensemble le droit de nommer à la cure de Maulévrier et à la chapelle de N.-D. de Bariva.

Pendant plusieurs années il habita sa terre d'Allouville, où il se fit bâtir une chapelle sous l'invocation de saint François, laquelle fut approuvée par l'archevêque de Rouen, le 16 août 1704 (2).

Il avait perdu sa femme au mois d'août 1695 (3).

Il mourut à Rouen, dans l'hôtel de sa famille, et fut inhumé à Saint-Ouen, ainsi que le constate cet acte du registre de la par. Saint-Etienne-la-Grande-Eglise : « Le 22 juillet 1732, a esté porté et inhumé dans l'église royale de Saint-Ouen, le corps de messire Marc-François de Chalon, chevalier, baron de Crétot, conseiller en la grande Chambre du Parlement, décédé d'hier, ayant reçu les saints sacrements de pénitence et d'extrême onction. Il étoit âgé de 77 ans. A laquelle inhumation ont soussigné Chalon de Crétot, Chalon, chevalier de Crétot. »

C'étaient ses deux fils : Marc-François de Chalon, baron de Crétot, et Joseph-Adrien-François de Chalon, dit le

(1) Contrat passé, à cette date, devant Le Coq et Mauduit, notaires à Rouen, mais ensaisiné beaucoup plus tard. (Arch. de la S.-Inf. C. 1672.) La famille Du Fay fentra en possession de cette seigneurie. En 1745, elle était possédée par Claude Bernard et par Antoine Du Fay, au droit de sa femme, Marguerite Du Fay.

(2) Arch. de la S.-Inf. G. 1623. A cette date, le curé d'Allouville étoit Jacques Delalande, sieur du Détroit, patron seigneur, haut-justicier de Sainte-Marie-du-Vey.

(3) Le 13 août 1695, sur les 9 heures du soir, fut apporté le corps de M^{me} de Crétot, par M. le curé de Saint-Etienne de la Cathédrale.

chevalier de Crétot. Ils vendirent, pour 100,000 l., la seigneurie d'Allouville à M. Lesdo de la Rivière, premier président de la Cour des Comptes, Aides et Finances, le 24 juillet 1734 (1). Dès le 14 nov. 1732, ils avaient vendu leur hôtel de la rue Saint-Romain, à un nommé Prosper Petit. Ce contrat n'ayant pas reçu d'exécution (je ne saurais dire pourquoi), ils le vendirent, par un nouveau contrat du 18 fév. 1736, aux Frères des écoles chrétiennes, qui y logèrent les maîtres chargés des petites écoles de la ville de Rouen. Ceux-ci l'occupèrent jusqu'à la Révolution.

La maison, divisée en trois portions de bâtiments, occupant alors, sur la rue Saint-Romain, les nos 42, 43, 44 et 45, fut vendue, le 11 pluviôse an II, à Jean-Charles-Jacques Blard, par le prix de 97,000 l.

Jusqu'à la fin, la redevance en vin fut payée, chaque jour, à la Fabrique de Saint-Maclou.

Ce fut vainement que Ch. Gueroult voulut se faire exonérer de cette charge. Il échoua devant le Parlement, qui, par un arrêt du 12 mars 1602, régla la prestation à 3 demions de vin vermeil chaque jour.

En 1657, M. Rodrigue de Chalon, à son tour propriétaire de l'hôtel de la *Coupe*, offrit, mais sans succès, à la Fabrique, de substituer, à cette redevance quotidienne, une livraison à faire, chaque année, au sacristain de la paroisse, de 2 poinçons de vin. Sa demande fut rejetée par une délibération du 1^{er} nov. de cette année, et il lui fallut, bon gré mal gré, continuer de livrer, chaque jour, une pinte de vin vermeil, à 6 h. du matin.

Les Frères ne furent pas plus heureux dans leur demande. Un contrat de révalidation, du 2 oct. 1777, les assujettissait encore à fournir une pinte de 3 demions par jour, en plus d'une rente de 10 l. par an, due à la Fabrique de Saint-Maclou (2).

(1) Arch. de la S.-Inf. G. 7067.

(2) Arch. de la S.-Inf. F. Lesdo de Valliquerville.

Hôtel de la Chambre des Comptes. — M. Le Breton entretient la Compagnie d'un projet qui n'est guère encore qu'à l'état de simple rumeur, mais dont il importe de se préoccuper sans retard. Une riche société commerciale de Paris se propose d'acheter tout le pâté de maisons compris entre la rue des Quatre-Vents et celle des Carmes, de raser tous ces immeubles et de les remplacer par de vastes magasins qui, rentrant de 8 mètres sur l'alignement actuel, élargiraient d'autant la place Notre-Dame et dégageraient complètement la vue de la tour Saint-Romain. L'entreprise assure qu'il en résultera pour la ville des avantages financiers considérables.

Quel qu'en soit l'événement, l'idée en question semble fâcheuse sous deux rapports : car, d'abord, au point de vue social, elle va rendre de plus en plus précaire la situation d'un grand nombre de modestes boutiquiers qui ont déjà grand peine à vivre. (M. l'abbé Tougard rappelle qu'il vient précisément de se former à Rouen une société pour la défense du petit commerce.) De plus, elle aura des conséquences redoutables au point de vue archéologique : il est, en effet, à craindre que la cession des immeubles à démolir ne comprenne tout ou partie de l'ancienne Chambre des Comptes. Notre collègue propose donc à la Commission d'intervenir auprès de la Ville, soit afin que la vente rencontre opposition, soit au moins de façon à ce que les parties les plus monumentales de cette belle construction soient démontées avec le plus grand soin, pour être scrupuleusement réédifiées.

La Commission applaudit au zèle de M. Le Breton, tout en exprimant des craintes sur l'avenir et le succès

de cette reconstruction. Que de déceptions ont éprouvé les amis des arts dans cet ordre de faits !

M. le Président proposerait le classement par l'Etat. La mesure obtient l'assentiment de la Commission. Quelques membres font toutefois observer qu'elle est peu faite pour procurer une pleine sécurité, car elle n'est souvent qu'un préservatif illusoire. Dans l'état actuel de la législation, le propriétaire peut aisément obtenir un arrêt de déclassement et ressaisir alors toute sa liberté. M. de Beaurepaire reconnaît le bien fondé de cette observation, et il avoue même qu'on ne saurait grandement blâmer les propriétaires qui s'efforcent ainsi de se soustraire à toutes les formalités et aux délais parfois interminables qui entravent trop souvent la moindre restauration. Il en cite un récent exemple dans un monument civil du même quartier, où la sécurité publique était gravement compromise.

M. Garreta se montrera résolument plus radical que M. Le Breton dans ses revendications. Il insistera énergiquement, tant au sein du Conseil municipal que dans la Commission de la voirie, pour que la Ville ne consente, sous aucun prétexte, à la vente tant de l'incomparable façade de la Chambre des Comptes que de sa chapelle, dont le portail forme l'angle de la rue Saint-Romain et de celle des Quatre-Vents. Il sera toujours temps de recourir au démontage.

Sur la proposition de M. le Président, la Commission se rallie tout entière à cette conclusion. Elle en vote l'envoi à M. le Préfet, en le priant de l'appuyer auprès de la Ville de toute l'influence de l'autorité départementale. L'expédition a eu lieu le lendemain.

La séance est levée à trois heures et demie.

A. TOUGARD.

SEANCE DU 6 AOUT 1891

La séance ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Furent présents : MM. Adeline, Paul Baudry, Bouquet, Coutan, Drouet, Duval, Félix, Gosselin, G. Le Breton, Pelay, de la Serre, de Vesly et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. G. Gouellain, Milet et Simon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté, après une légère suppression.

Correspondance imprimée. — Trois pièces seulement la constituent : *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, vol. XXXI (ou 1^{er} de la 4^e série); — *Bulletin hist. et philol. du Comité des Trav. hist. et scientif.*, 1891, 1. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1891, 1.

Correspondance manuscrite. — Le 2 juin dernier, M. le docteur Blomberg, bibliothécaire de l'Académie de Stockholm, en accusant réception de la dernière livraison de notre *Bulletin* (VIII, 2), fait connaître qu'il serait agréable à l'Académie de recevoir le premier fascicule du même volume et même les tomes précédents, « si intéressants par leurs mémoires archéologiques ». Satisfaction sera donnée, par les soins de M. le Président, à un désir si honorable pour la Commission.

La parole est donnée à M. Bouquet pour la communication promise dans la précédente séance :

VESTIGES D'UNE TOUR DU VIEUX-PALAIS DE ROUEN

Au mois de mars de cette année 1891, M. Léonce Louvrier, propriétaire de la maison située sur le quai du Havre, n° 16, la fit démolir pour en construire une nouvelle à sa place.

Dans les travaux de déblais entrepris pour en établir les fondations, à environ trois mètres de profondeur du sol actuel, les ouvriers ont rencontré un massif de pierres, sur une surface assez considérable. Après l'enlèvement des pierres qui recouvraient la surface de ce massif, on a reconnu le périmètre d'une tour n'ayant pas moins de 7 mètres 50 de diamètre, et dont les murs avaient 1 mètre 50 d'épaisseur, le tout construit en pierre de Caumont de grand appareil. Deux murs en pierres, ayant même épaisseur, venaient joindre la tour; et l'un, celui qui, partant de la tour, se dirigeait vers l'ouest, était certainement une courtine; mais l'autre mur, qui partait du pied de la tour dans la direction du sud-est, sous un angle de cent à cent vingt degrés, pour aller vers la tour bâtie à l'angle du Vieux-Palais, près de la porte Saint-Eloi, paraît avoir eu la même destination.

Devant cette tour, faisant face à la rivière, se trouvait un fossé profond destiné à recevoir les eaux de la Seine, comme moyen de défense; et les murs, dont je viens de parler, se rattachaient à ce système de fortification.

La tour, dont on a retrouvé la base, figure dans le *Livre des Fontaines*, en 1525. Elle est plus élevée que celle qui était à l'angle du Vieux-Palais, au débouché de la rue d'Harcourt actuelle, sur le quai, mais moins large et sans contreforts comme celle-ci. Elle s'élevait en diminuant insensiblement jusqu'à sa partie supérieure, en retraite aux deux tiers de la hauteur. Au lieu de se ter-

miner comme les autres tours par un toit posé sur le périmètre, elle était surmontée d'une sorte d'échauguette, d'où l'on pouvait observer la ville et le cours de la Seine, avec un petit toit en poivrière au-dessus de cette construction.

Le nom de cette tour ne nous est pas connu. On a cru, lors de la découverte de ce vestige du Vieux-Palais, « qu'on devait être ici seulement en présence d'un de ces demi-bastions qui flanquaient le front de la vieille forteresse du côté de la Seine, à moins qu'il ne formât le sous-bassement d'un bastion qui fut bâti, d'après Periaux, en 1569, à la place d'une tour qui donnait sur la rivière. »

Il n'en est rien : car ce n'est pas le mur d'une demi-circonférence qui a été retrouvé, mais celui d'une circonférence entière. De plus, le texte de Periaux, à l'année 1569, se borne à dire : « On construisit, à cette époque, le bastion du Vieux-Palais, qui donnait sur la rivière. » (*Histoire de la ville de Rouen*, p. 317.) M. Periaux a copié textuellement Farin (*Hist. de Rouen*, 1^{re} partie, 1731, p. 101).

Le bastion, construit « à la place d'une tour », est une addition au texte de M. Periaux. Il fut construit, vers l'ouest, à la suite de la tour qui nous occupe, à la place d'un ouvrage qui figure déjà dans le *Livre des Fontaines* de 1525. Mais cet ouvrage fut fait dans un système plus moderne de fortification, avec deux faces à angle aigu, dont le sommet est dans la direction de la Seine.

Une autre preuve que cette tour n'était pas démolie ou arrasée en 1569, c'est qu'elle se retrouve figurée dans les *Plans et profils* de Nicolas Tassin, à la date de 1638. Mais elle ne tarda pas à disparaître : car on ne la rencontre plus dans le plan de Gomboust, en 1655, où la face sud du Vieux-Palais se termine, à l'est, par la tour voisine de la porte Saint-Eloi, et à l'ouest, par le bastion de 1569, reliés par une courtine en ligne brisée en trois endroits. Cet état de la courtine a encore été modifié peu de temps après, puisqu'elle est représentée en droite ligne

sur un plan du Vieux-Palais en 1694, déposé aux archives municipales de Rouen et reproduit dans la *Revue de Rouen* en 1839 (deuxième semestre, p. 299).

Le terrain qui lui faisait face vers la Seine subit de grandes modifications, mais surtout à la fin du XVIII^e siècle. Il est certain qu'à l'époque même de la construction du Vieux-Palais par Henri V, au XV^e siècle, la rivière en venait battre le pied. Plus tard, en 1581, un atterrissement d'après Hatzfeld est indiqué sur une vue de Rouen, à l'angle ouest du Palais. Enfin le plan de Gomboust, de 1655, indique un atterrissement qui se serait étendu sur toute la longueur de la face sud, en se reliant au quai de la porte Saint-Eloi. Mais la Seine était introduite entre le Palais et cet atterrissement; et même le plan porte une petite fortification, en forme de lunette, avec une autre construction qui pourrait bien être un phare.

Quand M. de Brou, intendant de la province, songea à l'amélioration des quais, commencée en 1762, on prolongea tout d'abord les quais, de la porte Saint-Eloi à la tour du Vieux-Palais, qui faisait l'angle ouest de la rue d'Harcourt aujourd'hui. On fit force remblais en avant des murs du Vieux-Palais, et la longueur du quai se trouva augmentée de 120 pieds de ce côté de la rivière. Le projet de construction des murs des quais fut dressé à Rouen, le 20 novembre 1775, par l'ingénieur De Cessart. Le travail fut terminé en 1779, et c'est ainsi que le quai figure sur le plan de Lattré, en 1784.

L'intérieur du Vieux-Palais, dans cette partie voisine de la Seine, n'avait pas subi moins de transformations, et l'une d'elles a été rappelée ainsi par notre vice-président : « En 1706, dans le temps où le duc de Luxembourg habitait le Vieux-Palais, on ordonna la démolition d'une des tours qui occupait l'angle de la terrasse du côté de la Seine. Cette tour menaçait ruine. Elle fut rasée jusqu'au cordon du parapet. Le terrain fut aplani. On y planta des arbres et l'on y fit un jardin qui devint une promenade à

la mode. » (*Bulletin*, t. VII, p. 194.) Il est ainsi représenté dans toutes les vues de la fin du xv.^{me} siècle.

Lorsque la ville, devenue propriétaire du Vieux-Palais, l'eut vendu, le 12 janvier 1793, la démolition eut lieu en 1794, et l'on commença d'y construire des maisons sur l'emplacement qu'il avait occupé. L'une d'elles s'éleva sur les restes de la tour tout récemment découverts.

Les fouilles faites en cet endroit, et surveillées avec soin par M. Louvrier, ont mis au jour les objets suivants, trouvés soit dans la tour elle-même, soit dans le terrain qui l'avoisinait immédiatement, et qui, se trouvant au-dessous du niveau actuel de la Seine, fut souvent inondé par l'eau du fleuve quand on travaillait aux fondations de la maison qui s'élève.

On a rencontré deux petits boulets en pierre, de dix centimètres de diamètre. C'était tout naturel, puisque le Vieux-Palais servit quelquefois de dépôt pour les canons et les munitions de guerre que possédait l'hôtel de ville de Rouen. Ainsi, lors de la révolte des Nu-Pieds, à Rouen, si violemment réprimée par le chancelier Seguier et les troupes de Gassion, ces deux représentants de l'autorité royale firent transporter au Vieux-Palais, le 18^e jour de janvier 1640 et jours suivants, les canons et munitions pris dans les magasins de la ville. La longue liste que M. de Beaurepaire a fait connaître signale des boulets :

« *Item*, six mil six cens boulets de diverses grosseurs. » (*Bulletin de la Commission des Antiquités*, t. VII, p. 232.)

On a rencontré aussi un bout de pique, emmanché dans un fût de bois, le tout ayant 35 centimètres. La tige en fer est carrée et aplatie à son extrémité par un simple coup de marteau, pour lui donner la forme d'une lance évasée qui a été amincie ensuite. On sait que l'usage de la pique subsista longtemps dans les armées françaises, mais je ne pense pas que ce tronçon remonte jusque là. Il me paraît plutôt voisin de la Révolution de 1789, lorsqu'on forgea tant de nouvelles piques pour en armer tous les

citoyens. Le Vieux-Palais ayant reçu, dans l'une de ses tours, les bureaux de l'hôtel de ville, du 19 octobre 1789 jusqu'au 8 janvier 1791, et les drapeaux de la garde nationale en 1790, il est certain que le Vieux-Palais devint une sorte d'arsenal, gardé militairement. Cette pique paraît contemporaine de celles que l'on fabriquait dans l'église Saint-Ouen en février 1792, comme nous l'apprend M. N. Periaux : « L'église Saint-Ouen fut convertie en arsenal, dit-il; on y établit des forges nombreuses où se fabriquaient des armes, des *piques* et des sabres, et l'on plaça, sur la façade du monument, un tableau où étaient figurés des canons, des boulets et autres attributs de guerre. » (*Histoire de Rouen*, p. 623.)

Sur l'un de ces sabres, donnés à la garde nationale de Rouen, je me souviens d'avoir lu ce vers, gravé sur le dos de la lame, et tiré presque textuellement de Lucain :

Ignorantne datos ne quisquam serviat enses (1).

« Le fer nous est donné pour nous affranchir tous. »

De plus, on a trouvé les objets suivants, soit dans la tour, soit dans le terrain qui l'avoisinait :

1^o Une médaille romaine, en bronze, portant d'un côté une tête avec ces mots : ANTONINVS AVG. PIVS, et, de l'autre côté, une victoire offrant une couronne de la main droite, la main gauche appuyée sur une ancre et placée elle-même sur l'avant d'un navire. De chaque côté se trouve les lettres S. C. (*Senatus-Consulto*). Cette médaille rappelle *Titus Aurelius Fulvius Boioninus Antoninus Pius*, Antonin le Pieux, un des meilleurs empereurs romains, qui régna de 138 à 165 après Jésus-Christ;

2^o Vingt-trois pièces de monnaies de cuivre, des doubles, des liards du temps de Henri III, Louis XIII et Louis XIV; des sous et des liards du temps de Louis XVI et de la

(1) *La Pharsale*, liv. IV, vers 579. — Le texte porte : *Ignoratque datos*, etc.

République; des centimes du temps de la République. Les sous sont en cuivre rouge et en métal de cloche;

3^o Enfin, la pièce la plus curieuse est un jeton en cuivre jaune, recouvert d'un sédiment roussâtre, portant, sur la face, l'écu de France avec la légende : *Camera compytorum regio(rvm)*, et, au revers, deux figures en pied, un monarque à droite, avec le sceptre, et une femme allégorique, à gauche, avec ces mots en exergue : *Dicendis Ratio(nibvs)*, 1571.

La date de 1571 nous reporte au règne de Charles IX et s'explique par un fait administratif. En novembre 1570, ce roi avait rendu, à Paris, une ordonnance concernant le service des trésoriers généraux « pour la vérification de la recette et de la dépense, sur l'envoi de l'Estat au vray de cette vérification, tous les trois mois, et un état général à la fin de l'année. » (*Code de Henry III*, p. 418.) C'est ce que veulent dire les mots : *Dicendis Rationibvs*, du revers. Quant à l'absence du nom de Rouen, dans la légende de la face, remplacé par *Camera compytorum regiorvm*, « Chambre des comptes du Roi », c'est qu'il n'existait pas alors de « Chambre des comptes de Rouen », parce qu'elle avait été supprimée, en 1543, par François I^{er}. Cette suppression avait eu lieu sur la demande des États de Normandie, vingt-huit ans auparavant. Voici, en effet, ce qu'on lit dans un des registres de l'hôtel de ville de Rouen, concernant les États de Normandie pour l'année 1566 :

« Sera davantage fait remonstrance au Roy par les depputez (de la ville) que, dès l'an 1543, à la requeste et supplication des Estatz du païs de Normandie, fut accordé la suppression de la Chambre des comptes. » (*Cahiers des États de Normandie sous le règne de Charles IX*, édition de M. Charles de Beaurepaire, p. 121.) Le motif de cette demande était la mauvaise gestion des deniers publics par la Chambre des comptes de Rouen, dont le rétablissement n'aura lieu qu'en 1580, sous Henri III.

Le jeton trouvé dans le voisinage de cette tour se rapporte donc à l'époque où Rouen dépendait, pour les finances, de la Chambre des comptes de Paris. Ainsi s'explique l'absence du nom de Rouen sur le jeton.

Avant de quitter cette tour, dont les fondations viennent de revenir si inopinément à la lumière, je ne puis me défendre de faire une remarque sur les vicissitudes des choses humaines. Pour bâtir ce Vieux-Palais, monument de la défaite et de la servitude des Rouennais, en 1419, Henri V d'Angleterre avait exproprié et démoli les maisons qui couvraient alors le terrain choisi par lui, sur les bords de la Seine, pour conserver sa conquête. Aujourd'hui, les six ou sept tours, les remparts, les fossés du château anglais ont disparu complètement des yeux. Tout le terrain que le Vieux-Palais occupait entre les rues Saint-Jacques, le côté est du château, le boulevard Cauchoise et le quai du Havre, est traversé par deux rues, les rues de Fontenelle et d'Harcourt, et couvert de maisons sous lesquelles on retrouverait des vestiges du Vieux-Palais, comme dans les fondations de la maison de M. Louvrier.

Il ne reste absolument rien, à la surface du sol, de la forteresse bâtie par Henri V, avec l'espoir d'assurer à jamais sa domination. Les Anglais, au contraire, ont toujours sous les yeux le fameux château de la Tour de Londres, bâti sur les bords de la Tamise par un duc normand, leur futur roi, qui leur a laissé ce monument, plusieurs fois séculaire, de sa victoire et de leur servitude. Le nom de Guillaume-le-Conquérant vit toujours sur les bords de la Tamise, rappelé par la forteresse normande; celui de Henri V d'Angleterre ne revit plus guère aujourd'hui, à Rouen, pour son Vieux-Palais, que dans le sein ou dans le *Bulletin* de notre Commission d'Antiquités, encore est-ce pour d'informes débris profondément cachés sous la terre.

L'examen de la pique fait croire à M. Drouet qu'elle

est, en effet, d'une époque très récente, et le produit d'une fabrication hâtive.

Quant à la Chambre des Comptes de Normandie, M. de Beaurepaire estime que cette institution, établie dans un but fiscal, ne dut jamais fonctionner : du moins n'a-t-elle laissé aucuns vestiges de son existence dans les divers fonds d'archives. Le remboursement des prix des offices a naturellement amené sa suppression.

Chambre des Comptes. — M. Gaston Le Breton, à la suite de ses remerciements pour la bienveillance dont il a été l'objet dans la dernière séance, annonce que la question de l'agrandissement de la place Notre-Dame se présente sous un jour favorable. La Ville a repris le projet de vente de M. Louvet, en sorte qu'elle est maîtresse de la situation.

M. Gosselin offre à la Commission les diverses communications suivantes :

« *Gros-Horloge.* — Les réparations prévues à la partie supérieure de la tour du Beffroi, pour assurer sa conservation, sont terminées. On restaure en ce moment, sur place, les anciens plombs et ornements des cadrans de l'horloge.

» *Cathédrale.* — Les travaux que l'État fait exécuter cette année à la cathédrale de Rouen, et qui s'élèveront à 30,000 francs environ, sont commencés depuis un mois. On sait que ces travaux ont pour but de continuer la réparation et la consolidation de la partie septentrionale de la nef, en cours d'exécution depuis deux ans déjà, et aussi l'entretien général de l'édifice, notamment de la tour de Beurre, dont la tête a été réparée l'année dernière.

» *Porte Guillaume-Lion.* — Naguère la ville en a réparé la couverture de plomb. Mais aujourd'hui l'eau coule sur les bossages du côté droit et les détériore; un tuyau de conduite paraîtrait nécessaire pour arrêter ces dégâts. »

Antiquités diverses. — L'établissement d'un aqueduc a mis au jour, rue aux Ours, quelques substructions romaines. M. Condor, conducteur-voyer de la ville, a bien voulu offrir au Musée quelques objets en fer qui s'y sont également présentés; une demi-douzaine de fers à cheval, de petit module, et une pièce en fer rond, figurant une demi-ellipse de 20 centimètres d'ouverture et autant de profondeur, 54 cent. de longueur et 18 cent. de circonférence dans la partie la plus forte au foyer de l'ellipse : M. Drouet y verrait volontiers un crochet. Des remerciements sont offerts à M. Condor.

M. de Beaurepaire a recueilli, à cette occasion, une remarque intéressante pour la topographie des origines de Rouen : c'est qu'entre la rue des Cordeliers et celle des Vergetiers s'est rencontrée une énorme muraille, qui prouve que la rue aux Ours ne se continuait pas plus loin au couchant. Ce fait acquiert une nouvelle importance par le voisinage de la forteresse primitive qui commandait la ville au S.-O., et dont l'église Saint-Pierre-du-Châtel rappelait l'existence.

M. Pelay, qui a étudié attentivement ces restes gallo-romains, y a notamment reconnu des débris ferrugineux qui ne mesuraient pas moins de trois mètres d'épaisseur.

A ce propos, M. P. Baudry demande à la Commission s'il faut admettre l'opinion de l'un de nos

anciens collègues, M. Thaurin, qui prétendait que le fer était systématiquement entré dans la construction de certaines voies romaines.

Des explications proposées par divers membres, il résulte que l'empierrement romain a parfois comporté des pyrites, des scories et autres résidus métalliques, quand on a pu s'en procurer des quantités notables; mais il est impossible que le fer soit constamment entré dans l'*opu aggeris*.

Chêne d'Allouville. — Agrandissement de l'entrée.

M. le Président explique que, selon le désir de la Commission, M. de la Serre et lui se sont rendus à Allouville pour examiner le chêne monumental. Il invite son compagnon d'exploration à communiquer le résultat de leur enquête :

« L'accès dans la chapelle du chêne d'Allouville, dit M. de la Serre, est donné actuellement par une fente ou crevasse naturelle, et vraisemblablement très ancienne, laquelle mesure 2^m 25 de haut sur 0^m 35 à 0^m 38 de largeur : en un point elle est même réduite à 0^m 32.

» L'arbre, entièrement creux, ne se soutient que par une paroi lézardée, qui n'a, en plusieurs endroits, que 7 à 8 centimètres d'épaisseur. Le poids que cette paroi supporte est considérable, car la cime est très ample; il est de plus inégalement réparti, à cause de la disposition des principales branches : en sorte que par un grand vent, il peut arriver qu'il se produise dans l'ensemble des mouvements de torsion qui ont pu amener le rétrécissement de l'ouverture; les accroissements annuels sont aujourd'hui trop peu sensibles

pour contribuer en dix, vingt ou trente années à ce rétrécissement.

» Etant donné l'état précaire des parties vives du tronc de l'arbre, dont rien cependant dans la cime et feuillage n'accuse un dépérissement marqué, les délégués de la Commission ont jugé prudent de s'en tenir à l'état de choses actuel. Il n'y aurait pas inconvénient, toutefois, à entamer, de chaque côté de la crevasse, la partie inerte de l'écorce qui forme un bourrelet épais, le *rhytidôme*, dans lequel les fonctions vitales ne se font plus. On gagnerait aussi quelques centimètres, et on pourrait porter l'ouverture à une largeur minima de 0^m 40; il serait sage de n'aller pas plus loin. »

Quelques membres souhaiteraient même que l'on s'abstînt de toute entaille. Mais M. le Président estime qu'on peut s'en fier tant à la compétence de M. de la Serre qu'à la sollicitude de M. le Curé pour ce monument, unique dans la Seine-Inférieure. En conséquence, les conclusions de M. de la Serre sont adoptées.

M. G. Le Breton, en apprenant que la vigueur des maîtresses branches met en péril la conservation de l'arbre, dont une tempête pourrait amener une chute au moins partielle, inclinerait à faire étudier un système d'armatures intérieures propres à le consolider.

Château d'Ecretteville-les-Baons. — M. de Beaurepaire ajoute qu'il a profité de son excursion pour visiter le château d'Ecretteville, siège d'une haute justice relevant de la baronnie de Fécamp. Cette construction, aujourd'hui simple maison de ferme, semble dater du xvi^e siècle; elle est intéressante et mériterait d'être dessinée. Outre un escalier à vis, on y remarque un enclos destiné à renfermer les animaux surpris en

délit. Il y aurait lieu de réunir tous les renseignements qui concernent cet important domaine :

Fouilles dans la forêt de Rouvray. — L'espoir qu'avait manifesté M. de la Serre dans la dernière séance n'a pas été entièrement déçu, comme on le voit dans l'exposé suivant :

« Le point signalé dans la forêt de Rouvray est à peu près à égale distance entre Orival et le Grésil, à 200 mètres ouest de la route d'Elbeuf à Rouen. Sous un amoncellement de débris et moellons siliceux, j'ai rencontré les fondations d'une construction carrée de sept mètres de côté ; les murs sont assez épais et grossièrement construits. On n'a recueilli, parmi les décombres, que des tuiles plates à rebord et des faitières ; peut-être un examen plus attentif fera-t-il découvrir quelque objet intéressant.

» On trouve là, une fois de plus, la preuve que les forêts de nos environs ont été, sur un grand nombre de points, autrefois habitées. Des essarts y ont été faits à diverses époques ; puis les guerres, les invasions ou peut-être l'épuisement du sol les ont fait abandonner ; et les terres délaissées se sont reboisées d'elles-mêmes, tandis que les défrichements étaient portés sur un autre point.

» *Pierre d'Etat.* — Pour répondre au désir exprimé par la Commission dans une précédente séance, poursuit le même membre, j'ai fait ouvrir en ligne droite, entre le chemin vicinal du Petit-Couronne à la Chapelle et la Pierre d'Etat, une tranchée large de trois mètres, terminée par une sorte de promenoir qui fait le tour de la pierre.

« Du chemin vicinal, on aperçoit maintenant très

bien ce petit monument. C'est une brèche crayeuse, de même nature que la craie subcristallisée de Saint-Etienne, entremêlée de nombreux silex, et posée debout par rapport à la stratification. »

Lillebonne. — Notre collègue, M. Duval, écrit à la Commission :

« Le théâtre romain a subi des détériorations pendant le dernier hiver, moins pourtant qu'il n'y avait lieu de le craindre, d'après sa rigueur et sa persistance exceptionnelles. Trois des rangs supérieurs du parement, côté est de l'embrasure qui se trouve au milieu de la première précincton, sont tombés.

» Une détérioration plus importante s'est produite dans le compartiment au-dessus du grand *vomitorium* de l'est. Plusieurs rangs de cubes, formant parement du mur, côté sud, à une assez grande hauteur, se sont écroulés sur une largeur de 1^m 50, ne laissant au-dessus qu'un rang de larges briques qui ne reposent sur rien, et recouvertes de terre et de broussailles. Les rangs de cubes voisins ne paraissent guère solides, et leur éboulement, à cette hauteur, pourrait être bien dangereux.

» On doit enfin signaler deux autres éboulements peu importants et à fleur de terre. »

La Commission prend acte de cette information, dont il importe de tenir compte, ne fût-ce qu'en faveur de la sécurité publique. Aussi, M. G. Le Breton se propose-t-il d'aller à Lillebonne visiter lui-même le théâtre, afin d'aviser ensuite, s'il y a lieu, la direction supérieure des Beaux-Arts.

Bas-relief romain. — M. Le Breton place sous les yeux de la Commission sa première acquisition pour

le musée. C'est une belle plaque de bronze (35×27 cent.), du temps d'Antonin, trouvée près d'Orléans, où figurent un satyre et une nymphe. M. Drouet, après un sérieux examen, ne doute nullement de son authenticité. La Commission apprendra néanmoins avec intérêt les particularités de sa découverte.

M. G. Le Breton annonce qu'il a pratiqué une fouille à Fontaine-en-Bray, et promet d'en exposer les résultats.

Il se propose de continuer au Teurtre les explorations inaugurées d'une manière si fructueuse par l'abbé Cochet dans la forêt d'Eawy.

Rançon. — M. le docteur Coutan raconte qu'au cours d'une excursion archéologique, il a trouvé en pleine restauration la petite église de Rançon. Ce sanctuaire est particulièrement curieux par sa belle tour centrale avec colonnettes d'angle et son croisillon avec voûte domicale sur croisée d'ogives : il a dû avoir au moins un collatéral du côté nord.

Moulineaux. — Le même membre a de sérieux doutes sur l'origine romane des fonts de Moulineaux, où les moulures ne rappellent pas les reliefs vigoureux qui caractérisent cette époque. Il faudrait alors supposer qu'ils ont été retailés.

Quant au jubé, il lui a paru mériter une étude approfondie et comparative, les jubés en bois étant devenus extrêmement rares en France. M. de Beaurepaire exhorte notre collègue à rédiger cette étude et rappelle que plusieurs églises de Rouen ont possédé des jubés en bois, notamment Saint-Godard.

M. Pelay demande s'il est prouvé que ce jubé a toujours eu cette destination. L'abbé Tougard répond

que l'examen minutieux auquel s'est livré M. l'abbé Capron, curé actuel de Moulineaux, a démontré, par diverses raisons, que ce jubé ne fut d'abord qu'une simple tribune adossée au pignon occidental : en sorte qu'il y a trente ans, lorsque le curé d'alors songeait à le transporter au bas de l'église, il voulait, sans le savoir d'ailleurs, le restituer à son véritable emplacement.

Limésy, cité antique. — L'abbé Cochet a recueilli la tradition locale qui place à Limésy une ancienne ville. Or, cette opinion populaire a trouvé une confirmation bien remarquable dans un texte écrit et des témoignages archéologiques signalés à notre collègue, l'abbé Tougard, par M. Bourel, maire de Limésy depuis plus de quarante ans.

En effet, une pièce de 1645 consignant déjà cette tradition (1), M. Bourel fut amené à interroger le sol qui avait déjà fourni un commencement d'attestation par de nombreuses antiquités, spécialement par des monnaies celtiques ou gauloises. Il a pu ainsi reconnaître deux murailles en petit appareil, longues chacune d'environ cent mètres au moins (car on n'est pas sûr

(1) Voici en effet ce que porte ce factum, dressé par Gruel de Touvais, seigneur de Brunville, qui prétendait représenter les anciens seigneurs de Limésy, dont les revendications au patronage de la cure (1^{re} portion) remontaient au moins à 1246 :

« La paroisse de Limésy était autrefois une petite ville environnée de tous côtés d'un embrunissement agréable de plusieurs bois taillis et de haute futaie, pour l'ornement des divers fiefs et maisons de plaisance qui l'environnaient; et pour ce a été appelée de tout temps Brunville ou Bruneville, à cause de l'embrunissement de ces dits bois. La ceinture et la tranchée des murs de ladite ville se trouvent encore avec la charrue, quand on laboure les terres de la paroisse. »

d'en avoir déterminé les extrémités,; et le soc des charrues a plusieurs fois confirmé ces enseignements aux yeux des cultivateurs, devenus ainsi antiquaires malgré eux.

M. Bourel a depuis pratiqué des sondages dont voici les principaux résultats :

La cour de M^{me} Bonamy renferme trois murs anciens, entourés de débris de tuile et de mortier, et se dirigeant parallèlement vers le champ voisin. L'exploration n'en a pu être suivie méthodiquement.

Le mur romain signalé par l'abbé Cochet, dans le *Champ du Trésor*, a fait retrouver sur l'autre bord du chemin, le long d'un ravin, le mur de soutènement d'un jardin, long de 39 mètres et épais de 40 à 45 centimètres, fait de cailloux et d'argile, flanqué enfin de contreforts de 70 centim. de côté et distants l'un de l'autre de 3^m20.

Ce lieu, encore nommé *Gardingums*, est, selon toute apparence, le *Gardignum* ou jardin de Lucas de Limésy, écuyer, que cite le cartulaire de Saint-Georges en novembre 1265.

Loin d'exagérer les résultats acquis, c'est avec la plus prudente réserve que M. Bourel les résume dans les termes suivants :

« Ainsi Limésy a été entouré de murs ; mais cette enceinte était-elle grande ? Quelle place occupait-elle exactement ? Impossible de rien affirmer encore.

» Cette enceinte était-elle gauloise ou romaine ?

» Je serais porté à croire : 1^o qu'elle a dû d'abord être gauloise à cause du grand nombre de pièces celtiques trouvées dans le *Champ du Trésor*; 2^o que les Romains s'y sont établis pour peu de temps, puisqu'ils

n'y ont fait aucune construction importante, et que les monnaies romaines que l'on a trouvées à Limésy, en particulier chez M. Legrelle, ne dépassent pas l'époque des premiers empereurs. En voici l'énumération : 17 deniers consulaires, 1 de César, 5 d'Auguste, 2 de Tibère. »

M. Bourel remarque enfin qu'en sus des pièces gauloises en argent trouvées à Limésy, comme le signale l'abbé Cochet, il y en avait quelques-unes en or.

Graville. — Récentes découvertes. — Dans sa lettre du 15 juillet dernier, M. Naef raconte les dernières conséquences de ses méthodiques investigations sur l'abbaye de Graville. M. l'abbé Tougard croit que la Commission en accueillera volontiers les passages suivants :

« Les fouilles ont révélé deux grands escaliers de pierre, prenant dans le bas-côté sud de la nef et menant dans le cloître. A l'extrémité ouest, comme je m'y attendais, d'après un sondage de l'année dernière, j'ai retrouvé en place la porte en chêne, pourrie naturellement, mais entièrement reconnaissable. C'est une grande porte à deux battants, avec ferrures, l'un des battants pivotant sur une pierre creuse.

» Cet escalier occidental en a remplacé un autre situé à l'orient; j'ai même pu déterminer quelles marches ont passé de l'ancien dans le nouveau. Ce dernier a fourni, outre quelques monnaies et des poteries, une lampe à suspension en verre laiteux, brisée naturellement, mais qui paraît d'une assez antique fabrication.

» Près de l'escalier primitif de l'est, ont été recueillis des fragments de statue, de grands morceaux de plâtre très épais et très dur, peints en rouge et noir, et dans le remblai quelques débris de faïence de Rouen.

» Dans le transept sud, un banc d'argilette, « terre à renard, » auquel j'étais loin de m'attendre, pourrait remettre en question l'existence d'un cimetière romain.

» Une briqueterie possède l'ancienne cloche de l'église ou l'on peut lire encore : *Caplain...* (?) *Collonges*.

» Quant aux entailles d'une grotte qui rappellent les *loculi* romains, je crois qu'il faut être extrêmement prudent dans ses conclusions.

» La muraille méridionale de l'ancienne chapelle des Neiges conserve encore, engagés dans l'appareil, des morceaux d'une dalle funéraire du *xiv^e* siècle.

» Dans mes courses d'investigation, j'ai reconnu quantité des restes de construction de l'ancienne ville de Leure. Le morceau le plus intéressant peut-être est l'entrée du port intérieur; du moins c'est ainsi que je qualifie, pour le moment, deux énormes murs parallèles, semblables à des quais, orientés à peu près du sud-est au nord-ouest. Ils sont en plein champ et passent sous la route actuelle de Graville aux Neiges (ou aux Chantiers). »

Lundi dernier, M. Naef a très sommairement signalé, à Sandouville, la découverte d'un trésor militaire, analogue à ceux d'Evreux et d'ailleurs, quoique bien moins considérable. Nous espérons de plus amples renseignements pour une prochaine réunion.

A quatre heures moins le quart la séance est levée.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 6 NOVEMBRE 1891

La séance ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Furent présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beaucousin, Bouctot, Bouquet, Coutan, Félix, Garreta, G. Gouellain, Pelay, de La Serre, Simon et l'abbé Tougard.

S'est excusé : M. de Vesly.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, après quelques retouches et explications. En ce qui concerne le chêne d'Allouville, la Commission décide que sa délibération sera communiquée à M. le Préfet. L'expédition en a été faite le lendemain 7 novembre.

Correspondance imprimée. — Elle est des plus chargées ; en voici le détail : *Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville*, 1890, in-8°, 1891, in-4° ; — *Bulletin*, idem, 1890, 1-4° (3 fascicules) ; — *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1889 ; — *Bulletin*, idem ; — *Mémoires de la Soc. archéol. de Sens*, vol. XIV ; — *Bulletin*, idem ; — *Mémoires et comptes-rendus du Comité archéol. de Senlis*, vol. IV et V ; — *Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise*, 1891, 2 fasc., dont la table des dix premières années ; — *Chartes de Saint-Bertin*, vol. II, in-4°, 1891 ; — *Procès-verbaux de la Soc. des Lettres..... de l'Aveyron*, vol. XV, 1887-

1891; — *Mémoires de la Soc. académique.... de l'Aube*, vol. LIV; — *Mémoires de la Soc. académique de Gherbourg*, 1890; — *Mémoires de la Soc. historique... du Cher*, 1890-1891; — *Bulletin archéol. du Comité des Travaux historiques*, 1891, n° 1; — *Bulletin hist. et philol.*, idem, 1891, nos 1-2; — *Bulletin de la Soc. archéol. et hist. de l'Orléanais*, n° 144; — *Bulletin de la Soc. des sciences histor. et natur. de Semur*, 1890; — *Bulletin de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, X, 3; — *Bulletin de la Soc. Dunoise*, n° 89; — *Bulletin de la Soc. arch. de Nantes*, 1890; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, 1891, n° 1; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de la Morinie*, n° 158; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 1881, n° 2; — *Bulletin de la Soc. académique de Boulogne-sur-Mer*, IV, n° 8, 1888-1890; — *Bulletin du Comité archéol. de Narbonne*, 1881, 2; — *Bulletin de la Soc. des Amis des Sciences natur. de Rouen*, 1890; — *Annual Report... of the Smithsonian Institution*, 1889; — *Station quaternaire de Raymunden*, par M. Michel Hardy, membre de la Commission (hommage de l'auteur).

Fouilles de Saint-Saens. — M. G. Le Breton constate avec bonheur que les prévisions consignées au précédent procès-verbal ont été pleinement justifiées par un ensemble de découvertes appartenant à une période de plusieurs siècles. Son brillant résumé fait à la Commission est confirmé par les objets qu'il dépose sur le bureau : une hachette de jadéine et une hache triangulaire en poudingue (long. 65 mill.), dont le Musée de Saint-Germain ne possède aucun analogue, puis deux autres hachettes en silex taillés

(85 mill. et 20 cent.) ; enfin, des pointes de flèches en quartz.

La Commission félicite le zélé conservateur du Musée et applaudit à ses heureuses investigations.

Saint-Nicaise. — Vitrail. — M. de Baurepaire insiste sur le mérite de l'excellente restauration d'une ancienne verrière de l'église Saint-Nicaise. En effet, outre que l'entreprise a exigé des soins tout particuliers de la part de M. Boulanger, elle a été pour le moins aussi onéreuse qu'une fenêtre entièrement neuve et a pu moins flatter le donateur généreux qui en a fait les frais.

Eglise d'Eu. — M. le docteur Coutan a fait exécuter une photographie du collatéral sud de la belle abbatale d'Eu, où plusieurs colonnes se distinguent par l'absence de chapiteau, ce qui leur donne une grande légèreté. Il en offre un exemplaire au portefeuille de la Commission, qui en remercie notre collègue.

Fragment de reliquaire. — M. Gouellain présente une tête d'évêque mitré, en plomb (hauteur 185 mill.), exécutée au x^e siècle, qu'il a acquise à Morlaix. On s'accorde à y voir un débris de reliquaire.

Vol de la Bibliothèque. — Grâce au zèle bienveillant de M. l'archiviste des Bouches-du-Rhône, M. de Baurepaire a pu heureusement recouvrer dix-neuf monnaies mérovingiennes en or, dont plusieurs portent le nom de Rouen, comprises dans le vol important dont la Bibliothèque municipale avait été victime. M. Garreta se fait l'interprète de la gratitude

que cette précieuse restitution mérite de la part de la Ville.

Bronze romain. — M. G. Le Breton fait passer sous les yeux de ses confrères une fort belle anse quadrangulaire d'un plateau romain (150 × 85 mill.), offerte au Musée des Antiquités par M. J. Maciet. La Commission vote des remerciements au donateur.

Jetons consulaires. — M. P. Baudry a reçu de New-York deux jetons d'argent, l'un de Rouen, l'autre de Dieppe, au nom des prieur et consuls de ces villes; ils ne remontent qu'au siècle dernier.

Sceaux divers. — Le sceau de l'abbaye du Bec a été récemment mis en vente. M. Gouellain avait songé à le faire entrer dans ses collections : mais il a abandonné cette pensée, pour en permettre l'acquisition à M. Join-Lambert, conseiller général de l'Eure, bien connu par ses études historiques sur sa région.

A ce propos, M. Pelay demande ce qu'est devenu le sceau de Bonne-Nouvelle, qui était également une pièce de choix. M. Gouellain répond qu'il est au Musée d'Evreux.

Destruction d'épaves archéologiques. — M. P. Baudry déplore vivement l'incurie qui amène fatalement la ruine des vestiges du passé. C'est ainsi qu'une pierre tombale, recueillie par M. Leclerc, dans son jardin de la rue Chasselièvre, a aujourd'hui disparu. Plus triste encore a été le sort de nombreux fragments d'une dalle tumulaire de Bonne-Nouvelle, que notre Collègue avait fait entrer au Musée et dont il n'y a plus retrouvé que des restes informes.

Musée départemental. — M. Pelay demande au conservateur si on n'y a pas perdu de vue la curieuse enseigne de la rue Grand-Pont. M. Le Breton rassure la Compagnie en expliquant qu'il n'a pas encore été possible de se reconnaître parmi tout l'encombrement qui obstrue les galeries de l'ancien Musée céramique. Mais la réorganisation est en bonne voie et l'on pourra bientôt admirer la reconstitution de la façade de Saint-Amand.

Abbaye de Montivilliers. — M. Garreta s'associe aux éloges unanimes qu'a mérités la magnifique restauration de cette église. On a dû aller contre les intentions des habiles maîtres auxquels en revient l'honneur, lorsque, sous prétexte de raccorder les tons des parties anciennes avec la construction neuve, on a fortement gratté sur la voûte de l'église Saint-Sauveur les armoiries d'une abbesse. Il serait bien à souhaiter qu'en respectant une belle porte, située en arrière de l'autel, on conservât soigneusement les armes de la ville qui la surmontent.

Calvaire d'Épinay. — Proposition de classement.
— M. G. Le Breton félicite la Commission d'avoir fait classer le joli porche de l'église d'Épinay-sur-Duclair. Il estime que cette faveur eût dû s'étendre au remarquable calvaire du cimetière dont il présente une photographie à la Commission. Elle reconnaît qu'effectivement cet édicule est des plus intéressants et vraiment monumental. En conséquence, elle adopte à l'unanimité la proposition de M. Le Breton et en vote l'envoi à M. le Préfet, dans l'espoir qu'il voudra bien la ratifier par un arrêté du classement de ce calvaire au

nombre des monuments historiques. L'extrait a été expédié le lendemain.

Dalles de Préaux. — Dans une rencontre fortuite, M. le Curé de Préaux a informé, le 3 courant, notre collègue, l'abbé Tougard, que le maire de cette commune est tout disposé à offrir au Musée des Antiquités les dalles tumulaires dont M. Lormier a entretenu jadis la Commission en si bons termes. La seule condition qu'il y met serait que le département prît à sa charge le carrelage qui devra remplacer ces pierres. M. le Curé estime que la dépense sera peu considérable, puisqu'il y a dans le village deux entrepreneurs capables d'exécuter le travail.

La Commission voudra bien remarquer qu'il ne s'agit pas simplement d'enrichir la collection départementale de belles pierres tombales, mais encore et surtout d'assurer la conservation de ces remarquables monuments : car M. l'abbé Chesneau est convaincu qu'avant peu d'années les pas des fidèles auront achevé de les effacer.

Après quelques observations sur l'état actuel de ces sculptures funéraires, la Commission, considérant qu'en principe ces sortes d'antiquités doivent être conservées le plus près possible de leur lieu d'origine, charge son secrétaire de suivre cette affaire, en invitant M. le Maire de Préaux à obtenir de la Préfecture un crédit qui permette de relever ces dalles pour les appliquer contre les murailles de l'église, ou mieux pour les y encastrer.

Inscriptions commémoratives. — M. le Président souhaiterait que l'église Saint-Ouen mît en honneur la

mémoire de Jean de Saint-Avit, évêque d'Avranches, inhumé dans cette abbatale, et que Saint-Maclou en usât de même, et pour raison semblable, à l'égard de Le Pesant de Boisguilbert.

Puis il donne lecture du mémoire suivant :

NOTE SUR JEAN DE SAINT-AVIT, ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

On sait peu de chose de l'évêque d'Avranches, Jean de Saint-Avit. Le *Gallia Christiana* (t. XI, col. 493) se contente de dire qu'après avoir été abbé de Saint-Denis, il fut nommé au siège d'Avranches vers 1390, et qu'en 1432, malgré son grand âge, il fut incarcéré à Rouen, comme soupçonné d'avoir voulu livrer cette ville aux Français⁽¹⁾.

M. Jules Quicherat, dans sa grande publication sur le *Procès de Jeanne d'Arc* (t. II, p. 5), n'a qu'une note assez courte pour ce prélat, à propos de la déposition de frère Ysembard de la Pierre, moine dominicain de Rouen.

Dans les actes préliminaires du procès de réhabilitation, en 1450, ce religieux déclara « que lui-même en personne fut par devers l'évesque d'Avranches, fort ancien et bon clerc, lequel, comme les autres, avait esté requis et prié, sur ce cas, de donner son oppinion. Pour ce, ledit évesque interrogea le tesmoing envoyé par devers lui que disoit et déterminoit monseigneur saint Thomas, touchant la submission que on doit faire à l'Église. Et celui qui parle bailla par escript au dit evesque la détermination de saint Thomas, lequel dit : « Es choses douteuses qui » touchent la foy, l'en doit toujours recourir au pape ou » au général Concile. » Le bon evesque fut de cette oppinion et sembla estre tout mal content de la deliberacion

(1) Il avait été mêlé au procès que le Chapitre d'Avranches soutint contre l'archevêque de Rouen pour fait de juridiction, en 1402 (Arch. de la S.-Inf. G. 1156, 1157).

que on avoit faicte par deça de cela (1). N'a point esté mise par escript la détermination (2), ce qu'on a laissé par malice. »

Le même témoin, en 1454, quand le procès fut régulièrement instruit, parle en ces termes du même évêque : « *Dicit quod bonæ memoriæ dominus Johannes, tunc Abrincensis episcopus, quia recusavit dare opinionem in materia hujusmodi, fuit comminatus per magistrum Johannem Benedicite, tunc promotorem causæ.* »

Que l'évêque d'Avranches ait été officiellement consulté ou qu'il ne l'ait pas été, l'absence de son nom au procès de condamnation ne peut s'expliquer, si l'on considère le grand nombre de ceux qui y furent appelés, que par la défiance que ce prélat inspirait aux juges, ou par l'opinion défavorable que celui-ci s'était faite de leur procédure. Que l'on admette l'une ou l'autre supposition, il sort de la foule de ceux qui se laissèrent diriger par Pierre Cauchon, et il acquiert un droit incontestable à notre estime et à notre reconnaissance.

Il est à remarquer que, de tous les évêques de notre province, c'était le seul, au moment où la Pucelle fut amenée à Rouen, dont la nomination fût antérieure à la domination anglaise. Elle remonte, en effet, au 8 octobre 1391.

Plusieurs actes donnent lieu de croire qu'il résidait habituellement à Rouen. La guerre sévissait surtout en Basse-Normandie, et je serais porté à croire que les Anglais tenaient à garder sous leur main un évêque dont la fidélité leur était suspecte. Quoi qu'il en soit, il fut présent à la réception, en l'église de Rouen, de l'archevêque Jean de la Rochetaillée, le 22 octobre 1423 ; de l'archevêque Hugues d'Orges, le 22 août 1432 ; avec Pierre Cauchon, à la prise de l'habit canonial par le duc de Bedford, en

(1) La délibération faite à Rouen, par opposition aux délibérations faites à Paris.

(2) La détermination de saint Thomas.

plein Chapitre, le 26 octobre 1430. Il fit les ordinations à la place de l'archevêque, aux années 1429, 1430, 1431, 1432. On peut supposer qu'il était en relations d'amitié, ou du moins de bonne confraternité, avec Jean de la Rochetaillée, par cet article des comptes de l'archevêché, de Saint-Michel 1427 à Saint-Michel 1428 : « A maistre Robert de Saane, 11^e salus, lesquelx seront baillés à mon dit seigneur, en cour de Romme, de l'argent de mons^r l'evesque d'Avrènces. »

Moins de deux ans après le procès de Jeanne d'Arc, il fut arrêté par ordre du gouvernement anglais et emprisonné au château, dans cette même enceinte où elle avait été plusieurs mois captive.

Avait-il connu l'entreprise projetée par Ricarville et ses compagnons, ou bien s'agissait-il de quelque autre de ces coups de main que dirigeait, de Beauvais, le maréchal de Boussac (1). Je ne saurais le dire, les renseignements faisant absolument défaut. Tout ce que l'on sait, par des documents officiels, c'est qu'il fut soupçonné d'avoir scéu, consenti et non révélé à justice certaines conspirations, naguères faites en la ville de Rouen, pour icelle déclarer et bailler par emblée et traison aux Français. »

Il fut réclamé par l'archevêque comme son justiciable. Celui-ci, et, après son départ pour Bâle (2), les officiers

(1) Les Anglais étaient inquiets, non seulement pour Rouen mais pour Dieppe. « *Item*, à Nicolas Le Sueur, pour ung voyage fait de Rouen au dit lieu de Dieppe pour porter une lettre aux officiers de mon dit seigneur (l'archevêque) et autres bourgeois de la dite ville, de par mon dit seigneur et le baillif de Rouen, afin que ilz fussent advertis de ce que aucuns des ennemis du Roy se estoient vantez d'entrer en la dicte ville de Dieppe, païé le mercredi d'après la conversion saint Pol, xxii s., v. d. » (Compte de l'archevêché de Rouen, de la Saint-Michel 1432 à la Saint-Michel 1433. Arch. de la S.-Inf., G. 345.)

(2) Le 12 mai 1433 l'archevêque fait annoncer au Chapitre son prochain départ pour Bâle.

qui le représentaient à Rouen, mirent tout en usage pour sauver le prélat prisonnier : démarches auprès du Parlement et de l'Université de Paris, auprès des évêques de la province, de Louis de Luxembourg, chancelier de France, et du concile de Bâle.

Le gouvernement anglais céda devant des instances si répétées et si pressantes. Henri VI manda au bailli de Rouen « de délivrer l'évêque d'Avranches à l'archevêque et à ses conseillers, chargé de ses cas, pour faire son procès et lui administrer justice et raison, en le absolvant, s'il étoit innocent des dis crimes; ou le pugnissant, s'il étoit coupable, par dégradation ou autrement, ainsi que les cas le requerroient. »

Il y mettait toutefois cette condition que « à interroguier ledit évesque d'Avranches et en lui faisant son procès fussent présens deux telles personnes du Conseil royal que par l'advis de son oncle (le duc de Bedford) il ordonneroit. » Ces lettres sont datées de Rouen, 26 mars 1433 (n. s.). En même temps que la personne de Jean de Saint-Avit, l'archevêque réclamait la délivrance des biens de ce prélat, qui avaient été saisis par les officiers du Roi. Il obtint satisfaction sur ce point, mais plus tard, par des lettres qui portent la date du 20 juin 1433. Le bailli Jean Salvaing, sans refuser positivement de s'y conformer, demanda garant ou mandement exprès du Roi. Sa résistance ne fut vaincue que par de nouvelles lettres, celles-ci datées de Paris, 17 août 1433.

Conformément aux ordres du 20 mars 1433, Jean Salvaing, en compagnie de Henri Picard, procureur du Roi, s'étoit transporté au château et s'étoit fait remettre l'évêque par Nicolas Bourdet, qui y commandait en qualité de lieutenant pour le capitaine. Lui-même le remit à son tour entre les mains de maître Gérard Jeubert, promoteur, et de Simon de Bergières, secrétaire de l'archevêché. Mais ce ne fut pas par une sentence de l'officialité que finit ce procès. La cause fut dévolue à deux commis-

saires nommés par le concile de Bâle : l'official, qui était alors Jean Martequin, et Jean Alespée, un des chanoines de Rouen.

Ceux-ci reconnurent l'innocence de l'évêque d'Avranches et le mirent en liberté. Mais il resta toujours une grande défiance à son égard dans l'esprit des gens du Roi. On en voit une preuve dans le compte de l'archevêché de 1432 - 1433, où est mentionnée l'opposition qu'ils firent à ce qu'on le déléguât pour les ordinations.

Peu à peu, on finit par s'enhardir. Le 16 oct. 1436, le Chapitre de Rouen pria Jean de Saint-Avit de dire, dans le chœur de la Cathédrale, la messe de *Sancto Spiritu*, qui devait précéder l'élection d'un nouvel archevêque (1).

Le 9 août 1437, Jean de Saint-Avit assistait avec Pierre Cauchon, évêque de Lisieux, Pasquier de Vault, évêque de Meaux, et les abbés de Jumièges, de Saint-Wandrille et de Saint-Georges, à la réception, en la Cathédrale, du cardinal de Luxembourg, successeur de Hugues d'Orges à l'archevêché de Rouen (2).

Il mourut à Rouen, le 22 juillet 1442, après avoir fait son testament, dont l'archevêque fut, de droit, l'exécuteur, et pour lequel celui-ci perçut, à son profit, 7 l. 10 s. Les legs s'élevaient en tout à 150 l., ce qui donne l'idée d'une fortune assez médiocre (3).

Il fut enterré en l'église de l'abbaye de Saint-Ouen.

Le *Gallia Christiana* (t. XI, 493, B) désigne en ces termes l'endroit de sa sépulture : *Spiritum extremum exhalavit anno 1442, 22 julii, sepultus ad Sⁱ Audoeni basilicam, in sacello sancti Andree retro chorum.*

Un ms. de la bibliothèque de Rouen, provenant de la bibliothèque Bigot, confirme ce renseignement. On y lit,

(1) Arch. de la S.-Inf., Registres capitulaires, aux dates indiquées.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibidem*, G. 288.

en effet : « A St-Ouen, en la chapelle St-André gist Jean de Saint-Avy, evesque d'Avranches, natif de Chasteaudun, en l'évesché de Chartres, qui décéda le 22 juillet 1442, et portoit de gueules à un nille d'or, chargé de 4 merlettes de sable sur les 4 membres de nille et une coquille de sable au parmy. »

Un autre ms. de la même bibliothèque Bigot, qui m'est connu par une copie de M. Fortier, ancien religieux de St-Ouen, décédé en 1844, à St-Aignan-sur-Ry, contenait cette indication plus ancienne, plus détaillée et plus intéressante que la précédente : *In sacello Sⁱ Andree. Apud S^m Audoenum in capella Sⁱ Andree, jacet Johannes de St-Avy, episcopus Abrincensis, natus Castro duni in diœcesi Carnotensi, qui obiit 1442, julii 22^o. Iste Johannes carceri mandatus est DECEM ANNIS ob NEFARIUM consilium factum prodendæ urbis Rothomagensis HOSTIBUS* (1). Il est clair pour moi que cette note, vraisemblablement d'un religieux de St-Ouen, n'a pu être rédigée qu'entre 1442 et 1449. Plus tard il n'eût pas osé appeler *HOSTES*, *ennemis*, les Français partisans de Charles VII, ni qualifier de *NEFARIUM*, *criminel*, un complot formé pour faire rentrer la ville de Rouen sous l'autorité légitime.

D'autre part, les dix ans, *DECIM ANNIS*, indiqués comme durée de la détention subie par l'évêque d'Avranches, ne me paraissent laisser aucun doute sur les motifs de son habitation au monastère de St-Ouen, où il dut être soumis à une surveillance assez rigoureuse de la part des Anglais.

La cathédrale d'Avranches, dont il était éloigné depuis si longtemps, était dédiée à St André. Ce fut sans doute pour cela qu'il désigna la chapelle de Saint-André, en l'église de St-Ouen, pour le lieu de sa sépulture.

En consultant le « plan géométral de l'église St-Ouen, » inséré entre les pages 188 et 189 de l'histoire de cette

(1) Je dois à mon ami, M. Beaucousin, la connaissance de ce manuscrit, dont il a eu l'obligeance de m'envoyer un extrait.

abbaye, par dom Pommeraye, on voit que cette chapelle fait face à celle de St-Jean et est, à droite du chœur, la première après la chapelle absidale de la sainte Vierge.

Ce serait donc là qu'il serait à propos de placer une inscription pour rappeler le souvenir d'un prélat qui fut victime de ses sentiments patriotiques, et dont le témoignage, par une exception qui doit l'honorer grandement à nos yeux, fut favorable à Jeanne d'Arc.

Extraits du compte de l'archevêché de Rouen, de la Saint-Michel 1432 à la Saint-Michel 1433, relatifs au procès de l'évêque d'Avranches. (Arch. de la Seine-Inférieure, G. 34.)

¶ A Agnès Gallet, pour ung voiage fait par elle de Rouen à Paris, pour porter lettres à Mons. maistre Guillaume Erart (1), de par mon dit seigneur, pour lui porter les manières et offres que mon dit sieur avoit tenues et faictes de requérir doucement aux gens du Roy à Rouen, que Mons. d'Avranches lui fust rendu, afin que des dictes manières et offres il informast Mons. le Chancelier (2) et que plus tost il obtinst sur ce aucune provision, païé le xvi^e jour de février mil mccc xxxii, xl s., et pour ce, xl s.

» *Item* à la dicte Agnès, pour un voyage fait par elle de Rouen à Paris, le premier jour de mars, devers le dit Mons. maistre Guillaume, pour lui porter lettres de par mon dit sieur, pour lui signifier l'empeschement que l'en avoit mis es biens de Monseigneur d'Avranches de par les gens du Roy, afin que sur ce le dit maistre Guillaume envoïast provision, païé, le mercredi d'après *Reminiscere*,

(1) Guillaume Erart, vicaire général de l'archevêque, qualifié « son principal ministre et directeur de ses besongnes et affaires ». (Arch. de la Seine-Inférieure, G. 1133.)

(2) Louis de Luxembourg, plus tard cardinal et archevêque de Rouen.

pour certain empeschement que la dicte Agnès avoit eu en chemin, XLV s., et pour ce, XLV s.

» *Item* à la dicte Agnès, pour ung voyage fait par elle de Rouen à Paris, par l'ordonnance de mon dit sieur, le ix^e jour de mars au dit an, pour porter lettres de par mon dit sieur au dit Mons. maistre Guillaume, afin que il se hastast de envoyer provision sur le fait du corps et des biens du dit Mons. d'Avrenches, pour ce que on avoit entendu que les dicts officiers du Roy vouloient entreprendre et actempter sur le fait des dicts corps et biens du dit seigneur, au grand grief et préjudice de lui et des libertez de l'Eglise, païé, le dit mercredi d'après *Reminiscere*, XL s.

» *Item* à Perrette la Senescalle, pour ii voyages fais par elle de Rouen à Paris, devers le dit Mons. maistre Guillaume Erart, dont l'un fust pour le advertir que il feist conduire la dicte cause du dit Mons. d'Avrenches par l'Université de Paris, et l'autre afin qu'il pourchassast devers la dicte Université, ou aucun aultre, pour poursuir devers lui la délivrance du dit Mons. d'Avrenches et des autres clerks détenus par les gens du Roy, païé le xix^e jour d'avril mil m^c xxiii, mⁱⁱ l.

.....

» *Item* à la dicte Agnès, pour deux voiages par elle fais, dont l'un fust de Rouen à Lisieux, Baieux et Coustances, pour et afin que les évesques et Chapitres des lieux dessus dis rescripsent à Paris en recommandant à l'Université, à la court de Parlement et à Mons. le Chancelier de France les procès que mon dit sieur avoit pour le fait des libertez de l'Eglise; et l'autre voiage fust fait de Rouen à Paris pour porter au dit lieu de Paris les lettres que la dicte Agnès avoit peu obtenir et avoir ès dicts lieux, au dit Mons. maistre Guillaume pour les présenter aus dicts seigneurs, païé, le xxiii^e jour de juillet, comme il appert par sa quittance, vi l

» *Item* au dit Mons. maistre Guillaume Erard, pour

ung voyage par lui fait de Rouen à Paris, pour la poursuite des libertez de l'Église durant le temps de ce présent compte, tant en despence ordinaire que pour louage de bateaulx pour aller et venir, auquel voyage il demoura viii^{xx} et vii jours, tant en alant et venant que séjournant, païé, comme il appert par sa cédule, cx l., et pour ce, cx l.

» Au dit Mons. maistre Guillaume, pour avoir l'opinion de maistre Jehan Lohier (1) comment Mons. l'official et maistre Jehan Alespée, commis et députez par le saint Concile à faire le procès de Mons. d'Avrenches, se devoient gouverner eu fait du dit procès, païé, comme il appert par sa cédule, xvii s. vi d.

» *Item* à icellui maistre Guillaume, pour faire faire, à Paris, par divers avocas, les escriptures et motifz touchans les causes de mon dit seigneur qui estoient devant Mons. le Chancelier de France, afin de icelles bailler au dit Mons. le Chancelier, et que sur icelles il lui pleust trouver aucun appoinctement, païé, comme il appert par sa cédule, tant pour les dictz avocas que pour faire et doubler les dictes escriptures, xv l.

» *Item* au dit Mons. maistre Guillaume, pour faire faire, au dit lieu de Paris, par divers advocas, les escriptures et motifz de par l'Université touchans les dictes causes de mon dit sieur de Rouen et les bailler à mon dit sieur le Chancelier, comme dessus, païé, comme il appert par sa cédule, tant pour les diz advocas que pour faire et doubler les dictes escriptures, x l.

» *Item* audit Mons. maistre Guillaume, pour espices par lui données à ceulx qui estoient commis de par Mons. le Chancelier à visiter et refferer les dictes escriptures et motifz, païé, comme il appert par sa quittance, cxiii s. iiii d.

(1) Cité comme grand et solennel clerc au procès de réhabilitation. Quicherat, t. II, pp. 11, 341, 380, etc.

» *Item* audit Mons. maistre Guillaume, pour bailler à Mons. maistre Guillaume Intrans (1), pour sa paine d'avoir visité les dictes escriptures et motifz au devant qu'ils fussent baillez à Mons. le Chancelier, comme il appert par sa cédule, païé xxviii s. iii d.

» *Item* à icellui maistre Guillaume pour plusieurs despens par lui fais, tant en disners que souppers, avec les députez de l'Université de Paris et les diz advocas, lesquelz plusieurs foiz ont esté par lui assemblez pour lesdictes matières, païé, comme il appert par sa cédule, x l.

.

» A Perrecte la Senescale, pour ung voyage fait par elle à Paris, la première sepmaine de septembre, pour porter lettres au dit Mons. maistre Guillaume, afin que il eust conseil et délibération par de-là se on oseroit faire faire, pour mon dit sieur l'archevesque, les ordres par Mons. d'Avrenches, pour ce que les officiers du Roy disoient que, se il les faisoit, ilz lui mettroient empeschement, se Mons. le Chancelier n'y bailloit son consentement, païé xl s. »

Mandement du Roi pour que l'évêque d'Avranches fût mis aux mains de l'archevêque qui lui ferait son procès.

« A tous ceulx qui ces lettres verront ou orront, Michiel Durant, viconte de Rouen, salut. Savoir faisons nous, aujourd'uy vii^e jour d'avril, l'an de grâce mil cccc xxxii, avant Pasques, avoir veu unes lettres seellées en simple queue et cire vert, saines et entières en seel et escripture, desquelles la teneur ensuit. — A tous ceulx qui ces lettres verront ou orront Guillaume de la Fontaine, lieutenant

(1) Guillaume Intrans, avocat au Parlement de Paris. Il touchait de l'archevêque une pension de 6 l. par an. Les autres avocats du même Parlement, pensionnaires aussi de l'archevêché, étaient : Mes Jean Luillier, Henri Roussel, Pierre Le Gay. Ce dernier prenait le titre de conservateur des privilèges de l'Université de Paris.

général de noble homme Mons. Jehan Salvain, chevalier, bailli de Rouen et de la souveraineté et exemptions de Gisors, salut. Savoir faisons que nous avons reçu les lettres patentes du roy notre sire, desquelles la teneur ensuit.

» Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et d'Angleterre, au bailli de Rouen ou à son lieutenant, salut. Pour certaines causes et considérations et par l'avis et délibération de notre très chier et très amé oncle le gouvernant et régent notre royaume de France, duc de Bedford, voulons, vous mandons et enjoignons expressément que l'évesque d'Avrenches, qui depuis aucun temps en ça est détenu en noz prisons à Rouen comme souppeçonné d'avoir sçeu, consenti et non révélé à justice certaines conspirations naguères faictes en notre ville de Rouen pour icelle déclairer et bailler par emblée et traison à noz ennemis et adversaires, et lequel a esté par plusieurs fois requis, de par notre amé et féal conseiller l'archevesque de Rouen, pour lui estre rendu, vous délivrez à notre dit conseiller ou à ses gens et officiers, chargé de ses cas, pour faire son procès, et lui administrer justice et raison par notre dit conseiller ou autres qu'il appartiendra, en le absolant, s'il est innocent des dis crimes, ou le pugnissant, s'il est coupable, par dégradacion ou autrement, ainsi que les cas le requerront, pourveu toutes voies que à interroguier le dit évesque d'Avrenches et en lui faisant son procès soient présens deux telles personnes de notre Conseil. que par l'avis de notre dit oncle nous y ordonnerons; par ce toutes voies nous n'entendons aucunement préjudicier pour le temps advenir à nos droiz ne prééminences royaulx. Donné à Rouen, le xxvi^e jour de mars l'an de grâce mil quatre cens trente deux et de notre règne le xi^e. Ainsi signé : Par le Roy, à la rellacion de Mons. le gouvernant et régent de France, duc de Bedford, signé : de Rinel. — Par vertu desquelles lettres dessus transscriptes et pour icelles acomplir, nous nous sommes transporté eu

chastel de Rouen, euquel estoit prisonnier Jehan, évesque d'Avranches, pour les causes contenues ès dictes lettres; le quel, en la présence de noble homme Mons. Nicolas Bourdet, chevalier, lieutenant et garde du dit chastel de Rouen, et Henry Picart, procureur du roy notre sire, et de plusieurs autres, nous avons baillié et délivré, comme prisonnier et chargé des cas déclairez ès dictes lettres, à M^e Gerard Jeubert, promoteur, et Simon de Bergières, secrétaire de R. P. en Dieu Mons. l'archevesque de Rouen, à la fin et par les moiens et condicions contenuz, déclairez en icelles lettres roiaux, qui par nous en ce faisant leur furent exprimées, en leur enjoignant et faisant deffence, de par le roy notre sire, que contre la teneur et effect des dictes lettres ne soit actempté ou procédé aucunement, sur les paines qui au cas appartiennent, lesquels promoteur et secrétaire, pour et eu nom du dit archevesque, et aussi le dit chevalier et procureur du Roy nous requistrent copie, chascun en son regard, d'icelles lettres, avecques instrument ou acte de notre exploit, que nous leur accordasmes pour valloir qu'il appartiendra. En tesmoing de ce, nous, lieutenant dessus nommé, avons mis à ces présentes notre seel. Ce fut fait l'an de grâce mil quatre cens trente-deux, le xxviii^e jour de mars avant Pasques. Ainsi signé : collation faicte : Puillois. — En tesmoing de ce, nous avons seellé le présent vidimus ou transcript du grant seel aux causes de la dicte viconté. Ce fut fait l'an et jour premiers dessus diz. Signé : Garin., xxvi d. »

Autres lettres du Roi au bailli de Rouen contenant ordre de mettre en la main et justice de l'archevêque de Rouen les biens de l'évêque d'Avranches, « son subget et justiciable. » Paris, 17 août 1433.

Même ordre, 20 juin 1433 (1).

A quatre heures moins le quart, la séance est levée.

A. TOUGARD.

(1) Arch. de la Seine-Inférieure, G. 1158.

SEANCE DU 8 DÉCEMBRE 1891

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Sont présents : MM. Adeline, P. Baudry, de Bellegarde, Bouquet, Coutan, G. Gouellain, G. Le Breton, Lefort, Lormier, de la Serre, Simon et l'abbé Tougard.

Il donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, 6 novembre, qui est adopté après quelques éclaircissements et compléments.

Se sont excusés : verbalement, M. Félix, qui réclame énergiquement la conservation de l'église Saint-Laurent; et, par lettre, M. Pelay, qui revendique aussi son maintien intégral, ou, au pis-aller, la réserve de la tour et du portail.

Correspondance imprimée. — Sept pièces : *Annales de la Société hist. de Château-Thierry*, 1890; — *Mémoires de la Soc. d'Emulation du Doubs*, 6^e série, vol. V; — *Bulletin de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, vol. VIII, fasc. 3; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n^o 90; — *Bulletin de la Soc. archéol.... de Béziers*, 2^e série, vol. XV; — *Décade historique du diocèse de Langres*, par le P. J. VIGNIER, publiée pour la première fois par la Société ... de Langres, vol. I; — *Pointes de flèches typiques en silex*, par E. VIELLE, in-8^o.

Les dalles tumulaires de Préaux. — Voici la suite donnée à cette affaire depuis la dernière séance.

Le sommaire des résolutions de la Commission a été transmis par le secrétaire à M. le Curé de Préaux, qui a prié notre collègue de venir s'entendre avec lui sur les mesures à prendre.

Le 16 novembre, l'abbé Tougard s'est rendu à Préaux, où il a constaté combien il est urgent d'aviser à la conservation de ces pierres tombales, classées comme monuments historiques depuis 1867.

L'abaissement des fenêtres et les pilastres qui les séparent laissent peu d'espace disponible à l'encastrement des dalles. Toutefois, on a pu, le mètre à la main, assigner à chacune un emplacement au moins provisoire.

Un exposé de la situation a été fait, dès le lendemain, dans les bureaux de la préfecture, par M. l'abbé Tougard qui a, en même temps, adressé à Préaux un aperçu des motifs à faire valoir auprès de l'administration supérieure.

Le 19 novembre, le maire de Préaux est allé lui-même plaider la cause de ces dalles à la préfecture. On y est favorable au travail demandé par la Commission, mais le reliquat des crédits est bien inférieur à la dépense, fixée à 700 francs environ par le devis d'un entrepreneur du lieu. Néanmoins, la bienveillance des autorités départementales pour M. le maire de Préaux peut faire espérer un prompt accomplissement du vœu exprimé par la Commission.

M. Lefort fait observer à ce propos que la simple application sur la muraille, quoique moins gracieuse à l'œil, est le moyen de conservation le plus efficace. Autrement, si on scelle des pierres dans l'épaisseur même des murs, le salpêtre, que l'humidité engendre, détériore rapidement les dessins, à moins qu'on n'y

pourvoit par diverses précautions, comme de laisser un vide en arrière de la dalle, ou mieux encore qu'on ne l'isole par une enveloppe métallique quelconque, lame de plomb ou autre.

Eglise Saint-Laurent. — M. le Président explique que la Commission ne devait se réunir que vers la fin du mois; tant pour attendre le dossier relatif à l'église d'Auffay qu'en vue de la distribution du *Bulletin*, dont l'impression s'achève en ce moment. Mais deux de nos collègues ayant insisté sur l'urgence de saisir la Commission d'une question dont le public s'est ému, M. de Beaurepaire a dû lancer hier pour aujourd'hui ses lettres de convocation.

Sur l'invitation du président, M. G. Le Breton expose qu'il a insisté auprès de M. Barrabé et des différents maires qui lui ont succédé pour que la ville prît des mesures en vue de la conservation et même de l'acquisition de ce très remarquable spécimen des derniers temps du style gothique, auquel les toitures propres à chaque chapelle donnent un aspect si pittoresque. Mis naguère en éveil par certains bruits, il a obtenu que M. le Préfet voulût bien le visiter avec lui. L'administration départementale ne jugea pas à propos d'intervenir alors, à cause de la négociation engagée par la ville. Aujourd'hui, la vente est un fait accompli, mais dont on peut encore prévenir les conséquences fatales.

M. Simon ajoute, en effet, que la possession de l'immeuble ne donne pas le droit de sortir sur le terrain adjacent (celui de l'ancien cimetière), lequel appartient à la ville.

Diverses considérations sont ensuite proposées par

MM. Lefort, G. Le Breton et G. Gouellain. La Commission, dont les sentiments ne sont pas douteux, estime qu'il n'y a pas lieu de délibérer; elle demande seulement à MM. Lefort et Gouellain de rédiger, séance tenante, une déclaration dont voici les termes définitifs :

« La Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure ne peut laisser passer sans protestation le projet de démolition de l'église Saint-Laurent.

» Elle sait combien l'administration municipale est soucieuse de la conservation de nos anciens monuments; elle lui est reconnaissante des sacrifices qu'elle a faits pour le maintien de la porte Guillaume-Lion, la restauration de la Grosse-Horloge, de l'édicule de la Fierie, etc. Aussi, estime-t-elle que ses vœux en faveur de la conservation intégrale de Saint-Laurent seront pris en bonne part.

» Les antiquités de Rouen, les monuments merveilleux qui font la gloire de la cité, disparaissent l'un après l'autre, et, quand l'un des plus importants est menacé, elle se fait un devoir de protester dans l'intérêt supérieur de l'art et de l'histoire.

» Elle se flatte que son émotion ne repose pas sur des bruits fondés, et elle compte que les propriétaires ne se prévaudront pas d'un droit strict pour priver la ville d'un édifice aussi précieux.

» Elle prie respectueusement M. le Préfet de transmettre ses vœux à M. le Maire de Rouen, espérant qu'il voudra bien lui faire parvenir la présente délibération prise aujourd'hui, 8 décembre, en séance, à l'unanimité. »

Après lecture, la Commission remercie ses deux

membres d'avoir si parfaitement interprété ses sentiments, adopte, à l'unanimité, leurs conclusions, et demande qu'une copie en soit immédiatement exécutée par les soins de M. le Président pour être transmise sans retard à l'autorité départementale.

Calvaire d'Epinay. — La décision de classement n'est pas encore intervenue. M. Lefort annonce seulement qu'il a dressé, pour la restauration de cet intéressant édicule, un devis montant à 1,600 francs, dépense dont les ressources locales fourniront une partie.

Bondeville. — Croix funéraire. — L'enlèvement des lambris de l'ancienne église de cette commune a mis au jour une croix en pavés, datant du milieu du xvi^e siècle, encadrée d'une bordure et formant dalle tumulaire. M. le Président, en signalant le fait à la Commission, rappelle que le moyen âge ne figurait jamais une croix sur le sol, pour éviter qu'elle fût foulée aux pieds. Quelques pavés manquant ont été habilement remplacés, et, par les soins de M. le Curé et de M. P. Le Verdier, la croix a été restituée contre le mur intérieur de la nouvelle église. La Commission se félicite de cette reconstitution, et applaudit au bon goût de ses deux promoteurs. Cette croix, selon la remarque de M. G. Le Breton, sort des ateliers d'Abaquesne.

Auffay. — Restauration d'une fenêtre. — M. G. Le Breton regrette que le dossier de cette affaire ait subi des retards qui ne lui permettent pas de s'en occuper dès à présent.

M. de Beaurepaire estime que l'action de notre confrère peut, dès aujourd'hui, intervenir efficacement

pour préparer le vote de la Commission départementale : car toutes les formalités préalables sont remplies. La commune offre 1,000 fr., si la fabrique prend à sa charge une part considérable de la dépense qui s'élève à 6,000 fr.

Contretable de Saint-Nicaise. — M. de Beaurepaire donne lecture du mémoire suivant :

NOTICE SUR LA CONTRETABLE DE SAINT-NICAISE

Les comptes de Saint-Nicaise de Rouen, de la seconde moitié du xvi^e siècle, nous montrent, au maître-autel du chœur de cette église, une crosse au bout de laquelle était exposé le Saint-Sacrement. Ils nous montrent aussi, pratiquée dans le mur même de l'abside, une niche, doublée de bois, en forme d'armoire, où était déposée la réserve eucharistique. (Arch. de la S.-Inf., G. 7228, 7229.)

Plus tard, il n'est plus question de crosse, et le tabernacle apparaît sur l'autel, décoré, non plus d'un rétable qu'on ouvrait et fermait à volonté, mais d'une contretable de grandes dimensions, avec colonnes, statues et tableaux, le tout couronné d'un ciel ou dôme, avec rideaux et pendants d'étoffes plus ou moins précieuses. (*Ibid.*, G. 7230, 7234, 7246.)

On voit qu'en 1613, on substitua, comme motifs de décoration du maître-autel, aux deux statues de Moïse et d'Aaron, 4 tableaux où étaient figurés Notre-Seigneur, Notre-Dame, et les noms de Jésus et de Marie. (*Ibid.*, G, 7234.)

En 1658, la contretable, dont ces tableaux étaient l'accessoire, fut vendue 400 livres à Romain Pellerin, curé de Montérollier. La Fabrique de Saint-Nicaise eut à payer au sculpteur Etienne Mazeline, pour l'avoir raccommodée et remontée, une somme de 60 livres, dont il donna quittance le 14 janvier 1659.

Ce fut ce même artiste, qui fut chargé pour Saint-Nicaise de la confection d'une nouvelle contretable, plus monumentale et plus ornée que l'ancienne. En voici le devis.

Le devis du dessin présenté à Messieurs le curé et trésoriers de la paroisse de Saint-Nicaise pour estre construit au maistre-autel.

Premièrement. — « Sera faict à costé du maistre-autel 2 grands pieds d'estat qui auront de haulteur 6 pieds ou viron, de largeur 2 pieds et demy par la devanture, et sera fait ouverture par les 2 bouts pour passer par derrière l'autel; lesdictz piedz d'estat seront ornés d'une corniche, frize et architrave avec deux pilastres de chaque costé pour fermer lesdits pieds d'estat et avec 2 quadres de mouleures pour l'ornement; et sur iceux pieds d'estat sera posé un autre pied d'estat pour poser deux colonnes de chaque costé de l'ordre de Corinthe. Lesdictes colonnes auront de haulteur 8 pieds, teurses, ornées de feuilles de vigne ou de rose, et les chapiteaux taillés du mesme ordre, et lesdictz (pieds) d'estat auront de haulteur 2 piedz et demy ornées de mouleures haut et bas et de palmes liées ensemble avec festons, et entre lesdictes colonnes sera posé un image de chaque costé qui aura de haulteur 4 pieds et demy de largeur à la proportion. Au dessus desdicts images, entre lesdictes colonnes, sera faict un quadre de mouleure portant sa corniche et table d'attente, 2 consoles et un ornement de feuillage. Entre ledict quadre (*sic*), au-dessus desdictes colonnes, sera faict architraves, frises et corniches et frontons. Dans ladicte frise sera faict 2 palmes entrelacées. Ladicte corniche sera ornée de denticules et consoles, et entre lesdictes colonnes sera faict un grand encastillement pour mettre un tableau qui aura de hauteur 9 pieds ou viron de dehors en dehors, orné de feuilles de refente tout autour, avec une teste de Chérubin au milieu. Au-dessus de ladicte teste sera faict

une eschute de festons qui sortiront des frontons, qui viendront naistre d'une rose au milieu. De plus sera fait, au-dessus desdits frontons, une attique portant 2 pilastres de chaque costé, ornée d'un chapiteau de ionicque, petitz rinceaux de graine portantz frise et corniche, et entre iceux sera représenté l'image de la Trinité en demy bosse. L'encastillement sera orné d'un feuillage de chesne courant autour, et aux costés 2 grandes consoles. Sur l'arrière corps, au-dessus de ladicte attique, sur un pied d'estat, sera fait et taillé de ronde bosse une figure d'ange de séraphin, orné de 6 ailles, qui aura de haulteur six pieds. Au-dessoubz, sur les 2 pilastres, 2 autres anges de chaque costé, l'un posé sur ledit pilastre, et l'autre sur lesdictes colonnes, qui auront en haulteur 5 pieds et demy, ornés de 4 ailles chacun. De plus, sera faict, au-dessus de la porte de la sacristie, un aultre corps d'architecture, orné de quadre tout autour, 2 pilastres enrichies de cartouches et de festons, pente de linge, crochets qui crocheront ledict quadre. Au milieu sera faict un image de sainte Pience d'un costé, et, de l'autre, saint Scuvicule, portant de haulteur six pieds, et au-dessus de ladicte corniche sera faict un fronton sur lequel sera posé un pied d'estat, sur lequel sera posé un ange de chaque costé, de la mesme haulteur desdicts aultres; toutes saillies de moulleures, corps et arrière-corps bien observées comme il appartient et soubz bonne et deue visitation, sans que ledit Maseline soit subject à aucune chose que ce qui dépend de son mestier; et ledict ouvrage aura de largeur 15 pieds ou viron, et de haulteur 28 ou 29 pieds, et lesdits 2 costés, compris le fronton, auront de haulteur 11 piedz et demy et de largeur 7 pieds 9 poulces; le tout conformément au deçain qui a esté dressé par ledit Maseline, auquel ont esté adjoustés 2 anges au-dessus. »

« Nous soubzsigné presbtre, curé de la parroisse de Saint-Nicaize de Rouen, confessons avoir fait marché avec M^e Estienne Maseline, maistre sculpteur à Rouen, pour la

construction de la contretable moyennant le prix de 1,400 l. dont en sera payé comptant la somme de 400 l. et 400 l. dans 6 mois de ce jour, et le surplus à l'affin dudit ouvrage, qui sera dans les festes de l'Assencion prochain venant.... le 18^e jour de juillet 1653.

» Signé : Maynet, Estienne MAZELINE. »

Au dos de la pièce, se trouvent 6 quittances de Mazeline, la première de 1,100 livres, du 8 juillet 1656; la dernière du 4 juillet 1663.

Michel Gueroult, successeur de Maynet dans la cure de Saint-Nicaise (1658-1680), traita avec le même artiste, Etienne Mazeline, et avec son fils, Robert, pour la confection : 1^o du tabernacle du maître-autel, 15 déc. 1655; 2^o d'une contretable à la chapelle de Sainte-Catherine, 8 nov. 1657.

Le prix convenu pour le tabernacle fut, outre une pistole de vin, d'une somme de 500 l. à payer à proportion de l'avancement de l'ouvrage, qui devait être terminé et livré à la Pentecôte de l'année 1656. Il dut y avoir du retard, puisque la dernière quittance est du 10 sept. 1657.

Pour la dorure de la contretable du maître-autel et du tabernacle, on traita directement avec un peintre-sculpteur du nom de Gildard Nepveu. On eut à lui payer 2,300 l., non compris 1,050 l. pour l'or en toile qu'on acheta chez un fournisseur.

Rappelons enfin qu'au milieu de la contretable on plaça un tableau du peintre rouennais Le Tellier, représentant l'*Ascension*.

Deux fois cette contretable a été menacée de disparaître : une première fois en 1792, lorsque les trésoriers de Saint-Nicaise prièrent les administrateurs du district de Rouen de leur accorder celle des Grands-Augustins qu'on avait manifesté l'intention de donner à une église de campagne; une seconde fois, en 1876, après l'achèvement des beaux

travaux de restauration entrepris par M. Barthélemy, qui donnèrent l'idée d'un autel plus en rapport avec l'architecture de l'édifice.

Malgré toutes les mutilations qu'on lui a fait subir, bien qu'en la reculant au bout de l'abside, on n'en ait sauvé que la partie principale, bien qu'elle ait perdu, outre son grand tableau (1), son tabernacle (2), ses statues (3), les anges qui formaient le couronnement de l'attique et accompagnaient le cadre de la Trinité (4), la contretable est encore d'un bel effet; et, comme on ne saurait l'accuser sérieusement de nuire aux vitraux du chevet de l'église, il est à espérer qu'elle sera conservée. Elle a son intérêt comme œuvre d'artistes rouennais, qui ont eu, dans leur temps, une grande réputation (5), et aussi comme type des œuvres à la mode au xvii^e siècle, œuvres qui ne manquaient ni d'élégance ni de grandeur, et qu'on regrettera peut-être prochainement d'avoir trop méprisées, pour suivre un

(1) Aujourd'hui remplacé par un tableau représentant N. S. en croix. La toile de Le Tellier fut comprise par Le Carpentier dans les collections des tableaux destinés à former le Musée départemental et attribuée plus tard à la chapelle du Collège de Rouen.

(2) La porte de ce tabernacle représentait N. S. portant sa croix. Deux anges tenaient une couronne au-dessus de sa tête (voir le devis conservé aux archives). Le tabernacle actuel, qui représente l'*Agneau pascal*, est fort inférieur à un autre, orné de têtes d'anges très délicatement sculptés, qui, vers le milieu du dernier siècle, avait été substitué au travail de Mazeline et que l'on conserve au presbytère de Saint-Nicaise.

(3) Au lieu de quatre statues, il n'y en a plus que deux, saint Nicaise et saint Scuvicule.

(4) Deux anges sont remplacés par deux reliquaires. L'ange du couronnement a fait place à une croix. Il existe au presbytère deux anges qui me paraissent avoir fait partie de la composition de la contretable.

(5) Les comptes des fabriques de Rouen témoignent de la vogue de Mazeline.

goût nouveau, bien éloigné des traditions de l'antiquité, par lesquelles on prétend l'autoriser (1).

Quelques mots maintenant d'Etienne Mazeline. Paroissien zélé de Saint-Nicaise, il a mis sa signature au bas des comptes de la fabrique de 1639, 1640, 1641, 1642, 1643, 1658, 1663, 1666, 1667 (2).

Fils d'un maître sculpteur, il fut garde du métier avec Jacques Léger et Noël Jouvenet en 1632; avec Jean Couïart et Jean Jouvenet en 1649 (3).

Il mourut à Rouen, à l'âge de 80 ans, et fut enterré, le 14 avril 1667, dans l'église de Saint-Nicaise, avec les honneurs dus à son titre d'ancien trésorier. Il avait eu, de son mariage avec Marie Mauger (4), une fille, Catherine, qui fut baptisée à Saint-Nicaise, le 17 juillet 1629, et nommée par René Mazeline et par Catherine Mazeline; un fils, du nom de Louis, qui fut baptisé, *ibid.*, le 12 avril 1618, et nommé par Louis Mazeline et par Isabeau Mauger; un autre fils, du nom de Robert, qui fut reçu maître le 24 janv. 1632, et devint l'associé de son père; un autre fils, Pierre, qui chercha fortune à Paris, fut reçu à l'Académie royale de peinture, et a laissé des œuvres qui sont encore estimées. Je suis heureux d'avoir retrouvé l'acte de naissance de cet artiste, qui est une de nos célébrités rouennaises. Il naquit sur la paroisse Saint-Nicaise,

(1) L'idée viendrait-elle de substituer maintenant la croix au tabernacle et de rétablir les tentures de rideaux au-dessus de l'autel?

(2) Arch. de la Seine-Inférieure.

(3) Arch. du Palais de Justice. F. du Bailliage.

(4) Elle lui survécut de plusieurs années; elle mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans et fut inhumée, 11 janvier 1684, à Saint-Nicaise, dans la chapelle de la Vierge, en présence de son fils Robert. Le même jour et au même endroit, se fit l'inhumation de Gabrielle Mauger, veuve de feu René Mazeline, décédée à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

fut baptisé le 23 mai 1632, et nommé par Pierre-Pellerin, avocat, et par Claude Le Febvre.

On peut consulter sur Pierre Mazeline une notice de M. Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*.

Par acte du 23 février 1685, ce Pierre Mazeline, s'intitulant sculpteur ordinaire du Roi en son académie royale, demeurant à Paris, rue Bourbon, par. Saint-Sauveur, fils et héritier d'honorable homme Estienne Mazeline et d'honorable femme Marie Mauger, cède pour 1,000 l. à Robert Mazeline, son frère aîné et cohéritier, demeurant à Rouen, rue Noble, paroisse Saint-Nicaise, son droit à la maison paternelle. Cette maison était située vis-à-vis des Minimes. Elle avait été achetée par leur père antérieurement à 1646.

Le Bourg-Dun. — Etat ruineux de l'église. — Le zélé conservateur du musée déplore vivement la situation inquiétante de la magnifique église du Bourg-Dun, dont le mur septentrional est fortement lézardé.

M. Simon fait savoir qu'il a jadis dressé les plans d'une restauration complète de cet intéressant édifice, mais qu'il ne sait ce que tout cela est devenu depuis que M. Sauvageot a pris, par la force des choses, la direction de ses travaux, cette église étant classée au ministère.

L'abbé Tougard ajoute que, précisément afin de se dégager de certaines entraves administratives, on a pu obtenir le déclassement à l'Etat.

Eglise d'Etretat. — Enfin, M. G. Le Breton signale les restaurations que réclame le beau sanctuaire roman d'Etretat. M. Lefort répond que la question est à l'étude, qu'il a été pourvu aux voies et moyens, et

qu'une heureuse solution doit être prochaine. M. le curé d'Etretat, averti par le secrétaire, a donné les mêmes espérances.

La séance est levée à quatre heures.

A. TOUGARD.

PROCÈS-VERBAUX
DE LA
COMMISSION DES ANTIQUITÉS
DE LA SEINE-INFÉRIEURE
PENDANT L'ANNÉE 1892.

SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1892

La séance ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Furent présents : MM. Adeline, P. Baudry, Bouquet, Coutan, Drouet, Garreta, de Glanville, G. Gouellain, G. Le Breton, Pelay, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. Duval, Félix, Gosselin, Milet et de Vesly.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations, sous le bénéfice d'explications fournies plus tard, au cours de la séance, par M. G. Le Breton. Le conservateur de nos musées s'excuse de ne point présenter encore le récit de ses fouilles de Saint-Saens, qui réclamerait un mémoire étendu. Il n'en a rédigé qu'une simple esquisse que le secrétaire

réclame pour l'annexer au procès-verbal qui vient d'être lu.

Correspondance imprimée. — En voici le détail : *Bibliographie des Travaux hist. et archéol.*, vol. II, fasc. 2, 1891, gr. in-4° ; — *Mémoires de la Société hist. et archéol. de l'Orléanais*, vol. XXIV, 1892 ; — *Mémoires de la Société archéol. de Constantine*, vol. XXVI, 1892 ; — *Mémoires de la Société Savoisienne...*, vol. XXX, 1891 ; — *Bulletin de la Société des Amis des sciences naturelles*, XXVII^e année ; 1891, 1^{er} sem. ; — *Bulletin de la Société... de l'Orne*, vol. X, livr. 4, 1891 ; — *Bulletin de la Société archéol. de la Touraine*, vol. VIII, fasc. 1 et 2, 1891 ; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 91 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie*, n° 159 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1891, fasc. 3 ; — *Bulletin archéol. du Comité des Travaux histor.* ; — *Bulletin de la Commission archéol. de Narbonne*, 1892, 1^{er} sem. ; — *Procès-verbaux* (en anglais) *de la Société des Antiquaires de Londres*, mars-juin 1889 ; — *Avis de réception* (des mêmes) *du Bulletin de la Commission*, vol. VIII, fasc. 2 ; — *Histoire du Prieuré de Saint-Lô de Rouen*, par M. de Glanville, membre de la Commission. (Hommage de l'auteur.) 2 vol. in-8°.

Une circulaire ministérielle, en date du 1^{er} courant, informe M. le Président que la seizième session des Sociétés des Beaux-Arts des départements se tiendra du 7 au 10 juin prochain à l'école des Beaux-Arts.

Bulletin de la Commission. — M. le Président distribue le *Bulletin* pour 1890 (troisième livraison, avec tables, du tome VIII).

Dalle tumulaire. — Notre confrère M. Dergny tient à la disposition du musée départemental une dalle tumulaire dont il a fait l'acquisition et qui porte l'inscription suivante :

D O M

*Hon^{te} fême Marthe MAU
conduit vevve de fev André Roven
vivant bovrq. de ceste ville.....
envers Dieu et la glorieuse vierge Marie afin
qva perpestvité il fust dict et celebre en ceste
chapelle dediée à Dieu sous l'invocation dy
glorieux Archange dans ce cime
tière vne basse messe svivant l'office dy jowr
tous les dimanches de l'année a vnze hev
res en esté et a vnze hevres et demie en
hiver et le jowr des trepassés ensemble
les devx jowrs consécutifs vne basse messe
de requiem a donné av tresor de la paroisse
de s. Maclov de Roven la soe de mil livres
tournois en vne part et de devx cents livres en
avttre povr aider à la décoration de ceste
chapelle avec l'image dy dit S. Michel qv
elle a avssi donnee le tovt avec charges
et condition portées par le contract
de ce passé av tabellionnage de Roven en
le III^e octobre 1655
priez Dieu povr elle*

M. G. Le Breton fait connaître que cette épitaphe l'intéresse d'autant plus que sa famille a été alliée à celle des Mauconduit. Il veillera à ce que la pierre tombale entre dans les collections du musée; selon la remarque de M. le Président, elle aura été enlevée de l'autre Saint-Maclou. Des remerciements sont offerts à M. Dergny.

Lillebonne. — Théâtre romain. — En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, M. Duval écrit :

J'aurais eu pourtant besoin d'entretenir la Commission du mauvais état de notre pauvre théâtre romain. Un des puits, celui qui se trouve au milieu de l'orchestre, s'est effondré. Il ne reste que la moitié du mur de couronnement, hors de terre. Je ne pense pas que la Commission juge à propos de le faire reconstruire, ce qui serait un travail très considérable. Ces deux puits qui se trouvent dans l'enceinte n'ont, certainement, aucun rapport avec le théâtre antique. Les murs de couronnement, au-dessus du sol, sont bien, à la vérité, construits en pierres de petit appareil comme les autres parties du théâtre, mais, sans doute avec des pierres provenant de débris anciens. Le corps des puits n'est construit qu'avec de grosses pierres appareillées grossièrement. Mais, si on se décide à le combler, on jugera probablement convenable d'en conserver la trace, en reconstruisant la partie tombée du couronnement.

Une partie du mur sur lequel est posée la grille qui entoure le théâtre, le long de la route, est aussi en mauvais état.

Aussitôt que je pourrai sortir, j'irai m'en rendre compte et je vous en informerai.

M. G. Le Breton déclare qu'il va en écrire à M. Sauvageot, et promet de nouveau d'aller par lui-même s'assurer de l'état du théâtre.

Vestiges de la Porte Beauvoisine. — Sous ce titre, M. Bouquet fait la communication que voici :

Dernièrement (novembre 1891), en ouvrant une tranchée sur le côté droit de la rue Neuve-Beauvoisine, quand on la descend du boulevard Beauvoisine vers la rue du même nom, des ouvriers ont mis au jour, à l'endroit où la tranchée aboutit dans cette dernière rue, un massif de

pierres qui avait près de trois mètres de longueur, et une épaisseur et une largeur qui n'ont pas été constatées, parce que c'était inutile pour l'établissement des tuyaux du gaz.

Ce massif de pierres faisait partie de la Porte Beauvoisine, la troisième porte établie, de ce côté, pour faire communiquer la ville avec la campagne, et surtout avec le pays de Beauvais, le Beauvoisis, d'où lui est venu son dernier nom.

La première avait été la Porte de Sainte-Apolline, quand cette porte était à la hauteur de la rue des Fossés-Louis-VIII; et la deuxième, la Porte d'Aubevoie ou de la Rougemare, quand elle s'ouvrait au carrefour du Coq, non loin de la rue Beffroi.

La troisième porte, contemporaine de la troisième enceinte de fortifications, donnée à notre ville dans la seconde moitié du ^{xiii}e siècle et qui existait encore au ^{xviii}e, est représentée, dans le plan réduit de Gomboust, de 1655, sous une forme massive et n'offrant qu'une seule ouverture, avec une voûte fort élevée.

C'est par cette porte Beauvoisine que, le jeudi 19 janvier 1419, entra le duc d'Exeter pour prendre possession de Rouen, au nom d'Henri V d'Angleterre, après le siège mémorable que notre malheureuse ville avait vaillamment soutenu contre lui. Mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, bien fait pour effacer le souvenir de tant d'humiliations, de tant de maux et de misères, c'est le pont-lévis de cette même porte qui, trente ans plus tard, le 10 novembre 1449, s'abaissa pour livrer passage à Charles VII, quand, à la tête d'un brillant cortège, il entra dans Rouen, qu'il venait de rendre à la patrie française, après l'avoir affranchi du joug odieux de l'étranger. Enfin, c'est par la porte Beauvoisine encore que, le 28 juin 1786, entra Louis XVI, en revenant de son fameux voyage à Cherbourg et au Havre.

Peu de temps après, la Porte fut démolie. Le massif

découvert en supportait le côté gauche, quand, arrivé au haut de la rue Beauvoisine, on allait s'engager sous la voûte qui conduisait au ravelin, au-delà duquel on gagnait la campagne. Dans la dernière période de son existence, cette porte n'avait rien de monumental. Mais le massif retrouvé par hasard sert au moins à en marquer l'emplacement d'une manière certaine.

C'est le seul but que se propose cette petite communication.

Substructions du Vieux-Marché. — A l'occasion de la note précédente, M. Pelay demande quelles conclusions certaines se dégagent des maçonneries mises au jour sur le Vieux-Marché par l'établissement du chalet que l'on sait.

De la discussion à laquelle prennent part MM. P. Baudry, Bouquet, Garreta, G. Le Breton et Pelay, il résulte que les fondations du S.-O. (emplacement actuel du chalet) appartiennent au chevet de l'église Saint-Sauveur ; tandis que les premières fouilles vers le milieu de la place ont exhumé la base de l'ancien échafaud permanent, sur lequel la guillotine a encore été montée pendant le premier quart de notre siècle. Le pilori, où l'on attachait les criminels condamnés à l'exposition, était d'une vingtaine de mètres plus à l'ouest, vers la rue de Crosne. M. Bouquet rappelle à ce propos un double dicton populaire. D'un malfaiteur condamné au poteau, qui était tourné vers la cathédrale, le peuple disait : *Il a salué Notre-Dame* ; mais d'un guillotiné dont la tête tombait vers l'Hôtel-Dieu : *Il a salué la Madeleine*.

Eglise Saint-Laurent. — Le sort réservé à cet intéressant édifice préoccupe toujours la Commission. M. le Préfet, qui a bien voulu prendre l'affaire à cœur,

a fait une visite à M. Courcelles qui a, depuis lors, notablement élevé ses prétentions. M. A. Darcel, notre collègue, a chaudement défendu le monument près de l'Administration supérieure, comme se plaît à l'en remercier M. G. Le Breton, qui ne veut pas insister sur l'étrange conclusion du rapport présenté au Comité des Beaux-Arts. En résumé, la conservation de la tour semble à peu près assurée; mais il n'en est pas de même du reste de l'édifice; et, suivant une rumeur citée par M. Garreta, la pioche des démolisseurs doit l'attaquer dès le premier mars. M. Pelay croirait bon qu'on tirât plusieurs photographies de l'ensemble de l'église; et M. Bouquet estime que si cette idée est prise en considération, il n'y a pas un moment à perdre pour l'exécuter.

Bacqueville. — Trésor antique. — M. Garreta demande si quelqu'un a des explications à fournir sur une cachette monétaire découverte dans ce bourg, sur la propriété de M. Guérillon. On assure qu'elle renfermait plus de 17 kilos de monnaies de bronze, d'une valeur unique, dont il fait circuler un échantillon; c'est un denier de Probus, en bronze saucé. M. Drouet constate que Probus est le dernier empereur dont les monnaies se retrouvent communément dans les grands dépôts de notre région. On doit être en présence d'une partie de la caisse d'un payeur militaire. M. l'abbé Tougard rappelle qu'il s'est produit à Sandouville une trouvaille analogue, sur laquelle il attend des renseignements.

Dragages de la Seine. — Par une sorte de miracle, la drague a ramené parfaitement intacte une belle cruche du ^{xvi}e siècle, que M. Le Breton présente à ses

collègues. Sa terre blanche, vernissée en vert, est çà et là tachetée de points noirâtres et parsemée de saillies en forme de têtes de clous effilées ; le tout repose sur trois petits pieds obliques d'environ 15 millimètres de longueur. Dimensions de la pièce : 25 centimètres de hauteur ; diamètre intérieur du goulot, 88 millimètres ; diamètre maximum de la panse, environ 20 centimètres ; l'anse, à courbure un peu surbaissée, mesure 78 millimètres d'ouverture.

Bronze romain. — A ce bel échantillon de céramique, M. Le Breton fait succéder un joli manche de miroir romain, long de 17 centim. Son sommet s'épanouit en quatre feuilles élégantes dont l'une est décorée d'une tête de femme.

Rouen. — Maison intéressante. — Le zélé conservateur du musée, toujours en éveil sur nos constructions archéologiques, appelle l'attention de la Commission sur l'opportunité d'assurer la préservation de la maison n° 70 de la rue Malpalu, bien connue parce qu'elle est le centre où se réunissent les garçons boulangers sans emploi. Mais il n'aurait pas volontiers recours au transfert, d'autant que le démontage et ses suites sont des besognes coûteuses et délicates.

M. Garreta appuie ces observations, en faisant remarquer que le banal alignement qui menace de modifier toutes les façades voisines, ne saurait atteindre cette maison, laquelle est en retrait d'environ dix mètres sur la largeur actuelle de la rue. Il conviendrait seulement de prendre des mesures pour en conserver la vue aux passants ; et c'est à quoi M. Garreta offre de s'employer avec son activité accoutumée.

Dalles tumulaires de Saint-Vaast-d'Équieville.

— Après s'être excusé d'avoir oublié cette communication à la dernière séance, le secrétaire donne lecture de la lettre suivante, écrite par notre collègue, M. Milet, le 5 août dernier, mais reçue seulement après la séance du 6.

J'ai pu enfin m'arrêter à Saint-Vaast un jour du mois de juillet et examiner les pierres tombales signalées à notre attention.

Dans la contre-allée, à gauche du chœur, j'en ai reconnu deux à peu près entières, assez grossièrement assemblées avec du mortier de ciment, et que leur position horizontale, aussi bien que la crasse qui les recouvre, m'ont empêché de lire. Elles me paraissent du ^{xvi}^e siècle. Une troisième dalle tumulaire, à la suite des deux précédentes, n'existe qu'à l'état de grand fragment, et c'est en vain qu'on chercherait son complément dans les morceaux qui forment le dallage du sentier, dans le cimetière. Des trois morceaux que j'y ai vus, deux sont entièrement frustes, et un troisième, qui approche d'une dalle entière, a recouvert les restes d'une jeune fille. C'est un joli morceau des ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècles, dont la gravure va s'effaçant chaque jour.

Pour souvenir, on pourrait pourtant la relever, ainsi que les deux et demi de la contre-allée humide de l'église.

Dans ce dessein, j'ai prié M. le desservant de consulter un maçon pour savoir combien coûterait ce relèvement, la fixation des pierres sur le mur, en bas de la nef, et le remplacement par du carreau rouge de l'endroit mis à nu.

Le 21 avril, M. le curé de Saint-Vaast informait le secrétaire que le devis du maçon s'élève à 76 fr. et qu'il l'a transmis à M. Milet en lui expliquant que la fabrique et moins encore la commune ne pourraient nullement concourir à cette dépense.

En conséquence de cette information, la Commission émet le vœu que les pierres soient relevées, et charge son secrétaire de le transmettre à M. le curé et de suivre avec lui cette affaire. Il a écrit en ce sens le 26 février.

Chêne d'Allouville. — Une lettre adressée par M. le curé de cette paroisse à l'un de ses amis, et communiquée à l'abbé Tougard, explique que, sur l'autorisation d'élargir l'ouverture du chêne, il sera procédé vendredi prochain à cette opération par un menuisier, mais sous la surveillance d'un horticulteur d'Yvetot. Le travail offre donc toutes les garanties souhaitables à une bonne exécution.

Le 9 mai, M. le curé a expliqué au secrétaire que l'élargissement a donné, sous tous rapports, des résultats satisfaisants.

Tancarville. — Tombe d'enfant. — Ce n'est plus un simple projet, mais une petite campagne archéologique entièrement terminée que M. l'abbé Tougard est amené à raconter en ces termes :

M. Leroy, médecin au Havre, voulut bien nous signaler vers la fin de l'été dernier, une pierre tombale abandonnée dans l'ancienne église de Tancarville, qui est aujourd'hui métamorphosée en grenier à foin.

Après plusieurs pourparlers, M. l'abbé Lebrun, curé de Tancarville, a transmis à notre confrère, le 20 novembre suivant, les renseignements qu'on va lire :

La pierre mesure environ 1 m. 20 de long sur 60 cent. de large, et 20 cent. d'épaisseur. C'était la tombe d'un enfant de trois semaines, comme l'annonce l'építaphe, dont toute idée chrétienne est absente :

CYGIT

LOUIS JACQUES DOMINIQUE

FILS DE ANGÉLIQUE THOMAS

ET DE M^e DOMINIQUE AUGUSTIN

LE CORDIER DES GRANGES

AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS

BAILLI VICOMTE

GRAND MAITRE

DES EAUX ET FORETS

ET VICOMTE DE L'EAU

DE TANCARVILLE ET D'HALBOSC

NÉ LE 25 MARS ET MORT LE 14 AVRIL

DE LA MEME ANNÉE 1770

VIXIT EHEU QUOD ROSÆ VIVUNT (1)

*Turturi dilectissimo**Pater materque turtures**Pietas et dolor*

[? Posuerunt] lapidem super eum

Un extrait des registres paroissiaux, que M. le curé a pris soin de joindre à sa lettre, nous apprend que Dominique le Cordier, baptisé le jour même de sa naissance, eut pour parrain l'intendant du duc de Montmorency et comte de Tancarville, et pour marraine, la femme de l'intendant du duc de Choiseul, ministre de la guerre, mais tous deux représentés par un fermier et une fille de fermier de la région, en vertu de procuration dont l'une fut passée devant les notaires du Châtelet, à Paris. La marraine ne savait pas signer.

Sous la pierre ne se sont retrouvés aucuns débris humains ; mais, tout près de là, on a rencontré deux crânes et d'autres ossements. Seraient-ce ceux du père et de la mère ?

« Je n'ai jamais vu, dit en terminant M. Lebrun, d'autres

(1) Sur la pierre cette ligne est en arc de cercle et surmonte un cœur traversé par deux épées et supportant une croix. Trois larmes accostent le tout.

pierres ni inscriptions dans cette ancienne église de Tancarville, » qui ne datait que de 1735.

Sur le conseil de notre confrère, M. le curé a fait sceller dans le chœur de l'église neuve ce petit monument funéraire qui, à défaut d'autre intérêt, sera sans doute l'objet le plus ancien du nouveau sanctuaire, et y rappellera un temps et des mœurs déjà loin des nôtres.

Plusieurs membres remarquent que ce texte épigraphique se ressent bien de l'influence des dessins de Boucher. La Commission applaudit d'ailleurs à ce résultat et félicite M. le curé de s'y être employé avec un plein succès.

A propos des vases de Rolleville. — Le P. Delattre, correspondant de l'Institut de France, écrivait de Carthage, le 14 courant, après lecture du mémoire de l'abbé Maze, sur sa seconde fouille de Rolleville :

« J'ai surtout remarqué les *poteries fines à couverte noire et brillante comme l'ébène* et les *poteries grises à goulot trilobé*. C'est ce que nous trouvons à Carthage, où l'on fait remonter ce genre de terre cuite au III^e et au IV^e siècle avant notre ère.

» Ces vases grecs auraient-ils été portés à l'embouchure de la Seine par les navires de Carthage? *Adhuc sub judice lis est*. Je dois dire cependant qu'à Carthage, nos vases à goulot trilobé n'ont pas tout à fait la forme de ceux de Rolleville. »

Voici, dans le même ordre d'idées, un autre parallèle assez remarquable.

Le prétendu vase phénicien d'Orcher. — Parmi les découvertes qui se sont produites à Gonfreville-l'Orcher, ces dernières années, figure un vase signalé comme phénicien.

Cet objet n'avait jamais été étudié avec soin. Trouvé parmi des antiquités franques, son origine avait laissé les doutes les plus légitimes à notre savant collègue, M. Bailliard. Au fond, l'inscription qui entoure le col du vase n'ayant pu être déchiffrée, on avait sans façon, tranché la difficulté en l'attribuant aux Phéniciens. M. Bailliard, n'y distinguant rien de punique, soupçonnait des runes dans ces caractères.

Le P. Delattre, qu'intéressent avec juste raison les rapports des marchands orientaux avec le littoral du N.-O. de la France, a voulu reprendre la question. Au reçu d'un dessin, que M. Bailliard a bien voulu communiquer à l'abbé Tougard, il n'a rien vu de carthaginois dans ces lettres. Mais, tout en concluant que pour s'en faire une idée définitive, « il faudrait voir le vase, sa couleur, le grain et la nature de la terre cuite; » il n'en a pas moins reconnu que « la forme se rapproche des poteries phéniciennes, et en particulier de l'unique vase du musée de Rouen (salle Deville), qui m'ait paru avoir l'aspect punique. » (*Lettre du 11 septembre dernier.*)

L'art phénico-punique aurait-il donc plus ou moins inspiré les ateliers céramiques gaulois et francs, ceux notamment du pays de Caux, de Mélamare, par exemple, peu éloigné de l'embouchure de la Seine? C'est là un problème qui mérite l'attention des antiquaires spécialistes.

Au reste, comme le R.-P. Delattre l'observe fort à propos, ce n'est pas d'hier que l'histoire s'est efforcée d'établir la fréquence des relations commerciales de notre littoral normand avec les Carthaginois et les Tyriens : dès 1742, Clérot publia sur ce sujet une longue lettre dans le *Mercur de France*. Mais la plu-

part des arguments allégués ne sauraient avoir une valeur pleinement décisive ; en pareille matière, les textes sont bien inférieurs aux documents archéologiques (1).

Au ix^e siècle, quand les Normands parurent dans la Seine, une de leurs stations préférées fut cette *fossa Giraldi*, que l'on place communément à Graville. Ce port existait avant eux : serait-il téméraire de supposer que les Carthaginois l'avaient fréquenté bien des siècles auparavant ?

Comme le fait remarquer M. G. Le Breton, avec un grand à propos, ces rapprochements donnent parfois lieu à des constatations aussi piquantes qu'inattendues. C'est ainsi, par exemple, que l'influence indienne se trahit sur l'art scandinave. Qu'en conclure sur les relations des contrées plus séparées encore par les mœurs et le climat que par les distances ?

M. Drouet rappelle en outre que les relations maritimes et commerciales de Tyr et de Carthage doivent se placer à une antiquité assez reculée et antérieure à la domination romaine sur la Gaule.

Appréciant la justesse de ces réserves, M. l'abbé Tougard ajoute qu'il s'en est tenu à une simple et prudente exposition des faits. Il serait le premier à élever les doutes les plus formels sur l'attribution orientale du vase d'Orcher, ne fût-ce que par cette circonstance qu'il était mêlé à des débris mérovingiens.

(1) En 1842, l'abbé Bourassé a imprimé un petit mémoire sur les *Rapports entre les monuments celtiques et les monuments des plus anciens peuples de l'Asie* (in-8° de 24 p). Attribuant cette ressemblance à la dispersion naturelle des peuples primitifs, il combat plutôt, indirectement, la thèse de Clérot.

Vat-de-la-Haye. — Cadran solaire. — Tout le monde, ajoute-t-il, connaît le cadran solaire, accompagné des mots *hora ruit*, qu'offre la façade d'un ancien manoir situé au bord de la Seine, vers le milieu de ce village.

Un autre cadran, beaucoup moins remarqué, existe à l'extrémité est de la muraille méridionale de l'église ; et cependant, l'inscription qu'il surmonte est plus intéressante. Ses caractères, qui semblent du XVIII^e siècle, sont en divers endroits presque effacés, mais permettent encore de lire sûrement :

De l'un de ces moments dépend l'éternité.

M. le Président donne lecture des deux notes suivantes :

NOTICE SUR L'HÔTEL DE LA COUR DES COMPTES

J'ai publié en 1870, dans *Rouen Illustré*, une notice de quelques pages sur la Cour des Comptes de Normandie. En rédigeant cette nouvelle notice, mon but est de fournir, pour compléter la première, quelques renseignements que j'ai eu l'occasion de recueillir, en poursuivant mes travaux de classement et d'inventaire d'archives.

Bien qu'ils aient été souvent qualifiés de palais, les bâtiments où était installée cette juridiction furent toujours jugés insuffisants et mal appropriés à leur destination. Même dans le temps où ils ne servaient qu'à la Chambre des Comptes, ils étaient loin de répondre aux besoins du service. Faute d'espace, on ne savait comment remédier à l'encombrement des pièces de comptabilité, entassées dans ce qu'on appelait le *garde-livre* (1) ; les conseillers

(1) On donnait le même nom au dépôt des archives et à ceux qui en avaient la garde, d'abord simples commis, ensuite (1708) officiers nommés par le Roi. — 4 février 1624, les *gardes-livres*

maîtres, les correcteurs, les auditeurs, les gens du parquet, les procureurs, étaient à l'étroit dans leurs bureaux respectifs, où pourtant le public n'était qu'exceptionnellement admis (1). Les défauts de cette installation furent encore plus marqués lorsqu'on eut, en 1705, réuni dans ces bâtiments la Cour des Aides, fusionnée avec la Chambre des Comptes sous le nom de *Cour des Comptes, Aides et Finances de Normandie*. Pour juger de l'importance du personnel affecté aux différents services de cette Cour souveraine, à deux faces très distinctes (Bureau des Comptes et Bureau des Aides), il suffit de jeter un coup

demandent « lieu et place pour mettre en ordre les acquits et liasses et en ôter la confusion ». — 27 avril 1750, réception aux offices de *gardes-livres*, de Ch. de Saint-Ouen et de J.-B. Theroude. — 18 avril 1782, Montfort nommé par le Roi à l'office de *garde-livre*. En robe de palais et collet, il fait serment de garder le secret sur le dépôt des comptes et liasses. — 25 janvier 1787, même serment prêté par Pillon, successeur de Jean-Gaspard Le Viderel. — 20 juin 1625, les Capucins sont autorisés à entrer dans les *gardes-livres* pour y mettre des parfums, lors d'une épidémie de peste qui avait obligé la Chambre à se transporter au monastère des Carmes. — Pendant toute l'année 1700, on s'occupa de remettre de l'ordre dans le *garde-livre*, qui était alors au-dessous du parquet. Outre les *gardes-livres*, il y eut pendant longtemps, à la Chambre des Comptes, un relieur attitré. Abraham Fouët était reçu, le 13 août 1700, à la commission de la reliure des registres et papiers, en remplacement de Michel Duval, décédé.

(1) 6 octobre 1631, nomination de Jacques Roussel, commis à la garde de la porte de la Chambre. Il lui est enjoint « de tenir fidèle registre des entrées de MM., d'empêcher l'entrée à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, autres qu'aux officiers, d'empescher aussi l'enlèvement des papiers ». — 15 janvier 1687, taxations au garde-porte, pour sa peine de tenir registre et contrôle des entrées et *picqueures* des officiers de la Chambre. Les *picqueures*, marques d'absence inscrites en regard d'un nom, avaient pour conséquence la privation d'*épices*.

d'œil sur l'*Almanach de Normandie* de 1789, qui donne la liste d'un premier président, de sept présidents, soixante-neuf conseillers, dix correcteurs, trente-huit auditeurs, non compris le secrétaire des archives de l'audition, deux avocats généraux, un procureur général, un substitut, deux secrétaires du parquet, trois greffiers pour les Comptes, deux greffiers pour les Aides, un greffier des présentations et affirmations, trois notaires secrétaires, un contrôleur du greffe et deux gardes-livres (1).

Les bâtiments de la Cour des Comptes subsistent encore à peu près tels qu'ils étaient, le 17 juillet 1796, lorsqu'ils furent vendus comme domaine national. Il est probable que, dans un avenir prochain, l'élargissement de la rue des Carmes en aura fait disparaître la partie la plus considérable, on ne peut dire la plus précieuse. L'intérêt de l'art, en effet, ne réclame qu'en faveur de la maison du fond de la cour, qui est une élégante construction de l'époque de la Renaissance, de laquelle dépendent la porte cochère qui s'ouvre sur la rue des Quatre-Vents, et une galerie, dont un bout fut transformé en chapelle.

Pendant longtemps, les maîtres des Comptes durent se contenter de cette maison, avec droit de passage sur la rue des Carmes, et ce ne fut pas sans peine qu'ils arrivèrent à se mettre un peu plus au large. Le 9 mai 1615, M. Tanneguy Bazire, avocat général, leur exposait que, pour l'augmentation de leurs bâtiments, augmentation « très nécessaire, pour ce que tous les papiers étoient en confusion, et y pouvoit avoir grand péril de feu, » le Roi leur avait ci-devant permis de prendre sur les deniers extraordinaires de la province, jusqu'à concurrence d'une somme de 20,000 livres. Mais cette ressource n'avait

(1) Il faut y joindre les officiers de l'Élection qui, dans les derniers temps, tenaient aussi leur siège à la Cour des Comptes (un président, un lieutenant, quatre conseillers, un procureur du Roi, un greffier).

jusqu'alors produit que de 3 à 4,000 livres, ce qu'il attribuait à ce que plusieurs affaires, au lieu d'être traitées à Rouen, étaient portées à Paris, sous prétexte qu'elles se rattachaient aux revenus dits de l'*Épargne*.

Environ deux ans après (15 mars 1617), comme on disposait d'une somme un peu plus considérable, on chargea une commission de visiter certaines maisons qui paraissaient propres au logement de la juridiction. C'étaient celles de MM. de Torcy et Sallet, et surtout l'hôtel que M. de Mathan, conseiller au Parlement, avait fait récemment construire, sur l'emplacement de l'ancien château, dans une rue qui porte aujourd'hui le nom de Morand. Vers le même temps (24 avril 1617), on pria M. de Boesle, conseiller maître, qui avait été député à Paris pour les affaires de la compagnie, de présenter une requête au Conseil, à l'effet d'obtenir une assignation de 12,000 livres sur les deniers provenant des amendes, confiscations et restitutions en quelques Élections de la province. Il était hors de doute que l'acquisition de l'hôtel de M. de Mathan eût procuré un logement satisfaisant et qu'il eût été aisé d'agrandir. Mais adopter ce projet, c'était laisser le champ libre aux compagnies rivales, installées au centre de la ville; et on avait sujet de craindre, en allant si loin, d'arriver souvent trop tard pour prendre rang, lors des cérémonies publiques, dans l'enceinte de la cathédrale. Installés tant bien que mal où ils étaient, les maîtres des Comptes avaient, du moins, cet avantage incontestable de pouvoir se faire informer exactement, par leurs huissiers, du moment précis où Messieurs du Parlement sortaient du Palais, de manière à se ranger immédiatement derrière eux en temps opportun. Cette considération paraîtra sans doute très puérile. On ne saurait cependant douter qu'elle n'ait pu être déterminante, quand on a parcouru la longue série des Plumitifs de la Chambre, où une si large place est faite à tout ce qui concerne les questions de préséance. On résolut donc de rester où l'on était, la

position étant, à ce point de vue, fort avantageuse, et d'épier les occasions qui se présenteraient d'améliorer et d'agrandir les logements de la rue des Carmes. Malheureusement les fonds attribués par le Roi étaient éventuels, et plusieurs années se passèrent sans qu'on fût en état de rien faire.

Enfin, en 1636, on se trouva en mesure d'acheter pour 10,000 livres, sur la rue des Carmes, la maison de M. Baudouin, dont un fils était ministre au Havre, et dont une fille était mariée à M. Cossart, riche négociant de Rouen (1).

On eut ainsi le moyen d'ouvrir, sur la principale rue de la ville, une grande porte cochère, par laquelle la Chambre put sortir en grand appareil pour prendre sa place dans les cérémonies officielles (2). L'historien de Rouen, Farin, rapporte ce fait à l'année 1651, et il doit s'en falloir de peu que son renseignement ne soit rigoureusement exact. Une délibération du 15 mars 1651 porte en effet : « Les semestres assemblés, MM. Asselin et Baillard, conseillers maîtres, ont esté députez pour trouver des fonds pour estre employez à faire une porte cochère en la Chambre sur la rue des Carmes et en faire à ceste fin les marchez nécessaires. » Il est vrai que, le 12 mars de l'année suivante, cette porte n'était pas encore ouverte, puisqu'il est

(1) Plumitifs, 10, 17 novembre 1636. — Dès le 18 janvier 1630, on avait nommé une commission pour visiter les maisons de MM. Duval et Le Boucher, qui étaient en ruines. Voir aussi les délibérations des 18 janvier 1633, 2 février, 6 décembre 1634.

(2) Bien que le corps de maison dont elle fait partie soit postérieur d'un siècle environ, je ne serais pas surpris que cette porte cochère de 1651 ne fût celle qu'on voit encore rue des Carmes. *L'Histoire de Rouen*, éd. in-4°, 1731, 2^e partie, p. 86, parle de la porte de la Chambre des Comptes sur la rue des Carmes, « laquelle porte, étant trop petite, fut construite *ainsi qu'elle est*, en 1651. »

question d'acheter la *Barbe d'or* (1), « nécessaire, disait-on, pour servir de logement au premier huissier, si l'on faisait une porte sur la rue des Carmes, auquel cas il faudroit le desloger et loger ailleurs. » Mais il est à croire que cette porte ne tarda pas à être construite, puisque cette acquisition de la *Barbe d'or* fut effectuée comme on en avait l'intention. C'est, je pense, la seule amélioration à signaler dans l'installation de la Chambre des Comptes, pendant le cours du XVII^e siècle, ce qui nous donne sujet de faire remarquer que l'État, au lieu d'être prodigue comme il l'est de nos jours, ne contribuait autrefois qu'à regret à la construction et à l'entretien des monuments publics ; que le gouvernement de Louis XIV, en particulier, s'est montré très parcimonieux envers la ville de Rouen, où son règne n'a laissé que de très faibles traces.

Pour trouver quelque changement notable, il nous faut franchir un espace de plus d'un demi-siècle.

Peu de temps après la réunion de la Cour des Aides à la Chambre des Comptes, un arrêt du Conseil, du 22 mars 1707, avait attribué à la construction des bâtiments nécessaires pour le service de la Cour et pour le dépôt des titres du Domaine, les débets et deniers revenants bons au Roi, des comptes des gages des officiers des Cours souveraines. Toujours, comme on le voit, des ressources éventuelles. En 1714, ces fonds, péniblement amassés, s'élevaient à 29,165 livres. On crut que c'en était assez pour entreprendre les travaux que l'on avait en vue. L'on décida de commencer par la construction d'un bâtiment en pierres de taille, de 47 pieds de long sur 31 de large, et de 40 pieds de hauteur, qui devrait servir

(1) Cette maison appartenait à un curé de Rouen et représentait un loyer de 340 livres. Quand elle eut été achetée, elle continua d'être louée par la Chambre des Comptes ; elle l'était encore le 10 janvier 1695. Une autre maison, adjacente à celle-ci sur la rue des Carmes, fut louée par la même Chambre à M. Tourny, orfèvre, pour 140 livres par an, le 29 avril 1697.

à une salle d'audience et à une Chambre du Conseil (24 avril 1714). Le premier président, M. Lesdo de Valiquierville, fit adopter, par les Bureaux des Comptes et des Aides réunis (15 mai 1714), le plan proposé par Ant. de Ventabren (1), ingénieur du Roi, qui vint exposer lui-même son projet. Il est probable qu'on le pria d'y apporter quelques modifications, puisque, le 10 avril de l'année suivante, le même architecte, accompagné de Jarry, architecte de Rouen, revenait devant les Bureaux assemblés et soumettait de nouveau ses plans à l'examen des conseillers qui, cette fois, les adoptèrent sans réserve et arrêterent que les travaux seraient commencés sans retard. Le 7 mai suivant, eut lieu la pose de la première pierre par M. le Premier Président, par MM. Varin, Richomme et Thomas, conseillers commissaires, à qui la truelle fut successivement présentée. La cérémonie se fit, suivant l'usage, au son des tambours et des trompettes, et l'on n'oublia pas de faire aux ouvriers une distribution de

(1) Ventabren avait été chargé de la réédification de la ville de Dieppe après le bombardement. Dans une lettre adressée par lui à l'Intendant, il se justifie des reproches qu'on lui avait faits de retarder par ses lenteurs et ses incertitudes le *rétablissement* de Dieppe, et il se recommande, à cette occasion, de l'estime que lui avaient toujours témoignée MM. Colbert, Seignelay, Delaunoy (Arch. de la S.-Inf., C. 697). Des lettres du Roi, du 12 sept. 1710, accordèrent à cet ingénieur une pension de 2,000 l. sur le produit de l'octroi de Dieppe « pour les soins qu'il a des fortifications et du rétablissement, alignement, décoration et uniformité des rues et maisons de lad. ville, et en considération de l'utilité dont son travail a esté, tant en lad. ville, en général, qu'aux habitants en particulier, et le seroit à l'avenir. » Ces lettres furent enregistrées à la Chambre des Comptes, le 25 oct. 1710. (*Ibid.*, B. 105, f° 155). En 1719, Ventabren fut chargé, comme ingénieur et directeur des fortifications du département de Dieppe, de diriger les réparations à faire aux fontaines publiques de cette ville, notamment à l'aqueduc qui y amenait les eaux du village d'Appesville (*Ibid.*, G. 905).

pièces d'or et d'argent. Cette nouvelle construction ne pouvait être que sur un des côtés de la cour, à en juger par les termes de la délibération du 30 janvier 1717 : « M. Dumont, commis au greffe de la Cour des Aides, monté en ce bureau (le bureau des Comptes), a convoqué Messieurs, de la part de M. le Premier Président, de descendre au bureau des Aides pour affaire de la compagnie, ce qu'ils ont fait, et ont pris séance au bureau des Aides. M. le Premier Président a dit qu'il a fait la présente assemblée « afin de deslibérer s'il seroit plus à propos de laisser la salle nouvellement construite pour tenir l'audience dans toute son étendue, que de prendre 16 pieds pour en faire une chambre du Conseil à un des deux bouts, ou de se servir, pour une chambre du Conseil, de la *chambre anciennement construite sur la porte de la rue des Carmes*, en remettant le plancher de niveau à celui du bâtiment neuf. Arresté que la salle nouvellement construite demeurera dans toute son étendue pour tenir l'audience, et que la chambre sur la rue des Carmes servira par *intérim* de chambre du Conseil, et sera réduite au niveau du plancher de ladite salle » (1).

C'est à une construction plus importante, à celle du bâtiment qui longe la rue des Carmes, que se rapportent des délibérations subséquentes, dont il nous suffira de donner l'analyse.

Le 21 mai 1729, l'architecte Jarry présente un devis

(1) *L'Histoire de Rouen*, éd. in-4^o de 1731 (2^e partie, p. 94), parle ainsi de cette construction : « Messieurs de la Chambre des Comptes et des Aides se voyant réunis, furent obligés de penser à faire construire un bâtiment plus ample. On commença, en 1707, celui d'une grande chambre qui fut achevée en 1718, et, la présente année 1730, on travaille à bâtir une Chambre du Conseil et autres apartemens ; ce nouveau bâtiment est placé sur la porte, vers les Carmes ; mais comme le plan est pour une plus grande étendue, on n'en peut rien dire davantage à présent, cet ouvrage n'étant pas dans sa perfection. »

pour la construction d'une chambre du Conseil et autres appartements. Il est décidé qu'on empruntera pour ces travaux une somme de 20,000 livres, en fournissant hypothèque sur tous les offices de la Cour.

Le 14 juillet 1729, autorisation est donnée aux conseillers commissaires de signer le marché avec M. Barjolle, maître maçon entrepreneur, auquel on permet de procéder dès maintenant à la démolition des vieux bâtiments.

Le 26 février 1731, sur ce qui est représenté que les fonds sont épuisés, on se décide à un nouvel emprunt de 15,000 livres pour l'achèvement du bâtiment.

Le 23 mars 1733, un des conseillers commissaires, M. Crespin, rend compte des dépenses auxquelles on n'aurait pu faire face si le Roi n'y eût contribué pour une part que je ne saurais indiquer. Le fait de cette subvention n'est pas douteux. Dans un accord conclu le 13 février 1734, entre les conseillers maîtres et les correcteurs, il est dit que « le Roi ayant donné des fonds pour la construction des bâtimens sur l'ancien fonds de la Chambre des Comptes, les revenus des loyers des boutiques au rez-de-chaussée sur la rue des Carmes appartiendraient en commun à tous les officiers qui composaient la Cour. »

Jarry, qui avait dirigé les travaux, vit ses honoraires réduits, de 3,000 livres qu'il demandait, à 1,500 livres, et encore n'en fut-il payé, malgré de fréquentes réclamations, que par une ordonnance du 14 février 1743, c'est-à-dire une dizaine d'années après l'achèvement de la construction.

Ce serait se tromper que de croire qu'à partir de cette époque, l'installation de la Cour des Comptes n'ait plus rien laissé à désirer.

En 1775, le garde-livres était tellement encombré qu'il fut question de le transférer dans un local écarté de la Cour. M. Dubois, ingénieur en chef de la Généralité, fut chargé, à cette occasion, de visiter tous les bâtiments de cette juridiction. Le rapport qu'il adressa à M. de Crosne,

à la suite de sa visite, n'est rien moins que favorable. Il constatait, en effet, que tous les bâtiments se trouvaient dans un tel état de dépérissement qu'il les jugeait, pour la plupart, inhabitables ; que même le principal corps, d'une construction moins ancienne que le reste, ne subsistait qu'au moyen des étalements qui le soutenaient. Il proposait, cependant, sans aller chercher ailleurs un logement qui ne pourrait être que coûteux et incômodé, de placer les titres de la province au rez-de-chaussée du principal bâtiment, qui faisait face sur la rue des Carmes, et qui était alors occupé par des boutiques de marchands. Il estimait à une dépense de 60,000 livres l'ensemble des travaux à exécuter. Ce projet ne fut pas adopté, du moins dans son entier, puisque l'on voit jusqu'à l'époque de la Révolution ces boutiques louées au profit du Domaine et réparées aux frais du Roi. Il est probable qu'on se contenta de faire réédifier, en vertu d'un arrêt du Conseil de 1776, l'aile gauche du palais, qui servit au greffe du bureau des Comptes, aux bureaux des correcteurs et des auditeurs. Dans les derniers temps, on entreprit la réédification des prisons de la cour, dont la chapelle était dans un tel état de délabrement qu'on ne pouvait plus y célébrer la messe (9 janvier 1781). Un mémoire de M. des Essarts, ingénieur du Roi, avait démontré la nécessité de cette reconstruction (1). Il est juste de dire que le nombre des pri-

(1) Délibération du 29 mars 1640 pour la construction d'une chapelle en la Conciergerie. Après la réunion de la Cour des Aides à la Chambre des Comptes, on conserva la prison de la Cour des Aides, rue du Petit-Salut. — 19 mai 1752, décide qu'à l'avenir les parties civiles paieraient aux prisonniers 3 s. 4 d. par jour, si mieux n'aimaient les prisonniers prendre 2 livres de pain de la qualité requise, que le geôlier (un fermier) serait tenu de leur livrer sur leur simple demande. Il était loisible à la charité privée d'apporter un adoucissement à leur sort. Un tronc était placé à la Conciergerie pour recevoir les aumônes destinées aux prisonniers.

sonniers avait tellement baissé et que leur détention durait, en général, si peu, que les conseillers étaient excusables de n'avoir point appelé, de ce côté, l'attention de l'autorité supérieure, très favorable sous Louis XVI, à l'amélioration des prisons.

Gardons-nous, du reste, de confondre cette chapelle avec celle de la Cour, où la messe était dite chaque jour par des religieux Carmes ou Augustins (1). Mais ce n'était pas à eux, c'était au curé de la paroisse qu'on s'adressait pour la messe de Rentrée.

Cette cérémonie de la Rentrée se faisait avec une grande solennité. Les magistrats, revêtus de leurs robes et bonnets (2), se rendaient, précédés de leurs huissiers, dans la chapelle richement tapissée et décorée pour la circonstance, où une grand'messe du Saint-Esprit, en musique, était célébrée par le curé de Saint-Herbland (3). Après quoi on rentrait dans la grande salle. Le Premier Président prononçait un discours, on donnait lecture des règlements, on procédait à l'appel des officiers, et par l'organe du Ministère public des conclusions étaient prises contre ceux qui étaient absents sans excuse légitime. A partir de 1708, il fut de règle que les magistrats fussent

(1) 14 février 1691, on fera servir le déjeuner pour les auditeurs immédiatement à sept heures et demie, afin que Messieurs ne descendent plus si tard à la buvette. On avertira les PP. Augustins d'avoir à dire la messe à sept heures.

(2) M. le Premier Président en robe de velours noir; les conseillers maîtres, en robes écarlates; les correcteurs, en robes de damas noir; l'avocat général, en robe écarlate.

(3) Les bâtiments de la Cour des Comptes étaient sur la par. de Saint-Herbland. Aussi voyons-nous que, le 24 mars 1621, « à cause que, vendredi prochain, est la feste Saint-Erbland et que l'entrée de céans et service de la Chambre apporte scandale, à cause que toutes les boutiques sont fermées, la Chambre a ordonné que les officiers d'icelle seront deslivrez de venir et entrer au service ledit jour. »

invités à réitérer leurs serments, et qu'ils faisaient genou en terre et les mains posées sur les Évangiles.

Le lendemain, les semestres étant assemblés, le Premier Président rendait compte de ce qui s'était passé de plus considérable depuis la dernière assemblée.

Jusqu'en 1706, une cérémonie pareille avait lieu à l'ouverture du semestre de juillet. L'usage en fut interrompu à partir de la réunion de la Cour des Aides à la Chambre des Comptes.

Autre changement à noter : la messe de rentrée qu'il était d'usage de célébrer dans la chapelle, fut dite, à partir de la même époque, dans la grande chambre d'audience ou dans celle des procureurs, vraisemblablement parce que la chapelle était trop petite pour contenir les deux juridictions réunies.

La disposition intérieure des bâtiments de la Cour des Comptes a beaucoup varié, et il serait assez difficile de préciser la place exacte qui fut successivement affectée aux divers services. Il est probable, du reste, qu'on ne saurait mauvais gré de m'engager dans une recherche dont on ne saisisait pas l'intérêt.

Une partie du bâtiment qu'il est aisé de reconnaître, et dont il est fort souvent question, est la galerie, au rez-de-chaussée. C'était là qu'on s'arrêtait, lorsque, pour une raison quelconque, on avait une invitation ou une communication à faire à la Cour (1).

« 23 janvier 1653. — M. Louis Baudouin, huissier, est entré au Bureau advertir Messieurs que Hardeley, notaire du Parlement, étoit en la gallerye, qui demandoit à entrer, de la part du Parlement. »

« 3 avril 1653. — Le garde-porte, entré au Bureau,

(1) Avant d'être admis dans la Chambre, il était de convenance qu'on déposât dans la galerie son épée et ses éperons. Cependant on note que, le 23 septembre 1615, M. de Quiry. Fours, envoyé de la part du duc de Montbason, lieutenant-général, entra dans la Chambre, botté, éperonné, avec l'épée au côté.

ayant donné avis à la Compagnie que le deuil de Monseigneur l'archevêque est présentement en la gallerie, se sont levez de séance MM. de Jouey et Anffrie, conseillers maîtres, et ont été recevoir ledit deuil à l'entrée de la porte du Bureau. »

28 juin 1653. — Même cérémonie pour le deuil de M. Anffrye, doyen des conseillers maîtres, dont l'enterrement devait avoir lieu à Saint-Pierre-l'Honoré. La veuve du défunt se présentait accompagnée de ses enfants, dont l'un était le fameux abbé de Chaulieu.

« 14 janvier 1689. — Le garde-porte advertit la Chambre « qu'il y avoit plusieurs personnes, vestues de deuil, avec un prestre, qui estoient dans la gallerie, et demandoient à entrer », pour apporter à la Chambre l'annonce du décès de la veuve de M. le Président de la Place-Fumechon, qu'on devait inhumer à Saint-Vincent.

« 3 juin 1687. — « Le prieur des Carmes, qui étoit dans la galerie, demande à entrer pour prier la Chambre d'agréer un livre imprimé d'un éloge et harangue faits par eux pour le Roi, à l'occasion des prières publiques d'actions de grâces pour le rétablissement de la santé de Sa Majesté. »

1^{er} mai 1692. — Les grands Augustins viennent à leur tour, et de la même manière, présenter à la Chambre une thèse de théologie qui lui était dédiée et devait être soutenue pendant leur chapitre provincial.

Bien qu'elles fussent réunies dans le même local, désignées sous le même titre de Cour des Comptes, Aides et Finances, et qu'elles eussent un même Premier Président, la Chambre des Comptes, devenue Bureau des Comptes, et la Cour des Aides dite Bureau des Aides continuèrent à fonctionner isolément (1). Dans le Bureau des Comptes, il y avait aussi une grande distinction à faire

(1) Le partage des bureaux s'opérait chaque année après la séance de rentrée.

entre les conseillers maîtres, les correcteurs et les auditeurs, qui ne parvenaient pas toujours à s'entendre et étaient loin de vivre sur un pied parfait d'égalité. Croirait-on que l'amour du latin ait pu être entre eux une occasion de contestation ? C'est pourtant ce qui eut lieu. En 1734, les correcteurs demandèrent que l'appel de tous les officiers de la Cour, qui se faisait le lendemain de la fête des Rois, jour de la rentrée, fût uniforme, soit que cet appel se fît en français, soit qu'il se fît en latin, sans affecter d'appeler les correcteurs en français (1). Il fut décidé, par l'accord du 13 février de cette année, que l'appel des officiers des différents ordres, qui composaient la Cour, se ferait à l'avenir en latin. Sur toutes les listes de ces officiers, au XVIII^e siècle, les prénoms sont en latin, à l'exception de celui de l'huissier, trop petit personnage pour avoir droit à une semblable distinction.

La haute opinion que les officiers de la Cour des Comptes se faisaient de leurs fonctions se montre d'une manière plus raisonnable par les formalités qu'il fallait remplir pour y être reçu.

« Samedi 29 mai 1756. — Bureaux assemblés au Bureau des Aides. M. Pommeraye, conseiller maître, a fait son rapport des lettres de provisions accordées par Sa Majesté à M^e Jean-Jacques-Léonard Thomas, sieur de la Marche, pourvu de l'état et office de conseiller du Roy, maître ordinaire en ladite Cour des Comptes, Aydes et Finances de Normandie, au lieu et place et sur la résignation de M. Louis-Simon Huger, dernier possesseur dudit office, lesdites provisions données à Versailles, le 15 may 1756, et de la requête tendant à sa réception, dont lecture faite, et délibéré, la Cour, avant faire droit, a ordonné et ordonne qu'il sera informé des âge, vie, mœurs, moyens,

(1) Dans les listes qui sont en tête des anciens plunitifs, les prénoms des présidents, conseillers, gens du Roi, greffiers, notaires et secrétaires sont en latin ; les prénoms des correcteurs et auditeurs sont en français.

facultez, comportement, conversation, religion catholique, apostolique et romaine dudit sieur de la Marche, par les sieurs Gonor et de Saint-Ouen le jeune, Conseillers maîtres, commissaires par la Cour à ce députez, pour, ladite information faite et rapportée, estre par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra. — 31 mai, ensuite M. Pommeraye... a fait son rapport de l'information faite, le 29 de ce mois, par MM. Gonor et de Saint-Ouen..., dont lecture faite, et délibéré, la Cour en a ordonné la communication au Procureur général du Roy, et, de retour du parquet avec des conclusions, dont aussi lecture faite, et délibéré, la Cour a jugé ladite information bonne et valable, et, ledit sieur de la Marche fait entrer, il a tiré la loy dans le livre du code qui estoit sur les genoux de M. le Premier Président. Ce fait, il s'est retiré. — 1^{er} juin, ensuite M. le Premier Président a ordonné de faire entrer ledit sieur... Thomas de la Marche... lequel, en robe et rabat, a fait un discours *en latin* pour supplier la Cour de le recevoir aux serment et fonctions dudit office, lequel fini, il a rapporté la loy par luy tirée le jour d'hier, et, icelluy fait retirer, la Cour a ordonné que ledit sieur Thomas de la Marche sera reçu aux serment et fonctions dudit office, à la charge par luy de garder et observer les ordonnances, édits et déclarations de Sa Majesté, d'obéir aux arrests et règlements de la Cour, et que son dit office demeurera affecté et hypothéqué aux débets et emprunts de la Compagnie, ainsy que les autres offices d'icelle, suivant lequel arrest ledit sieur Thomas de la Marche, fait entrer, a fait et presté le serment, à genoux sur un quareau, les mains étendues sur le livre des saints évangiles, qui estoit sur les genoux de M. le Premier Président, et a été installé à la dernière place de MM. les conseillers maîtres, et conduit à la messe par M. d'Houpeville l'aîné, conseiller maître, pour l'absence et indisposition de M. le doyen. »

Pierre-Antoine Turgis de Bullé, reçu conseiller maître

le même jour, avait fait son discours en français. Pierre Hervieu, reçu à l'office de Trésorier de France à Caen, avait fait son discours *en latin*, comme Thomas de la Marche.

A sa réception, le 7 mai 1787, M. Méry de Bellegarde faisait son discours en latin pour supplier la Cour de le recevoir, tandis que M. Cotelie de Retoure employait le français, en s'adressant aux magistrats. L'un et l'autre avaient tiré la matière de leur examen ; l'un la loi *Rescindenda*, liv. IV, tit. 44, l'autre la loi *Ne quis non sua causa*, liv. III, tit. 5 du code.

Mais M. Nicolas Marescot de Lisoires, Conseiller au **Parlement**, nommé Procureur Général de la Cour des Comptes, fut reçu à cet office, le 13 août 1777, après avoir été dispensé d'information et de tirer la loi.

Il est assez singulier que ce n'ait été que très tard (11 août 1785) que fut donné un règlement portant qu'à l'avenir MM. les Conseillers Maîtres, non licenciés, seraient tenus d'obtenir des lettres de licence dans le mois de leur réception, à peine de privation de leurs épices. Un diplôme de licencié en droit valait encore mieux, il faut en convenir, comme preuve de capacité, que cet examen passé devant la Cour, les Bureaux assemblés (1).

On lira peut-être avec intérêt le procès-verbal suivant

(1) François Malherbe, nommé Trésorier Général au Bureau des Finances, à Caen, fut soumis (18 avril 1622) à l'obligation de tirer la loi et de subir un examen, bien qu'il fût procureur du Roi au bailliage de Caen et qu'il eût été pendant quinze ans conseiller audit siège, après réception et examen au Parlement de Normandie. — Jean de la Bruyère, l'auteur des *Caractères*, nommé à pareil office au Bureau des Finances de Caen, ne tira pas la loi, mais fut interrogé sur les fonctions de sa charge et sur les finances. Il avait fait sa harangue en français (13 septembre 1674). (Art. de M. Chatel, *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. I, 424, 425.)

d'une cérémonie où la Cour des Comptes tint à se montrer dans tout son éclat.

*Messe et Te Deum pour le rétablissement de la santé
du Roy*

5 septembre 1744. — « Sont entrés au Bureau des Aides MM. Lesdo de Valliquierville (1), Premier Président, Grossin père (2), de Houpeville l'aîné, Varin l'aîné, de Cavelande, Pommeraye, Turgis, Picquet, de Saint-Ouen l'aîné, Lefebvre, Mordant, Mauduit, Le Planquois, de Houpeville le jeune et de Guilly, conseillers maîtres, lesquels ont pris leurs séances en la manière accoutumée. »

Messe, Te Deum. — « M. le Premier Président a ordonné aux huissiers d'aller aux Bureaux de la correction et audition et au Parquet, avertir MM. les conseillers correcteurs et auditeurs et gens du Roi de venir en ce bureau, ce qu'ils ont fait et sont entrés MM. Estand le jeune, conseiller auditeur, Le Petit de Captot, avocat général du Roy, de Jort, greffier en chef du Bureau des Comptes, et Fossard, premier huissier, lesquels ont pris leurs séances à l'ordinaire.

» La Cour ainsy assemblée, en robes de cérémonie et bonnets, est sortie dudit Bureau, s'est mise en marche, précédée de plusieurs officiers des Compagnies de la Cinquantaine et Arquebusiers, les cavaliers et soldats d'icelles estant en haie des deux côtés, et de quatre huissiers en robes violettes, desdits de Jort et Fossard, et s'est rendue en la salle où est la chapelle.

« Ladite chapelle estoit entièrement tapissée de tapisseries de haute-lisse, illuminée de bougies de cire blanche. Il y avoit au haut d'icelle, près la chapelle, deux prie-Dieu, l'un à droite, l'autre à gauche ; au-dessous, en descendant,

(1) Thomas-Amable-Nicolas Lesdo de Valliquierville, Premier Président à la Cour des Comptes, Aides et Finances.

(2) Louis Grossin de Saint-Thurien.

un banc de chaque côté, couvert de tapisserie, avec plusieurs carreaux, et au bas de ladite salle, tous les musiciens et enfans de chœur de N.-D.

« M. le Premier Président se plaça sur le fauteuil à droite et M. le président Grossin sur l'autre, MM. les conseillers maîtres ont pris leurs places sur lesdits bancs, à droite et à gauche ; Maître Estard, conseiller auditeur, à la suite de MM. les conseillers maîtres, à gauche ; M. de Captot, à l'opposite, sur l'autre banc ; et ledit maître de Jort à la suite, et ledit Fossard estoit sur la droite de M. le Premier Président, près la porte du parquet.

» La sainte messe a esté célébrée par M. le curé de Saint-Herbland, ayant pour diacre et sous-diacre un Augustin et un Carme de la ville, revestus des ornemens de la Cour. Elle fut chantée par trois prestres de ladite parroisse, en chappes de la Cour, et par lesdits musiciens. Le *Te Deum* et l'*Oremus* finis, Messieurs sont retournez au Bureau des Aides, dans le mesme ordre qu'ils en estoient sortis et prirent leurs places.

» M. le Premier Président a dit qu'il n'y avoit dans la prison de la Cour qu'un particulier, nommé Louis-Pierre Bodin, de la parroisse de Charleval, retenu par les fermiers du Domaine du Roy, pour avoir dissipé une partie des deniers de sa recette, qu'il estimoit qu'on le délivrât aux dépens de la Compagnie ; sur quoy délibéré, il a esté arrêté que ledit Bodin seroit délivré aux dépens de la Cour. En conséquence de quoy, il a esté payé à la recette desdits droits ce qui estoit deub par ledit Bodin, montant à 408 livres 7 sols 6 deniers, et en outre a esté fait remise au concierge d'une année de loyer de ladite prison, montant à 160 livres, tant en considération du rétablissement de la santé du Roy, que de ce qui pouvoit lui estre deub par ledit Bodin, lequel a esté envoyé chercher par trois huissiers de la Cour, et amené en icelle par le geôlier, et ycelui entré dans le Bureau, estant debout dans le

parquet, teste nue, M. le Premier Président lui a dit que la Cour, en action de grâces du rétablissement de la santé de Sa Majesté, avoit acquitté ce qu'il devoit aux dits fermiers et au geôlier, et par ce moyen sa liberté luy estoit rendue, et luy a enjoint de prier Dieu pour le Roy et toute la famille royale, ce qu'il a promis faire; et à l'instant a crié : *Vive le Roy et la Cour !* ce qu'il a répété plusieurs fois jusqu'au bas du grand escalier par où il a descendu, lesquelles acclamations de *Vive le Roy !* ont esté réitérées par le peuple, auquel on a fait couler du vin, au son des trompettes et tambours.

» Ce fait, Messieurs sont descendus par le grand escalier qui estoit tapissé des deux côtés, ainsi que toutes les murailles de la Cour, et sont sortis par la porte qui donne sur la rue des Quatre-Vents, au-dessous de laquelle porte, en dehors, il y avoit une pièce de tapisserie, et sur icelle un tableau entouré de guirlandes, représentant le portrait du Roy.

» Le costé de la Cour qui règne le long du Bureau des Comptes et de la Correction estoit tendu de quatre rangs de tapisseries, les uns sur les autres, ce qui comprenoit depuis le haut des fenêtres du Bureau des Comptes jusqu'en bas. Dans le milieu estoit un dais de damas rouge avec ses deux bonnes grâces et une aigrette sur chaque coin, sous lequel estoit le tableau de la Cour, représentant le portrait du Roy. Il y avoit, à chaque costé, un tableau entouré de guirlandes dans lequel estoit escrit en grosses lettres d'or : *Vive le Roy !* Les trois autres costés de la Cour estoient tapissés de deux rangs de tapisserie, l'un sur l'autre. Sur le grand escalier estoit un morceau de tapisserie et un tableau entouré de guirlandes. La voûte de la porte du côté des Carmes estoit tapissée, ainsy que l'échafaud sur lequel estoit le vin, qui couloit dans la rue des Carmes par deux tuyaux, l'un à droite et l'autre à gauche. Le devant de ladite porte et les deux costés, ainsy que les piliers qui soutenoient en dehors

ledit échafaud, estoient aussi tapissés, et au-dessus desdites portes et échafaud estoit une pièce de tapisserie, et il y avoit un pareil tableau à ceux estant dans ladite Cour. »

NOTE SUR L'ÉGLISE DE SAINT-LÔ

L'église de Saint-Lô de Rouen, dont il ne reste plus que le portail latéral et une partie des gros murs du clocher sur la rue Socrate (autrefois rue Neuve-Saint-Lô), présentait cette particularité d'être affectée à l'usage des religieux dans une de ses parties, et à l'usage du curé et des paroissiens dans une autre partie.

Bien que notre collègue, M. Léonce de Glanville, nous ait déjà fait connaître cette disposition et nous ait fourni d'intéressants détails sur l'église de Saint-Lô, on lira peut-être avec intérêt le procès-verbal suivant, qui fut rédigé par deux architectes, dans un temps où l'on se flattait encore d'obtenir du Département et de l'Etat la conservation d'un édifice recommandable par les souvenirs qu'il rappelait et dont des fouilles récentes suffiraient à établir la haute antiquité :

Département. — Clergé. — Circonscription des paroisses. — Copie du procès-verbal de la visite faite de l'église paroissiale de Saint-Lô, par MM. Delalande et Gilbert, architectes.

« L'an 1791, le 5 janvier, à la réquisition de MM. le curé et trésoriers de la paroisse de Saint-Lô, nous, architectes soussignés, nous sommes transportés dans l'église de lad. paroisse pour en faire la visite.

» Cette église est composée de 6 travées en arcades, une nef, 2 bas-côtés, un grand chœur, un sanctuaire, une belle contretable, 2 chapelles et une 3^e pour les fonts avec une grande tribune qui sert de décoration et contient beaucoup

de monde. Elle a 80 pieds 6 pouces de longueur en ses bas-côtés, à prendre du devant de la marche des chapelles jusqu'au portail, sur 57 pieds de largeur moyenne, le tout pris dans œuvre et y compris le chœur et partie du sanctuaire. Ce qui, déduction faite de l'emplacement des piliers, donne 4,397 pieds de surface, sans y comprendre la tribune.

» D'après la visite que nous avons faite de ses murs, tant intérieurement qu'extérieurement, ensemble du clocher, charpente et couverture, nous les avons trouvés en bon état et capables de durer fort longtemps. Cette église est la seule qui puisse s'augmenter avec le plus de facilité et le moins de dépense. Pour s'en convaincre, il ne faut que passer dans celle du prieuré. Celle-ci contient, en longueur, 48 pieds, à prendre de la grille du chœur jusqu'au mur de séparation des deux églises, à quoi il faut ajouter 2 pieds pour l'épaisseur de ce mur et 8 pieds pour gagner l'alignement du mur de face vers la cour d'un bâtiment en aile qui servait de réfectoire et de salle d'hôte au prieuré. Ces trois dimensions produiront un allongement de 58 pieds, qui, sur 56 pieds de largeur, donnent 3,116 pieds de superficie. Il faut y ajouter encore 414 pieds, pour 13 pieds 6 pouces dont la croisée de cette église s'élargit sur 30 pieds 9 pouces de longueur. Ces deux produits réunis donnent ensemble, déduction faite de l'emplacement des piliers, 3,530 pieds superficiels, dont on peut augmenter l'église paroissiale.

» Cette réunion ainsi faite, l'église paroissiale de Saint-Lô se trouvera avoir 7,927 pieds quarrés, distraction faite des piliers, au lieu de 4,397 qu'elle a présentement. L'augmentation sera donc de plus des $\frac{3}{4}$ de sa grandeur actuelle.

» L'opération s'en peut faire avec d'autant plus de facilité et d'autant moins de dépense qu'il ne s'agit que de transporter la contretable de l'église paroissiale à l'endroit où est la grille qui sépare le chœur d'avec la nef du prieuré,

supprimer le mur qui partage les deux églises et faire un mur d'alignement avec la face du bâtiment en aile dans la cour du prieuré, lequel se continuera jusqu'à la rue Saint-Lô. Après quoi on supprimera le chœur et les chapelles du prieuré pour former une grande et belle cour, depuis le bâtiment de la Bibliothèque jusqu'à ladite rue Saint-Lô, seul côté par où l'on puisse accéder facilement et commodément dans les bâtiments, jardins et emplacements claustraux dud. prieuré, qui, en augmentant leur valeur, procurera une église paroissiale d'une grandeur suffisante et utile par sa proximité de la première présidence (1), où s'établissent les bureaux de la municipalité, ainsi que du Palais et des prisonniers.

» Signé :

» LE NORMAND DE VILLERS, curé de Saint-Lô. »

Retable du Pont-Audemer. — On avait donné pour couverture à un cahier des actes de l'État civil de la paroisse de Saint-Étienne de Fécamp, une feuille de parchemin de l'année 1535, qui m'a paru mériter quelque attention. Elle est actuellement coupée en deux et est illisible en plusieurs endroits.

C'est un marché conclu entre les frères de la Charité fondée à Saint-Ouen de Pont-Audemer, et un sculpteur pour la confection d'une table d'autel (on a dit plus tard une contretable) à placer au maître autel de cet église.

Cette contretable avait de grandes proportions : elle était ornée de personnages de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi, ayant chacun deux pieds et demi de hauteur, et des statues des Quatre Vertus, ayant chacune trois pieds de hauteur.

Le prix dont on était convenu était de cent écus d'or sol, prix considérable pour le temps.

Le contrat porte la date du 27 mars 1535.

(1) Aujourd'hui l'hôtel des Sociétés savantes, rue Saint-Lô.

Le nom de l'artiste était M^e Jaspar de Laval, ymaginier, demeurant alors à Caudebec.

Son nom ne figure pas dans l'énumération des artistes que M. l'abbé Cochet (*Eglises de l'arrondissement d'Yvetot*, t. 1^{er}) cite comme ayant travaillé pour l'église de Caudebec. Il serait possible que le nom de Laval fût un sobriquet et non un nom de famille. Je dois cependant faire remarquer qu'il existait à Rouen, sur la paroisse de Saint-Vivien, une famille du nom de Laval, qui paraît avoir occupé un rang honorable dans l'industrie et le commerce.

La séance est levée à quatre heures moins le quart.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 20 MAI 1892

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Membres présents : MM. Adeline, P. Baudry, Bouquet, Coutan, Drouet, Garreta, de Glanville, Gosselin, Gaston Le Breton, Pelay, de la Serre et l'abbé Tougard.

Il donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté après une addition de quelques mots, et amène en outre les explications suivantes :

M. de Glanville a fait lui-même une trouvaille de monnaies de Postume en nombre tellement considérable, que leur poids atteignait près d'un kilo. M. Drouet signale à ce propos l'étonnante variété de types que présentent les monnaies d'empereurs romains qui n'ont régné que peu de temps. C'est qu'aussi l'industrie monétaire était alors singulièrement développée, témoin les sept mille monnayeurs cités à Rome sous Aurélien.

M. G. Le Breton s'est fait un plaisir d'offrir au Musée départemental le manche de miroir qu'admirait la Commission dans la dernière séance.

Enfin M. Garreta assure que la maison de la rue Malpalu sera certainement conservée. Ces trois compléments des délibérations de la dernière séance sont accueillis par la Commission avec une visible satisfaction.

Correspondance imprimée. — Son dossier, assez

chargé, se décompose ainsi : *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, vol. XI, années 1885-1888, gr. in-4°; — *Mémoires de la Société archéol. de Touraine*, vol. XXXVII, 1892; — *Bulletin*, idem, vol. VIII, fasc. 3-4, 1892; — *Mémoires de la Soc. d'Agriculture d'Orléans*, vol. XXX, n° 4, 1891; — *Bulletin*, idem, nos 145 et 146, 1891; — *Mémoires de la Soc. d'Histoire... de Beaune*; vol. XV, 1890; — *Mémoires de la Soc. havraise d'Études diverses*, 1891, 3 fasc.; — *Pièces rares de l'histoire de Compiègne*: « Almanach hist. de 1789, » 1891; — *Revue d'Alsace*, octobre-décembre 1876 (avec une demande d'abonnement, qui ne peut être accueillie, malgré le désir de la Commission); — *Bulletin archéol. du Comité des Travaux histor.*, 1891, n° 3; — *Bulletin de la Soc. histor... de l'Orne*, vol. XI, fasc. 1; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, 1891, nos 2 et 3; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de la Morinie*, n° 160, 1892; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 92; — *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 1889-1891; — *Bulletin archéol. ethist. de la Soc... du Tarn-et-Garonne*; — *Smithsonian Report. National Museum*, 1889; — *Smithsonian Institution, Omaka and Ponka Letters*, by J.-O. Dorsey. Washington, 1891.

Église d'Étretat. — M. G. Le Breton est heureux d'ouvrir la séance, en informant ses Collègues que les fonds nécessaires à la restauration du beau sanctuaire roman d'Étretat viennent d'être complétés par une subvention obtenue du Ministère; les travaux vont s'exécuter à bref délai.

Fouilles de la forêt de Bord. — En excusant par avance son absence, M. de Vesly informe la Commission qu'il n'a pu encore rédiger l'extrait du mémoire sur cette exploration archéologique, qu'il compte présenter au Congrès de la Sorbonne, de concert avec M. V. Quesné.

Plusieurs membres observent que ces fouilles échappent aux études ordinaires de la Commission, puisqu'elles ont eu lieu sur le territoire de l'Eure.

Théâtre de Lillebonne. — Dans sa lettre d'avant-hier, notre collègue, M. Duval, ne fait que confirmer les nouvelles peu satisfaisantes qu'il en avait données à la précédente séance.

« Il serait nécessaire, dit-il, de songer à des réparations qui sont urgentes. Le mur qui porte la grille le long de la route est en très mauvais état. Le parement de la partie de mur qui forme enfoncement au milieu de la première précincton, et qui n'avait pas été réparé par M. Sauvageot, est tombé.

» Comme il ne me sera probablement pas possible d'aller voir le théâtre d'ici à quelque temps ; je pense, Monsieur le Président, qu'il est utile que vous priiez M. le Maire de Lillebonne, qui s'en fera un plaisir, de s'occuper de la restauration du théâtre. M. Vallée, agent-voyer, pourra le renseigner sur ce qu'il sera nécessaire de faire et en apprécier la dépense. C'est M. le Maire qui m'a de nouveau signalé dernièrement le mauvais état du théâtre. Le gardien qui en prend beaucoup de soin, est venu aussi me prévenir de l'urgence des travaux. »

M. G. Le Breton regrette de n'avoir pu encore visiter ce théâtre romain, qui, comme monument hors

classe, relève plus spécialement encore de la direction supérieure des Beaux-Arts. Mais il a insisté pour sa restauration auprès du Comité des monuments historiques, et notamment de M. Sauvageot. Ses démarches sont restées sans réponse.

M. le Président estime que, le maire de Lillebonne étant tout disposé à prendre l'affaire en main, le plus sûr comme le plus simple serait de signaler l'état des choses à M. le Préfet, qui pourra ainsi transmettre à la municipalité les instructions convenables. La Commission se rallie unanimement à cette motion ; et l'extrait du procès-verbal a été expédié dès le 21 mai.

M. Gosselin communique les renseignements suivants :

Métropole. — « Les restaurations que l'Etat doit, cette année, faire exécuter à la Cathédrale, comprennent : l'achèvement de l'entreprise, commencée en 1889, des travaux de consolidation de la nef, partie septentrionale entre la Tour Saint-Romain et le Portail des Libraires, et aussi la restauration de plusieurs travées des voûtes crevassées du chœur. »

Archevêché. — « Les travaux du palais archiépiscopal ne portent que sur la réfection du pavage de la cour d'honneur. Les crédits alloués pour ces divers travaux s'élèvent à environ 40,000 fr. »

Hôtel du Bourgtheroulde. — Le même membre donne aussi connaissance que le Conseil d'administration du Comptoir d'escompte de Rouen, propriétaire de l'hôtel du Bourgtheroulde, a fait commencer la restauration de la partie en façade sur la place de la Pucelle, qui comprend la porte d'entrée.

Cette partie de l'hôtel, autrefois logis de l'Intendant, était récemment occupée par un cuisinier-cafetier ; et les démolitions d'une loge de concierge et d'une remise modernes ont mis à jour une belle allège de fenêtre, sculptée en ronde-bosse et figurant l'écu des Le Roux, appuyé sur deux enfants ailés ; et aussi une petite galerie de dégagement, en pan de bois, appliquée contre la tourelle de l'escalier.

Les travaux de restauration ont été confiés à nos collègues, MM. Sauvageot et Gosselin, architectes ; du reste, on peut être assuré que, malgré son déclassement comme monument historique, l'hôtel du Bourghtheroulde sera soigneusement entretenu et restauré par l'Administration éclairée du Comptoir d'escompte, qui a su déjà renouveler la façade principale et ses belles lucarnes, et a fait poser une marquise vitrée abritant la magnifique galerie de pierre et ses bas-reliefs si connus.

Quatre aperçus des plus divers sont ensuite présentés par M. P. Baudry. Il place d'abord sous les yeux de la Commission un modeste tableau retraçant plusieurs scènes de marché aux abords d'un édifice religieux. Quelques membres se demandent s'il y faut voir une église de Rouen : car la coiffure des personnages fait plutôt penser à la Bretagne.

Christophe Colomb. — Fac-similé. — Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique donne quelque actualité à une photographie, expédiée de New-York, et reproduisant une lettre de Colomb, dont l'authenticité n'est pas universellement admise.

Inscription commémorative au Petit-Quevilly. — En faisant récemment des fouilles dans son établisse-

ment de construction aux Chartreux, près Rouen, M. Le Marchand a découvert une petite pierre de 51 cent. sur 35 cent., de 45 millimètres d'épaisseur, et portant en capitales une inscription relative à la translation, au xvii^e siècle, de la Chartreuse de Notre-Dame de la Rose dans l'ancien prieuré-léproserie de Saint-Julien.

La pierre, disposée à plat, les lettres en-dessous, était environ à 7 mètres du bâtiment que l'on voit à gauche dans un dessin de Pigeon (1790), qui a été gravé à l'eau-forte par M. Nicolle, en 1878, à 3 mètres en avant de ce même bâtiment et à environ 3 m. 52 de l'ancien niveau du sol, à gauche probablement dans la façade extérieure en entrant dans l'église représentée sur le dessin de Pigeon.

Voici le texte de l'inscription :

AD LAVDEM ET GLORIAM S. S. TRINITATIS ET IN HONOREM B. V. MARIE
 [AN. DOMINI
 1686 DIE 19 [ou 10] APRILIS R. P. INNOCENTIO LE MASSON ORDINEM
 [CARTVSIFNSEM
 MODERANTE PRIMARIUS LAPIS TRANSLATA [tæ?] IN HANC S^t JULIANI
 [DOMVM
 ROTOMAGENSIS CARTUSIA [siæ?] COLLOCATVS EST A PAUPERE IN
 MEMORIAM PRISCÆ PATRVN NOSTRORVM PAVPERTATIS
 F LEONE LEVASSEVR PRIORE HVJVS MONASTERII
 LAPIDEM HVNC BENEDICENTE ET HONESTO
 VIRO NICOLAO LE GENEVOIS ARCHITECTO
 TOTIVS ÆDIFICII ICONOGRAPHIA [iæ]
 INVENTORE HOC OPVS
 REGENTE

Hôtel du Bourgtheroulde. — En démolissant, dernièrement, une insignifiante petite construction, à gauche en entrant dans la cour de l'hôtel du Bourgtheroulde, on a découvert, à la hauteur du premier

étage, une croisée en pierre, remarquable au point de vue de l'art et de l'histoire locale.

En effet, à l'appui de la croisée se trouve un écu de forme élégante, suspendu à une banderolle, et supporté par deux enfants nus qui soutiennent en outre les extrémités d'une guirlande. Les armes « d'azur au chevron d'argent, à trois têtes de léopard » sont celles de Guillaume Le Roux, auquel on doit la construction d'une partie de l'hôtel.

La présence de cet écu est d'autant plus intéressante à constater, qu'il n'en existe pas, que je sache, d'autre spécimen analogue dans le même édifice, où l'on retrouve cependant les initiales G. L. R. La petite et vulgaire construction qui vient de disparaître aura, du moins, eu l'avantage de le conserver.

Une petite galerie, qui devait relier deux côtés de l'hôtel, vient également de reparaître et de révéler la présence de deux fenêtres en bois à cintres surbaissés et d'une arcade en pierre du *xvi^e* siècle.

La Commission apprend avec intérêt ces découvertes. Elle n'a point à se préoccuper du déclassement de l'édifice, car elle ne peut que se féliciter de la sollicitude dont MM. les Administrateurs du Comptoir entourent leur splendide hôtel, l'un des joyaux archéologiques de notre ville.

M. Bouquet fait alors les deux lectures suivantes :

Inscriptions commémoratives en l'honneur de Jeanne-Darc, placées à Rouen. — La municipalité de Rouen a fait apposer, dans notre ville, au mois de juillet 1891, trois inscriptions commémoratives, dont voici le texte, avec l'indication des endroits où elles sont placées :

1^o Rue Jeanne-Darc (côté est), près du boulevard

Jeanne-Darc, à l'extrémité sud du mur de clôture du couvent des Ursulines :

ICI
ÉTAIT LA TOUR DU CHATEAU DE PHILIPPE-AUGUSTE
DITE PLUS TARD TOUR DE LA PUCELLE.
JEANNE DARC
Y FUT PRISONNIÈRE
DU 25 DÉCEMBRE 1430 AU 30 MAI 1431
JOUR DE SON SUPPLICE.

Placé par les soins de la Municipalité en 1891.

2° La deuxième inscription est à l'entrée du jardin de l'Hôtel-de-Ville, faisant face à la rue de l'Hôpital, sur le pilier le plus rapproché de l'église Saint-Ouen. Elle est ainsi conçue :

ICI
AU CIMETIÈRE DE SAINT-OUEN
JEANNE DARC
LE JEUDI 24 MAI 1431
SUBIT L'ABJURATION, PRÉLUDE DE SON MARTYRE.
Placé par les soins de la Municipalité en 1891.

3° Sur la place du Vieux-Marché, une dalle en granit, avec lettres incrustées en noir, est placée dans le trottoir, à l'extrémité nord-ouest du pavillon aux légumes, sur l'alignement de la rue de Crosne. Elle porte ces simples mots :

JEANNE DARC
30 MAI 1431.

Immédiatement au-dessus, contre le pavillon même, est placée une table de marbre portant l'inscription suivante :

LE MERCREDI 30 MAI 1431
SUR CETTE PLACE
S'ÉLEVA LE BUCHER DE JEANNE DARC.
LES CENDRES DE LA GLORIEUSE VICTIME FURENT JETÉES A LA SEINE.
Placé par les soins de la Municipalité en 1891.

L'initiative de l'apposition de ces trois plaques et la rédaction de leur texte, proposées au Conseil municipal de Rouen, appartiennent à M. G. Robert, conseiller municipal.

Des travaux opérés, au mois de novembre 1891, pour établir les fondations d'un châlet de nécessité, qu'on avait eu la malencontreuse idée de vouloir placer sur le terre-plein asphalté du Vieux-Marché, ont mis au jour un massif de grosses pierres de Caumont. Elles avaient servi d'assises à l'ancien échafaud, tel qu'il est décrit, en dernier lieu dans les *Fastes de Rouen* d'Hercule Grisel, au XVIII^e siècle.

Cette découverte vient confirmer les dires du *Mémoire sur le lieu du supplice de Jeanne Darc*, par M. Ch. de Beaurepaire, qui plaçait son bûcher sur le Vieux-Marché, lieu ordinaire des exécutions, et ceux de M. F. Bouquet, qui, à l'aide des deux *procès de condamnation et de réhabilitation*, a pu déterminer, d'une façon plus précise, l'endroit même du Vieux-Marché où s'éleva le fatal bûcher.

Aussi faut-il se rallier aux conclusions de M. Georges Dubosc, dans un article sur l'*Ancien échafaud*, quand il disait : « Maintenant que l'on sait où se trouvait cet échafaud, la confirmation matérielle de la désignation du lieu du supplice de Jeanne est acquise. » (*Journal de Rouen*, 13 novembre 1891.)

LES PONTS DE ROUEN AU XVIII^e SIÈCLE

Réparations au Pont-de-Pierre — Projets. — Conflits. — Passerelle. — Pont-de-Bois. — Pont de bateaux. — Ce sont là des points assez obscurs de notre histoire locale, malgré tous les travaux dont les ponts de Rouen ont été l'objet, tant au sein de notre Commission qu'ailleurs.

Depuis la publication de deux ouvrages spéciaux, par

MM. Henri Frère et Adeline, bon nombre de documents nouveaux ont été découverts, qui sont venus compléter leurs intéressants travaux sur l'histoire des ponts de Rouen, pendant cette période restreinte.

Notre *Bulletin* en fournit la preuve, en maints endroits; et c'est encore à l'un de nos collègues, l'éditeur des *Comptes rendus des Echevins de Rouen*, publiés, l'an dernier, que nous devons de pouvoir répondre affirmativement à la question que sa prudente réserve a posée en ces termes : « Les renseignements nouveaux apportés par cette publication feront-ils la lumière ? » En les joignant à ceux que, depuis longtemps, notre vice-président a donnés à la *Revue des Sociétés Savantes des départements* et à quelques autres encore que j'ai découverts, il semble qu'aucun détail de cette grande affaire des ponts, au début du xvii^e siècle, ne restera plus désormais dans l'ombre.

Quand le pont de pierre, construit par l'impératrice Mathilde, au xii^e siècle, fut hors d'usage pour les charrois, c'est-à-dire vers 1564, à cause de l'arche du milieu qui s'était écroulée, et d'autres arches qui s'étaient lézardées; les échevins songèrent à en tirer parti pour les piétons, en jetant des poutres sur les piles qui restaient toujours debout. C'est ce que, dans la langue officielle des comptes rendus des échevins, on appela « Le Pont-de-Bois. »

Le premier qui en ait parlé est Bigot d'Esteville. Dans son compte rendu du 4 juillet 1596, il nous apprend que ce dessein de tirer ainsi parti du vieux pont de pierre était en cours d'exécution. « Le pont de bois, dit-il au Conseil des Vingt-Quatre, que voiez que l'on construit sur la Seine, est de 2,000 écus qu'on nous a fait delivrer des nouveaux impostz aplicables à cela et non ailleurs. » (*Comptes rendus des Echevins de Rouen*, t. I, p. 120.)

Le travail était achevé, quand Henri IV, trois mois plus tard, le mercredi 16 octobre 1596, fit sa « joyeuse et triomphante entrée en sa ville de Roüen. » Quelques

jours après, on lui donna, le 24 octobre, le spectacle d'un combat naval sur la Seine, et l'une des gravures sur bois, dont le *Discours* de cette entrée est orné, représente la vue de l'ancien pont de pierre, en aval et en amont duquel ce combat est livré. Au milieu du pont, on aperçoit les poutres placées sur toute la largeur pour remplacer plusieurs arches de pierre qui s'étaient effondrées (1). Le parapet est resté intact ailleurs; mais il est certain que les pierres de la voûte des autres arches et certaines parties du tablier étaient tombées dans la rivière dont elles obstruaient le cours, à l'exception d'une seule arche (2).

De ce pont de bois, assis sur les piles du vieux pont de pierre de Mathilde, il fut question à l'Hôtel-de-Ville, le 5 juillet 1599. De Guenonville-Voisin, premier conseiller de la ville, disait, dans son compte rendu : « Nous avons fait monter et parachever le grand pont de boys et fait faire et asseoir la platte-forme et monté le pillier de façon de pierre (3), au-dessus des plus grosses eaux et fait des traicteaulx pour soubstenir et fortifier ledit grand pont de bois, tellement qu'il est en assurance qu'il n'y faudra rien faire de dix ans, en attendant la commodité de deniers, si ne luy survient quelqu'autre vice, à quoy il faut toujours pourveoir et avoir l'œil. » (*Ibid*, I, p. 140.)

C'est sur ce pont de pierre, ainsi transformé et rendu viable, à l'aide de poutres en bois, que trois ou quatre ans après Henri IV, Hercule Grisel traversa la Seine, en la même année 1599.

(1) Voir le *Discours de la ioyeuse et triomphante entrée de très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Henri IV, etc.*, édité en 1599, et réédité par la Société rouennaise des Bibliophiles, en 1887; en face de la page 74.

(2) *Inventaire sommaire des Archives communales*, passim.

(3) C'est le pilier qui, tombé avant 1583, attaqué par la marée en 1586, avait été refait en 1590, pour tomber encore quelques années plus tard. (*Comptes rendus des Echevins*, t. I, p. 84 et 91).

Mais l'échevin qui lui attribuait, en 1599, une durée de dix ans, se flattait singulièrement. Il ne tarda pas de « survenir quelqu'autre vice » au pont, comme on le voit par le compte rendu de Bigot, sieur d'Esteville, à la date du 4 juillet 1602. Il y est question « d'une ordonnance de M. de Montpensier, pour employer toutes natures de deniers au pont, » et puis « du pont qu'il convenoit adjuger à la Saint-Michel suivant et prochaine de nostre entrée. » (Après le 4 juillet 1599.) Il est dit, plus loin : « Nous avons l'admenagement (du pont), nous estant remys, lors des subhastes (ventes à l'encan), achaptés du sr Pretreval, 600 pillotz par le pris de 3,000 escus. » Ils ont aussi « faict faire les pointes et cercles de fer qui reviennent à 2,000 escus..., refaire les engins à pilloter, construire plate-forme, belins (les moutons pour enfoncer les pilotis). » Le consciencieux échevin termine la partie de son compte rendu, relative aux projets de reconstruction du pont, par ces mots : « La diversité des devis des experts et les grosses eaux de l'année dernière (1601), nous ont empesché de mieulx faire. »

Cette justification était devenue nécessaire, en 1602, parce que l'administration municipale avait été l'objet d'attaques de la part de quelques Rouennais, peu contents d'en être réduits aux bacs qui servaient seuls à communiquer d'une rive à l'autre. L'échevin leur répond en ces termes : « Si la rivière et la forest du sr de Pretreval eussent été jointes, il eust été aisé donner contentement aux discoureurs et flanniers masquez : on leur eust dict, sy a bouche ils eussent parlé et non par placarts et libelles diffamatoires attachés aux portes, qui du palais, qui de cest hostel commun, qui ailleurs ; nous donnons autant de maistrise à nos oreilles qu'ils font à leur langue. » (*Comptes rendus des Echevins de Rouen*, t. I, p. 180.)

On le voit par cette riposte : ce n'est pas d'hier que les administrateurs d'une ville sont en butte aux récriminations et aux attaques des administrés. Et cependant les

pauvres échevins s'étaient occupés du pont, dès leur entrée en charge en 1599. Le compte rendu de 1602 le dit formellement au Conseil des Vingt-Quatre : « Nous feismes, dès notre arrivée, descharger les arches du pont qui menaçoient ruyne ; en vain eust-on employé les pièces de boys que nous laissèrent lesd. sieurs nos prédécesseurs, à faire un pont de boys, puisque le pied n'estoit bon. » (*Ibid.* I, p. 181.)

Cela prouve que le pont de bois, terminé en 1599, n'eut qu'une durée bien éphémère, puisque vers la fin de cette même année, il fallut enlever les poutres jetées sur les arches que ce poids menaçait de faire écrouler.

La population en aurait peut-être voulu le rétablissement ; mais les échevins étaient d'un avis contraire, parce que « le pied, » c'est-à-dire les voûtes et les piles du vieux pont de Mathilde étaient hors d'état d'en supporter le poids. La vétusté, les dégradements du tablier, l'ébranlement produit par l'emploi de la mine pour faire sauter les pierres des arches et même des piles tombées dans la rivière, enfin le déchaussement des fondations de ces piles elles-mêmes par l'action du courant, donnaient raison aux échevins pour repousser le nouvel essai d'un pont de bois superposé sur le vieux pont de pierre en si mauvais état.

Ceci explique comment Henri IV, venant de Gaillon à Rouen, en août 1603, et arrivant par le faubourg Saint-Sever, dut passer la Seine avec son cortège et toute sa suite, non plus sur le pont de pierre complété par des traverses de bois, comme sept ans auparavant, mais sur « les deux bacs longs et larges qui servaient à passer les harnois chargés de marchandises. »

Ce voyage de Henri IV eut des conséquences heureuses pour le pont de Rouen. Frappé des inconvénients que présentaient l'impossibilité de s'en servir, et l'insuffisance des bacs, « le 8 janvier 1604, il donnait des lettres

patentes dans lesquelles il invoquait son expérience personnelle pour accorder à la ville la levée d'une imposition, pendant trois ans, de 20 sols par muid de vin entrant, applicable à la refaçon du pont de Rouen. » Henri IV prit encore une autre mesure pour arriver plus promptement à cette reconstruction du pont de Mathilde, et l'échevin Favvyot en parle, dans son compte rendu, le 4 juillet 1605. « Pour le fait du pont, cays et talutz, le roy a donné l'aménagement du pont à Messieurs les trésoriers de France à Rouen, ausquels il a baillé fonds (1). »

C'est dans l'espoir d'en activer la reconstruction que cette dépossession avait été infligée à la ville, et, pour y parvenir, les trésoriers de France s'adressèrent à Claude Chastillon, ingénieur de Henri IV. Il vint à Rouen, et se livra à une étude approfondie, dont on trouve la preuve dans le plan « fait à Rouan, le 31^e jour du mois d'aoust 1608, » aussi bien que dans la légende qui l'accompagne. La cinquième case du plan offre le « desseing et indice du pont de Rouan lorsqu'il sera refaict et duement rétably en sa perfection. » Le travail de Chastillon a été publié en entier, et pour la première fois, par notre collègue, M. Adeline; et l'on voit, par les planches et par le texte, que l'ingénieur du roi a étudié le projet de la reconstruction sous toutes ses faces. (*Les quais de Rouen autrefois et aujourd'hui*. — Rouen, 1879; pages 10 et suivantes.)

Pour une cause demeurée inconnue, le projet de reconstruction du vieux pont de Mathilde par Chastillon resta lettre morte; et les comptes rendus des échevins, de 1611 à 1614, sont complètement muets sur l'affaire du pont dont la direction avait été enlevée à la ville.

Néanmoins, l'affaire ne cessa de préoccuper les États de Normandie. Le cahier de 1614 en fournit la preuve. On y lit, à l'article XII adressé *au Roy* : « Quelques devys que

(1) *Comptes rendus des échevins*, t. I, p. 191.

l'on ayt faict pour la réparation du pont de Rouen, quelques plans que l'on en ayt dressez, tout cela n'a rien profité. » Le plan de Chastillon, pas plus que les autres, ne fut agréé. On demandait aussi la suppression de la levée « de 20 sols par muid de vin entrant dans la ville, » parce que « les deniers recueillis étaient plus que suffisants pour cet ouvrage. »

Les commissaires du roi étaient de cet avis. Mais la réponse du roi, au lieu de leur donner satisfaction, fut que « Sa Majesté commettrait de ses principaulx officiers en la province pour avoir soin du pont, faire les marchés et conduire l'ouvrage : à quoy seront par eulx appelez les eschevins de la dicte ville de Rouen. » (*Cahiers des Etats de Normandie* (1610-1620), t. I, p. 100.)

Peu de temps après, la reine mère, Marie de Médicis, envoya de la cour un nommé du Coudray, se disant son architecte. On lui fit des avances pour quelques travaux préliminaires, et puis, il emporta le reste, sans qu'on l'ait jamais revu. (*Revue des Sociétés savantes des départements*, 1870-1871, t. II, p. 243.)

En 1616 eut lieu une assemblée générale, dans l'Hôtel-de-Ville de Rouen, pour la réédification du pont.

Le premier qui se présenta fut un certain Pierre d'Aquin, escuyer, sieur du Moullard, gentilhomme dauphinois, avec offres et propositions pour le pont de Rouen. Il a fait imprimer son travail, avec cette dédicace à Sa Majesté :

« Sire,

» Je dis que je veux construire ledit pont, en l'honneur de Dieu et de ses Apostres, de treize arches, la plus haute représentant le maistre au milieu, laquelle sera de dix toises de largeur, où passera toute la navigation, et les deux d'auprès de neuf, et toutes les autres suivantes de huict. » (*Archives de la ville de Rouen*) (1).

(1) Ses *Offres et Propositions* ont été publiées à Rouen, chez Berthelin, dans la cour du Palais. — M. DC.XVII.

Son projet était la construction d'un nouveau pont de pierre, qui ne fut pas agréé. Il était difficile qu'il en fût autrement, quand la direction de l'affaire était confiée à d'autres que les échevins, dont le rôle se réduisait à un simple avis consultatif.

Il n'en fut pas longtemps ainsi. L'année suivante, en 1617, la ville eut satisfaction, grâce à l'intervention des Etats de Normandie, dont le cahier du 7 décembre 1616 contient un article relatif au pont. Les députés, dans l'article IV, demandaient un remplacement des deniers destinés à sa reconstruction et employés ailleurs. Les Commissaires en étaient d'avis. Mais le roi, dans sa réponse, alla plus loin, en rendant la direction de toute l'affaire aux échevins.

« Sa Majesté a ordonné, par arrest du.... (1) que cest ouvrage (la réfection du pont) sera conduit par les eschevins de Rouen, et les deniers, qui y seront destinez, mesnagez par eux et employez, par leurs ordonnances et mandemens, sans que les Trésoriers de France, establiz en ladicte ville, ou aultres officiers s'en puissent entre-mettre. » (*Cahiers des Etats de Normandie sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, t. I, p. 126.)

Trois mois après, le 4 juillet 1617, le premier échevin, Marc-Antoine Bigot, sr d'Olivet, rappelait cet arrêt favorable aux Vingt-Quatre du Conseil, dans son compte rendu. « Le roy, à la requisition des estatx de ceste province de Normandie et à nostre poursuite, nous attribue la congnoissance de la réfection du pont de Rouen et l'aménagement et recepte des deniers destinés pour la dicte refection. » (*Comptes rendus des Echevins*, t. I, p. 214.)

Malgré cela, les trésoriers-généraux de Paris, de Rouen

(1) La date omise est le 21 février 1617. — *Inventaire sommaire des Archives communales*, t. I, p. 286; publication de M. Ch. de Beaurepaire.

et de Caen, mécontents de la décision royale, entravèrent la levée des deniers de tout leur pouvoir. Il fallut s'adresser au roi et à son conseil, qui donnèrent gain de cause aux échevins ; mais l'affaire de la reconstruction du pont en fut retardée d'autant. Aussi le s^r d'Olivet en fit-il l'aveu en ces termes : « Ces traverses ont empêché la recette des ditz deniers, qui est la cause pourquoy l'on n'a peu rien faire à l'aménagement et réfection dudit pont, que nos successeurs trouveront à présent facile. » (*Comptes rendus*, t. I, p. 215.)

Cet espoir-là ne devait pas se réaliser aussi tôt que s'en flattait l'échevin rapporteur. Bien des tentatives furent faites, avant que Rouen pût posséder un pont définitif ; et, en attendant, la ville fit faire une passerelle, dont M. de Beurepaire a révélé l'existence. Voici en quelles circonstances la ville la construisit.

Tout d'abord une lettre du roi Louis XIII « A nos chers et bien-aimés les échevins et habitans de nostre ville de Rouen, » en date du 17 octobre 1617, leur fit connaître son dessein de venir tenir à Rouen, l'assemblée des Notables de la France.

La question de l'entrée les préoccupa grandement, bien que de Luynes, le lieutenant-général de Normandie, leur eût dit, par lettre du 20 octobre suivant, que « Sa Majesté ne veult point qu'on luy face d'entrée ny aucune despense. » Les délégués de la ville, Le Vasseur et Du Mont, envoyés à Paris pour y poursuivre d'autres affaires, donnant le même avis à leurs confrères, les conseillers et échevins de Rouen, le même jour, 20 octobre, y ajoutaient : « ny de longues harangues. » Malgré cette première recommandation, le programme fut singulièrement augmenté.

Peu de jours après cet avis royal du 17 octobre, les échevins s'occupèrent activement de l'état des chemins, en dehors de la ville, et dans la ville également. « Mesme, dit l'un des échevins, sur le bruit qui courut que Sa Majesté viendrait par dehors le pont, nous fismes en

toute diligence paver la descente des bacs et le long d'un talut neuf, vis-à-vis du chasteau du pont tirant vers Saint-Yves, et le tout avec grand frais. » (*Comptes rendus* t. II, p. 16.)

Bientôt cela ne suffit plus; et, dans une délibération du 13 novembre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient reçus du conseil des Vingt-Quatre, le 7 du même mois, les échevins convoquèrent à l'Hôtel-de-Ville : « Les sieurs Le Vasseur, maistre mathématicien, et Jumeau, armurier du roy; maistres Pierre Hardouin, architecte, et Jacques Gosset, maistres massons, Robert Ottren, Jehan Couvé et Pierre Du Moustier, en la présence du sieur maistre des ouvrages » (de la ville.)

Les échevins leur firent part de leur désir de « faire faire des ornements à la porte par laquelle le roy entreroit aud. Rouen. » La réponse fut que la rigueur de la saison et le peu de temps accordé s'y opposaient, « mais que la porte du Bac, nouvellement construite, estoit en sa perfection et surpassoit en beauté et richesse tout autre ouvrage; et ce qu'il se feroit ne seroit si magnifique ny superbe comme lad. porte, qui se remarqueroit à jamais de ce que le roy y auroit passé le premier, et à la première fois qu'il seroit venu à Rouen. » (*Louis XIII et l'Assemblée des Notables à Rouen*, en 1617, par Ch. de Beaurepaire, pour la Société rouennaise des Bibliophiles, p. 32.)

Les échevins, tout en approuvant fort leur idée, y firent une objection capitale, à laquelle les gens de métier répondirent victorieusement.

« Le pont estoit rompu, dirent les échevins, et le peu d'apparence qu'il y avoit que S. M., sa suite estant de peuple, peust passer la rivière de Seine dans les bacs et basteaux sans un danger que le flus et reflux de la mer ou les grandes eaues pourraient rendre très grand, » leur paraissait rendre impossible l'entrée du roi, par la porte du Bac. Cependant, c'était ainsi qu'Henri IV avait

franchi la Seine, en pareille circonstance, quatorze ans auparavant.

Mais les experts convoqués répondirent : « Qu'il y avoit moien de remedier à cela; et que le roy, s'il luy plaisoit, entreroit par lad. porte du Bac, en faisant un pont de charpenterie traversant lad. rivière, porté sur des basteaux vis-à-vis de lad. porte, sur lequel Sa Majesté et toute sa suite, ensemble le gens de pied et de cheval, carrosses et harnois, passeroient sans aucun péril, et auroit led. pont de longueur, 600 piedz, et, de large, 24 piedz, garni de 4 sommiers courans sur lad. longueur et espasés sur lad. largeur, recouvertz de soliveaux, joignant l'un l'autre, et les costés d'icelluy pont seroient aussi garnis de postilles à huit ou neuf piedz d'espasse l'un de l'autre. » (*Louis XIII et l'assemblée des Notables à Rouen. Ibid.*, p. 33.)

Les échevins goûtèrent d'autant plus ce projet du 13 novembre que le duc de Luynes, gouverneur de la Normandie, leur écrivit, de Mantes, le 15 : « Sa Majesté aura pour agréable que vous faciés parachever le pont de basteaux que vous avés désigné de faire dresser pour son passage. » (*Ibid.*, p. 15). Aussitôt les échevins « demandèrent ausd. Ottren, Couvé et du Moustiers, charpentiers, s'ilz congnoissoient aucuns qui pussent faire led. pont, à quoy ilz respondirent que, s'il plaisoit à la ville, ilz s'en rendroient entrepreneurs. » Leurs conditions de fournitures et de paiement furent accordées. (*Ibid.*, p. 34.)

Les entrepreneurs se mirent immédiatement à l'œuvre; et ce pont, dont le projet fut accepté le 13 novembre 1617, était construit onze jours après, le 24, jour de l'entrée de Louis XIII dans Rouen. On peut le croire, puisque le compte rendu de l'échevin Le Vasseur dit positivement : « Nous fismes faire un pont de bois sur le travers de la rivière de Seine pour passer le roy et toute la cour, et parachever la porte du Bac pour servir d'ornement à

ceste entrée. » (*Comptes rendus des Echevins de Rouen*, t. II, p. 16.)

Mais les échevins furent promptement avisés que Sa Majesté ne ferait pas son entrée par le faubourg Saint-Sever. Une dépêche du 21 novembre, envoyée par de Luynes, leur en donnait l'avis. « Le chemin que Sa Majesté vouloit prendre estoit de descendre par la montagne de Sainte-Catherine, passer par la porte Martainville et suivre le long des rempartz pour entrer par la porte du Bac. » (*Louis XIII et l'assemblée des Notables*, p. 28.) Incontinent, sur les observations des échevins, que « Sa Majesté pouvoit prendre une voye plus facile et aisée », une autre lettre du même lieutenant-général, du lendemain, 22 novembre, les informait que : « Ayant appris que le chemin que Sa Majesté avait résolu de prendre estoit difficile, elle a changé de dessein et s'est délibérée d'entrer par la porte Saint-Hilaire. Elle m'a commandé de vous le faire sçavoir. » (*Ibid.*, p. 30.)

Il est probable que le peu de solidité d'un pont de bois qui n'était à vrai dire qu'une passerelle, aura détourné le roi de s'en servir pour lui-même, toute la cour, « les gardes du roy, tant françois que suisses, » qui l'accompagnaient, et sa suite qui « était de peuple, » c'est-à-dire fort nombreuse. L'argument que les échevins avaient fait valoir contre l'emploi des bacs (voir plus haut, p. 167), le roi l'aura retourné contre ce pont de bateaux nouvellement improvisé, et dont l'existence est restée ignorée jusqu'aux publications de nos collègues.

La durée de cette passerelle dut être fort courte ; sans cela Loysel, sieur des Perrières, et Le Clerc, « comme vrais compatriotes, n'auraient pas eu sujet de rechercher l'industrie de remédier à l'incommodité que le public ressentait de la destruction du pont de Mathilde. » — Loysel, en effet, dès l'année 1617, où fut construit ce pont provisoire, « faict offre au roy en son conseil de bastir en la dicte ville de Rouen ung pont neuf de pierre de la mesme

largeur que le Pont-Neuf de Paris, moyennant 3 millions. » — « Par arrest dudit conseil, du 21 avril 1618, cette proposition fut renvoyée aux sieurs conseillers eschevins de lad. ville. Mais lesd. sieurs eschevins, prenant ombrage de ceste. grande entreprise et craignant que l'effect ne les privast de l'agréable maniemment qu'ils ont toujours eu des deniers à ce destinez, ils y ont par leur avis donné une mauvaise interprétation et formé le dessein de la traverser de tout leur pouvoir. » C'est ce que dira plus tard Loysel, l'auteur de ce projet de reconstruction, dans des réclamations faites au roi, en compagnie de son associé Le Clerc. (*Revue des Sociétés Savantes*, 1870-1871, t. II, p. 241.)

De plus, « dans leur séance du 30 juin 1618, les échevins avaient décidé qu'on construirait un pont de bois sur la rivière de Seine, en attendant qu'on fût en état de faire construire un pont de pierre. » (*Cahiers des Etats de Normandie sous Louis XIII et Louis XIV*, t. I, note de la page 336.)

Les échevins s'occupaient donc, de leur côté, de donner un pont définitif à la ville de Rouen. Pour cela, ils s'adressèrent à un autre compatriote, né dans la Haute-Normandie, le fameux Salomon de Caus, qui était alors en Allemagne, à Heidelberg, l'ingénieur et l'architecte de Frédéric V, prince électeur palatin. Le dossier de cette affaire, découvert par M. de Beaurepaire dans les archives de la ville de Rouen, se compose de six pièces : la première contient des propositions, puis viennent cinq lettres, dont quatre sont adressées à MM. les Conseillers de la ville de Rouen, et une autre à M. Le Vasseur, le premier échevin (1).

Les propositions prouvent que Salomon de Caus vint à Rouen pour se rendre compte du travail qui lui était

(1) Elles ont été publiées dans la *Revue des Sociétés Savantes des départements*, années 1870-1871, t. II, pp. 232-236, avec une analyse de M. J. Desnoyers, pp. 226-228, que nous reproduisons en grande partie.

demandé. Elles portent sur la construction d'un pont de pierre, avec l'offre de présenter aux échevins quatre dessins du pont projeté, et se terminent par ces mots : « Fait à Rouen, le 2^e jour de novembre 1618. »

Dans la première lettre, écrite d'Heidelberg, le 6 décembre 1618, il rappelle sa demande, et assure que l'eau ne donnera aucun empêchement à ses travaux.

Dans la deuxième lettre (Heidelberg, 8 novembre 1619), on voit que Salomon de Caus, dont les propositions n'avaient pas encore été acceptées, au bout d'un an, construisit un petit modèle en bois du pont de pierre projeté. Il offre de faire des expériences sur les lieux, en chassant un pilotis dans l'eau jusqu'à quarante pieds, « où l'on pourra maçonner à sec. Enfin il annonce devoir être à Paris, pour Noël, et se rendre aussitôt à Rouen. Il prend pour intermédiaire auprès des échevins de Rouen, auxquels la lettre est adressée, Guillaume Le Vasseur, le premier échevin, et qui était : « architecte, professeur de mathématique, ingénieur et pilote en la mer océane, demeurant au bas de la rue de la Vicomté, à Rouen. »

On voit, par la troisième lettre (Paris, 19 mars 1620), que les échevins, qui avaient enfin examiné les propositions faites en 1618, préféraient alors un pont de bois à un pont de pierre; tandis qu'en 1618, le pont de bois n'était qu'en attendant la construction d'un pont de pierre (1). Il affirme n'avoir encore trouvé personne pour entreprendre avec lui ce pont de bois tel que la ville le désire. Il offre toutefois de construire cent pieds de ce dernier modèle, « où l'on verra, dit-il, un beau trait de charpente. » — « Je ne vous envoie point le desseing ny le devis dudit pont de bois, ne désirant pas qu'il soit communiqué à d'autres qui pourroient s'en servir; mais sy seray par delà, je vous le communiqueray et en feray un modelle si le desirez. »

(1) Voir plus haut, p. 170.

Mais, par « pont de bois » les échevins entendaient un « pont de bateaux », et Salomon de Caus, un pont tout en charpente, qui ne serait point porté sur des bateaux. Aussi combat-il vivement le projet des échevins.

« Quant à votre pont de bateaux, je vous veux bien donner avis des défauts que vous y trouverez, afin que pensiez bien à cest affaire. Premièrement, en toutes les histoires, il ne se parle d'aucun pont de bateaux sur rivière, sinon, ceus qui ont esté faits pour le pasage subit d'une armée, où asiegement de ville ; et en ces necesités l'on n'espargne rien pour remédier journellement aus défauts qui surviennent, savoir quantité d'ancres dont faut avoir des hommes pour lascher ou bender les cables pour le flus et reflux. Item, quand il pleut, il faut estre subject à mestre l'eau de pluye hors les bateaus. Item, il est fort difficile de faire un pasage pour les bateaus qui montent et descendent. Item, la gelée en diverses façons peut ruiner ledit pont, et spécialement quand les glaçons descendent en hiver. Je ne croy pas qu'aucun pont de bateaus puisse subsister. Item, je suis assuré qu'un pont de bois de mon invention ne coustera pas tant qu'un pont de bateaux..... »

» A Paris, ce 19 mars 1620. »

En post-scriptum il ajoute pour M. Le Vasseur, auquel la lettre était adressée : « Je vous prie de communiquer la présente à Monsieur le Premier Président (Alexandre de Faucon, sieur de Rys). Il vous sera encore pour avis que je pensois faire led. pont de bois de sapin pour le meilleur marché ; mais l'on m'a dis que difficilement j'en pourray trouver, et sy j'en pouvois trouver il cousteroit bien 15 mille livres moins. » (1).

Dans la quatrième lettre (Paris, 31 mars 1620), Salomon de Caus revient encore à son idée première. « La propo-

(1) *Revue des Sociétés savantes des départements*, 1870-1871, t. II, pp. 234-235.

sition principale que je vous ay faite quand j'étois par delà (à Heidelberg), c'estoit pour un pont de pierre. » Il ajoute qu'il a refusé comme incapables « les associés qui ont eu une permission du roi pour un pont de pierre, et voudroient bien se mettre avec moy pour celuy de bois et celuy de pierre. Mais comme ils n'ont point de pratique en ces affaires, j'ay du tout refusé leur association. » (*Ibid.*, t. II, p. 235.) Il mettait des conditions pécuniaires à son déplacement, promettant de montrer aux échevins, à Rouen, tous ses desseins pour le pont de bois. « Mais d'aller par delà et quitter des affaires que j'ay icy pour y perdre ma peine et mon temps, je ne le peux faire. »

La cinquième et dernière lettre (Paris, 4 mai 1620) avise les échevins qu'« il lui est venu une Commission du roi pour aller à Rouen pour donner son avis touchant la fabrique du pont, étant associé avec un nommé Lemercier ». — « Nous avons trouvé bon d'aller avec commission particulière, ce qui m'a retardé jusques à présent; et d'autant que M. de Gueuleville (de Gueudeville, Pierre, procureur syndic) m'a dis que debviez assembler en bref pour conclure le pont de bateaux, j'ay pensé bon vous escrire ce mot pour vous prier que mon desseing du pont de bois puisse estre considéré. Si ma commission est faite aujourd'huy, je partirai demain sans faute.

» De Paris, ce 4 may 1620. »

Pendant toute cette correspondance avec Salomon de Caus, d'autres propositions furent faites par deux personnages qui avaient déjà figuré dans l'affaire de la reconstruction du pont. Ce furent Loysel, sieur des Perrières et Le Clerc, peu goûtés des échevins de la ville, qui, plus tard, en parlèrent en ces termes : « De malheur pour la ville, les papiers de Daquin estant tombez en leurs mains, sans autre habileté ny suffisance que ce qui estoit contenu dans ces papiers (car l'un ny l'autre n'est architecte, charpentier, ingénieur ny maçon), ils eurent la hardiesse, en l'année 1619, de venir en la maison de ville de Rouen et d'assurer,

avec des infailbitez ordinaires à ceux qui promettent tout et ne tiennent rien, qu'ils avoient une invention admirable de bastir ce pont, la plus rare et la plus certaine dont on eut jamais entendu parler, et ne demandoient point d'argent pour en faire l'expérience, mais offroient, pour preuve d'icelle, de construire une pille à leurs propres cousts et despens, à condition, toutefois, que l'on ne révéleroit leur secret; car c'est encore une précaution dont se servent les habilles gens de leur sorte (1). »

Les échevins demandèrent leurs propositions par écrit; et, quand ils eurent reconnu que « c'estoit les mesmes, mot pour mot, que Daquin avoit faict delibérer et qui avoient esté rejetées peu de temps auparavant, il n'y eut pas grande difficulté à leur donner congé. »

Ce fut au grand déplaisir de ces deux hommes qui leur en gardèrent rancune, comme on le vit bientôt.

Convaincus de la mauvaise volonté des échevins envers eux, Loysel et Le Clerceurent recours à Sa Majesté pour en triompher. C'est alors que le roi, « deüement informé tant du procéder desd. eschevins que de la réquisition du peuple de la province, ordonna, par son arrest du 23 mars 1620, la construction dud. pont estre faicte : et à ceste fin commit et depputa les nommés de Caus et Le Mercier, ingénieurs-architectes, pour veoir et visiter le lieu où led. pont se pourroit le plus commodément construire, et en dresser procès-verbal. »

Salomon de Caus et son collègue Le Mercier vinrent à Rouen et s'acquittèrent de leur commission, en décidant que l'emplacement le plus convenable, pour construire un nouveau pont de pierre, était celui de l'ancien pont de Mathilde.

On se trouvait donc, en 1620, en face de trois projets

(1) Inventaire servant d'avertissement présenté au Roi et à son Conseil par les Conseillers échevins de la ville de Rouen, défendeurs. — *Recueil des Sociétés Savantes des départements*, 1870-1871, p. 243.

pour la reconstruction d'un pont, à Rouen : 1^o un nouveau pont de pierre; 2^o un nouveau pont de bois, « désiré par Messieurs du Parlement, en attendant l'entière réédification d'iceluy de pierre; » 3^o un pont de bateaux, qui avait les sympathies des échevins, sans renoncer au pont de pierre.

Mais rien n'était encore fait trois ans après, comme le prouve un passage du compte rendu du premier échevin, Hallé, sieur de Cantelou, à la date du 4 juillet 1623. « Nous espérions, dit-il, donner le contentement au public que d'avoir procuré l'embellissement de nostre ville par la construction d'un pont; c'est pourquoi, encor qu'on aye arresté les bons desseins que nous en avons, nous ne laisserons de vous représenter ce qui s'est passé sur ce sujet. » (*Ibid.*, t. II, p. 37.) Suivant l'habitude, ce compte rendu embrasse une période de trois ans, du 4 juillet 1620 au 4 juillet 1623.

Il y eut d'abord une assemblée de MM. les Vingt-Quatre du Conseil municipal, « où furent représentés tous les desseings et devys qui avoient esté faicts au précédent pour la construction d'un pont de pierre et de basteaux, ausquels on remarqua tant de défautz qu'il ne fust jugé à propos de s'y arrester. »

Il n'est point parlé du projet de pont de bois par Salomon de Caus, parce qu'il ne voulut point s'en dessaisir, comme on l'a vu plus haut; mais son projet de reconstruction d'un pont de pierre dut y figurer comme les autres.

En cette même assemblée se produisit une proposition nouvelle. On y présenta : « deux desseins et devys de la réparation du vieil pont pour le rendre capable de passer gens de pied et de cheval, mesmes toutes sortes de carrosses et harnois; l'un avoit esté dressé par MM. Pierre Hardouyn et ses associés, et l'autre par Marcel Le Roy, architecte de Paris, qui vinst expres en ceste ville pour ce subject (*Ibid.* t. II, p. 37). »

On s'arrêta au projet de Hardouin, tout en le soumettant à l'examen des experts de Rouen, qui en firent leur rapport. Malgré cela, MM. de Maromme et Liesse, échevins, et Donnest, maître des ouvrages, furent députés à Paris, pour en conférer avec les plus habiles architectes de cette ville.

« Pour ce faire, ils prièrent M. Daunou, contrôleur-général des bastiments du roy, de les assister, lequel en assembla bon nombre en sa maison, et entre autres les sieurs de Brosse et Le Redde, personnages de grand renom, pour telz ouvrages, qui trouvèrent que le dessein de Hardouyn pour réparer le vieil pont, en fortifiant les vieilles piles, se pouvoit bien parfaire avec quelques conditions qu'ilz y donnèrent. » (*Ibid.*, t. II, p. 38.)

Ils en dressèrent un devis que les députés rapportèrent à Rouen, et que les échevins firent voir à Hardouin et à ses associés, en le priant de faire l'estimation du devis, ce qu'ils refusèrent. Alors eut lieu une nouvelle députation à Paris du sieur de Maromme « pour prier les sieurs de Brosses et Le Redde de donner leur estimation à leurs devys, ce qu'ilz feirent aprez estre venus premièrement en ceste ville pour veoir le pont, afin de mieux faire la proclamation nécessaire. » (*Ibid.*, t. II, p. 38.) Ils allèrent aussi à Paris, Orléans, Caen, le Havre, Dieppe et autres villes, pour convier les meilleurs architectes de France à l'entreprise de cet ouvrage, tant il avait d'importance à leurs yeux.

Les échevins allaient mettre en adjudication, à Rouen, le projet du Rouennais Hardouyn, pour la réparation du vieux pont de Mathilde, « quand un nommé Le Mercier, dit le compte rendu du premier échevin Hallé, nous suscita de nouvelles traverses par un arrêt du Conseil, par lequel il estoit ordonné que nous représenterions aud. Conseil, dans quinze jours, tous les desseings, plans et devys que nous avions par devers nous, tant pour la réparation du vieil pont que construction d'un neuf,

ensemble les prisées et estimations qui avoient esté faictes des ouvrages pour ce nécessaires, pour le tout veu avec les desseins dud. Le Mercier, et conféré ensemble, estre ordonné ce que de raison et, jusques à ce, Sa Majesté nous faisoit défences de faire aucune proclamation ny procéder à aucune adjudication, à peine d'en respondre en nos propres et privez noms.

» Nous eusmes très grand regret, dit le premier échevin, de nous veoir frustrer de nos espérances, et le public, privé du contentement qu'il désiroit de nous. » (*Ibid.*, t. II, p. 39.)

Ce Le Mercier, cause de tous ces ennuis, est l'architecte dont parle la correspondance de Salomon de Caus avec les échevins de Rouen, et qui, venu à Rouen avec lui, en 1620, décidait que « l'emplacement le plus convenable pour construire un nouveau pont de pierre était celui de l'ancien pont. » (Voir plus haut, p. 173.)

La ville députa alors les sieurs Liesse, échevin, et Pouchet, quartenier, auprès du Conseil du roi, pour faire lever les défenses, venues de Le Mercier, qui les avait poursuivies dans son intérêt, parce qu'il avait dressé de son côté un plan de reconstruction. « Ilz (les députés) furent ouys au Conseil, présence dud. Le Mercier qui y représenta les desseins, pour l'exécution desquelz il demandoit trois millions deux cens mil livres; à quoy lesd. sieurs députez déclarèrent qu'ilz n'avoient charge de contredire ou approuver les desseins dudit Le Mercier, mais qu'ilz pouvoient bien assurer le Conseil qu'ilz estoient inutiles, parce que la somme de deniers par luy demandée ne se pouvoit recouvrer dans la province. » (*Ibid.*, t. II, p. 40.)

Leur députation n'était que pour représenter au Conseil les devis des sieurs de Brosse et Le Redde, et le prier de lever les défenses portées dans son arrêt. Les devis furent mis entre les mains de M. de Boissise, conseiller d'Etat, qui les fit voir en plein Conseil; et six commissaires, et bon

nombre d'architectes furent consultés par eux. Il y eut partage sur ces devis : aussi fut-il décidé que l'affaire méritait bien d'être délibérée en plein conseil.

Cependant, à Rouen, dans une assemblée des Vingt-Quatre, on délibéra « s'il seroit expédient de bastir un pont de bois, attendant la construction d'un pont de pierre ; mais il fust de rechef arrêté qu'on repareroit le vieil pont, suivant le dessein du sieur de Brosse et ses associez. » (*Ibid.*, t. II, p. 41.)

Sur les instances de Loysel et de Le Clerc, une première fois, Louis XIII, par arrêt de son Conseil du 23 mars 1620, avait ordonné la construction d'un pont à Rouen, en chargeant les architectes de Caus et Le Mercier d'en déterminer l'emplacement (voir plus haut, p. 174). De plus, « Sa dicte Majesté, par autre arrest de son conseil, donné à Lunel, le 17 d'aoust 1622, ordonna de rechef ladite construction du pont et renvoya les propositions et offres dud. Loysel, arrest, devis et procès-verbaux par devers M. le duc de Longueville, gouverneur de lad. province, les sieurs premier président et procureur general du parlement et l'un des thresoriers de France aud. Rouen, pour faire publier et recepvoir les rabais des ouvrages dud. pont, en l'hostel commun de lad. ville, lesd. eschevins appelez et autres personnes du corps d'icelle. » (*Revue des Sociétés Savantes*, années 1870-1871, t. II, p. 241.)

Cette décision, favorable à Loysel, et une autre non moins favorable à Le Clerc, furent très désagréables aux échevins. Aussi, dix ans plus tard, les échevins s'en plainquirent-ils amèrement, lors de nouvelles instances auprès du Conseil du Roi. Dans un « bref estat » à l'adresse de ce dernier, ils font entendre ces plaintes à ce sujet : « entre temps, Loysel et Le Clerc ayant eu assez d'artifices pour s'approcher de quelques grands qui font plus de profession de favoriser et obliger que de pénétrer dans des propositions d'ouvrages, il s'expedia à leur recom-

mandation une commission du Conseil, par laquelle le roy, revoquant les arretz et le pouvoir qu'il avoit donné aud. eschevins pour l'admenagement et employ des deniers du pont, il establît commissaires souverains MM. les premiers presidens des compagnies souveraines avec M. le duc de Longueville; tellement que, par ce nouvel ordre, les eschevins et officiers de la ville ayans les mains liées, il ne leur demeura que le regret de voir le public privé d'un ouvrage si nécessaire. » (*Revue des Sociétés Savantes*, années 1870-1871, t. II, p. 244.)

Le duc de Longueville, avant de partir de Rouen; avisa les échevins « qu'il avoit commission du roy pour faire proclamer au rabaiz en l'hostel commun de ceste ville la construction du pont neuf de pierre et, les enchères retenues, renvoyer le tout au Conseil pour y procéder aux adjudications. » (*Comptes rendus des échevins*, t. II, p. 42.) Cette communication est postérieure à l'arrêt du Conseil du 17 août 1622.

La lutte ne tarda pas à éclater entre Loysel, Le Clerc et les échevins.

Le compte rendu par Hallé, sieur de Canteloy, à la date du 4 juillet 1623, en fournit un échantillon. Ce premier échevin vient de parler de la commission que le duc de Longueville avait reçue pour « faire proclamer au rabais la construction du pont neuf de pierre, » et il ajoute aussitôt : « Depuis, un nommé Le Clerc se présenta à l'entrée de notre bureau pour nous signifier une commission qu'il disoit avoir pour la construction du pont neuf de pierre, et bien que nous luy eussions déclaré que les formes ordinaires vouloient qu'il fist ceste (ci) au logis du procureur-syndic et non à noz personnes au bureau où nous estions à travailler aux affaires du roy et de la ville, néanmoins, il ne laissa, s'estant retiré, de faire un procès-verbal de prétendue rebellion que nous luy aurions deu faire, et ce, par le ministère du sergent Joachin, la maison duquel estoit soupçonnée de contagion; en quoy

faisant, il nous offénçoit grandement et nous jettoit en un extrême péril. » (*Ibid.*, t. II, p. 42.)

La résistance des échevins se prolongea pendant plus de neuf ans, à cause d'arrêts du Parlement, d'évocation au Conseil, et d'autres instances à Paris.

Nonobstant les supplications des échevins, les commissaires adjudgèrent la construction du pont neuf de pierre à Pierre Loysel, dont les pressantes démarches avaient été couronnées de succès, au grand déplaisir des échevins.

Voici le texte de cette adjudication :

« Bail et adjudication des ouvrages du pont de Rouen, fait à Pierre Loysel, sieur des Periers, le troisième mars mil six cens vingt cinq, à Rouen.

» Convient eriger et planter à travers ladicte rivière entre lesdictes cullées douze pilles qui auront chascunes dix-huit thoizes de longueur et trois et demie de largeur en fondation. L'une desquelles pilles sera tenue plus longue que les autres du costé de la mer, affin de faire un cul-de-lampe pour trouver place à y eriger un grand pied d'estal pour sur iceluy pied d'estal mettre la figure du roy à cheval, ainsi que est celle du roy sur le Pont-Neuf, à Paris. » (*Revue des Sociétés Savantes, ibid.*, t. II, p. 239.) Le prix convenu était de trois millions.

Les échevins en furent fort attristés, et le compte rendu de Nicolas Puchot, sieur de Malaunay, en témoigne, à la date du 4 juillet 1626. « Nous avons empesché, dit-il, à nostre possible, l'adjudication des ouvrages du pont, suivant les devis de Loysel, parce que nous prévoyons bien que le fondz ne s'en peut trouver qu'à la foule du peuple. Néanmoins, il a esté adjudgé audit Loysel par le prix de 3 millions de livres. Tout ce que nous avons peu a esté de faire noz remontrances devant Mgr de Longueville, présence de tous MM. les Commissaires et en demander acte, ce qui nous a esté accordé. » (*Comptes rendus des échevins*, t. II, p. 63.)

L'échevin rapporteur avait bien raison; car les fonds du

pont étaient, depuis longtemps, l'objet de perpétuels virements.

Un jour, ils sont employés à la démolition des fortifications de Quillebeuf (1622). Une autre fois, ils servent à combattre la peste qui sévissait grandement à Rouen. « Pour subvenir aux fraiz de lad. maladie contagieuse, dit cet échevin, MM. les administrateurs de l'Hostel-Dieu ont obtenu du roy 100,000 livres à prendre sur les deniers du pont, lesquelz leur ont esté actuellement payez (le compte rendu de Nicolas Puchot est du 4 juillet 1626). Oultre lesquelz 100,000 livres, ils ont encore obtenu deux années du courant de la ferme des 20 solz affectez à la construction dud. pont; et néanmoins : à la première occasion qui se présente, ilz prétendent tousjours charger la ville. » (*Ibid.*, t. II, p. 61.)

Bien rares sont les renseignements qui nous sont parvenus sur la construction de ce nouveau pont de pierre adjugée à Loysel et à Le Clerc, son principal associé, le 3 mars 1625, à Rouen même.

A peine était-elle commencée, que, le 26 septembre 1626, l'entrepreneur du pont de Rouen, qui demeurait au château du bout du pont (la Barbacane), donnait procuration à Jean Le Clerc, son associé pour cette construction, afin de sommer ses autres associés, demeurant à Paris, d'avoir à remplir les engagements auxquels ils étaient tenus à raison de ladite association.

En vue de se procurer les matériaux nécessaires, Loysel et ses associés parisiens ratifient la location faite le 2 octobre 1626, pour six ans, par leurs autres associés, Jean Le Clerc et Adrien Petit, d'une carrière de roc, près du pont de Tilly, appartenant à Louis de Tilly, châtelain de Blarru, près de Mantes (Seine-et-Oise), moyennant 140 livres par an. La ratification est du 24 octobre 1626. C'est de là que Loysel fit venir les matériaux qu'il amassa pour la construction du nouveau pont de pierre, dont il était adjudicataire et entrepreneur.

David Ferrand, dans *la Muse Normande*, s'est occupé d'un détail relatif à la construction de ce nouveau pont de pierre. Il en a fait l'objet de stances, en tête desquelles il a mis ce titre explicatif, quelque peu railleur :

Maints ingénieux désirant rebastir le pont de pierre de devant Roüen, firent un bastardel esperant faire un arche au fond de la rivière : mais ils y perdirent leur peine ; c'est pourquoy l'auteur en a fait la description.

Voici l'analyse de ces stances :

Gervais, tisserand, invite son compagnon Denis, purin comme lui, à venir voir avec lui « su grand bastardiau. » Il avait fait du bruit dans Rouen, et il avait été construit dans le voisinage de la Barbacane, où demeurait Loysel, l'adjudicataire et l'entrepreneur de la construction.

David Ferrand fait dire par Gervais à Denis, son sentiment sur ce fameux bastardeau :

« Ce z'embrancheux l'ont mis su le bord de la Saine ;
Y voudraient bien ennuit o mitan le plaquer ;
Y l'y prendrent hier tretous bien de la paine,
Mais iamais leu z'engins ne luy purent figuer. »

Leur premier insuccès avait amené un monde considérable sur le quai, et la manœuvre des cabestans est ainsi décrite :

« Iamais ne fut oûy vn aintel tintamarre,
Comme y faisaient tretous o tour leu tourniquets ;
Pour les faire trotter y criaient : barre, barre,
Pis ses bardeux tournest comme ses ptits roquets. »

Comme ces petits chiens mis dans une roue pour faire tourner la broche, et que La Fontaine a baptisés du nom de « Laridons. » (*Fables*, liv. VIII, F. 24, l'Education.)

« Checun mettait la main à ste grande machine. »

L'on tirait sur les câbles ; mais, au grand déplaisir de « ses biaux entrepreneurs, » plus effrayés que « des fon-

deux de cloques, » il fallut renoncer à mettre à l'eau le batardeau.

« Parquay no quittit tout iusques o l'endemain. » Enfin, on parvint à le mettre à flot.

« L'endemain o matin, y le mirent à nage,
Checun fit grand gouée en l'y veyant aller,
Et tel n'auet entré de trais jours en l'ourage,
Qui s'y mit desireux de s'en aller souper. »

(*La Muse Normande*, de David FERRAND, édition de M. A. Héron, t. I, pp. 48-50.)

Les travaux du nouveau pont de pierre avaient donc commencé sous de fâcheux auspices, en l'année 1627; et, plus tard, dans « les diverses prises que les échevins eurent avec les entrepreneurs du pont de pierre. » Le Clerc et Loysel réclamant plus d'argent qu'il ne leur en était dû, et ayant obtenu satisfaction des experts nommés par M. de Miromesnil, les échevins protestèrent. « Nous nous opposâmes à l'exécution de cest arrest de tout notre pouvoir, et remonstrâmes qu'ils méritoient plutôt punition pour avoir abusé le public en l'entreprise dud. pont neuf et avoir encombré la rivière par le batardeau qu'ils y ont jetté. » (*Comptes rendus des échevins de Rouen*, 5 juillet 1632; t. II, p. 97.)

C'est en 1632 que les échevins tiennent ce langage, et, un peu plus tard, le batardeau sera hors d'usage; on en refera un autre, mais si maladroitement, qu'on ne pourra s'en servir, et cela, par la faute des charpentiers. Cette déconvenue inspirera un chant royal à David Ferrand, dont voici la strophe relatant le fait :

Ch'est un malur quand, pensant faire une oque,
On fait un treu aussi grand qu'un boissel.
Les querpentiaux n'ont pas perdu au troque,
Quand, pensant faire un autre batardel,
En congnottant, ils ont fait un batel

.

Car asteurchy i'avon sus note quay
Le batardel réduit en cabotière.

(*La Muse Normande*, de David FERRAND, édition de M. Héron, t. II, p. 28.)

Dans le voisinage de la Barbacane et sur le quai, Loysel et ses associés avaient accumulé aussi les engins nécessaires pour les pilotis et la taille des pierres. Malgré cela, l'ouvrage n'avança pas vite : car, « en 1628, une seule pile du nouveau pont de pierre était faite, ou du moins commencée, et déjà on avait presque désespéré de voir ce travail achevé. » (*Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, t. VIII, p. 113.) La lenteur des travaux en faisait reculer le terme jusqu'à la fin du monde, au dire d'un contemporain, qui s'est fort intéressé aux ponts de Rouen, Hercule Grisel, dans ses *Fastes de Rouen*.

Aussi, « MM. les Commissaires députés par le roy, voyans que la construction dudit pont de pierre pourroit tirer à longueur à cause de la grandeur de l'entreprise, qui ne pouvoit estre si tost exécutée, prinrent résolution que, en attendant la perfection dudit pont de pierre, il seroit fait, pour la commodité publique, un pont de bateaux sur le travers de lad. rivière de Saine. » (*Ibid.*, t. VIII, p. 114.)

C'est à ces mêmes commissaires nommés par Louis XIII : le duc de Longueville, gouverneur de la Normandie, Alexandre de Faucon, sieur de Rys, François de Brétignières, procureur général, et l'un des Trésoriers de France, qu'est due l'adjudication du fameux pont de bateaux, destiné à tenir, désormais, une si grande place dans l'histoire de Rouen.

Elle fut faite à Jean Le Clerc, moyennant la somme de 100,000 livres, le 29 juin 1628; et elle lui avait été disputée par « Christophe Gamard, juré du roy, des œuvres de massonnerie à Paris, et Adrien Petit, qui avoient,

chacun particulièrement, mis audit greffe (de Rouen) des desseins, devis et modelles pour faire ledit pont de bateaux. » (*Bulletin de la Commission des Antiquités*, t. VIII, p. 114.)

Le Clerc était déjà adjudicataire du nouveau pont de pierre avec Loysel, et celui-ci désira, à son tour, être associé avec Le Clerc pour le pont de bateaux, parce que, disait-il : « Ladite adjudication du pont de bateaux à Le Clerc pourroit apporter quelque'incommodité au bail et adjudication faicte audit Loysel dudit pont de pierre, s'il n'estoit présent audit ouvrage dudit pont de bateaux, tant pour empescher qu'il ne soit placé en lieu où il puisse incommoder la situation dudit pont de pierre, que pour conserver les matériaux par luy et ses associés amassés pour la construction dudit pont de pierre. »

A la fin du contrat, Loysel a grand soin de déclarer « que l'acceptation qu'il a faicte de ladicte association en ladicte entreprise du pont de bateaux, n'a esté par luy faicte que suivant le désir desd. sieurs commissaires et pour n'empescher la commodité publique, que pour estre présent aud. ouvrage pour la conservation des mathéreaux estant sur les lieux appartenant à la Société de lad. entreprinse du pont de pierre, en attendant l'entreprinse et continuation d'icelle. » (*Bulletin de la Commission des Antiquités*, t. VIII, pp. 114-116.)

Le contrat fut signé à Rouen, en l'étude d'un notaire, le 31 juillet 1628.

On y voit qu'en 1628, au 31 juillet, c'est-à-dire trois ans et cinq mois après l'adjudication du pont de pierre à Loysel, il n'y avait encore qu'une seule pile de faite, et que l'entreprise était suspendue, puisqu'on parle de « la continuation d'icelle. »

L'entreprise du pont de bateaux marcha plus vite. Le contrat avait été signé le 29 juin 1628; et, le 23 septembre suivant, « Jean Le Clerc, adjudicataire des ouvrages du pont de bateaux, reconnaissait avoir reçu de Vincent

Asselin, ci-devant receveur des deniers communs de la ville de Rouen, la somme de 10,000 l. t. pour ce travail. » Est-ce une avance, est-ce pour mise en train de la besogne ? Nous n'en savons rien ; mais il est sûr qu'on s'occupait fort du pont de bateaux.

L'emplacement choisi par Le Clerc fut presque en face la rue du Bac, à environ 80 mètres en amont du pont de Mathilde, ce qui prouve que la pile unique du pont de pierre de Loysel fut jetée entre ces points.

Le Clerc mit plus d'activité dans sa besogne que Loysel dans la sienne : car, en 1629, un chant royal de David Ferrand prouve que le pont de bois était fort avancé, et que chacun « parlait du bruit civil. » L'auteur met en scène un batelier, qu'il appelle Crespin :

« Le gro Pierrot, le fieux à Galumelle,
 Ly dit : « Crespin, eh bien quelle nouuelle ?
 » No fet un pont dessus le grand flacquet ;
 » Y vo faudra pousser à la broûette,
 » Et sur les quaiz chanter aueu regret ;
 » *Adieu bastiaux, basteliers et barguettes.* »

Le refrain de ce chant royal, ou ligne palinodiale ou palinodique, est un souvenir évident du proverbe : *Adieu paniers, vendanges sont faites*. C'est aujourd'hui encore une façon spirituelle de dire qu'il n'est plus temps de faire une chose, que la saison en est passée. Tel devait être le sort des deux grands bacs destinés à passer les objets encombrants, et puis des petits bateaux, des barques et des gondoles, comme on en a vu jusqu'en ces derniers temps, à la cale Saint-Éloi, pour faire passer les personnes d'une rive de la Seine à l'autre. Bateaux et bateliers devenaient inutiles par l'établissement d'un pont de bois.

Crespin se console à moitié, en disant que le pont :

« Sera mieux que le bastardel,
 Qu'est imparfait comme vne tour Babel. »

Mais il n'est pas encore fait, et il y a bien des gens qui ne font pas grand cas de cette nouvelle invention :

« Il y en a, su ma fay, pu de mille
 Dans su Roüen qu'en disent leur ratel (1),
 Et qui de cha o quemun tant vtile
 Font mains d'estat que la boz d'un putel,
 D'un os en chiffre o de queue coipel.
 Quar, disent y (aga tieñ) (2), mais qui gelle
 Et que la glace à l'entour s'amouchelle,
 No le verra aller o hariplet,
 Aueu se z'ais, ses pilots et ses flette.
 Ne dis pu donc; que tu ne le vais fet :
 A Dieu, bastiaux, basteliers et barguettes: »

Crespin ne se trompait pas sur la destruction du nouveau pont par les glaces, non plus que sur l'époque de l'achèvement du pont, qui le condamnera à « faire gille, » c'est-à-dire à « s'enfuir, à se retirer en hâte, » parce qu'il ne faudra plus de barques pour passer l'eau.

« De vray, Pierrot, lors que ie feron gille,
 Ce ne sera putost qu'o renouuel,
 Que ie verron hommes, fames et fille,
 Dehors su pont, aller en un mouchel
 Terquer les matte aueu le cheminel (3). »

Le pont ayant été inauguré en février 1630, ce passage prouve que le chant royal de David Ferrand fut composé en 1629, et qu'il songeait au « renouveau, » au printemps de 1630.

L'adjudicataire, Jean Le Clerc, pressa vivement la besogne; et, dans un autre chant royal, où deux vigneron,

(1) *Dire son ratel* ou *sa ratelée*, c'est dire librement tout ce qu'on sait, tout ce qu'on pense de quelqu'un ou de quelque chose.

(2) « Vois un peu, regarde; » en latin *vide*.

(3) *La Muse Normande*, de David FERRAND, édit. de M. Héron, t. I, pp. 94-95.

Tassin et Colas, sont présentés dialoguant entre eux
Tassin lui dit :

« Et quand l'estets aueu ta compagnie
Dans su Roüan, vi tu pas, ie te prie,
Chets querpentiés suant d'enhän entr'eux
A faire vn pont de bastiaux et de planche,
Por en tout temps rendre calamiteux
Les vigneron pourès dans l'abondanche. »

(*La Muse Normande*, t. I, p. 124.)

On fit si bien « le talu comme vn triangle estret, » on disposa si bien « ses bastiaux arangiez file à file, » et les pilotis, et les tabliers et les autres pièces de charpente, que le pont de bois était terminé au début de l'année 1630. On voit, en effet, que « le pont de bateaux reçut la bénédiction solennelle le 9 février 1630. »

De plus, il est certain que « des dispositions furent prises, pour y faire passer, à la file, de grands bateaux chargés de vins qui descendaient le fleuve et se rendaient au quai d'aval, pour la foire de la Chandeleur. » (*Histoire de Rouen*, par N. Periaux, p. 429.) Ces vins en tonneau appartenaient à quelques-uns de ceux dont David Ferrand plaidait la cause, dans le chant royal qui a fourni le couplet cité ci-dessus, et relatif au travail du pont, avec ce titre explicatif :

« Les vigneron se complaignent en une année ou il est abondance de vins, à cause du nombre des subsides qu'ils payent, et n'ont presque rien de leur vin, estant à Rouen pour leur nourrir le reste de l'année (1). »

(1) « Une adjudication fut faite au Conseil (du roi) à un nommé Dupuys, de plusieurs fermes entre lesquelles estoit un droit nouveau de 45 sols pour muy de vin descendant en ceste ville par la rivière. » (*Comptes rendus des échevins de Rouen*, t. II, p. 93.) Rapport de 1632-1635. Le bail de Dupuis fut transporté, le 19 mars 1633, à Pierre Mortier; p. 94.

Voilà le pont de bateaux terminé en 1630, pour la plus grande commodité de la ville; mais l'Administration, qui n'en avait pas vu d'un bon œil l'adjudication à Jean Le Clerc, fit ses réserves. « Le 15 avril 1631, la ville, attendu qu'elle n'avait pas consenti à la construction du pont de bateaux, déclarait ne pas se charger de son aménagement, pour ne pas ratifier ce qui avait été fait par les entrepreneurs. Le 13 septembre de la même année, elle revenait sur cette délibération, après examen des travaux, protestation d'irresponsabilité à raison des ruines causées par les glaces ou le temps. » (*Comptes rendus des échevins de Rouen*, t. II, note de la page 82.) C'était en vue de l'avenir : car les glaces, dont tout Rouen redoutait l'action sur le pont de bois, comme on l'a vu dans le chant royal de David Ferrand, n'avaient pas encore endommagé le pont. Mais cela ne devait pas tarder.

Bientôt la ville changea de sentiments au sujet du nouveau pont; puisque le 5 juillet 1632, Nicolas Pouchet, premier échevin, dans son rapport, qui va de 1629 à 1632, signale, avec plaisir, « le retour de l'aménagement de ce *bel ouvrage du pont de bateaux* entre les mains de la ville, apres en avoir esté tiré prez de dix années. » (*Ibidem*, p. 82.) Il leur avait été retiré le 17 août 1622 (1).

Le nouveau pont, objet de légères contestations entre les échevins et les entrepreneurs, allait bientôt être endommagé par les glaces.

Le 4 février 1634, les échevins réunissent le Conseil, « pour représenter ce qui s'est passé, tant le jour d'hier que ce jourd'hui, pour la conservation du pont de bateaux contre les efforts des glaces qu'on prévoit devoir arriver lors du dégel, mais pour conserver plusieurs bateaux qui sont au-dessus dud. pont contre l'effort desd. glaces. » Les précautions furent inutiles, et, le 6 février, les échevins exposaient « les inconvénients arrivés au pont de

(1) Voir plus haut, p. 178.

bateaux par une *desserre des glaces*. » (*Inventaire sommaire des Archives communales antérieures à 1790*. — Ville de Rouen, t. I. Délibérations, série A, p. 310). La « *desserre* » est ce qui s'appellera plus tard la « *débâcle* » des glaces.

On s'empresse de remédier au mal en s'adressant aux gens compétents.

On trouve, en effet, dans les délibérations de la ville, à la date du 6 juin 1634 : « Dessins et modèles dressés pour la *réédification du pont de bateaux* par le sieur Camus et par le sieur Pierre Le Sansonois et ses associés, Experts présents : Pierre du Moustier, Pierre Le Sansonois, Antoine Le Vert, Jacques Le Ménager, Nicol. Jouachim, Pierre Hardouin, Noël d'Yvetot et Jacques Gravois. — Le 12 juin on adopte les dessins des piles proposés par Pierre Le Sansonois. » (*Inventaire sommaire des Archives communales*, par M. Ch. de Beaurepaire, t. I, p. 312.)

Le travail fut exécuté, mais il fut impuissant pour conjurer une nouvelle catastrophe autrement grave.

Le compte rendu de Guillaume Liesse, ancien conseiller et premier échevin, fait le 4 juillet 1635, au conseil des Vingt-Quatre, en fournit la preuve. Voici le passage en entier :

« Les ouvrages dont nous avons fait fortifier le pont de bateaux contre l'effort des glaces nous faisaient espérer sa conservation bien plus longue qu'elle n'a été; mais le temps envieux des plus beaux desseins nous a fait esprouver que ce luy sont autant de subjects pour nous marquer ses rigueurs et sa tyrannie. Les festes de Noel dernier (celle de 1634), le froid fut si aspre et si violent que la rivière se trouva prise en une nuit; nous mandasmes incontinent quantité d'experts pour apporter du remède aux inconvéniens que nous prevoyions pouvoir arriver audit pont, lesquels ayant tous conclu qu'il estoit nécessaire de desmonter les bateaux de l'ouverture ordinaire pour donner un plus grand cours aux glaces lorsque

le dégel arriveroit, et MM. les Vingt-Quatre ayant approuvé cest advis, nous le fismes exécuter si heureusement que les glaces s'escoulèrent avec peu de dommage. A peine jouissions-nous de ce calme, que le froid recommençant bien plus et plus rigoureux que devant, la rivière fut de rechef couverte de glaces beaucoup plus fortes et plus épaisses que les premières, ce qui nous estonna extrêmement, n'estant point de mémoire d'homme que la rivière eust esté prise deux fois dans un mesme hyver; nous recourusmes de rechef aux experts et consultaâmes avec Messieurs les Vingt-Quatre des moyens de garantir le pont de ces seconds accidens; suivant leur advis, nous taschasmes de le raffermir par des chables qui furent d'un bout attachez aux palées (1), et de l'autre à de gros arbres de l'isle Amette (2), nous fismes retenir les basteaux à leurs palées, avec des chaisnes de fer; nous fismes desmonter les basteaux de l'ouverture et, prevoyant la descente des glaces plus impétueuse, nous en fismes encore desmonter trois du mesme costé pour leur donner une plus grande évacuation; bref, nous y apportasmes tout ce que l'esprit des plus habiles nous pust fournir d'inventions, pour préserver le pont des ruines dont il estoit menacé: mais, nonobstant tous ces soings et travaux, la violence des glaces fut si grande qu'elle mist en pièces ce bel ouvrage, dont nous eusmes un très sensible desplaisir. » (*Comptes rendus des échevins de Rouen*, t. II, pp. 100-101.)

Ce désastre eut lieu le 9 février 1635, et la cause en fut que tous les bateaux de ce pont de bois étaient enchaînés l'un à l'autre, comme nous l'apprend Grisel. Les échevins, sans perdre courage, s'occupèrent immédiatement de la

(1) Rang de pieux fiché profondément en terre suivant le fil de l'eau, et qui sert de pile pour porter les poutres d'un pont de bois.

(2) L'île Lacroix, aujourd'hui.

reconstruction du pont de bateaux, ce que l'échevin constate en ces termes : « Ce débris nous faisant ressentir la grandeur de la perte que nous avons faite, nous fist aussi rechercher les moyens de la réparer ; nous en fismes dresser quelques devis qui furent dès lors trouvés si faciles que nous eussions aussy tost fait mettre la hache au bois, si le manque de deniers ne nous eust arrestez. » (*Comptes rendus des échevins de Rouen*, t. II, p. 101.)

Le système de construction fut changé, les bateaux étant isolés, et une ouverture ménagée pour la navigation.

On trouva cependant de l'argent pour le reconstruire : mais les glaces le démolirent de nouveau, et, en 1642, le désastre fut même plus considérable encore qu'en 1635, comme on le voit par le compte rendu du premier échevin Pouchet, à la date du 3 janvier 1643.

Les Rouennais n'en durent être qu'à moitié surpris, avertis qu'ils étaient par des gens compétents, et par leur sentiment personnel comme on l'a vu plus haut (1).

Après toutes les débâcles de glace un peu considérables, il faudra réparer les bateaux du pont, et plus souvent encore les remplacer. Les comptes rendus des échevins portent, en 1643, quatre bateaux. En 1647, ils disent : « Nous avons fait faire onze bateaux neufs au pont et fait réédifier le plancher d'iceluy, avec les ponts roulans, ponts dormans et corridors, et fait mettre en tel estat qu'il est autant raisonnablement bien qu'il se peut. » (*Ibid.*, t. II, p. 173.) Malgré cela, en 1656, le compte rendu dit : « Nous avons réédifié, s'il faut ainsy dire, nostre pont plustost que réparé, y ayant mis six ou sept batteaux neufs, laquelle construction s'est montée à plus de 40,000 livres pour la première fois seulement. » (*Ibidem.*, t. II, p. 135.) En 1659, nouvelles peines et nouveaux frais pour ce pont de bateaux. « Nous pouvons dire sans vanité

(1) Voir p. 187.

que si nous eussions une fois manqué seulement d'un jour à le démonter, il ne nous resteroit maintenant que la mémoire de l'avoir vu. » (*Ibid.*, t. II, p. 223.) En 1686, on reconnaît « la dernière nécessité d'y mettre sept bateaux neufs. » (*Ibid.*, t. II, p. 268.) Voilà pour le ^{xviii} siècle.

Dans le ^{xviii} siècle, en 1701, une partie des bateaux qui le soutiennent coulent à fond et plusieurs sont perdus. » (*Ibid.*, t. II, p. 275.) M. Periaux nous apprend que le pont n'exigea pas moins de réparations, pour les bateaux et l'entretien du reste, aux années 1709, 1741, 1754, 1777, 1799 ; de sorte qu'on peut dire que ce pont de bateaux fut renouvelé quatre ou cinq fois, au moins, depuis que Le Clerc l'eut construit pour la première fois. Etait-il bien fondé à dire de son œuvre : « qu'il avoit entrepris et exécuté ce pont de bateaux sy heureusement par des inventions dignes d'admiration, que cest ouvrage porte le titre du plus beau et du plus artiste pont de l'Europe ? » (*Brief Estat mis par devant le Conseil du roy.*) Les faits ont prouvé qu'un peu plus de modestie n'aurait pas été hors de saison.

Vous voyez, Messieurs, que de peines, que de soins, que de projets il a fallu pour remplacer le vieux pont de Mathilde, quand il eut été hors d'usage, après avoir servi pendant des siècles. Bien grand est le nombre des personnes qui s'en sont occupées, à Rouen et à Paris (1), et que

(1) Ainsi, en 1688, Fremin, président au Bureau des Finances, visita notre « commencement de pont » de pierre. La difficulté de l'entreprise lui fit douter que la marée eût toujours remonté jusqu'à Rouen. Il pratiqua divers sondages, et ne trouva que six mètres d'eau près de l'île. « Mon opération, vue de beaucoup de gens, les inquiéta, ajoute-t-il. En descendant du bateau, ils me vinrent regarder au nez, ils me suivirent dans mon auberge, ils s'enquirent qui j'étais. Instruits de mon nom et de ma condition, il en vint quelques-uns me demander si je venais pour faire bâtir un pont ? Je leur répondis que non, mais que

de projets divers ont été mis en avant, pour la réparation du pont de Mathilde, pour la reconstruction d'un nouveau pont de pierre, enfin pour celle d'un pont de bateaux, baptisé du nom de pont provisoire, et qui devint le pont définitif de Rouen pendant près de deux siècles.

De cette longue étude sur un point fort restreint de notre histoire locale, et pour laquelle je vous demande grâce, ressortent deux vérités, avec la dernière évidence. L'une, que vos publications servent à porter la lumière sur les points les plus obscurs de cette histoire; l'autre, que rien, chez nous, n'a chance de durer autant que le provisoire, qu'il s'agisse des ponts ou de toute autre chose.

La Commission remercie M. Bouquet de son long et intéressant mémoire, qui comble une importante lacune dans l'histoire du vieux Rouen.

M. P. Baudry rappelle que l'un des épisodes les plus célèbres de la Révolution se rattache à la réputation, plus ou moins justifiée, du peu de solidité du pont de bateaux. En effet, la tante de Charlotte Corday qui l'accompagnait dans son voyage à Paris, n'osa franchir le pont, et donna ainsi le temps à sa nièce d'arriver seule dans la capitale et d'y assassiner Marat.

Une autre réputation de ce pont, ajoute M. Bouquet, était d'avoir coûté des sommes énormes. Car on cite à ce sujet cette exclamation de Louis XV : « Est-ce que tous les pavés en sont d'or ? »

j'avais voulu voir si l'on en pouvait bâtir un... J'en demeurai là. Sa construction ne serait pas difficile, ni la dépense excessive. » (*Mémoires critiques d'architecture*, pp. 295-296. Paris, 1702; anonyme.) Jusqu'à la page 315, Fremin énonce sur ce travail de savantes considérations qui semblent judicieuses; mais il y a loin des théories, mêmes les mieux étudiées, à leur mise en œuvre. (*Note du secrétaire.*)

La Champmeslé. — Projet d'inscription commémorative. — M. le Président a reçu, le 24 avril dernier, une lettre de M. Noury, professeur libre, qui propose de mentionner les débuts de Marie Desmares (dite plus tard la Champmeslé), dans l'inscription qui doit rappeler, sur l'emplacement de l'ancien « jeu de paume des Braques, » le séjour qu'y fit, en 1658, Molière avec sa troupe.

M. Bouquet explique que c'est à son initiative qu'est dû le projet d'inscription pour le jeu de paume, auquel M. Noury suggère une addition. La Commission hésite à énoncer un avis sur une question qui sort de ses attributions ordinaires. M. Pelay fait néanmoins observer que la Champmeslé est née à Rouen, et M. Bouquet ajoute qu'elle concourut pour beaucoup à la juste estime dont le public entoura les tragédies de Racine. M. Le Breton, qui a pu entendre les artistes des principales scènes de l'Europe, est convaincu que, dans l'interprétation des œuvres dramatiques, la France a conservé une place distinguée, sinon prééminente.

La présence et les débuts de la Champmeslé au jeu de paume étaient jusqu'alors inconnus et devront être bien établis par M. Noury, pour que sa motion soit prise en considération ; c'est à quoi la Société d'Emulation saura pourvoir.

Rouen. — Quartier de la Grosse-Horloge ou des Juifs. — Divers membres rappellent plusieurs constructions remarquables reconnues dans cette partie de la ville, et les boulets en pierre exhumés des fondations de la Banque rouennaise, où était anciennement l'arsenal de Rouen.

M. Ch. de Beaurepaire fait alors la communication suivante :

NOTICE SUR LE CLOS AUX JUIFS

Pendant longtemps les Juifs occupèrent à Rouen un vaste terrain, formant un carré long, dont nous donne une idée assez exacte la superficie sur laquelle s'étend actuellement le Palais de Justice. Il est à remarquer que, contrairement à ce qu'on observe ailleurs (1), ils étaient là, non dans un misérable faubourg, mais dans un quartier des plus avantageusement situés, à quelques pas de l'hôtel-de-ville, tout près des églises de Saint-Jean, de Saint-Lô et de Notre-Dame-de-la-Ronde. Peut-être convient-il d'expliquer cette particularité, en admettant que leur établissement était antérieur à l'époque où notre ville s'étendit au-delà de sa première enceinte, laquelle suivait, comme on sait, la rue dite aujourd'hui des Fossés-Louis-VIII, les rues Percière et Massacre. Il est permis de supposer qu'à cette époque éloignée, le terrain en question était considéré comme situé au bout de la ville. Primitivement, était-il clos de murs qui l'isolassent des autres habitations ? Une épaisse muraille qu'on a pu voir, il y a peu de mois, derrière la maison nouvellement construite pour M. Motte, avoué, me porterait à le croire (2) ; mais je suis loin de vouloir rien affirmer à cet égard. Je ne saurais dire non plus si les Juifs étaient propriétaires de toutes les maisons qui donnaient sur leur clos et bordaient les rues aux Juifs, Boudin, Saint-Lô, ou tout simplement des boutiques et des maisons construites sur ce terrain, où il faut voir une sorte de marché, les Juifs étant, à cette

(1) Je ne vois pas cependant qu'à Dieppe, à Fécamp, à Harfleur, etc., les Juifs fussent écartés du centre de la ville.

(2) Mention d'une maison « dessus la porte de la rue as Gyeus, » dans un acte du 19 avril 1341. (*Cartul. de la Cathédrale*, no 8, fo 28).

époque, tous des commerçants. La seconde hypothèse me paraît la plus probable, d'après le prix relativement faible pour lequel leurs immeubles furent aliénés.

Au mois de février 1307 (v. s.), en effet, les Juifs ayant été chassés de France, le Roi, après les enchères et les publications d'usage, adjugea à la ville de Rouen, moyennant une rente de 300 livres de petits tournois, « les maisons, jardins, cimetières, biens et possessions quelconques immeubles, qu'ils avoient, à Rouen, en la ville et en la banlieue, au temps que lesdits Juifs il avoit fait des-chasser de son royaume (1) ».

Saint Louis avait aliéné à la ville de Rouen les halles de la Vieille-Tour, pour une rente de 3,000 livres. La différence dans les prix, comme on le voit, est considérable.

Le clos aux Juifs paraît être resté sans destination jusqu'en 1429, que l'on y transféra le marché aux herbes et aux volailles, qui se tenait à l'aitre de la cathédrale.

Aujourd'hui, un nom de rue est le seul souvenir apparent qui reste des anciens habitants de ce quartier.

Il y a quelques années, lorsqu'on démolit la maison n° 55 de la rue aux Juifs, on put voir, pendant plusieurs jours, une construction souterraine en bons matériaux, éclairée du côté du midi par une fenêtre grillée de barres de fer. L'appareil des murs et plus encore la hauteur de ce caveau présentaient quelque chose d'extraordinaire, et c'est un sujet de regret pour moi qu'on n'en ait point relevé exactement les dimensions, qu'on n'en ait point pris un dessin pour l'album de la Commission des Antiquités du département.

Sans aucun doute, c'est à cette maison que se rapporte ce passage de la légende du deuxième plan de la ville de Rouen, de M. Rondeaux de Sétry, plan qui est inséré à

(1) M. Chérueil, *Histoire de la Commune de Rouen*, t. I, 204, 311.

la suite du procès de Jeanne d'Arc, dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, III, p. 597.

« *La Synagogue des Juifs*. — Elle se voit encore à l'entrée de la rue aux Juifs, à droite en revenant du Marché Neuf (aujourd'hui la place Verdrel). C'est un grand pavillon de pierre presque carré, qui a deux étages voûtés, dont l'intérieur est un demi-souterrain de 19 pieds d'élévation. » Il semblerait, d'après cette indication, que cette maison fût celle qui faisait l'angle de la rue aux Juifs et de la rue Massacre. Mais je pense que cette indication, qui ne pouvait induire personne en erreur, dans le temps où la maison subsistait en son entier, doit être remplacée, pour plus d'exactitude, par celle-ci, *vers l'entrée*, et qu'en réalité, la synagogue était la troisième maison à partir de la rue Massacre. Aujourd'hui c'est la deuxième, les deux premières ayant été réunies en une seule peu de temps avant la Révolution. Elle appartenait, comme les maisons qui lui sont contigües, à l'église de Notre-Dame-de-la-Ronde.

On gardait le souvenir de la synagogue, sans savoir précisément où la placer. La deuxième maison sur la rue aux Juifs, à partir de la rue Massacre, baillée par le Chapitre de Notre-Dame-de-la-Ronde à M. Vasseur, le 4 janvier 1781, est désignée comme bornée au levant par la Synagogue. Pour le rédacteur de ce bail, la Synagogue était donc bien la troisième maison de la rue aux Juifs. Mais, dans un bail emphytéotique, fait le 17 décembre 1782, d'un tènement de trois maisons, deux sur le devant de la rue (la rue aux Juifs), les deux premières à partir de la rue Massacre, et l'autre sur le derrière, occupées par les sieurs Le Cap, Pellerin et la veuve Caban; il est question d'une allée conduisant à un puits qui est dans la muraille de la maison de derrière, appelée la Synagogue. D'après cette énonciation, la Synagogue n'aurait donc pas donné directement sur la rue, et elle eût été comprise entre la rue aux Juifs et la rue Neuve-

Massacre, dans l'angle formé par les rues aux Juifs et Massacre.

Si l'on en croit M. De la Quérière, à l'époque où il rédigeait sa *Description des maisons de Rouen*, on apercevait encore sur les murs de cette maison quelques traces de peintures à fresque, échappées aux ravages du temps.

Il n'est pas douteux cependant que cette maison n'eût subi de grandes modifications, depuis le temps où M. Rondeaux de Sétry communiqua son plan à Laverdy.

Un peu plus loin, toujours dans la même rue, en se dirigeant vers la rue du Bec, il y avait une maison qui aurait servi d'école aux Juifs, d'après un témoignage du ^{xv}e siècle, que je me rappelle avoir vu, mais que je n'ai pu retrouver.

Quant au cimetière des Juifs, il était situé en dehors de la ville, du côté du cimetière Saint-Maur, et désigné sous le nom de Mont-aux-Juifs.

Un acte de 1467 (1), cité par M. Periaux, relatif à la vente d'une maison bornée par la rue Saint-Maur et par la rue tendant de la rue Saint-Maur à la porte Bouvreuil, et, d'autre côté, par le clos aux Juifs, nous oblige à fixer l'emplacement de ce cimetière dans l'angle formé par la rue Saint-Maur et la rue Porcherie, qui porte aujourd'hui le nom de rue Pouchet, du côté du Mont-aux-Malades (2).

Cette terre du Mont-aux-Juifs appartenant à la Ville (3), en vertu de l'aliénation de 1307, désignée comme aboutissant à la rue Saint-Nicolas-de-Beauvoir (c'est la rue

(1) *Dictionnaire indicateur des rues et places de Rouen*, p. 377.

(2) Les rues de Blainville et de Campulley ont été ouvertes récemment.

(3) Cette terre est mentionnée dans un état du domaine de Rouen, du ^{xiii}e siècle, conservé à la Bibliothèque de cette ville. « Du cimetiere as Juieulz. » — Richard de Monte Judæorum, mentionné dans une charte de 1246; *Mons Judæorum*, mars 1256 (v. s.). — Arch. de la S.-Inf., F. du Chapitre, Clerc de ville. Saint-Jean.

Saint-Maur) et à la terre des religieux du Mont-aux-Malades, fut baillée à ferme, pour neuf ans, moyennant 9 livres par an, juin 1362 (Tab. de Rouen, reg. 8, f° 167); pour six ans, moyennant 100 sous par an, en 1364 (*Ibid.*, reg. 2, f° 5 v°).

Ce serait une erreur de croire qu'à partir de 1307 il n'y ait plus eu de société juive à Rouen. Il n'en faut pour preuve qu'un rôle d'une amende de 150 l. t., à laquelle avaient été condamnés en 1380, Lyon de Maisy, Hacquin Miron, Joseph de Potdeval, Simon d'Espaigue, Joseph de Reydet, Jacob de Corneillon, Mousse Havet, juifs demeurant à Rouen, pour avoir transgressé leurs privilèges (1).

L'abbé Marc d'Argent. — Projet d'inscription. — Par sa lettre en date d'hier, et reçue au cours de la séance, M. de la Bunodière, maire de Quincampoix et conseiller d'arrondissement, soumet à la Commission une demande de subvention pour faire graver et placer dans l'église de Quincampoix une inscription commémorative de l'abbé Jean Roussel, dit Marc d'Argent, qui a fait bâtir Saint-Ouen, et est né dans cette commune. La municipalité ne serait pas éloignée de concourir à l'entreprise, dont les termes et le devis ne sont pas encore fixés.

M. de Glanville regrette, à cette occasion, la disparition d'un mémorial semblable qui se lisait autrefois dans l'église Saint-Ouen.

L'abbé Cochet, comme l'expose M. l'abbé Tougard, a bien souvent pris l'initiative de mesures analogues. Il se bornait à faire dresser une estimation de la dépense qu'il présentait à l'autorité départementale, avec

(1) Arch. de la S.-Inf. Nouvelles acquisitions.

le texte de l'inscription, et accompagnait le tout d'un rapport insistant sur la convenance du souvenir à perpétuer.

La Commission, qui d'ailleurs ne dispose d'aucun crédit, estime qu'il y a lieu, en effet, de suivre l'affaire par la voie administrative. Elle ne saurait voir qu'avec plaisir raviver à Quincampoix la grande mémoire de Marc d'Argent, s'il est d'ailleurs bien avéré que cette paroisse lui a donné le jour.

Greny. — Cachette monétaire du XV^e siècle. —

Au commencement du mois d'avril, M. Gouellain a appelé l'attention du secrétaire sur un petit trésor découvert dans le cimetière de cette commune. L'abbé Tougard écrivit sans retard à deux curés du voisinage.

On s'est préoccupé dans le pays de la valeur commerciale de la découverte, et le maire de Greny a remis à M. le sous-préfet de Dieppe l'unique pièce d'or fournie par la trouvaille, ainsi que l'un des *blancs* d'argent qu'on y a recueillis au nombre d'environ 110.

Notre confrère, M. Milet, dont la sollicitude mise en éveil avait écrit au maire de Greny, a eu communication de ces deux échantillons, qui appartiennent à des types bien connus. Il ne lui restait qu'un point à éclaircir, à savoir si toutes ces pièces sortaient d'un même atelier.

La Commission va pouvoir en juger séance tenante, grâce à l'obligeance de M. de Badereau, maire de Saint-Quentin, qui a bien voulu, le 24 avril, confier au secrétaire les dix pièces déposées sur le bureau. M. Gouellain, qui en a eu la primeur, estime que les pièces appartiennent à la même fabrication, et leur poids étant de 3 grammes 20, la valeur intrinsèque en

est à peu près insignifiante, puisque ces *grands blancs d'argent* (28 mill. de diamètre) sont saucés.

Selon M. Drouet, cette monnaie d'Henri VI, fort connue, est beaucoup plus belle que celle d'Henri V, dont le principal intérêt consiste dans sa rareté extrême.

A cette occasion, M. G. Le Breton annonce qu'après bien des négociations, il a pu enfin faire entrer dans les vitrines du musée le salut d'or acheté pour le département (*Bulletin*, VIII, 141).

Chapelle Saint-Julien. — A la fin d'avril dernier, l'un des vicaires du Petit-Quevilly a de nouveau appelé l'attention de l'abbé Tougard sur l'état vraiment affligeant de délabrement de ce remarquable monument historique.

Il paraît que le personnel de l'hospice aurait volontiers pris l'initiative des dépenses les plus urgentes, mais se trouve arrêté par la crainte d'un blâme à encourir de l'administration supérieure.

M. le Conservateur du Musée a fortement recommandé ce monument, précieux surtout par ses peintures, à la direction des Beaux-Arts. Son appel a été entendu. De son côté, M. le Préfet, sollicité à son tour en faveur de cette restauration si désirable, a bien voulu promettre environ la moitié des premiers frais, soit 500 francs. Ici encore, les vœux de la Commission sont donc bien près de recevoir satisfaction.

Croix sculptée en bois. — M. l'abbé Tougard place sous les yeux de ses collègues une croix sculptée, retrouvée la veille au fond d'une armoire du petit séminaire.

Le crucifiement, qui en occupe le centre, est accompagné aux quatre côtés de scènes diverses. Cette croix mesure 90×128 millim., la largeur des deux croisillons étant de 32 millim.

La Commission n'hésite pas à y reconnaître une œuvre russe. M. G. Le Breton la ferait volontiers remonter au xvii^e siècle, bien que ces sortes de petits monuments ne puissent être datés sûrement, car il s'en fabrique encore de nos jours, d'après ces anciens types. Tel a été aussi le sentiment de M. Gouellain.

A quatre heures et demie, la séance est levée.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 21 JUILLET 1892

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Membres présents : MM. Adeline, P. Baudry, Bouquet, Drouet, Félix, Garreta, Lormier, Pelay, de la Serre, de Vesly et l'abbé Tougard. — M. V. Quesné est introduit en séance par M. de Vesly.

La lecture du procès-verbal de la dernière séance ne donne lieu qu'à une ou deux remarques. Mais M. Garreta en prend occasion d'annoncer que M. Sauvageot se propose de rétablir l'écusson des Le Roux sur la porte d'entrée de l'hôtel du Bourgtheroulde, où la Révolution l'a gratté. Les armoiries ont été en outre retrouvées sur la muraille de la cour intérieure.

Correspondance imprimée. — Abondante et variée, elle comprend : *Société des Antiquaires de la Morinie* : chartes de Saint-Bertin, par le chan. Haigueré, vol. III, feuilles 1-5 ; 1892, in-4° ; — idem, *Bulletin*, n° 161 ; — *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, vol. XVIII ; 1891 ; — *Mém. de la Soc. d'Émulation d'Abbeville*, vol. XVIII ; 1892 ; — idem, *Bulletin*, 1891, 4 ; 1892, 1 ; — *Société archéol. de Bordeaux*, vol. XV, 3-4 ; XVI, 1-2 ; — *Recueil des Travaux de la Société de l'Eure* ; 1889 et 1890 ; 1 vol. ; — *Académie des Sciences... de Besançon*, 1891 ; — *Bulletin histor. et philologique*

du Comité des travaux histor., 1891, fasc. 4; — *Bulletin de la Soc. hist. et archéol. de Langres*, n° 48; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 93; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1892, 1; — *Cegiha Language* by J.-O. Dorsey; Washington, 1891; — *Bibliography of the Algonquian Languages*, by J.-C. Pilling; Washington, 1891; — *Smithsonian Report*, 1890; — *Idem, National Museum*, 1887; — *Notes... sur la ville de la Tour-de-Peilz* (Suisse), par A. Naef, 1892; hommage de l'auteur (1).

Rouen. — Antiquités gallo-romaines. — M. Garreta a la parole pour exposer à la Compagnie les résultats d'une importante découverte, dont les principales pièces, déposées sur le bureau, n'ont été sauvées que grâce à sa vigilante sollicitude. Elles ont été offertes au Musée départemental par M. le Maire de Rouen. Le conservateur, notre collègue M. G. Le Breton (retenu au lit par un accident à la jambe), en les communiquant à la Commission, les date du ⁱⁱe ou du ⁱⁱⁱe siècle.

La trouvaille est due à la Compagnie d'Électricité qui, par ses travaux dans l'ancienne église de Saint-Cande-le-Jeune, a exhumé ces débris, en face le n° 4 de la rue aux Ours. Le sol, jusqu'alors inexploré à ce qu'il semble, renfermait une maison gallo-romaine, une sépulture en plâtre coulé, au milieu duquel gisaient la plupart des objets recueillis, au nombre d'une vingtaine au moins.

(1) Le savant architecte de Graville y a fait quelques rapprochements curieux entre les églises de Suisse et celles de Normandie. — M. le Président charge le secrétaire d'offrir à M. Naef les remerciements de la Commission.

A part une corne de cerf, et une mâchoire de sanglier avec sa défense, tout le reste appartient à la céramique. M. Drouet admire la finesse de la pâte dans quelques fragments, et estime qu'il y a lieu d'étudier avec soin les marques de potier assez nombreuses qu'ils présentent. Parmi les échantillons de choix se distinguent une tétine de 10 cent. de hauteur, en terre rouge, rare en cette matière; une jarre évasée de 25 centimètres de diamètre sur 75 millim. de hauteur; trois jattes en belle terre vernissée, de 13 cent. de diamètre au bord supérieur, et de même hauteur que la jarre; un creuset de 10 cent. de profondeur; un barillet, haut de 7 cent., qui semble avoir été une lampe à suspension, à en juger par les trois ouvertures ménagées en triangle autour d'un orifice qui occupe le milieu de l'extrémité supérieure. Il y a là des produits des manufactures de Lezoux, d'une exécution soignée. — Un seul fragment, assez informe, a paru moderne.

La Commission félicite M. Garreta d'avoir su réunir ce petit groupe céramique, qui, sans lui, eût échappé à son examen.

Médaille de Th. Bohier. — M. Lormier fait circuler ce beau bronze de 61 millim. de diamètre, et il lit la notice suivante :

Le Musée départemental possède, et quelques amateurs aussi, bien qu'elle soit très rare, une médaille d'assez grand module montrant à l'avant une tête spirituellement profilée avec cette inscription : *Thomas Bohier, général de Normandie*, et au revers, dans le champ, des armoiries avec cette devise : *S'il vient à point*. Bohier n'est pas né en Normandie; et pour cela les biographes de notre province ont omis de mentionner son nom. Mais l'histoire et

quelques ouvrages sur la Touraine, où il passa une grande partie de son existence, nous révèlent, par rapport à lui, quelques curieuses particularités. J'ai cru qu'il pouvait être intéressant de les rapprocher de la représentation que nous a laissée de ce personnage un habile médailleur, son contemporain.

Thomas Bohier naquit à Issoire dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle. Il était fils d'Austremoine Bohier, bourgeois de cette ville, et de Béraude du Prat, tante du chancelier du Prat, ministre de François I^{er}. On aperçoit déjà, malgré sa modeste origine, la première source de sa fortune; elle s'accrut encore par son mariage avec Catherine Briçonnet, dont le père avait été Général des finances en Languedoc, puis Surintendant. Toutes les familles alliées aux Briçonnet étaient elles-mêmes dans l'administration des finances, et Bohier suivit bientôt cette carrière; d'abord notaire et secrétaire de Charles VIII, en 1491, puis Maître des Comptes à Paris, il fut nommé Général des finances de Normandie en 1496.

Pour bien comprendre la haute position dont ce titre le favorisait, il faut connaître la manière dont se percevaient en ce temps les impôts. La France était divisée pour la perception de ses finances en quatre vastes circonscriptions ou Généralités : Langue d'oc, Langue d'oïl, Normandie et pays d'outre Seine. Quatre trésoriers de France étaient chargés de recevoir les revenus domaniaux dans les quatre Généralités, et quatre généraux des finances y percevaient les aides, les tailles et les gabelles. Ces derniers, exempts pour leur propre maison de toutes tailles, d'emprunts, de péages et de contributions quelconques, exerçaient dans leur Généralité des droits presque souverains. Lorsque le roi avait fait connaître la somme qui lui était nécessaire, l'impôt était réparti entre chaque Généralité, et le recouvrement en était opéré à leurs risques et périls. Si l'impôt ne rentrait pas assez vite, les généraux des finances payaient de leurs deniers;

mais on comprend que, pour empêcher une telle éventualité, on avait mis à leur disposition les forces nécessaires afin de vaincre, juste ou injuste, toute résistance.

Comment Bohier remplit-il sa charge dans un poste si favorable aux exactions ? Il paraît probable que, plus intègre que certains autres, il n'abusa point de ses fonctions pour pressurer les malheureux contribuables : car dans la période de temps pendant laquelle il fut en exercice, l'histoire de notre province ne signale aucune de ces révoltes qui tant de fois eurent lieu à propos des impôts trop lourdement et trop violemment perçus. On a surtout, pour garant de son honnêteté, son désintéressement qui à la fin de sa vie le laissa endetté envers le trésor d'une somme considérable. Il avait cependant possédé une fortune immense ; ainsi, en 1494, il avait commencé à acquérir une partie du domaine de Chenonceaux, et, en 1513, maître définitivement de tout le terrain utile à la grandiose construction qu'il avait rêvée, il commença l'édification du remarquable château aujourd'hui encore regardé comme un chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût.

Sans doute ses fréquents voyages en Italie avaient développé son goût pour les arts : en effet, il y était allé dès 1493, en qualité de chambellan et de secrétaire du roi Charles VIII ; en 1507 il y accompagna Louis XII ; il y retourna avec François I^{er} en 1515 ; enfin, il accomplit un quatrième voyage en qualité de trésorier général de la guerre ; difficile mission, car les Suisses, qui vendaient alors leurs services au roi de France, entendaient être payés exactement ; argent, congé ou bataille, disaient-ils brutalement. Or les fonds envoyés de France ayant été perfidement détournés, fréquemment il fallut que Bohier payât de ses deniers cette triste armée de mercenaires. Plus tard, lorsque le maréchal de Lautrec, à la suite du déplorable combat de la Bicoque, fut retourné en France, la noblesse et l'armée déférèrent à Bohier le titre de Lieutenant général du Roi en Italie, que François I^{er} lui

confirma. On le vit alors, mû par un sentiment patriotique incontestable et vraiment digne d'éloges, oubliant ses propres intérêts, sans souci même de l'avenir des siens, ne songeant qu'à la gloire de son pays, payer de sa bourse déjà épuisée pour obtenir des auxiliaires ; et à prix d'or, en s'endettant bien au-delà de ce qu'il possédait, reformer une armée que devaient malheureusement en partie détruire la famine et les maladies. Il mourut le 23 mars 1524 (v. s.) au camp de Vigelli, pendant cette retraite que Bayard avait été chargé de soutenir et dans laquelle il devait lui-même trouver la mort un mois plus tard. Le corps de Bohier fut rapporté d'Italie dans la ville de Tours dont il avait été maire en 1497. — Sa femme, Catherine Briçonnet, mourut deux ans après, en 1526. On leur éleva, dans la chapelle de Saint-Saturnin, un magnifique mausolée en marbre blanc où ils étaient représentés agenouillés l'un près de l'autre. Ce tombeau, une des plus belles œuvres des frères Le Juste, fut détruit vers 1793 ; il portait pour inscription :

Icy gist Noble et puissant Seigneur Messire Thomas Bohier en son vivant Chevalier, Seigneur et Baron de Saint Cyerque, de la Tour Boyer et de Nazelles, Conseiller Chambellan des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er} de ce nom, General de France, lequel trépassa estant à la conquête du Duché de Milan, au camp de Yigallai, le vingtquatriesme jour de mars l'an mil cinq cens vingt quatre avant pasque.

Sans insister inutilement ici sur un fait connu, je rappellerai seulement qu'Antoine Bohier, successivement abbé de Fécamp et de Saint-Ouen, le généreux et habile restaurateur de ces deux abbayes, était le frère de Thomas Bohier. C'est ainsi que les voyageurs retrouvent sous les voûtes de Saint-Ouen les armoiries déjà remarquées par eux dans la chapelle de Chenonceaux : le lion d'azur au chef de gueules.

Disons enfin, en terminant, que l'auteur de la médaille de Bohier est un artiste italien connu par d'autres productions du même genre justement admirées, Jean de Candida, que l'on croit né à Florence. — Sans que l'on se rende compte du motif de cette omission, la devise qui se trouve au revers n'est pas entièrement inscrite ; elle doit se compléter ainsi : *s'il vient à point M'EN SOUVIENDRA*, et fait allusion, a-t-on quelquefois dit, aux sommes énormes que le fastueux propriétaire de Chenonceaux comprenait devoir dépenser pour terminer la féerique construction dont il avait conçu l'idée ; mais la date de 1503 s'oppose à cette interprétation. Il faut y voir, d'une manière plus générale, la pensée d'entreprises hasardeuses que Bohier prévoyait faire et dont l'issue n'était pas sans l'inquiéter.

Fouilles de la forêt de Bord. — M. de Vesly fait part à ses collègues de la notice, déjà lue par lui à la Sorbonne, sur cette exploration archéologique, et l'accompagne d'une carte de la région et d'un plan de la maison reconnue. Il a bien voulu en dresser pour le procès-verbal le résumé qu'on va lire :

M. l'abbé Cochet informait, le 10 mai 1870, la Commission que M. Gosselin venait de constater les vestiges de *quatre ou cinq maisons* romaines au triège des Vieilles-Maisons dans la forêt de Bord.

Ces mêmes archéologues faisaient, le 10 novembre de la même année, une nouvelle communication où ils présentaient le résultat des fouilles qu'ils avaient opérées, et faisaient espérer un travail complet de reconstitution de l'intéressante station romaine qu'une épaisse forêt cachait depuis près de quinze siècles.

La mort a surpris MM. Cochet et Gosselin avant qu'ils aient pu réaliser leur projet. C'est cette étude qu'ont reprise MM. Quesné et de Vesly, et ils en exposent aujourd'hui les résultats.

Ils ont tout d'abord constaté :

1° Qu'une voie romaine, dont ils ont reconnu le *stratumen* à la Vallée, dans la plaine de Montaure et aux fosses de Blacquetuit, traversait le plateau et gagnait Louviers, reliant ainsi cette ville à l'antique Uggade;

2° Que des traditions et antiques superstitions existent encore aux arbres dits *de Saint-Nicolas* et *de Saint-Ouen*, dont les troncs abritent de petites statues de ces Saints ;

3° Que le canton du Camp-Méquin, qui comprend non-seulement le triège des Vieilles-Maisons, mais aussi les Combrettes et autres lieux dits, était couvert de tertres antiques. Quelque difficile que soit une exploration archéologique dans une forêt, ils évaluent dès aujourd'hui à *seize* le nombre de ces tertres. Sur ces seize tertres deux ont été fouillés en 1870 par MM. Cochet et Gosselin, et un a été ouvert en septembre 1891 par MM. Quesné et de Vesly.

Il est situé à trente mètres à l'est du premier, fouillé par l'abbé Cochet, et a donné les résultats suivants :

Les constructions présentaient un rectangle de 16^m 80 sur 14^m 80, formé par des murailles de 0^m 80 d'épaisseur, construites en silex taillés et revêtues de pierres du pays, de petit appareil, soigneusement posées. Aux angles, des tuiles étaient disposées pour relier la maçonnerie (*opus emplectum*). Des murs intérieurs divisaient la construction, qui avait pu être un bâtiment agricole — *l'agraria* — de la villa explorée par l'abbé Cochet. Cette hypothèse a été émise à la suite de la découverte d'une petite clochette, analogue à celle que les pâtres suspendent au cou des génisses, et d'un aiguillon de bouvier.

Les trouvailles ont été peu nombreuses. Un fragment de couteau, des clous de diverses dimensions, des débris de poterie grise et noire, un fragment de poterie rouge, dite Samienne, des cols d'amphore, des ossements de lièvre, de chevreuil, de sanglier, de bœuf et de cheval ainsi que des coquilles d'huîtres... Tel est le bilan.

Les tuiles à rebords ainsi que les tuiles courbes étaient en grande quantité : les charbons et les cendres formaient des dépôts et des filons nombreux attestant la violence de l'incendie qui a détruit la station gallo-romaine du Camp-Méquin.

MM. Quesné et L. de Vesly se proposent de continuer leurs fouilles au mois d'août 1892, mais ont voulu d'ores et déjà signaler à l'attention de la Commission l'importance de la station du Camp-Méquin, forêt de Bord (*Eure*).

M. Drouet se félicite que les constatations de MM. de Vesly et Quesné aient confirmé ses propres recherches sur la voie romaine de Caudebec-lès-Elbeuf à Louviers.

M. de Beaurepaire fait ensuite les deux communications que voici :

NOTE SUR LE TABLEAU DE L'OUVERTURE DE LA PORTE-SAINTE

On peut voir, le long des murs de l'église de Saint-Ouen de Rouen, un tableau, de grandes dimensions, qui représente l'*Ouverture de la Porte-Sainte* au grand jubilé de 1699. Comme il provenait de l'ancienne abbaye de Saint-Ouen, il est, sans aucun doute, mieux à sa place là qu'il ne le serait ailleurs. On peut cependant affirmer qu'il ne fut pas composé pour la décoration d'une église ; et que le Musée qui le recueillit à l'époque de la Révolution, et qui le garda pendant assez longtemps, ne s'en est pas dessaisi par pure libéralité, mais simplement pour remédier à l'encombrement qui se faisait sentir dans ses collections.

A défaut d'un grand mérite artistique, ce tableau, qui est d'ailleurs d'un peintre rouennais, présente cet intérêt, de rappeler le souvenir d'une cérémonie assez extraor-

dinaire et aussi celui d'un personnage très connu par les honneurs dont il fut comblé, par les intrigues dans lesquelles il s'engagea et à la fin par l'éclat de sa disgrâce.

Le personnage et la scène du tableau sont mentionnés en ces termes par Saint-Simon (édit. de MM. Régnier et Chéruel, t. II, p. 285) :

1699. — « Le cardinal de Bouillon, devenu sous-doyen du Sacré-Collège, eut le plaisir d'ouvrir la porte sainte du grand jubilé du siècle par l'infirmité du cardinal Cibo, doyen. Il en fit frapper des médailles et faire des estampes et des tableaux. On ne peut marquer un plus grand transport de joie, ni se croire plus honoré et plus grand de cette fonction, qu'il ne devoit pourtant à aucun choix ; et ce lui fut une consolation, après l'affaire de M. de Cambray, qui lui avoit causé tant d'amertume. C'est ainsi que les gens si glorieux se montrent souvent bien petits. Jamais homme ne se montra tant l'un et l'autre. »

Un Rouennais qui se trouvait à Rome, à cette époque, dans une lettre écrite par lui à son cousin et ami, M. de la Ferté, président au Parlement de Normandie, confirme le témoignage de cet historien en ce qui concerne la joie du cardinal. Voici un passage de sa lettre :

« De l'argent c'est ce que j'attends avec plus d'impatience que M. le cardinal de Bouillon n'attendoit le jour de Noël, pour faire la cérémonie de l'ouverture de la porte sainte. C'est vous marquer toute l'impatience possible, quand l'on n'en devoit juger que par la joye qu'il témoignoit après la cérémonie faite. Elle lui sortoit par les yeux et par la bouche avec quelque espèce de transport. Je retournay avec luy dans son carrosse sitost qu'il eust finy, et vous en puis dire des nouvelles. Il nous montra avec grand soin le fameux marteau dont il toucha trois fois la porte. Il est de vermeil doré, fort bien cizelé, long de huit pouces environ et enfin fait comme un autre marteau. Cette cérémonie, qui ne dura qu'un demy-quart d'heure et se fit sur les trois heures après dîné, fut attendue pendant très

longtemps de tout ce qu'il y avoit d'étrangers et de considérables à Rome. La reine de Pologne y étoit, l'ambassadeur de France, qui par parantaise vit icy comme un cancre et est fort haï (1), l'ambassadeur de l'Empereur, qui fait des merveilles, et l'ambassadeur de Venyse, dont on ne dit rien, tous les cardinaux, en habit de cérémonie, qui est une espèce de chappe blanche avec une mitre de damas blanc, et tous les évêques grecs et autres. J'étois placé comme un roy vis-à-vis de la petite croix rouge marquée au milieu de la porte, que l'on fit tomber et dont, Dieu merci, j'ai un bon gros plâtras, que je garde avec grand soin. Car n'en eut pas qui voulut, et tel en (a) acheté gros comme le pouce au prix de vingt coups de main. Cette porte étant bas, le cardinal de Bouillon et les autres y entrèrent et allèrent chanter vespre, je croy, dans Saint-Pierre, et ensuite tout le monde les suivit par le mesme endroit : car il falloit passer par là ou par la fenêtre.

» Le lendemain, ledit cardinal de Bouillon célébra la grande messe sur le maître autel de Saint-Pierre et communia les cardinaux, auxquels il faisoit baiser une bague qu'il avoit au doigt.

» Ainsy s'est passée la fameuse ouverture de jubilé, au grand chagrin du pape (2), lequel souhaittoit passionnément de la célébrer, ayant fait tous ses efforts ce jour-là pour marcher et pour se montrer capable de l'entreprendre. Mais il n'en put venir à bout. Le bonhomme fait tout ce qu'il peut pour pousser sa curiosité jusqu'au siècle prochain. Mais l'on ne croit pas qu'il aille jusque-là. Ainsy je cours risque de voir un conclave. Ainsy soit-il (3). »

(1) *L'Annuaire de la Société de l'histoire de France*, année 1848, p. 202, indique comme ambassadeur de France à Rome, en 1699, le prince de Monaco.

(2) Le pape Innocent XII mourut le 27 septembre 1700, âgé de quatre-vingt-six ans.

(3) Adresse : *M. le Président de la Ferté, place Saint-Ouen*. (Archives de la Seine-Inférieure, F. Bigot.)

La joie du cardinal de Bouillon fut de courte durée. Dès l'année suivante, il encourait la disgrâce de Louis XIV, pour avoir combattu la candidature de l'abbé de Soubise à la coadjutorerie de Strasbourg, et, quatorze ans durant, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il n'éprouva, de la part du monarque qu'il avait offensé, que des marques de froideur et de mépris. En 1707, cependant, il obtint la permission de venir à Rouen pour le règlement de ses affaires, et ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il fit don aux religieux de Saint-Ouen du tableau dont nous venons de parler. Ceux-ci lui en eurent peu de reconnaissance, et il faut convenir qu'ils étaient excusables, à en juger par ce qu'ils ont consigné dans le *Livre des choses notables* de leur monastère, dont voici quelques extraits :

« En la même année 1707, Mgr le cardinal de Bouillon, doyen du Sacré-Collège, évêque d'Ostie et de Velitri, abbé général de tout l'ordre de Cluny, de Saint-Ouen de Rouën, de Saint-Vast d'Arras, de Vigogne, de Tournus, etc., qui, à cause de la disgrâce du roi dans laquelle il estoit depuis plusieurs années, faisoit sa résidence dans ses abbayes de Cluny et de Tournus, eut permission de venir à Rouen pour mettre ordre aux affaires de son abbaye. S'étant donc fait préparer un logis au Grand-Quevilly chez M. le président de Brémare (1), il y arriva le jeudi, 6^e jour de juin, dans la semaine de la Pentecôte. La fatigue de son voyage nous empêcha de le voir plutôt que le samedi de la même semaine. Cette visite se fit en cette sorte. Le R. P. D. Thomas Blampin, prieur de cette abbaye, accompagné de MM. Guerout et Le Couteux, anciens religieux, des PP. prieur et souprieur de Bonne-Nouvelle, et de six autres religieux de Saint-Oüen, se rendirent, par bateau, à Quevilly, sur les dix heures du matin, et eurent l'honneur d'y saluer Son Altesse Eminentissime, qui les reçut avec toutes

(1) P.-Thomas-Charles de Becdelièvre, nommé président au Parlement en 1684.

les marques d'estime et de bonté que l'on pouvoit souhaiter. Ce cardinal ayant marqué qu'il avoit dessein de venir à Saint-Oüen pour y officier, on remit à un autre jour la délibération de ce qu'il conviendrait faire. Ce jour fut le lundi suivant, 20^e juin, que ledit R. P. prieur, accompagné de huit ou dix autres religieux de cette communauté, retourna à Quevilly et fut reçu de M. le cardinal, lui et tous ceux qui l'accompagnoient, de la même manière que la première fois. Ce prélat marqua qu'il vouloit venir à Saint-Oüen, le jour du Saint-Sacrement, pour y célébrer une messe basse, porter le Saint-Sacrement à la procession et assister à la grand'messe. Comme il n'étoit point venu à Rouen depuis sa promotion au cardinalat, on jugea à propos de lui faire la même réception que l'on lui avoit faite autre fois, c'est-à-dire de le recevoir à la porte de l'église, sous le dais, et toute la communauté en chappes. On fit aussi dresser, dans le chœur, au côté de l'Evangile, un throne élevé de cinq degrés et paré d'un dais de velours cramoisi et d'un beau fauteuil, aussi de velours, avec deux tabourets pour les deux religieux assistants.

» Le jour du Saint-Sacrement, 23^e juin 1707, Mgr le cardinal arriva donc en litière, étant en soutanne, rochet, camail et bonet, à la porte de l'église où toute la communauté se trouva revêtue de chappes. Ce prélat étant entré dans l'église deux ou trois pas, on lui présenta un carreau, la croix, l'eau bénite et l'encens en la manière accoutumée; après quoi il fut harangué par le P. prieur, auquel il répondit d'une manière fort présente et, en même temps, pleine de marques de bonté pour l'ordre de saint Benoît, pour l'abbaye de Saint-Oüen, et pour le P. prieur et sa communauté. Les complimens étant finis, on lui présenta le dais, qu'il refusa avec beaucoup de modestie, disant qu'il ne vouloit pas se servir du dais que l'on devoit porter sur Notre-Seigneur.

» On le conduisit donc à l'autel, où étant arrivé, il se mit

à genoux sur le prie-Dieu, préparé sous les lampes, et, l'antienne *Ecce sacerdos* étant achevée, il chanta les versets et oraisons. Puis, s'étant remis à genoux, il fit ses préparations pour la sainte messe, qu'il célébra au grand autel, où il fut servi par le curé et le vicaire de Sainte-Croix, qu'il avoit choisis pour ce sujet et par un troisième prêtre qui portoit sa queue. Ces Messieurs n'eurent cet avantage que parce que les religieux ne se présentèrent pas assez tôt pour ces fonctions. La messe finie, et les actions de grâces achevées, Mgr le cardinal se retira à l'infirmerie dans une chambre qu'on lui avoit préparée et qui étoit bien tapissée et bien meublée, où il prit un peu de repos pendant une demie heure et un bouillon.

» Environ demie heure après, les officiers de la grande messe allèrent attendre ce cardinal au bas des degrez de l'infirmerie, et le conduisirent à l'autel d'où l'on commença la procession, qui se fit en la manière accoutumée, avec cette différence seulement que les porte-crosse, portemitre, porte-livre et porte-bougie, tous religieux, étoient proches dudit cardinal après la communauté, et que le dais étoit porté par deux séculiers, officiers dudit cardinal. La procession se fit dans toute son étendue, en sortant dehors, ainsi qu'il se pratique, tous les ans, le jour du Saint-Sacrement. Mgr le cardinal, avec une chappe très légère et une écharpe, portoit le Saint-Sacrement au milieu de deux diacres et de deux soudiacres religieux. Au retour de la procession, il donna la bénédiction avec le Saint-Sacrement, puis commença la grande messe qui fut célébrée par le R. P. prieur avec les cérémonies qui se pratiquent en présence d'un tel prélat. La messe finie, il se retira à l'infirmerie, où ses domestiques lui servirent le dîner qu'ils lui avoient préparé chez M. Robin, son receveur.

.

» Mgr le cardinal de Bouillon, se trouvant incommodé tant par les grandes chaleurs de la saison, augmentées par

la situation de la maison qu'il occupoit à Quevilly, que par le peu de logement, quitta ce lieu pour venir demeurer au Vieux-Palais, environ vers la mi-août. Ce fut là que nous le priâmes de nous faire l'honneur d'officier le jour de Saint-Oüen, dans notre église, suivant le droit qu'il en a, et qui est reconnu par le concordat passé entre MM. les Chanoines de la cathédrale et la communauté de Saint-Oüen. Suivant cette convention, il appartient à Mgr l'archevêque de célébrer la grande messe dans notre église le jour de Saint Oüen, et, en l'absence dudit archevêque (1), le droit appartient à l'abbé de ce monastère, s'il est régulier. Or, il est à remarquer que tous les cardinaux jouissent de tous les privilèges des réguliers et sont censés comme tels.

» Le 24^e août 1707, jour et fête de Saint-Oüen, Mgr le Cardinal s'étant rendu ici en litière, sur les huit heures, fut conduit à l'infirmerie, dans une chambre qu'on lui avoit fait préparer et meubler.....

» Pendant toute la journée, le chœur fut gardé par des gens de la Cinquantaine, que M. le Premier Président nous avoit accordée.

» Messire Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du haut et bas Limosin, frère de Mgr le cardinal de Bouillon, étant mort à Paris, âgé de soixante-six ans, le 23^e jour de novembre 1707, le R. P. prieur jugea à propos de faire, dans notre église, un service solennel pour le repos de son âme. En ayant fait donner avis audit cardinal par son premier gentilhomme (car il ne parloit à personne), S. E. écrivit au P. prieur qu'elle agréoit sa bonne volonté et qu'elle souhaitoit que ce fût le samedi 26 du même mois.

» Le jour de Noël 1707, Mgr le cardinal assista à vêpres..... Le jour de Saint-Jean l'Evangeliste, S. E.

(1) L'archevêque, Mgr Colbert, était absent et malade. Il mourut à Paris, le 10 décembre 1707.

assista à vêpres et à la station qui se fait à la chapelle de N.-D.-des-Vertus pour la fête des Innocents.

» Le 27 décembre 1707, mourut, à Saint-Germain-des-Prez, le R. P. D. Mabillon, homme rare pour sa piété et pour son sçavoir. L'estime que M. le cardinal de Bouillon avoit pour lui, jointe aux bons offices qu'il en avoit reçus, lui fit souhaitter d'assister au service que nous devons faire pour lui. En effet, il y vint le 29..... »

Autres assistances du cardinal aux offices de Saint-Ouen, les jours de la Circoncision, de l'Epiphanie, de saint Maur, de la Purification, du 3^e dimanche de Carême, du dimanche des Rameaux, à l'office des Ténèbres, les trois jours de la semaine sainte.

« Le dimanche de Pâques, il dit une messe basse en l'église de Saint-Eloi, paroisse du Vieux-Palais, à laquelle il communia tous ses domestiques. Il vint, l'après-midi, à vêpres, et assista à la procession qui les suit et à la station qui se fait aux pieds du crucifix (1). Il assista encore aux vêpres du dimanche de Quasimodo.

» Le 22 mai 1708, Mgr le cardinal de Bouillon partit de Roüen pour retourner à ses abbayes de Cluni et de Tournus, après un peu plus d'onze mois de séjour en cette ville, pendant lequel il n'a fait aucune gratification à son abbaye de Saint-Oüen. Au contraire, elle fit des dépenses assez considérables le jour qu'il officia, et pour le repas qu'elle donna le jour de saint Oüen. Il a laissé un tableau, d'environ 12 pieds en quarré, qui représente l'ouverture que ce cardinal fit de la porte sainte au grand jubilé, l'an 1699, lorsqu'il n'étoit que sous-doyen. Ce tableau a été peint par le sieur Mauviel, peintre à Rouen, et a coûté 200 l. »

Le cardinal de Bouillon était le neveu de Turenne. Ce fut, à vrai dire, son plus grand titre de gloire.

Il avait été créé cardinal, à vingt-six ans, à la nomination

(1) Aux pieds du crucifix du jubé.

du roi, le 5 août 1669; nommé grand aumônier, à vingt-huit ans, le 10 décembre 1671.

Il mourut à Rome, le 7 mars 1715, en sa soixante-douzième année.

M. Félix rappelle qu'il a publié, dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Normandie*, une lettre relative à la même cérémonie. On dit que le cardinal de Bouillon offrit à toutes les abbayes qu'il tenait en commende un tableau qui le représentait accomplissant cette fonction liturgique.

Il ne s'en tint pas là, ajoute le secrétaire, et fit frapper à Rome « une belle médaille assez rare, » gravée par Suzan, dit Rey. Monmerqué l'a publiée dans son édition des *Mémoires de Coulanges* (Paris, 1826, in-8°; p. 285). — Le revers, qui représente la cérémonie, porte avec la date 1700 : *Aperite portas, quoniam Emmanuel*. Après avoir remarqué que Emmanuel, prénom du cardinal, signifie *Dieu avec nous*, Monmerqué conclut : « Ce texte semblait être l'ouvrage d'une vanité en délire. »

Il n'est pas jusqu'au *Dictionnaire de Trévoux* qui n'en parle (au mot JUBILÉ).

Église Saint-Cande-le-Jeune. — M. Pelay annonce qu'il présentera à la prochaine séance une photographie de la grande arcade de cette église, exécutée à sa demande par un amateur pour le portefeuille de la Commission.

Bellencombre. — *Épitaphe*. — L'église de ce bourg ayant été déplacée il y a vingt-cinq ans, courait risque de n'avoir rien d'antique à offrir aux curieux.

Elle a néanmoins conservé dans la muraille du bas-côté sud un intéressant souvenir de sa devancière.

C'est une petite table de marbre noir portant en lettres gothiques l'inscription suivante qui surmonte le blason des de Moy :

Cy-dessoubs reposent les viscères et intestines de feu noble et puissant sieur monsieur Jaques de Moy, en son vivant chevalier baron dudit lieu de Moy et chastellain hereditail de ceste terre sieurie et chastellenye de Bellencobre. Cœur et corps duquel est inhumé dans leglise collegial dud. lieu de Moy. Et trespassa le dyme/ce xij iour de febvrier, lan de grace mil ci/q̃ cens dixneuf. Priez dieu po/r lame de luy.

Un motif d'ornementation des mieux entendus, ajoute M. l'abbé Tougard, a fait sculpter les armes des de Moy à la clef de voûte que l'on rencontre dans la grande nef en entrant dans l'église.

M. de Beaurepaire remarque que la famille de Moy est illustre. Son souvenir se rattache à un autre point du département, puisque les de Moy furent seigneurs de la Mailleraye.

A trois heures et demie la séance est levée.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 29 OCTOBRE 1892

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président ;

En présence de MM. Adeline, P. Baudry, Beaucousin, Bouquet, docteur Coutan, Drouet, Gosselin, G. Gouellain, G. Le Breton, Lormier, Milet, Pelay, Sauvageot, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. de Bellegarde, Félix, Garreta, Naef et de Vesly.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, adopté après un éclaircissement que donne M. Drouet.

Correspondance imprimée. — Voici le dépouillement de ce dossier : *Le Cimetière d'Herpes* (Société archéol... de la Charente), *fouilles et collection Delamain*. Angoulême, 1892 ; pet. in-fol. ; — *Congrès archéol. de France ; LVI^e session* (Évreux, etc.), 1889 ; — *Congrès des Sociétés savantes*, 11 juin 1892. Discours de MM. Janssen et L. Bourgeois ; — *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer* ; vol. XV, 1889-1890 ; — *Bulletin*, idem, vol. IV ; 1885-1890 ; — *Mémoires de la Société d'Agriculture d'Orléans* ; — *Mémoires de la Société académique... de l'Aube*, vol. LV, 1891 ; — *Mémoires de la Société d'Histoire... de Châlon-sur-Saône*, 1891 ; — *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, vol. XXII, 1892 ; — *Bulletin*, idem, n° 162 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, vol. XVII, 1889-1891 et

1892, 1; — *Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise*, vol. XII, 1891-1892; — *Bulletin de la Société industrielle d'Elbeuf*, 1891; — *Bulletin de la Société Dunoise*, octobre 1892, n° 94; — *Bulletin de la Société archéol. de l'Orléanais*, nos 132 à 143, et 147; — *Bulletin de la Société archéol. de Nantes*, vol. XXX; 1891; — *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, vol. XI, 2; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1892, 2; — *Bulletin archéol. du Comité des Travaux historiques*, 1892, 1; — *Bulletin historique et scientifique*, idem, 1891, 1; — *Kongl. Vittershets historie...*, 1890; Stockholm, 1891 (1); — *Mosaïque découverte à Périgueux en 1889*, par M. Hardy, 1892. (Hommage de l'auteur, notre collègue.)

Une circulaire du Ministère des Beaux-Arts, en date du 30 septembre, annonce pour le 4 avril prochain la dix-septième réunion des Sociétés des Beaux-Arts.

Correspondance manuscrite. — Une lettre de M. le Préfet, en date du 11 septembre, communique à M. le Président son arrêté de la veille, par lequel, sur la présentation de M. le Sous-Préfet du Havre, il nomme membre de la Commission M. Albert Naef, architecte au Havre.

(1) M. G. Le Breton rappelle à M. le Président qu'il a bien voulu lui promettre l'envoi aux antiquaires suédois des dernières livraisons du *Bulletin*. L'échange de nos publications avec celles de ces savants archéologues ne peut manquer d'être des plus profitables, par les nombreux points de contact que présentent leurs monuments avec les nôtres.

M. le Président rappelle les savantes études que M. Naef poursuit depuis cinq ans sur l'église de Graville, et dont les résultats ont été plusieurs fois signalés dans nos séances, notamment par les résumés annuels de notre collègue, M. Bailliard. La nomination de M. Naef ne peut donc qu'être particulièrement utile aux travaux de la Commission.

Maromme. Sépultures antiques. — M. P. Baudry entretient la Compagnie d'une découverte archéologique, sur laquelle M. G. Le Breton a également reçu quelques renseignements. Le mémoire détaillé, qu'on avait promis à M. Baudry, ne lui a pas été fourni, en sorte qu'il doit se borner à cette mention sommaire. Selon toute apparence, les sépultures remonteraient à l'époque mérovingienne.

Sigy. Rose du transept. — Le docteur Coutan lit la note suivante, en faisant circuler l'esquisse de la rose et la gravure du *Bulletin monumental*.

L'église de l'ancien prieuré de Sigy présente, dans le pignon de son croisillon méridional, une rose des plus intéressantes, que l'abbé Cochet n'a pas signalée dans la notice consacrée par lui à cet édifice.

Cette rose, dont le diamètre extérieur mesure 2^m77 et le diamètre intérieur 1^m59, se compose d'un oculus central entouré de huit oculi concentriques. Elle est sertie d'un cercle de moulures alternativement convexes et concaves.

Cette disposition si simple est la première étape du passage de l'oculus roman à la rose dite gothique.

De plus, elle est assez rare ; je n'en connais pas d'exemple dans notre province normande.

Seule l'église abbatiale de Saint-Martin, sur le Mont-Cinimo, près Viterbe, offre, à ma connaissance, une rose

identique, percée également dans le transept. Elle a été reproduite par M. Enlart, dans le *Bulletin Monumental* (1891-92, p. 187).

La présence d'une rose dans l'église de Sigy, dont la construction remonte aux premières années du xiii^e siècle, ou même à la fin du xii^e, ne permet pas d'accepter, sans restriction, l'assertion suivante de Viollet-le-Duc (1) : « En Normandie et en Bourgogne, les roses n'apparaissent que tard, c'est-à-dire vers la fin du xiii^e siècle (2). »

Dieppe. Marques de tâcherons. — Il communique également des empreintes relevées dans les fondations du Vieux-S.-Remi et qu'il présume être des marques de tâcherons de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e siècle.

Dieppe. Colonne. — Le même membre consulte la Compagnie sur l'âge d'une ancienne colonne du même édifice, dont il présente plusieurs photographies. On reconnaît qu'elle appartient à la fin du xv^e siècle.

Portail de Vatteville. — M. l'abbé Tougard dépose sur le bureau une photographie du portail de Vatteville, exécutée avant la belle restauration que vient d'en faire notre collègue, M. Lefort. Cette épreuve est offerte à l'album de la Commission par M. l'abbé Dubois, curé de Villequier, auquel sont votés des remerciements.

M. Drouët fait alors la communication que voici :

MONNAIES ANTIQUES CONTREMARQUÉES

Messieurs, je désire vous entretenir de trois monnaies antiques, qui sont venues à ma connaissance. Ces trois

(1) *Dict. rais. de l'Architecture*, VIII, 39.

(2) M. Coutan a reconnu une rose identique au pignon occidental de l'église de Villedieu (sur Haucourt).

pièces sont des monnaies romaines très frustes et des plus vulgaires; et n'était la présence des contremarques dont elles sont revêtues, elles ne mériteraient aucune attention.

On appelle contremarque, dit F. de Saulcy, une empreinte appliquée sur le flan d'une monnaie, à une époque postérieure à son émission, et à l'aide d'un poinçon produisant une empreinte en relief, et plus rarement en creux.

Beaucoup de peuples dans l'antiquité, les Grecs, les Romains, les Celtibériens, les Gaulois mêmes, ont contremarqué leurs monnaies.

L'étude des monnaies contremarquées n'est pas très avancée : c'est pourquoi il est bon, à mon avis, de les recueillir avec soin. Plus la masse des matériaux sera considérable, et plus il y aura d'espoir, en faisant d'utiles comparaisons, d'en tirer des conséquences fructueuses pour la science.

Les trois monnaies, qui font le sujet de cette note, ont été trouvées en ces dernières années et dans nos environs. J'ai pensé qu'à ce titre elles pourraient avoir quelque droit à votre attention.

J'ai ajouté à leur description les notions que j'ai pu recueillir à leur endroit, et j'y ai joint quelques indications qui me sont personnelles.

N° I. — La première de ces pièces, en suivant leur ordre chronologique, provient du territoire d'Elbeuf. Elle a été recueillie récemment, dans l'ancienne rue de la Brigaudière, aujourd'hui supprimée; cette rue débouchait sur le port du même nom, qui, jusqu'au siècle dernier, fut l'accès fluvial pour Elbeuf et Orival.

Cette pièce est la monnaie si connue de la colonie de Nîmes : au droit sont les deux bustes adossés d'Auguste, la tête nue, et d'Agrippa avec la couronne rostrale. Lég. : IMP. DIVI. F. Rev. : COL. NEM., Crocodile à droite, enchaîné à un palmier.

Cette monnaie porte une double contremarque, une au droit, l'autre au revers ; celle du droit est une rouelle à quatre rayons, frappée au bas du cou de l'effigie d'Auguste, placée à droite sur la monnaie. Celle du revers, dans les branches du palmier, consiste dans les lettres : IMP., M et P conjoints.

Ces deux contremarques sont imprimées en relief.

N° II. — La deuxième monnaie, contremarquée dans l'antiquité, dont j'ai à vous entretenir, est le moyen bronze si commun d'Antonia Augusta, fille de Marc Antoine et d'Octavie, sœur d'Auguste, femme de Néron Drusus et grand-mère de Caligula.

La contremarque, en relief, placée derrière la tête, se compose des lettres : NCAPR. Elle a été trouvée à Caudebec-lès-Elbeuf, dans la rue de Belfort, il y a trois ou quatre ans ; cette contremarque n'est pas rare : on la trouve sur un certain nombre de grands et moyens bronzes, mais tous antérieurs à Néron.

N° III. — La troisième pièce à contremarque appartient à la même série que la précédente. C'est un moyen bronze de Néron, au type si vulgaire de la Victoire derrière un globe. Il a été trouvé à Pitres, il y a quelques années. La contremarque en relief présente les sigles suivants : SPQR ; elle paraît avoir été réservée exclusivement aux monnaies de Néron. Elle est placée constamment sur la joue de l'effigie impériale, comme pour la défigurer, et lui infliger une sorte de flétrissure. Cette contremarque est rare ; cependant le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale en possède plusieurs exemplaires.

Aux descriptions qui précèdent, je désire ajouter quelques explications, pour essayer de déterminer ces énigmatiques estampilles ; mais c'est ici, Messieurs, que j'aurai besoin de toute votre indulgence, car le terrain est glissant, et la route mal éclairée. Au reste, je serai aussi bref que possible.

J'aurai peu de chose à dire sur le n° I. — La contre-

marque du droit rappelle les rouelles si fréquentes sur le numéraire gaulois du midi de la France, et spécialement sur les oboles de Marseille. Que n'a-t-on pas dit pour expliquer ce symbole ? Les plus illustres numismatistes s'en sont occupés, et la lumière n'est peut-être pas faite encore. Je crois inutile de répéter ici ce que d'autres ont dit ailleurs et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire ; il suffira de faire remarquer que ce symbole national devait aider puissamment à la diffusion de ce numéraire, dans la Gaule nouvellement asservie au joug des Romains.

La contremarque du revers est bien vague ; cependant en la rapprochant d'un autre, qui se rencontre souvent aussi sur ces mêmes as de Nîmes, et qui fait voir le nom abrégé d'Auguste AVG, je crois que l'on peut en inférer que ces surfrappes impériales furent imposées aux innombrables monnaies coloniales de Nîmes, après la suppression des ateliers monétaires autonomes. Comme toutes les espèces de ce type ne portent pas de contremarques, il est supposable que l'on ne prit pas la peine de faire rentrer toutes les pièces en circulation, que l'on se contenta de contremarquer celles qui passèrent par les caisses publiques, et que cette estampille officielle suffit aux yeux des populations pour assurer le cours légal de toutes leurs congénères. Cette opération avait l'avantage d'éviter au pouvoir une refonte toujours onéreuse. Je n'insiste pas sur ces explications toutes hypothétiques, et qui n'ont par là même qu'un intérêt tout relatif, et j'ai hâte d'arriver à nos deux derniers numéros.

Pour essayer d'interpréter, et pour déterminer le classement de ces deux dernières pièces, il est nécessaire de rappeler quelques détails historiques. Suétone rapporte qu'à la nouvelle de la mort de Néron, la joie publique fut si grande que le peuple courait par les rues, portant le bonnet de la liberté ; ces détails sont confirmés par Tacite, néanmoins avec quelques restrictions. Tout le monde à Rome croyait à la restauration de la République.

Or, ce gouvernement, si éphémère qu'il fût, se manifesta par tous les actes qui constituent le pouvoir, entre autres, par l'émission des monnaies; et là le témoignage des monuments est parlant.

Le duc de Blacas a inséré, dans la *Revue numismatique* de 1862, un savant mémoire sur les monnaies autonomes romaines, en or et en argent, qui furent frappées après la mort de Néron, alors que la République avait reparu (1). Le savant antiquaire terminait son travail en faisant remarquer que, si l'on possédait une série de petits bronzes (2) dont on pouvait reporter la frappe à la même époque, on ne connaissait pas encore de grands bronzes que l'on y pût rattacher; mais que des découvertes ultérieures les feraient sans doute rencontrer.

Je ne crois pas qu'il ait été frappé de grandes monnaies de cuivre spéciales à la nouvelle République, par la raison qu'à cette époque il y avait pléthore de ce numéraire. Il serait trop long de rapporter ici les motifs qui limitèrent les émissions de ce numéraire sous les règnes de Claude et de Néron, à cause de sa trop grande abondance. Mais s'il n'était pas nécessaire d'émettre de nouvelles pièces de bronze, il n'y avait pas moins un motif politique qui poussait le nouveau gouvernement à se donner un numéraire qui lui fût propre; c'est ce numéraire que nous croyons reconnaître dans les monnaies contremarquées soumises à votre attention.

L'examen des contremarques vient, il me semble, confirmer cette opinion. Il existe dans l'ancienne collection de Saulcy, maintenant au Cabinet de France, un grand bronze de Néron, au revers de Rome assise; cette pièce porte en contremarque les lettres P. R., retournées de droite à gauche. On a voulu expliquer ces sigles par *Res*

(1) Ces monnaies ont été publiées par Cohen : *Médailles impériales*, 2^e édition, tome I, pages 342 à 350.

(2) Cohen, *op. cit.*, tome VIII, pages 268-271.

Publica, en se basant sur une erreur du graveur, qui les aurait tracés directement, ce qui les présente rétrogrades. Cette explication est plausible; mais, pour moi, puisqu'il faut, pour interpréter leur teneur inexacte, s'en prendre à une incorrection du graveur (et l'on sait avec quelle désinvolture on accuse les documents d'erreur, quand ils ne cadrent pas avec les théories), je préférerais voir dans ces deux lettres, l'indication du Peuple Romain, P. R., ou plutôt les deux premières lettres du mot PROBATVS. Ce qui me fait pencher vers cette explication, c'est qu'il existe des bronzes de Claude, appartenant à la même série dont je tente l'explication, et sur lesquels se trouve la contremarque : PROB, abréviation évidente du mot PROBATVS, qui explique clairement la raison de cette surfrappe.

Si j'insiste de la sorte sur ces contremarques, c'est qu'elles vont nous aider à interpréter les sigles qui se trouvent sur notre numéro 2 : NCAPR. On a proposé la lecture, *Numus Cusus Auctoritate Populi Romani*. Cette leçon est très acceptable, mais cependant elle ne me paraît pas absolument exacte; attendu que ces pièces ne furent point réellement frappées à ce moment, mais seulement confirmées ou approuvées. C'est pourquoi je pense, avec quelques numismates, qu'il faut lire, en s'autorisant des exemples rapportés plus haut : *Numus Comprobatus A Populo Romano*.

Nous venons de voir jusque-là que les pièces de l'inter-règne, surfrappées après la mort de Néron, ne rappelaient que la puissance populaire; mais, le premier moment d'effervescence passé, le Sénat n'aura pas manqué de ressaisir l'autorité souveraine, et son premier soin fut d'exiger qu'il fût fait mention de lui sur les contremarques imposées aux monnaies anciennement frappées, pour leur donner un nouveau cours légal. De là l'emploi de la contremarque SPQR (*Senatus Populus Que Romanus*) sur les as de Néron, dont notre n° 3 vous offre un spécimen.

La découverte de ces petits monuments est en elle-même

bien mince assurément; mais néanmoins j'ai cru devoir les signaler à votre attention pour divers motifs : d'abord à cause de leur rareté; car sur un nombre considérable de monnaies romaines, provenant de trouvailles qui ont passé sous mes yeux depuis bien des années déjà, ce sont les seules que j'aie rencontrées munies de contremarques; de plus ils permettent de combler une lacune dans la numismatique romaine; enfin et surtout, leur principal mérite consiste dans leur intérêt historique. Telles sont, Messieurs, les raisons qui me font espérer que vous voudrez bien me pardonner cette longue digression.

La Commission applaudit à la savante étude de notre confrère, et lui demande ses conclusions au sujet des marques de potier citées au procès-verbal de la dernière séance. M. Drouet répond que ces pièces étant déjà entrées au musée, il eût cru empiéter sur le domaine du conservateur, en les prenant pour sujet d'un mémoire. M. G. Le Breton le rassure, et déclare qu'il sera tout heureux de les soumettre à son examen.

Trois propositions sont ensuite présentées à la Commission par notre collègue, M. Milet.

Chapelle d'Ango à l'église Saint-Jacques de Dieppe. — Vous n'ignorez pas que l'église Saint-Jacques de Dieppe n'a pas eu de plus grand bienfaiteur que le célèbre armateur Jean Ango. On lui doit peut-être le Trésor et plusieurs des chapelles qui entourent celle de la Vierge si admirable. L'une d'elles se distingua entre toutes par sa magnificence sculpturale; ce fut la sienne, que l'on connut sous le vocable de Saint-Jérôme, puis sous celui de Saint-Yves, lorsque les avocats s'en emparèrent. C'est là que, dans un petit oratoire distinct et à peu près intact, il pouvait assister à l'office et voir le célébrant sans en être vu.

Mais par une fatalité qui semble s'être acharnée à la mémoire d'Ango, sa belle chapelle fut peut-être la partie de l'église qui eût le plus à souffrir du bombardement Anglo-Hollandais de 1694. Des fenêtres durent être bouchées, la voûte exceptionnelle avec ses arceaux et pendentifs devint menaçante. Il fallut étrésillonner les murs avec des pièces de bois. Finalement la chapelle fut fermée et on en fit une annexe de la sacristie en y installant des armoires sur les murs tout enrichis de bas-reliefs.

Tous les historiens qui ont parlé de cette chapelle ont déploré son délabrement, sa destination actuelle et son état d'abandon. M. Feret s'exprimait ainsi : Il importe à l'honneur de l'église monumentale et de la Ville que la chapelle où Ango repose soit rendue au moins à l'histoire et aux arts. MM. les architectes et les desservants ont émis les mêmes désirs. M. l'abbé Cochet lui-même crut un moment que les vœux d'un grand nombre étaient près d'être réalisés. Mais les années ont marché, et la chapelle d'Ango est toujours close et obstruée par des choses indignes.

Permettez-moi de vous dire, Messieurs, que j'ai trouvé en M. l'abbé Richer, archiprêtre, curé de Saint-Jacques, un homme tout dévoué à son église et tout disposé, dans la mesure de ses moyens, à rendre à la chapelle d'Ango et à son petit retraits, tout le respect qui leur sont dus.

Il a cherché et croit avoir trouvé un autre endroit de l'église voisin de la tour, où ses enfants de chœur pourraient s'habiller. Cela permettrait déjà d'enlever les placards boisés attenant aux murs et masquant des sculptures. Ensuite il y aurait lieu de prier M. l'architecte Sauvageot d'étudier les voies et moyens d'une restauration ornementale qui pourrait être fort délicate et de plus assez dispendieuse : on démasquerait la contretable de l'ancien autel ; on déboucherait une ou deux fenêtres autant que possible et on consoliderait tout ce qui menace ruine, ce qui permettrait d'enlever les poutres en bois. Enfin le mur de

refend enlevé pourrait être ultérieurement remplacé par une balustrade simple et de bon goût.

Tel est le vœu que je prie la Commission d'émettre et de soumettre à l'autorité préfectorale.

La chapelle d'Ango ne pourrait être rendue au culte, mais seulement à l'histoire et aux arts.

NOTA. — M. l'abbé Richer ne désespère pas de trouver quelques ressources de son côté, pour cette œuvre de restitution.

M. Sauvageot explique qu'il a jadis étudié lui-même la restauration de cette chapelle et qu'il en a même préparé les plans. Toute désirable qu'est cette remise en état, il craint, vu la dépense assez forte qu'elle entraînera, que le Comité des Monuments historiques n'en écarte la proposition, pour cette raison que les soins réclamés par différentes autres parties de l'église sont beaucoup plus urgents.

M. Milet estime que l'objection ne doit pas faire conclure au *statu quo*. Il propose au moins de procéder aux divers travaux de dégagement et d'appropriation qui rendraient en partie à cette chapelle son aspect primitif. M. Sauvageot pense que, réduit à ce programme, le projet n'est plus qu'une affaire minime, à laquelle les ressources de la fabrique devront pourvoir. Cependant, comme le remarque justement M. Milet, même dans ces menus détails, l'imprévu peut facilement accroître le devis.

Après une intéressante discussion, la Commission déclare à l'unanimité, sur la motion de M. Gouellain, que la chapelle d'Ango mérite son intérêt. Elle remercie M. Milet d'avoir attiré sur elle son attention. Elle invite enfin M. le curé à réunir les premières ressources qui permettront de donner une suite plus ou

moins complète aux désirs de tous les admirateurs de l'église Saint-Jacques.

« *La Croix de Bouteilles.* — Entre Dieppe et Arques, au village de Bouteilles, reprend M. Milet, se trouve la croix dite *de la Moinerie*, que l'abbé Cochet fit relever et rétablir sur un talus entre des arbres, en 1855, au bord du grand chemin et en face de l'emplacement qu'elle occupait primitivement. Ce monument en pierre tuffeuse, du XII^e siècle, aussi simple que curieux, n'est plus d'aplomb. Il dévie aujourd'hui d'environ 15 cent., et dans un avenir plus ou moins éloigné on doit prévoir sa chute qui pourrait être funeste.

» Son redressement paraît nécessaire; et au moyen d'un blocage de béton au-dessous et à l'entour de sa base, on lui assurerait une longue durée. La dépense peut être évaluée de 20 à 30 francs.

» *L'église de Vatierville.* — Cette église du canton de Neufchâtel possède, continue notre confrère, un fort intéressant clocher de l'époque romane, qui a été classé et fort intelligemment restauré aux frais du département. Or, en passant dernièrement dans cette commune, M. le maire me fit remarquer un mur de l'église, dans la partie se rapprochant du chevet, qui tombe en ruine, partie construite en gros silex... La commune étant fort pauvre et peu peuplée, n'a pas les moyens de faire la restauration désirable. C'est pourquoi le maire demande un secours à cette fin.

» Bien que la tour elle-même portant sur de gros piliers, ne soit pas en péril, vous jugerez peut-être que la muraille qui l'avoisine, en train de s'éventrer, mérite la sollicitude de la Commission. C'est une dépense que j'évalue à 3 ou 400 francs. »

La croix de la Moinerie n'étant pas classée, la Commission ne peut que la recommander à la sollicitude des administrations communale et départementale, ou mieux encore à la générosité de quelque amateur du voisinage. — Quant à l'église de Vatierville, bien que la partie ruineuse de cet édifice ne soit pas classée davantage, comme sa solidité importe plus ou moins au clocher, qui figure, lui, parmi les monuments historiques, la Commission émet le vœu qu'un secours soit alloué pour la réparation du chevet.

*Remise aux Archives de la Commission de dossiers
provenant de l'abbé Cochet.*

« Messieurs, ajoute en terminant M. Milet, m'étant trouvé dépositaire d'une grande quantité de papiers provenant de la succession de l'abbé Cochet, par suite d'un legs de feu Brianchon qui les détenait, j'ai déjà eu l'occasion de confier aux archives de notre Commission, auxquels ils revenaient de droit, de nombreux et importants dossiers touchant à son origine même et intéressant à la fois les découvertes et fouilles archéologiques opérées depuis près de quarante ans, l'inspection des monuments historiques, la formation, les dons et accroissements du Musée départemental. L'ensemble ne comprenait pas moins de soixante et onze dossiers.

» Aujourd'hui je viens compléter ce que j'appelle une restitution en offrant de nouveau aux archives de la Commission des antiquités un lot de près d'une vingtaine de dossiers retrouvés se rapportant, pour une part, à des objets entrés au musée tels que : le rétable de Fresquiennes, les dalles tumulaires d'Etretat, de Saint-

Aubin-le-Cauf; le reliquaire de Saint-Saens; le vase romain des dominicains du Havre; la collection Thaurin, en plus de la correspondance; et, pour une autre part, aux fouilles du théâtre romain de Saint-André-sur-Cailly (correspondance); à la découverte du cœur de Charles V, aux tombeaux du roi Henri au Court-Mantel et de Bedford; à ceux de Rollon et de Guillaume Longue-Épée; aux portes de Saint-Maclou de Rouen; à la Tour du donjon de Philippe-Auguste et à la Prison de Jeanne d'Arc; au rétable de la chapelle Saint-Étienne, dans la Cathédrale; à l'église d'Étretat; à la statue de Duguesclin, à Longueville; aux statues sépulcrales de Claude Groulart et de Barbe Guiffard, etc. Enfin, pour clore, j'indique un volumineux dossier concernant Blain d'Esnambuc, son inscription dans l'église d'Allouville-Bellefosse; la fondation du prix des colonies qui intéresse également divers navigateurs et colonisateurs: Cavelier de la Salle, de Rouen; les Lemoyne, de Dieppe; les Dyel, etc.

» J'ai pensé, Messieurs, que vous ne verriez pas indifféremment prendre place dans vos propres archives, pour y être conservées, ces correspondances de savants qui expliquent et commentent les faits ainsi que les découvertes, ces procès-verbaux, ces rapports et pièces justificatives, lesquels portent tous la trace de l'homme incomparable qui tint tant de place dans votre Compagnie et à la mémoire duquel je me plais à rendre, ici, respectueusement hommage. »

M. G. Le Breton incline à penser que ces intéressants dossiers seraient mieux placés auprès des objets qu'ils concernent, c'est-à-dire, au musée départemental, auquel M. Billiard a offert le premier noyau

d'une bibliothèque archéologique. Toutefois, d'autres membres voient dans ces documents les pièces justificatives du *Bulletin* de la Commission, et, à ce titre, ils préféreraient leur donner place dans nos collections. Tel est également le parti auquel s'arrête définitivement M. Millet.

Archives et Album de la Commission. — A cette occasion, plusieurs membres ne peuvent s'empêcher de regretter la presque impossibilité de consulter librement et sans encombre la riche bibliothèque de la Commission, réunissant un ensemble de textes et de planches unique à Rouen, comme aussi les précieux albums, auxquels les dessins de Langlois et autres donnent une valeur incomparable. Ce n'est pas que notre honoré président ne mette le plus obligeant empressement à les communiquer dans son cabinet. Mais plus la complaisance est grande, plus on craint précisément d'en abuser ; et, enfin, les travailleurs doivent s'installer dans le bureau de l'archiviste : ils ne sont pas chez eux.

M. le Président reconnaît le bien fondé de ces doléances, et est le premier à déplorer cet aménagement défectueux. C'est qu'en outre le fonctionnement de la Commission s'est presque toujours opéré dans des conditions précaires : la présente séance en est une preuve saisissante, puisque ce dernier jour de la semaine a été le seul où elle ait pu être convoquée.

Les archives de la Commission ont été longtemps reléguées sous les combles. Ce n'est qu'au prix d'efforts et de démarches sans nombre que l'abbé Cochet put enfin obtenir un local spécialement affecté aux séances et à la bibliothèque de la Commission ; l'espace mena-

çait de manquer dans ses meubles, quand elle a été brusquement réduite à revenir siéger dans la salle commune, et a dû accumuler, tant bien que mal, successivement en plusieurs espaces perdus, des documents bibliographiques et artistiques qu'aucun amateur ne saurait collectionner.

Il y a lieu d'espérer une amélioration durable à ce fâcheux état de choses. Le département vient de voter un crédit considérable pour l'agrandissement des Archives. Le cabinet de l'archiviste sera déplacé, en sorte que son bureau actuel, après une dépense insignifiante pour le garantir de l'humidité, pourrait être exclusivement réservé à la Commission pour ses réunions, ses cartons et sa correspondance imprimée.

Chapelle Saint-Julien au Petit-Quevilly. — M. G. Le Breton profite de la présence de M. Sauvageot pour lui exprimer son étonnement de ce que le Comité des Monuments historiques ne soit pas encore efficacement intervenu afin d'assurer la restauration de ce monument historique de l'Etat. A plusieurs reprises, la Commission s'est justement préoccupée de l'aspect inquiétant qu'il présente; et dès l'an dernier, M. le Préfet avait bien voulu promettre que le département prendrait à sa charge la moitié de la dépense, espérant qu'un subside ministériel couvrirait le reste.

M. Sauvageot répond que la visite qu'il a faite à Saint-Julien, il y a une dizaine d'années, ne lui avait inspiré aucune appréhension pour l'avenir. La bonne conservation du petit édifice ne peut être en cause. La toiture seule doit être surveillée comme y invitaient déjà quelques soufflures aux médaillons de la voûte. Mais les frais dans ce genre de travail ne sauraient monter bien haut.

M. de Beaurepaire souhaiterait que deux de nos collègues examinassent soigneusement cette chapelle, afin d'obtenir ensuite du maire qu'il en poursuive la restauration par voies administratives.

La chose ne laisse pas d'être assez délicate, suivant la réflexion de M. Sauvageot, puisque c'est une sorte de mise en demeure d'un propriétaire de s'imposer des sacrifices pour son immeuble. Dans l'espèce, cet immeuble est à peu près insignifiant si non onéreux pour la commune. Au point de vue religieux, il ne concourt pas davantage au service paroissial.

M. l'abbé Tougard rappelé que dès l'an dernier la base extérieure des murs du chevet laissait fort à désirer, que le pied des piliers et des contreforts du mid était à reprendre, et qu'enfin des plâtres se détachaient à l'intérieur. L'urgence d'une restauration était telle que l'administration de l'hospice l'eût volontiers commencée, si elle n'eût craint le mécontentement et le blâme des autorités supérieures.

M. Coutan, qui a étudié ces jours-ci de fort près ce joli sanctuaire, a constaté que les parties soufflées, dont vient de parler M. Sauvageot, sont maintenant tombées. Il n'y a donc pas de temps à perdre, d'autant que les peintures qu'il s'agit de conserver ont un intérêt artistique non pas purement local, mais bien national. Il y a là des œuvres d'une ressemblance frappante avec les enluminures de manuscrits du ^x^e siècle, de prédécesseurs ignorés mais dignes émules de Giotto et de Cimabuë. M. le docteur cite entre autres un portrait de femme, la tête appuyée sur la main, dont le raccourci, d'une perfection achevée, le ferait volontiers dater du ^{xv}^e siècle.

M. G. Le Breton observe que l'attention a déjà été

mise en éveil sur le mérite de ces peintures par les quelques médaillons qu'en ont publiés MM. Gélis-Didot et Laffilée. On peut craindre que les Beaux-Arts ne songent pas à s'en préoccuper autant que nous, parce que le midi leur offre plusieurs fresques semblables. Il insistera donc pour que l'administration départementale prenne l'affaire en main. Le secrétaire assure qu'elle aura un appui naturel et zélé dans M. le conseiller général Knieder.

Quant aux peintures elles-mêmes, il serait bien à souhaiter qu'elles fussent débarrassées de leur ignoble badigeon. Mais c'est là une tâche qui réclame des précautions infinies, et dont le devis ne peut être que approximatif. M. Sauvageot connaît un peintre qui pourra le dresser d'une façon compétente. Quelques membres redoutent que cette besogne, délicate entre toutes, soit confiée à un peintre qui pourra être tenté de refaire les parties disparues ou détériorées. Un homme bien expert dans ces sortes d'opérations artistiques leur semblerait préférable, et M. Houzard présenterait de ce chef les meilleures garanties.

Mort de M. Billiard. — Depuis sa dernière séance, dit M. de Beaurepaire, la Commission a eu la douleur de perdre un de ses membres, l'estimable M. Billiard. Antiquaire d'un savoir étendu, particulièrement en numismatique, il a, dans ses modestes fonctions, rendu au Musée départemental de longs et signalés services. Aussi M. le président se fit-il un devoir de lui donner, et ce ne fut pas sans peine, une place dans nos rangs. Il y siégeait depuis quinze ans, avec une assiduité que son grand âge rendait particulièrement méritoire.

L'abbé Cochet, selon la remarque du secrétaire, ne

parlait jamais de M. Billiard qu'en termes excellents et affectionnés. M. Lormier ajoute que ce n'était que justice, car il poussait le dévouement pour le musée jusqu'à un désintéressement extrême. Les amateurs, désireux d'une pièce rare, ne la lui arrachaient point, en lui offrant bien au-delà de sa valeur, s'il n'était pas sûr que l'objet fût au musée.

Sa probité était à la hauteur du zèle de l'aide conservateur. Chez ce père de dix-neuf enfants qui n'est pas mort riche, tout se vendait encore, selon l'antique formule, *au plus juste prix*. Quand le hasard des ventes faisait tomber dans ses mains quelque produit du truquage, il le cotait à sa valeur réelle. Voyait-il un client s'en saisir avidement, il ne manquait pas de lui dire : *Je suppose bien que vous ne le prenez pas pour du vrai !*

Bouville. Dalles tumulaires. — M. le Président offre aux archives de la Commission l'estompage soigné d'une belle dalle tumulaire, découverte il y a environ dix-huit mois, sous l'ancien pavage de l'église de Bouville et encastrée dans la muraille par les soins de M. l'abbé Papillon, curé de cette paroisse.

Cette pierre tombale mesure 2^m20 de hauteur sur 1^m21 de largeur et porte en beaux caractères gothiques :

CY GIST NOBLE HO/E M^r. ANTHOINE
DE CIVILLE, S^r DE BOUVILLE, EN SO/ VIV
ANT CO/SEILLER DU ROY EN LA COURT
DE PLEM/ DE NORME/DIE, LEQ^l DECEDA
LE 2^e JO/R DOCTOB. EN LAN 1587.

Sur une seconde dalle de dimensions un peu moindres (1^m65×0,99), également relevée par M. le

curé, se lisent les lignes suivantes, envoyées par lui au secrétaire, le 18 mai 1891 :

CY GIST NOBLE DAMOISELLE
FRANÇOISE QUESNEL, ÉPOUSE DE
NOBLE HO/E ANTHOINE DE CIVILLE
S^r ET PATRON DE BOUVILLE ET
CONSEILLER DU ROY EN LA COUR
DU PARLEMENT DE ROUEN,
LAQUELLE DECEDA LE 5 NOVEMBRE
MVLXIII.

M. le Président ajoute que d'importants travaux à l'église de Bouville sont à l'étude; M. le curé se proposerait même d'obtenir le classement de sa jolie tour romane, qui a mérité l'attention de l'abbé Cochet.

M. le Président résume verbalement les documents qu'on va lire :

Jacques Douchin fut un des sculpteurs les plus en renom de la ville de Rouen dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Il avait été reçu maître du métier de « maistre peintre scûlpteur » par lettres du roi, du 20 janvier 1641, à lui accordées en faveur de l'heureuse naissance du duc d'Anjou. Il fut garde du même métier en 1662 et 1663. Un des travaux les plus importants dont il fut chargé fut la contretable de Saint-Pierre-du-Châtel, qui ne put être placée sans faire subir à l'architecture du chœur des changements assez regrettables; mais alors on n'y regardait pas de si près. Il est assez vraisemblable que cette contretable n'a point été détruite, et qu'elle orne actuellement quelque église qui n'en connaît pas l'origine. Mais quoi qu'il en soit, les devis de cette œuvre de sculpture me paraissent un document précieux pour l'histoire des arts et des artistes de notre ville.

Comptes de la Fabrique de Saint-Pierre-du-Châtel. Extraits divers. — « En l'année 1649, environ au mois d'août, M. le curé a proposé à Messieurs les trésoriers de faire eslever le grand autel de deux marches et les images des saints qui sont dedans le chœur à proportion ; de changer la porte de la sacristie et la faire plus proche de l'autel pour empêcher que l'on ne vît du chœur dans ladite sacristie et de la sacristie dans le chœur, comme aussi de changer la forme des carolles qui ferment le *Sancta Sanctorum* et de les faire d'une figure octogone, pour donner plus de place au chœur, et de faire faire un lambris de menuiserie aux deux costés du grand autel sur des entablemens, frises, corniches et autres ornemens de sculpture, faisans transporter et placer au bas de l'église le confessionnal et le banc qui estoient à costé dudit autel, ce que MM. les Trésoriers ont accordé comme estant pour le bien et décoration de l'église, et ledit s^r curé a fait faire le tout à ses frais, hormis les ferrures qui ont esté payées aux despens du Trésor, et en a payé la somme de 320 l. Mons^r Gaulard, trésorier de la paroisse, a depuis fait peindre et dorer les lambris qui sont aux costés dudit autel, comme aussy les deux figures de pots à fleurs qui sont sur les deux crédences. »

« Du Dimanche quatriesme juillet 1666. — Messieurs les curé et trésoriers, tant anciens que modernes, assemblez en la maison du presbytere, à l'issue de la grande messe, ledit sieur curé leur ayant représenté que diverses fois il avoit esté proposé de faire une contretable au grand autel en place de celle qui est présentement, ce qui avoit esté toujours jugé nécessaire pour la décoration de l'église ; mais que l'exécution en avoit esté remise par le deffault de fondz convenable pour y satisfaire, la meilleure partie duquel se trouvoit à present assurée, offrant d'y contribuer de sa part la somme de deux cents livres t., estant de plus assuré, de la part de M^{rs} Henriqués et Simon, qu'ils y contribueront sçavoir : led. sieur Henriqués de la somme de

deux cent livres t., et ledit sieur Simon de la somme de cent livres t., outre quelques autres deniers qui se pourroient tirer tant des confrairies que de la liberalité des parroissiens, à joindre que Monsieur de Thibouville, y présent, a promis donner les tableaux nécessaires, à ses frais et despens.

« Il a esté résolu d'une commune voix que l'on feroit faire au plus tost ladite contretable de bois avec les ornemens, enrichissemens et dorures et en la manière qui sera jugé convenable par M. le curé, Henriqués et Maillet, que la Compagnie a commis pour veiller et prendre les soins dudit ouvrage, les priant de l'avoir agreable. Signé : De Sahurs, Baron, Pellerin, Henriqués, Langlois, Bordeaux, Picot, Derbaud, Bourdin, Jacques Vial, Baudouin, Delaunay, Pierre Laisné, Maillet. »

Du 18 août 1666. — « Devis des ouvrages d'architecture, sculpture, dorure et autres que convient faire pour une contretable, au grand autel de l'église de Saint-Pierre-du-Chastel de cette ville de Roüen.

» Premièrement :

» La dite contretable d'autel doit estre construite de bois de Caën, tout cœur de chesne sans obel, de vingt et un pieds huit poulces de hauteur, depuis le dessus de la première marche jusque à l'affiniement de la croix, et de onze pieds de largeur, qui est la distance entre les deux extrémités des lambris.

» Seront posés, en place des deux crédences, deux pieds d'estaux de mesme bois pour les figures des deux patrons saint Pierre et saint Paul, qui seront de la hauteur de quatre pieds six ou huit poulces, selon qu'elles seront jugées plus convenables, et dont sera présenté un modèle de terre par l'entrepreneur, pour sur iceluy convenir de la manière dont elles seront executées.

» Seront pareillement posées deux figures d'anges sur les frontons de la corniche d'en haut, la hauteur desquelles

sera proportionnée à celles des deux figures du bas, dont sera pareillement donné un modèle de terre.

» Seront les deux colonnes torses avec feuilles de vigne et fruitz de sculpture par dessus de haut en bas.

» Plus sera fait et posé sur l'autel un tabernacle à cinq pieds de hauteur, composé en deux corps; ledit tabernacle de bois de Caen, cœur de chesne et sans obel, ainsi que le surplus.

» Tout le dit ouvrage doit estre fait et parfait conformément au dessein qui a esté fait pour ce sujet, à la réserve de trois marches et chassiss, ceux qui y sont de présent estans bons et pouvans servir.

» Sera fait en outre une caisse de bois de chesne par assemblage pour couvrir le devant et les costés du d. tabernacle, comme aussy seront faits deux fonds de bois de chesne derriere les socles des tableaux.

» Le fond de toute la contretable ainsy que de la caisse du tabernacle seront peints de blanc poly, et toute la sculpture dorée tout à plat, avec le vermeil doré aux endroits nécessaires, ainsy qu'en toutes les moulures d'architecture par toutes faces; les franges, ceintures et lisières des vestements des figures seront dorées d'or bruny, et sur la caisse du tabernacle seront mis des filets d'or, et sur le deuant deux anges en plate peinture, ou dorés et ombrés comme il sera jugé plus à propos, les anges tenant un soleil représentant le Saint-Sacrement.

» Et quant au tabernacle, les deux corps seront dorés tout à plat, sans aucune couleur, hormis le vermeil qui sera appliqué en la manière d'orfèvrerie.

» Seront pareillement dorés les encastillements de deux tableaux d'or bruny à plat, sans aucune couleur, ainsy que le tabernacle.

» Je Jacques Doucin, M^e peintre et sculpteur, demeurant à Roüen, recognoy avoir fait marché avec monsieur le curé de l'église de Saint-Pierre-du-Chastel, M^{rs} Henriqués et Maillet, trésoriers de la dite église, députés pour

vaquer à l'exécution de l'ouvrage mentionné au devis cy-dessus, fait et escrit par acte de délibération de M^{rs} les trésoriers, tant anciens que modernes, du quatriesme juillet dernier, pour faire parfaire et accomplir ledit ouvrage. »

Du 20 avril 1667. — « Messieurs les curé et trésoriers tant anciens que modernes, assemblés en la maison du presbitaire, à trois heures après midy, ledit sieur curé leur ayant représenté que la contretable estant preste à placer, il estoit nécessaire d'aviser aux moyens de donner du jour à l'église qui sembloit trop obscure, à cause de la vitre de dessus l'autel qu'il a fallu clorre, et que le meilleur expédient qu'il trouvoit, pour le présent, estoit d'agrandir la place de la vitre qui est du costé de la sacristie et en oster les remplages de pierre qui sont dans lad. place et les vieilles vitres, et mettre, au lieu d'icelles, des barres de fer et vitres blanches avecq les ornemens que l'on trouvera à propos, et même qu'il seroit fort utile et convenable pour la décoration de la dicte église, d'en faire peindre les voutes et blanchir les murailles.

» Sur quoy, il a esté résolu que la dicte vitre cy-dessus mentionnée sera ostée au plus tost pour en eslargir la place d'environ un pied de chasque costé et les pierres ostées du milieu, pour y placer de nouvelles vitres pour y donner plus de jour, avecq tel ornemens qu'y conviendra, et mesme de faire peindre et blanchir la dicte église; et pour exécuter ce que dessus, lesd. sieurs curé, M^{rs} Henriqués, Maillet et le trésorier en charge sont priés de s'en donner la peine, aux despens du trésor et des aumosnes des particuliers qu'y voudront y contribuer, et mesme s'il est besoing de donner plus de jour à ladite église, les d. sieurs nommés en useront comme ils adviseront bien estre sans faire autre assemblée.

» Signé : de Sahurs, Baron, Pierre Laisné, Boutteville, Pellerin, Bordeaux, Henriqués, Jacques Vial, Bourdin, Déperray, C. Picot, V. Le Mettay. »

1^{er} avril 1668 fête de Pâques. — « Dans l'assemblée tenue

ce jourdhuy par Messieurs les curé et trésoriers, tant anciens que modernes, dans le chœur de l'église, le sieur curé a fait entendre à la Compagnie qu'estant nécessaire de payer ce qui reste deu pour la contretable d'autel qu'on fit faire l'an passé et n'y ayant de fondz entre les mains de monsieur le trésorier en charge pour le satisfaire, il offroit volontiers de remettre audit trésor la somme de 300 l. qui lui est due, tant pour ses gaiges de l'an passé que pour le luminaire qu'il a fourny et distributions qu'il a fait de ses deniers pour les fondations, pourveu qu'on luy en accordast une recognoissance de 20 l. par chacun an pendant sa vie seulement, si par lesd. sieurs trésoriers, il étoit jugé à propos et de l'utilité dud. trésor.

» Et d'autant qu'il a esté considéré que led. sieur curé estant desjà avancé en age, ceste partie ne sera pas long temps à la charge du trésor, qui autrement auroit esté obligé de se constituer en rente de longue durée pour subvenir au paiement de ce qui reste deu pour lad. contretable,

» Il a esté résolu que ledit sieur curé sera remercié de sa pitié et libéralité envers sa paroisse, que l'offre par luy faite sera acceptée. »

2 octobre 1700.— « On emploiera une partie de l'argent donné par M. Louis Formont, ancien trésorier de la par., de présent paroissien de saint Cande-le-Jeune (300 l. données par lui), à la confection d'une balustrade de fer à claire-veue (*sic*), au lieu de la balustrade de bois qui est à la devanture du chœur, balustrade très ancienne et qui empêche en grande partie la vue de la contretable

» Conformément au dessein que j'en ai fait, qui, pour cet effet sera paraphé au dos tant par lesd. sieurs curé et trésoriers que par moy, pour y avoir recours, et demeurera en mes mains jusqu'à la fin de l'ouvrage, pour m'y conformer dans l'exécution, moyennant le prix et somme de mil soixante livres t., tant pour le prix principal dudit ouvrage

que pour le vin, qui se donne ordinairement en semblable rencontre, m'obligeant de fournir, pour cet effet, tout le bois nécessaire, menuiserie, sculpture, dorure, ferrure, peine d'ouvriers et généralement tout ce qu'il faudra pour rendre ledit ouvrage en sa perfection, mesme pour le poser en son lieu et place, m'obligeant pareillement de faire desmolir la contretable qui y est présentement, laquelle, au moyen du present marché, me demeurera comme chose propre, et pourra faire mon profit, ainsy que j'aviseroy bien estre; tout lequel ouvrage je promets et m'oblige rendre fait et parfait et posé en la forme et qualité que dessus est dit et sous bonne et deue visitation pour le jour de feste de la Chandeleur prochain, excepté la peinture et dorure du corps de la contretable, pour lequel sera différé jusque au jour de Saint-Jean-Baptiste ensui-
vant, pour donner temps au bois de seicher, laquelle somme de mil soixante livres t. me sera païée en trois fois, sçavoir : cent livres t. d'huy en quinze jours, six cents livres t. aux jours de feste de la Chandeleur ou plus tost si je livre et pose ledit ouvrage, et les trois cents soixante livres t. restans lors de l'entiere perfection d'iceluy; ce qui a esté accordé par les dits sieurs curé et tresoriers. Faict le 14^e d'aoust MVI^eLXVI. Signé : De Sahurs, Henri-
qués, Maillet, Doucin.

» Fait double pour le présent pour Monsieur le curé et M^{rs} les trésoriers. »

En 1777, le Prince fit marché « pour la peinture et dorure qu'il convenait faire à cette contretable, nettoyer les tableaux sans employer l'eau forte, peindre le fonds en façon de marbre blanc, repeindre le christ et la croix estant au dessus de la contretable. »

Acte de décès du P. Arthur du Moustier. — Tel est le titre d'une seconde note de M. le Président.

Les Récollets, qui avaient un couvent à Gisors dès

1609, ne s'établirent à Rouen que vers 1630, dans un terrain situé en dehors de l'enceinte de la ville, au faubourg Bouvreuil, terrain acheté des deniers de Gaston de France, duc d'Orléans, auquel fut reconnue la qualité de fondateur de ce monastère. Leur chapelle, dont la première pierre fut bénite le 15 septembre 1633, était dédiée à N.-D.-des-Anges. Elle renfermait trois chapelles : l'une sous le titre de Saint-François d'Assise, à l'ordre duquel ils appartenaient; une autre sous celui de N.-D.-du-Refuge; une troisième sous celui de Saint-Antoine de Padoue. Ce fut dans cette dernière, qui avait été consacrée, le 28 décembre 1658, par Antoine Magloghecan, évêque de Miden, en Irlande (1), que fut inhumé le corps d'un des savants qui aient le plus fait pour l'histoire de notre province.

Son acte de décès se trouve inscrit en ces termes, touchants par leur simplicité, dans un cahier conservé parmi les actes de l'état civil de la ville de Rouen, intitulé : *Livre du couvent des Pères Récollets* :

« L'an 1662, le 14^e de juillet, feste de saint Bonaventure, décéda en ce couvent le reverend père Artur du Monstier (2), prestre, predicateur et aultrefois gardien du couvent de Melun, religieux de grande probité, amateur de la pauvreté et de la régularité, sçavant et fort versé dans l'histoire ecclésiastique, et qui a composé de très beaux livres, comme sont : *Martyrologium Franciscanorum*, *Neustria Pia*, et plusieurs aultres. Il a laissé quatre gros volumes manuscrits de toute l'histoire ecclésiastique, qui restent. La mort l'a surpris doucement, lorsqu'il parut dans le meilleur estat qu'il pouvoit desirer, sans douleur, en plein

(1) *Histoire de Rouen*, édition de 1731, in-4^o, t. II, 6^e partie, p. 126.

(2) Placide Galleman, qui était de ce couvent, écrit aussi Du Monstier. Hyacinthe Le Febvre, *Histoire chronologique de la Province des Récollets de Paris*, 1677, p. 112, écrit du Moustier.

jugement, et armé du sacré viatique et saint sacrement de l'extrême onction, dans le temps auquel il faisoit imprimer un de ses beaux ouvrages, et se dispoisoit à faire de mesme des autres. Les sçavants font mention de luy dans leurs livres, et les religieux se souviennent de ses vertus. Il a passé dans l'ordre près de 60 ans avec beaucoup de regularité et d'édification. Il est enterré dans la chapelle de saint Antoine de Pade. *Requiescat in pace. Amen.* »

Le *Neustria Pia* avait été approuvé vers la fin de l'année 1660; mais l'impression n'en fut achevée qu'après la mort de l'auteur par les soins de Placide Gallemant, gardien des Récollets de Rouen. Il est dédié à Henri d'Orléans, duc de Longueville, gouverneur de Normandie, qui avait fait les frais de la publication (1).

Le *Neustria Pia*, ainsi que Placide Gallemant nous l'apprend, est le troisième volume de l'œuvre très considérable d'Arthur Du Moustier (2). Les deux premiers volumes ont pour titre, *Neustria christiana*; le quatrième, *Neustria sancta*; le cinquième, *Neustriæ miscellanea*.

Ces volumes, qui sont restés manuscrits, passèrent de la maison des Récollets de Rouen en celle des Récollets

(1) Le titre porte le nom de Jean Berthelin, libraire, rue aux Juifs. Mais l'imprimeur fut vraisemblablement Laurent Maurry, dont on voit les initiales L. M. à un des fleurons qui décorent le livre.

(2) Il s'en occupait dès 1639. Placide Gallemant, dans son ouvrage intitulé : *Provincia Sⁱ Dionysii Fratrum Minorum Recollectorum*, publié en 1649, p. 52, écrivait, à propos d'Arthur Du Monstier : « V. P. Arturus Du Monstier, Normannus, scripsit magno labore magnaque utilitate Martyrologium Franciscanorum et alia quædam devota opuscula. Molitur insuper opus insigne quod historiæ Ecclesiasticæ totius Normanniæ præclaram lucem afferet. » On voit par le même ouvrage, p. 120, qu'en 1630, Du Monstier était gardien du couvent de la Charité-sur-Loire.

de Paris, et, de là, par suite de la suppression des communautés religieuses, à la Bibliothèque Nationale.

L'abbé Saas a consacré une notice biographique à ce savant religieux. On la conserve aux Archives de l'Académie de Rouen. Elle a été publiée en abrégé par le docteur Gosseume, au tome II, p. 254, de *l'Histoire de l'Académie*.

La qualification *Rothomagæus*, donnée à Arthur Du Moustier par Gallemant, au titre même du *Neustria Pia*, autorise à penser que l'auteur appartenait à Rouen par sa naissance.

On doit croire qu'il était d'une famille ancienne et considérée, d'après ce qu'il dit lui-même, à propos de *Guillêlmus III de Monasterio*, 19^e abbé de la Croix-Saint-Leuffroy : « *Familia spectabili et antiqua inter Normannos a qua me fateor duxisse originem. (Neustria Pia, p. 358.)*

Je suis très porté à supposer que cette famille n'est autre qu'une famille du même nom, qui fut pendant longtemps avantageusement connue à Valognes ou aux environs. Elle était représentée, de 1610 à 1630 tout au moins, par Arthur Du Moustier (1), lieutenant général civil et criminel du bailli de Cotentin au siège de Valognes; — par Louis Du Moustier, son fils; — par Jacques Du Moustier, fils dudit Louis, aussi lieutenant général civil et criminel au

(1) « Maître Artur Du Moustier, esquier, seigneur et patron d'Audouville, conseiller du Roi, lieutenant civil et criminel, etc., fév. 1610. (Compte de la Vicomté de Valognes.) — Le 14 mars de la même année, il acheta, d'André Du Ruel, la prévôté d'Audouville, qu'il fit détacher de la baronnie de la Hougue et réunir à la seigneurie de Sainte-Marie-Audouville-le-Haveron, mai 1611. — Avant d'être à la famille Du Moustier, cette seigneurie avait appartenu à une famille De la Vigne. (Voir les aveux des seigneurs de Sainte-Marie-d'Audouville et d'Aumerville, dans le portefeuille d'aveux rendus au Roi pour la vicomté de Valognes avec les arrêts de mainlevée, aux Archives de la Seine-Inférieure. (F. de la Chambre des Comptes de Normandie.)

même siège, 1681; — par Jacques-Louis Du Moustier, chevalier non profès de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, 1730; — par Nicolle-Elisabeth Du Moustier de Sainte-Marie, veuve de Charles-Adrien de Bonsens, marquis des Epinets, comte de Courcy, sœur et héritière du précédent (8 mai 1761).

Il ne reste plus rien de la chapelle des Récollets, dont l'emplacement se trouve actuellement compris dans l'établissement hydrothérapique du docteur Bottentuit, rue du Champ-des-Oiseaux, en face de l'église Saint-Romain.

Ne pourrait-on pas, afin de conserver la mémoire d'un religieux, aussi recommandable par ses vertus que par son érudition, poser, en cette église, une plaque indiquant le lieu et l'époque de son décès ?

NOTE SUR UNE INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE FÉCAMP

L'inscription funéraire, dont nous donnons ici une reproduction, est gravée sur une plaque de cuivre qui, vraisemblablement, pendant plus de quatre siècles, conserva la place qui lui avait été assignée, soit sur les murs de l'église, soit sur ceux du cloître de l'abbaye de Fécamp. Déplacée à l'époque de la Révolution, cette plaque devint la propriété d'un ouvrier, qui eut l'idée d'en utiliser, pour son travail, le côté non gravé, en la fixant sur une planche au moyen de fortes pointes (1). L'usage vulgaire pour lequel elle n'avait point été faite la sauva de la destruction; et c'est grâce à cette circonstance que la ville de Fécamp a trouvé récemment l'occasion d'enrichir son musée d'un objet fort intéressant, que des musées plus importants pourraient lui envier. Le texte, qui ne donne lieu à aucune difficulté de lecture, pour peu qu'on soit habitué aux anciennes abréviations, peut se lire ainsi :

(1) Ces renseignements m'ont été fournis par M. Hare, secrétaire de la mairie de Fécamp.





ne? cui propiu est misereri semp
 ue suscipe deprecaco nostraz ut
 miseraco tue pietatis absoluat no
 et aia famli tui frs carissimi de me
 qui dicit in nomine sem mior legem
 et illas uolunt in se huius in normam
 et in eadem huius huius et in eadem
 et in eadem huius huius et in eadem
 et in eadem huius huius et in eadem



Obit huius anno domini m. c. lxx.

*Deus cui proprium est misereri semper et
 parcere, suscipe deprecationem nostram, ut
 miseracio tue pietatis absolvat nos
 et animam famuli tui fratris gaufridi danielis
 qui condam in ordine fratrum minorum legit bi-
 bliam parisiis, post hoc in normania
 fuit custos super fratres, et postmodum domini
 abbatis fiscampnensis penitentiarius ; tandem jacet
 corpus ejus in hoc loco et anima sit in pace
 Amen.*

Obiit autem annò domini m^o ccc^o lxx^o.

Au dessus de l'inscription, le graveur a figuré une Sainte Vierge, couronnée d'un diadème et portant l'enfant Jésus, auquel le défunt, à genoux et les mains jointes, est présenté par saint Jean-Baptiste, reconnaissable à l'agneau pascal qu'il porte en ses mains, et par saint François d'Assise, caractérisé par ses stigmates.

Au bas, le cadavre est figuré étendu, revêtu de l'habit religieux, la tête couverte d'une sorte de capuchon percé de trous, et les pieds nus.

De ce personnage on ne sait rien de plus que ce que cette inscription nous apprend. Après avoir été lecteur en Ecriture sainte à Paris, il fut gardien des frères Mineurs de Normandie ou, sans doute, comme on aurait dit plus tard, provincial, et, en dernier lieu, pénitencier de l'abbé de Fécamp.

Par cette dernière qualification, il faut entendre qu'il était, je crois, non pas seulement confesseur de l'abbé, mais une sorte de grand vicaire de ce prélat pour le tribunal de la pénitence, à l'usage des ecclésiastiques et même des paroissiens des nombreuses paroisses de l'exemption de Fécamp, avec pouvoir d'absoudre des cas réservés.

Les fonctions de pénitencier furent pendant longtemps fort importantes, comme on peut le voir par le traité de la *Discipline ecclésiastique*, de Thomassin, qui cite,

t. IV, p. 269, un synode de Bayeux de 1300, enjoignant **encore aux curés, aux chapelains et aux vicaires perpétuels**, de se confesser, au moins une fois l'an, à l'évêque ou au pénitencier.

Il est à remarquer que, vers l'époque où Geoffroi Daniel était pénitencier à Fécamp, un autre religieux, évêque de Sidon, était pénitencier de l'archevêché de Rouen.

En 1402, c'était un autre religieux, Mathieu Le Sauvage (augustin), évêque d'Hippone, qui était pénitencier, ou comme on disait alors, penancier de l'archevêque (*Chronique normande*, de P. Cochon, p. 336).

Quant à l'abbé de Fécamp, il suffit de rappeler que c'était Jean De la Grange, docteur en décret, qui fut premier président de la Cour des Aides sous Charles V, fut chargé de plusieurs missions très importantes, occupa, comme évêque, le siège d'Amiens du 12 avril 1373 au 20 décembre 1375, fut promu plus tard au cardinalat et mourut, à Avignon, en 1402. Il avait été abbé de Fécamp de 1357 à 1372.

Fouilles de Saint-Saens. — Pour montrer, en ce qui la concerne, la nécessité d'un local réservé à la Commission, M. G. Le Breton regrette de n'avoir pu exposer aux yeux de ses collègues ses intéressantes trouvailles de Saint-Saëns, auxquelles le bureau entier ne suffirait pas. Il demande à M. le Président si la prochaine séance ne pourrait pas se tenir au Musée, où les objets seraient d'avance préparés à l'examen de nos confrères.

M. le Président ne croit pas que la Commission puisse tenir ses réunions en dehors de la Préfecture. Mais il est un moyen de tout concilier. Après une courte session dans son local ordinaire, la Compagnie se transportera au Musée, où elle se séparera. Cette

combinaison est unanimement approuvée. Le secrétaire rappelle qu'elle a eu au moins deux précédents, lors de la visite aux fouilles de Saint-Ouen et à celles de Saint-Lô.

La séance est levée à quatre heures un quart.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1892

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. Bouquet.

Furent présents : MM. P. Baudry, Beaucousin, Bouctot, Coutan, Drouet, d'Estaintot, Félix, Garreta, Gosselin, G. Gouellain, G. Le Breton, Lefort, Pelay, de la Serre, de Vésly et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : M. de Beaurepaire et M. Milet.

M. Bouquet annonce que notre honoré vice-président, retenu chez lui par les ménagements que lui imposent les suites d'une chute, l'a prié de l'excuser auprès de ses collègues, et de présider la réunion à sa place. La Commission donne acte au président de ses paroles, et le charge en même temps de transmettre à M. de Beaurepaire l'expression de ses regrets et le témoignage de son affectueuse condoléance au sujet de l'accident, d'ailleurs sans gravité, dont il a été victime et qui la prive de l'avantage si apprécié de sa présence.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté avec quelques modifications peu importantes.

Correspondance imprimée. — Six pièces la composent : *Mémoires de la Commission départ... du Pas-de-Calais*, vol. I, 2^e livr. ; — *Bulletin*, idem, I, 3 et 4 ; — *Mémoires de la Soc. histor. et archéol. de Langres*, fasc. 8, in-4^o ; 1892 ; — *Mémoires de la Soc. d'Émul. du Doubs*, 6^e série, vol. VI ; — *Mémoires de la Soc. archéol. de Bordeaux*, vol. XIV, 4^e fasc., 1889 ; — *Bulletin de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, vol. XI, fasc. 3.

Chapelle Saint-Julien. — La lecture du procès-verbal donne lieu à M. Pelay de rappeler qu'à la dernière séance il avait, de concert avec M. G. Le Breton, proposé à la Commission de transmettre à l'administration départementale une demande de secours qui puissent remédier aux dégradations inquiétantes constatées dans cette chapelle.

Le secrétaire reconnaît qu'en effet les choses se sont ainsi passées; mais la Commission n'a rien statué. Et comme une mesure semblable, prise l'an dernier, n'avait donné aucun résultat, il a cru plus pratique de saisir de l'affaire, dès le 2 novembre, M. le conseiller général Knieder. M. G. Le Breton ajoute que, sur la proposition de M. Knieder, la commune de Petit-Quevilly vient d'affecter une somme de 500 fr. aux réparations depuis si longtemps réclamées.

M. Pelay insiste pour que la sollicitude de M. le Préfet soit de nouveau appelée sur l'urgence des travaux à exécuter au pied des murailles aussi bien qu'à la toiture de ce petit sanctuaire.

La Commission, après en avoir délibéré, prend en considération la motion de M. Pelay; et, en témoignage de l'intérêt qu'elle porte à ce curieux monument, elle décide que son vœu sera exprimé à l'autorité départementale par l'extrait du procès-verbal. Il a été expédié dès le 25 novembre.

Légende de monnaie romaine. — M. le Président lit la note suivante :

Messieurs, empêché par un départ imposé, de vous soumettre à la dernière séance, quelques observations sur l'interprétation d'un sigle, proposée par notre cher col-

lègue, M. Drouet, je vous demande la permission d'y revenir dans celle-ci.

Cette interprétation portait sur les lettres P. A. P., trouvées sur une monnaie romaine, et qui y ont été complétées ainsi : *Probatus A Populo*.

Le mot *Probatus* est exact, parce qu'il veut dire : « Reconnu de bon aloi. » C'est le sens qu'il a chez les auteurs latins, où l'on trouve ces mots : *Probatum argentum*, « Argent de bon aloi. »

Mais le sigle A, traduit par la préposition latine A, m'inspire quelques doutes, au nom de la grammaire et de la législation romaine.

La grammaire dit, en effet, qu'avec les verbes *probor*, *improbor* et *videor*, on met mieux le nom au datif qu'à l'ablatif. Ainsi, les Latins disaient : « *Hæc sententia neque mihi, neque tibi probatur.* » — « Cet avis n'est approuvé ni de vous, ni de moi. » — La règle s'étendait souvent aux participes passés passifs, même en prose, où l'on disait mieux : « *Dilectus mihi,* » que : « *Dilectus a me.* » Enfin, avec *Populus*, nom abstrait, je ne pense pas qu'un Latin aurait mis la préposition A.

Je me suis demandé alors si ce sigle A ne pouvait pas s'interpréter d'une autre manière, s'il n'était pas la première lettre d'un mot qui se retrouve souvent dans les formules de la législation romaine, le mot *Auctoritas*.

Ainsi la force obligatoire des Plébiscites romains se disait : « *Plebiscitorum auctoritas,* » les Plébéiens partageant avec les Sénateurs le pouvoir de faire des lois.

Il y a mieux. Lorsqu'un tribun des Plébéiens arrêtait, par son *veto*, la décision du Sénat, appelée *Senatus consultum*, ce dernier perdait son nom, et prenait celui de *Senatus auctoritas*.

Ce mot *Auctoritas* était le mot consacré pour tout ce qui touchait aux lois et à l'administration romaines.

D'après cela, le sigle P. A. P. me fait l'effet de pouvoir s'interpréter par ces mots : *Probatus Auctoritate Populi*.

Mais si la pièce romaine qui le porte est contemporaine de Néron, ce sigle n'a pu être apposé qu'à une époque révolutionnaire ; car, sous les empereurs, à partir d'Auguste, le peuple, le Sénat, les Plébéiens ne sont plus des corps politiques, et, dans le droit, dans l'administration, tout ce qui s'y rattache n'est plus qu'une émanation de la puissance impériale. Le *Populus* n'étant plus rien, peut-être faudrait-il entendre : *Probatus Auctoritate Plebis* ?

Je sou mets ces remarques à notre cher collègue, M. Drouet, en le priant d'en déterminer la valeur, d'après sa rare compétence en numismatique ; trop heureux si cette mienne interprétation entr'ouvrait la porte à une petite rectification dans la sienne, au profit de la vérité.

M. Drouet remercie M. Bouquet de cette enquête complémentaire sur des abréviations toujours mystérieuses. Il n'a pas à revendiquer la propriété de son interprétation, qu'il n'a fait qu'emprunter à ses devanciers. Qui ne sait, en outre combien, à Rome, comme partout, le langage populaire et même la technologie diffère de la langue classique ?

M. de Beaurepaire a reçu de M. le doyen d'Envermeu la note qu'on va lire.

Église d'Avesnes, canton d'Envermeu. — Des travaux exécutés au mois d'août 1892, pour remplacer le pavage du chœur, ont amené :

1^o La découverte d'une pierre tombale du xvi^e siècle.

Un guerrier y est représenté, revêtu de son armure, par dessus laquelle il porte un court mantelet ; au côté gauche de celui-ci a été dessiné son écu, à une fleur de lis (1). Quelques parties de son armure sont placées à ses côtés.

(1) Le personnage, se présentant de face, ne laissait voir que la moitié de son écu.

De chaque côté de ses genoux un gantelet; aux pieds, à gauche, le heaume.

La pierre a reçu des incrustations de marbre, à la tête, aux mains et sous les pieds (levrette); mais le marbre ne fait pas saillie.

Aux quatre angles de la pierre est gravé un écusson party au 1^{er} de... à une fleur de lis en chef, une demi-fleur en abîme; au 2^e de sinople.

Autour de la pierre règne cette inscription en lettres gothiques :

Ci gist david de gouy en son viva/t escuier seig/eur de Ricquebourg (1) de Aguemecourt (?) de mouchy deu/ly bourg et du Avesnes leg/l t/passa / le mardi xix^e jour de may mil (V^{cc}) (2) vingt huit. priez dieu pour / son ame. Amen.

Au dessous de cette pierre on trouva, à la profondeur d'un mètre, un cercueil en plomb, haut de 22 centimètres, long de 1^m80. La largeur n'était pas la même partout. Plus étroit à la tête et aux pieds, le cercueil semblait, quant au dessus, suivre les inflexions du corps.

2^e Chapelle du transept, au midi. A la clef de voûte, un écusson : de..... au sautoir d'argent, accompagné de quatre aigles (3);

(1) Le mot commence par une lettre qui m'a paru être un V ou un R. J'ai opté pour Ricquebourg parce que j'ai trouvé plus tard, 166., Pierre de Neufville, châtelain de Ricquebourg, représentant à la cure d'Avesnes. (Arch. de la S.-Inf., G. 1558).

(2) La lettre V^{cc} est presque entièrement effacée.

(3) Ces armes sont communes aux familles de Saint-Ouen et de Saint-Remy. En 1503, Philippe de Saint-Remy, demeurant à Crécy en Vimeu, possédait avec le plain fief de Saint-Remy-en-Campagne, le quart de fief de Heudelimont, et un quart de fief assis à Avesnes. Guillaume de Saint-Ouen possédait un quart de fief à Caudecoste. (Registre des Fiefs... du Bailliage de Caux, en 1503, pp. 169, 171, 19.)

3° Au transept, à la clef de voûte : sur le devant, heaume surmonté d'un cimier; des deux côtés, les supports : deux chimères (?) dont les queues s'entrelaçaient derrière la clef de voûte. Au centre, un écu à la croix patée d'argent.

A la deuxième travée, clef de voûte : écu en losange, party au 1^{er} à la croix patée d'argent; au second, je n'ai pu déchiffrer.

Freneuse. — Dalle tumulaire. — L'abbé Cochet a signalé (*Bulletin*, I, 15) une curieuse dalle tumulaire trouvée à Freneuse, en 1867. M. de Vesly a eu naguère l'occasion d'examiner cette dalle, qui provient d'une ancienne chapelle de Saint-Christophe. Il en a estompé l'inscription par le procédé Lottin de Laval, et en donne ici la copie :

.....Soubs ces murailles la.....
 Lung..... Iehan Cruchoy est, qui fut off.....
 Du Roy en qualité de son premyer huissier
 Lequel passa par mort du monde les.....
l'an de Jesus crist mil V^{cc} vingt et tr.....
 et Magdalaine Cruchoy sa fille bien aymée
 qui fut sept ans après enclose et Jul.
tine (?) Damoy^{lle} est près de luy gisante
tri mourut à Rouen l'an mil V^{cc} cinqu...
 Noble espouse fut Magdelaine ayant.....
 Coquainvillier portant pour son....
uelle avait Receu une douleur a.....
avoir veu poser Jehanne Leblanc.....
 ...la oncques lecteur en bref les quatr...
esquelx sont en foy vive et espérance.....
ive.....

Notre collègue s'inquiète de la conservation de cette pierre tombale. Résumant les réflexions de plusieurs

membres, la Commission estime que le meilleur parti serait de l'apposer aux murs intérieurs de l'église; elle aime à espérer qu'il se rencontrera sans peine dans Freneuse quelque personne qui veuille bien prendre à sa charge cette dépense assez minime.

Sépultures de Maromme. — Dans la présomption que le mémoire promis sur ce sujet, ne lui serait pas envoyé, M. P. Baudry s'est rendu à Maromme. Ce qu'il a pu reconnaître par lui-même de la trouvaille consiste en deux cercueils de pierre, plus étroits aux pieds qu'à la tête, et avec couvercle en dos d'âne.

Porche du Bosc-Bordel. — Le même membre informe en outre la Commission de l'état affligeant de délabrement où est réduit le porche du Bosc-Bordel. Le secrétaire explique que, depuis deux ans au moins, M. le curé se préoccupe de cette restauration. La dégradation, ajoute M. de Vesly, en est venue à ce point que l'arcature du milieu menace de s'écrouler. Il invite la Compagnie à aviser promptement.

La Commission a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas sur place pris les premières mesures pour conserver en son entier ce joli édicule, classé parmi nos monuments historiques départementaux. Quant à l'instruction administrative de l'affaire, elle doit suivre la marche accoutumée : c'est donc à la fabrique et à la commune d'adresser une demande de secours à la Préfecture; cette demande ne manquera point d'être renvoyée à la Commission, qui l'appuiera énergiquement.

Pour ce qui est des armoiries des de Moy qui figurent sur les médaillons, leur origine ne saurait donner lieu qu'à diverses conjectures, et ne peut être sûrement précisée.

Saint-Pierre-en-Port. — Dalle tumulaire. — Elle fait l'objet d'une communication que M. Garreta formule en ces termes :

Messieurs, dans la séance du 28 avril 1885, notre honorable président, M. de Beaurepaire, a présenté un intéressant mémoire sur Saint-Pierre-en-Port.

Le nom de Jean Berruyer a été notamment prononcé comme parrain d'une cloche de la paroisse, fondue par Pierre Burel, fondeur à Rouen.

Au mois de septembre dernier, au pied du crucifix qui se trouve à l'entrée de la commune, sur une pierre tombale, dans laquelle est scellée le pied de la croix, j'ai relevé l'inscription suivante, relative au même Berruyer :

.... Jehan Berruy (er ? Ecet ? Sieur ? de) Bernesault, secrétaire ordinaire de la Royne Loyse douairière de France, commissaire ordinaire de la marine et Capp^o de ce lieu de Saint-Pierre-en-Port et des Grandes Dalles en Caux,

L'inscription est tronquée à l'insertion du pied de la croix.

*... luy dix neuf ans deux
... d'un Rare exemple
... pudicité. Trois filz
... de la mort. Trois
... filles elle a laissez à
... gaige de sa fidellité.
... viron trente huict ans
... edy dixneufiesmes sep....
... cinq cent quatre vingts douze
... elle gist au cueur de l'é....
... oisse de St-Lô. So/ mary....
... r son Regret par ce....*

*triste devoir a consacré sa mémoire...
en cedit lieu au tombeau de ses aïeux...*

Vaz, aprend qu'ung loyal amour survit le trespas !

Dieu luy face...

Dans le registre des inhumations de la paroisse de Saint-Lô de Rouen, de l'année 1592, on lit :

« Le xx^e jour (de septembre) a été inhumée en l'église de céans le corps de madame Berruyer, femme de M^r Berruyer, secrétaire de M. des Mazures. »

Un monogramme formé des lettres B M est répété sur les côtés de la pierre; au bas, à gauche se distingue encore le casque orné de ses lambrequins ayant pour cimier un buste de femme, et la tête d'un des lions qui sert de support à l'écu.

A la Bibliothèque nationale, j'ai trouvé le nom de M^{me} Berruyer. Il s'agit de Catherine Mansel qu'il avait épousée par contrat du 6 juillet 1573; laquelle était cousine germaine de Claude Groulart, sieur de la Court, premier président à Rouen, et aïeule de M^{me} la duchesse de Saint-Aignan.

Dans ce mémoire généalogique, on lit que Jean Berruyer était fils de Pierre B. et de Marie Freuger, qu'il est mort le 28 juin 1602, et qu'il gît aux Saints Innocents.

Les armes des Berruyer, sont indiquées : « D'azur à trois coupes couvertes d'or; » la branche des sieurs de Bernesault y ajoutait un lion d'or en abîme.

J'ajouterai qu'il est désirable que cette pierre soit relevée et rétablie dans l'église paroissiale; et que M. le curé est tout disposé à faire procéder à sa translation.

M. Garreta complète son intéressante lecture, en offrant aux Archives de la Commission un relevé au crayon du monogramme et des ornements qui avoisinent le casque. La Commission en remercie notre zélé confrère.

Trouvaille de monnaies. — « Elle a eu lieu au commencement d'octobre dernier, dit M. Drouet, à Ecaquelon, canton de Montfort (Eure). En démolissant un mur, dépendant d'un vieux manoir seigneurial, il a été trouvé

deux petits vases en grès vernissé, dont on n'a pu restituer la forme, car ils ont été brisés en mille morceaux ; le pied des vases toutefois n'avait guère que 7 à 8 centimètres de diamètre. Ces petits vases contenaient environ six cents pièces de monnaie du ^{xvi}^e siècle. Il y avait là des testons, des demi-testons, des francs, des demi-francs, des quarts de francs, des quarts d'écu, des huitièmes d'écu en argent de Charles IX, d'Henri III, de Charles X (cardinal de Bourbon), d'Henri IV ; il s'y trouvait encore des monnaies de Navarre, à l'effigie ou au nom de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV ; et aussi d'Henri IV lui-même, avec quelques monnaies béarnaises, et même du nord de l'Espagne. Mais le plus grand nombre de ces pièces consistait en douzains, gros, liards, etc., en billon, des souverains énoncés ci-dessus ; mais il ne s'y est pas rencontré de pièces de cuivre.

Une seule pièce d'or a été recueillie dans ce trésor. C'est un écu d'or, au soleil, d'Henri III, frappé à Rouen ; beaucoup des pièces de la trouvaille avaient été frappées en Normandie, à Rouen, et surtout à Saint-Lô.

L'enfouissement du trésor paraît remonter aux dernières années du ^{xvi}^e siècle, à l'époque où la Ligue prenait fin.

La Londe. — Monnaies romaines. — M. de la Serre fait circuler deux pièces trouvées dans des terrassements qui ont été faits naguère près de la gare de la Londe. Elles sont reconnues, le grand bronze pour un Marc-Aurèle, et le petit pour un Claude le Gothique.

Sandouville. — Trésor romain. — M. l'abbé Tougard, après avoir signalé à la Commission une importante trouvaille de monnaies romaines faite à Sandouville, commençait à perdre l'espoir d'en pouvoir rien dire davantage, quand une circonstance fortuite l'a précisément mis en relation avec l'heureux détenteur de

la seule portion aujourd'hui conservée, ou du moins connue de ce trésor. Il faut sans doute y voir plutôt une cachette privée que la caisse d'un payeur d'armée.

La découverte fut faite vers 1875 par un fermier qui labourait son champ. D'un vase en terre de grande dimension, brisé et non recueilli, sont sortis « cinq blocs formant un véritable poudingue, composé de médailles romaines agglomérées à une sorte de terre argileuse, dure comme du ciment. » M. Dubus, économiste de l'hospice du Havre, les fit entrer dans sa belle collection de monnaies anciennes, au prix de 10 fr. Il complète ainsi ses renseignements :

Les deux tiers environ de ces blocs ont donné une suite à peu près ininterrompue depuis Auguste jusqu'au règne de Maximien Hercule; cependant j'ai trouvé une seule médaille de Maxime (306-312).

Toutes les médailles du Haut-Empire étaient absolument frustes; par contre celle du Bas-Empire, surtout à partir de Gallien, sont bien conservées, à part l'altération provenant du contact avec la terre. Au nombre de ces dernières figurent soixante Aurélien, cent cinquante Probus, autant de Dioclétien et surtout de Maximien Hercule. La série d'Auguste à Gallien compte de deux cents à deux cent cinquante échantillons.

Dans les deux blocs que j'ai gardés à titre de curiosité, il reste, à ce que j'estime, environ six cents médailles de même nature. Ces deux blocs pèsent ensemble 5 kil. 500 gr.

Je n'y ai rencontré aucune rareté à proprement parler. Cependant, j'ai mis dans mes vitrines quelques pièces dont les revers ou légendes ne sont pas consignés dans Mionnet ni dans Cohen.

J'ai recueilli, entre autres, un Probus qui n'est cité dans aucun ouvrage. Il a pour légende du côté de la tête

VIRTUS PROBI AUG. Buste radié, à gauche, tenant une haste et un bouclier sur lequel on lit : VOTIS X ET XX. Au revers : FELICITAS SEC. Exergue : SXXT. La Félicité debout, tenant un caducée et une corne d'abondance.

Un petit bronze semblable, qualifié inédit, de la collection Gréau, a été acheté 40 fr. par Hoffmann, en 1868. Mais il avait pour revers : HERCVLI PACIFERO, avec l'exergue SXXT (*Trèves*). — Un autre exemplaire porte au revers la légende CONCORDIA MILI., au type de la Concorde (*Annuaire de la Société numismatique*, 1866; p. 104). — Enfin un exemplaire décrit par Bánduri est bien au même revers que le mien; mais la légende du bouclier diffère. Elle porte : VOTIS XV ET XX.

Dans tous les cas, si cet exemplaire n'est pas inédit, il est de la plus grande rareté:

M. Drouet applaudit à cette importante découverte. Il serait étonnant, remarque-t-il, que le Probus fût vraiment inédit, puisqu'on en a publié cinq mille types.

La Commission lève la séance à trois heures, et se transporte au Musée des Antiquités, dont le Conservateur fait passer sous ses yeux les résultats fort abondants de ses fouilles de Saint-Saens, en les illustrant d'un brillant commentaire, dont il veut bien promettre un résumé pour ce procès-verbal. Le voici :

FOUILLES DANS LA FORÊT D'EAWY, AU TEUTRE

Dans la séance de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, qui suivit ma nomination de directeur du Musée départemental, c'est-à-dire celle du mois de juin 1891, je fus l'objet de votre part de nombreux témoignages de sympathie dont j'apprécie tout le prix.

M'efforçant de répondre à votre bienveillance, je vous fis part alors de mon intention de débiter de suite dans

mes nouvelles fonctions par l'exploration de certains endroits de la forêt d'Eawy, et plus particulièrement dans la partie de forêt qui avoisine la ville de Saint-Saens.

J'avais eu plusieurs fois, en chassant, l'occasion de parcourir ces endroits, dont la disposition du terrain et leur orientation me faisaient présager qu'ils devaient recouvrir des restes de constructions antiques.

Je m'adressai donc à l'administration des forêts, afin d'obtenir d'elle l'autorisation nécessaire pour commencer mes fouilles. Je trouvai de suite dans notre collègue de la Commission des Antiquités, M. Barbier de la Serre, inspecteur des eaux et forêts, un appui précieux dont je tiens à le remercier ici.

Un endroit nommé *le Teurtre*, situé dans la forêt d'Eawy, et dominant, comme un promontoire élevé, la ville de Saint-Saens, me semblait, par son nom même, sa situation très élevée et son orientation, s'offrir de préférence à mes recherches.

On sait, en effet, que ce mot *teurtre* pour tertre, dérive de l'armoricain *tertr*, et qu'il est synonyme en latin de *tumulus*, c'est-à-dire un grand amas de terre en forme de cône, que les anciens élevaient au-dessus des sépultures de leurs ancêtres, pour perpétuer leur mémoire.

A une centaine de mètres environ du chemin vicinal qui conduit de Saint-Saens à Martincamp-Bully, à l'entrée même de la forêt d'Eawy, que ce chemin traverse, se trouve, sur la droite, un sentier qui conduit presque devant deux buttes de terre. Ce sont elles que j'ai tout d'abord explorées. Ces deux buttes sont espacées d'une trentaine de mètres environ l'une de l'autre et placées sur une même ligne, perpendiculaire à la route mentionnée ci-dessus.

Je commençai par la butte la plus élevée, qui se trouve d'ailleurs la plus rapprochée de la route. Après avoir fait enlever la terre végétale qui en garnissait le sommet, je ne tardai pas à rencontrer un amas de tuiles faitières

à rebords, ainsi que des matériaux de démolition, qui étaient de nature à pouvoir me fixer déjà sur l'époque même de cette construction antique. Déblayant alors la plus grande partie de ces matériaux qui formaient autrefois la toiture de l'édifice, je dégageai d'abord les murailles à l'intérieur, en prenant le soin, comme pour toutes mes autres fouilles, de faire passer les terres et les débris de toutes sortes dans un tamis assez fin pour ne laisser échapper aucun objet intéressant.

Cet édifice antique était de forme quadrangulaire et mesurait à l'intérieur 6^m10 sur chaque face, tandis que l'extérieur, mis à jour également par les fouilles continuées de ce côté, indiquait 7^m80, ce qui laissait un mur en maçonnerie de 0^m85 d'épaisseur. Le soubassement de ce mur était formé de gros silex à peine ébauchés, qui paraissaient avoir été ramassés sur le sol presque tels quels, et d'une sorte de pierre rocheuse du pays, assez dure et taillée assez grossièrement, rappelant la pierre meulière par le grain et les creux. Le mur au-dessus en petit appareil (*opus incertum*) était fait de silex moins gros et relié de place en place par des tuiles romaines ou briques plates. A chaque angle, au sommet du mur de soubassement, se trouvait une grande brique plate posée à plat et mesurant 0^m26 sur 0^m36. L'épaisseur même de la brique visible à l'extérieur de l'édifice, dont elle arasait la surface des murs, était de 0^m04 environ. Les parois intérieures de cette construction étaient lambrissées d'un stuc jaunâtre. Quant au sol, il était formé d'une couche de béton très dur de 0^m20 d'épaisseur, battue à la masse, et recouvert d'un ciment d'une teinte légèrement rosée.

A 0^m15 environ de l'aire, on distinguait aisément des traces de fumée, formant comme une ligne noirâtre, au-dessous de laquelle était un amas de cendres et des restes de charbon, indiquant que cet édifice avait été détruit par un incendie. Les cendres renfermaient une grande quantité de gros clous oxydés par la rouille, qui devaient

provenir des charpentes en bois détruites par le feu.

Dans ce lit de cendres ont été découvertes tout d'abord des hachettes ou celtæ en pierre polie, d'une réelle perfection comme exécution, et d'une grande rareté sous le rapport de la matière. Ces hachettes étaient là, vraisemblablement, comme objets de vénération ou comme talismans. On sait du reste la vénération des anciens pour ces sortes de pierres, qu'ils appelaient *lapis divinus* ou *ceraunia gemma* (c.-à-d. pierres de foudre). L'une de ces hachettes retrouvées est en jadéite et une autre, rarissime, en poudingue. Il n'existe aucun spécimen néolithique de cette nature au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, si riche cependant en objets de ce genre.

Les blocs de poudingues, il est vrai, ne sont pas rares dans la contrée, où il a dû exister certainement un atelier pour la fabrication des meules à broyer remontant à une époque très reculée, si l'on en juge par des échantillons que l'on rencontre encore actuellement dans les environs, au Lihu et notamment à Saint-Saens, dans les bois de M. le duc d'Almazan et de M. Albert Riout. Les Gaulois connaissaient du reste l'usage de la meule à broyer. Pline l'ancien va même jusqu'à dire, en parlant des Gaulois cisalpins, qu'on leur devait l'invention des moulins à bras, ce qui est aller un peu loin.

A l'entrée même de l'édifice que j'ai découvert, et dont la porte était orientée au levant, se trouvait une meule en poudingue, qui avait dû être rejetée comme imparfaite, à l'époque de sa fabrication. Elle était percée au centre d'un trou, d'un côté seulement, dans lequel on distinguait encore des traces de fer, permettant de croire qu'elle avait dû servir à recevoir la crapaudine même de la porte, dont les ferrures ont été retrouvées en partie dans les fouilles, quelques pas plus loin. D'autres objets avaient été découverts en même temps que les hachettes, notamment un rognon de pyrite de fer, une boule en grès schisteux, d'un grain très fin, percée d'un trou, et d'une exécution soignée,

un fer de javelot et un fragment de poterie assez fine, et appartenant à n'en pas douter à l'époque gallo-romaine du ^{II}e ou ^{III}e siècle de notre ère. Rien jusque-là ne faisait encore connaître la destination de cet édifice, que je soupçonnais cependant, par analogie avec d'autres, pouvoir être un petit temple ou *cella* de l'époque gallo-romaine.

Changeant alors la direction des fouilles, et partant de ce raisonnement que ce temple ayant été détruit par un incendie, les objets qu'il renfermait avaient pu être pillés, ou dispersés au dehors, ou même cachés dans les environs, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, j'explorai les abords du temple. Je commençai à mettre à jour, presque à fleur de terre, une abondante série de petites statuettes en terre cuite de Vénus anadyomène qui me parurent indiquer suffisamment, le culte auquel ce petit temple ou *cella* était consacré. D'ailleurs l'autel n'était pas loin, car il fut découvert à l'entrée même du temple. Il avait été culbuté et brisé, mais les morceaux qui subsistent encore (notamment des moulures et une partie de la base) sont en pierre calcaire et indiquent une forme cylindrique. Enfin, poursuivant mes recherches sous l'aire même du temple, des monnaies de bronze et d'argent ont été recueillies. La plus rapprochée de nous est un bronze de Postume dont le droit est encore visible et laisse voir la figure de ce personnage, ainsi que cette légende en partie effacée : IMP. C. M. CASS. LAT. POSTUMUS (*Imperator Consul Marcus Cassianus Latinus Postumus*). On sait que ce personnage fut gouverneur des Gaules, et se fit proclamer empereur en l'année 257 après J.-C. Il fut mis à mort en 267. Les plus anciennes monnaies sont d'Indutimar (ou *Germanu indutili*) et de Jules César, c'est-à-dire du milieu du premier siècle avant notre ère. Les autres monnaies recueillies sont d'Antonin le Pieux et de Faustine, sa femme; d'Adrien, de Domitien et de Vespasien. Il est donc permis d'assigner une époque à ce petit

temple ou *cella*, lequel, suivant toute probabilité, a dû être construit du ⁱⁱe au ⁱⁱⁱe siècle de notre ère. D'ailleurs les spécimens de poteries et de verreries, ramassés dans les décombres, rentrent tous comme caractère de fabrication dans la céramique et la verrerie de cette époque. Certains fragments de vases montrent des parois très minces et un lustre brillant, d'autres sont de cette poterie rouge très fine que les archéologues nomment improprement poteries de Samos; une fausse interprétation résultant de la traduction de ce texte latin *vasis samiis utitur*, voulant désigner ainsi ces sortes de poteries. L'île de Samos, que nous avons visitée, n'a jamais en effet fabriqué de poteries de ce genre, qui sont au contraire, une imitation des poteries rouges avec sujets en relief d'Arezzo, si remarquables et si estimées à l'époque romaine. Il se trouvait également dans les décombres des débris d'amphore en terre grise, ainsi que des olla en terre noire, enfin des vases de forme ovoïde, avec dépressions régulières sur la panse, obtenues par la pression longitudinale des doigts, lorsque la terre du vase était encore légèrement humide. Les mêmes caractères, comme époque, se rencontrent aussi dans les échantillons de verre, parmi lesquels se trouve un anneau en verre bleu foncé. Les fibules en bronze et les boucles de ceinture qui ont été recueillies ne s'en écartent pas davantage. Parmi ces fibules, les unes sont en bronze avec dessin en creux, d'autres sont étamées ou argentées. Une également renferme des incrustations d'émail ou de pâte de verre. Il faut aussi mentionner un petit lingot de bronze et deux très petites hachettes votives de ce même métal, ainsi qu'une plaque en argent. Quant aux objets en fer retrouvés, tels qu'un couteau, une poignée de coffre et un couplet (ou charnière), des clefs, dont celle du temple (très grande), et plusieurs des ferrures de cet édifice, etc., etc., ils appartiennent aussi à la même époque.

Tout en continuant les fouilles du temple et de ses alentours, j'avais commencé l'exploration de la butte située

vis-à-vis. Je rencontrai cette fois les restes d'une villa gallo-romaine construite avec les mêmes matériaux, et montrant, par ses murs existant encore, ses divisions intérieures, relativement restreintes pour une famille nombreuse; ce qui permettrait de croire que cet édifice a pu servir d'habitation au prêtre ou gardien du temple, dont l'entrée était vis-à vis. Les murs de la villa, en petit appareil (*opus incertum*), étaient enduits d'un stuc très dur, d'une tonalité jaunâtre, ayant conservé la trace de peintures décoratives faites à la détrempe; et l'aire du sol était formée par une épaisse couche de béton, dont la surface extérieure était recouverte d'un ciment très dur.

A une quarantaine de mètres environ de la villa, se trouve une fosse ayant à peu près l'aspect d'un vaste entonnoir. La place qu'occupe cette fosse, forme, à peu de chose près, le sommet d'un triangle, par rapport au temple et à la villa. Soupçonnant que cette fosse pouvait être une mare antique (aujourd'hui desséchée), ayant servi à des cérémonies religieuses, je pratiquai au centre une tranchée profonde, ce qui me permit d'explorer les couches successives de vase qui s'y étaient accumulées, et d'y rencontrer, à une certaine profondeur du sol actuel, une quantité considérable de fragments de poteries de l'époque gallo-romaine, se rapportant complètement à ceux découverts dans le temple et ses environs. Plusieurs de ces vases, notamment des olla, contenaient des cendres et des débris d'os brûlés.

Cet ensemble de faits permettrait de supposer que la destruction du temple et de la villa doit remonter à l'époque de l'invasion des barbares qui ravagèrent la Gaule au IV^e siècle de notre ère. Des vases remplis d'os brûlés provenant des sépultures à incinération auront sans doute été jetés dans cette mare pour éviter les profanations de ces barbares.

La présence dans le temple et ses alentours de hachettes polies ou celtæ retrouvées dans les décombres avait eu

pour conséquence de me faire supposer que cet édifice était construit sur un tumulus ou grande tombelle, dont les silex du gal-gal avaient été utilisés, presque tels quels, comme matériaux. Poussant plus avant mes fouilles, de manière à pénétrer complètement sous les fondations même du temple, je finis par découvrir des murs ou cloisons, formés de blocs épais et assemblés seulement avec de l'argile, qui n'étaient autres que de petites chambres sépulcrales, dont le lit était recouvert de cendres.

L'entrée principale de ces petites chambres sépulcrales, ou sorte de crypte très basse, précédée d'un couloir étroit, était formée par deux blocs de poudingues recouverts par un autre bloc de même nature affectant la forme d'un quart de cercle. Ces chambres en blocage, aux parois en forme de caissons, et souvent effondrées, étaient protégées par une rangée de gros poudingues et de grès établissant comme un mur d'enceinte sacrée, ou une sorte de petit dolmen de la période mégalithique, mesurant 14 mètres environ sur chaque face. Elles étaient recouvertes d'un petit dôme ou calotte composée d'argile, de silex et de marne. Ce tumulus ou grande tombelle devait avoir des dimensions assez vastes, si l'on songe que les silex qui le recouvraient ont servi à construire les murs du temple et de la villa, les silex employés pour ces trois constructions, ainsi que je l'ai fait déjà remarquer en commençant, étant exactement les mêmes.

L'exploration de ces chambres sépulcrales et du sol environnant m'a permis de recueillir encore une très belle série de hachettes en pierre polie, les unes en porphyre de Roquedas ou chloro-mélanite, d'autres en serpentine, balsate, diorite ou grès vert ou granwaque, etc., ainsi que des petites pointes de flèches d'un travail remarquable, et dont quelques-unes sont en quartz hyalin ou cristal de roche. J'ai rencontré aussi un certain nombre de fragments de poteries très épaisses et peu cuites qui m'ont paru appartenir à la période celtique ou gauloise primi-

tive; un poinçon ou épingle en os, ainsi que des défenses de sanglier et des morceaux d'un bois très dur qui semble avoir subi l'action du feu. Enfin, de chaque côté de l'entrée du temple, dans l'enceinte en poudingues, deux sortes de portes formées par des blocages renfermaient une très grande quantité d'outils et d'éclats en silex, notamment trois grandes hachettes en poudingue, des couteaux d'une dimension et d'une taille remarquables, des grattoirs, pointes de flèches, nuclei, etc., ainsi que des ossements humains de toutes sortes, parmi lesquels je n'ai pu constater la trace d'aucun crâne.

La présence de cette quantité d'outils et d'éclats de l'âge préhistorique (dont plusieurs portaient des traces de marne) et celle d'ossements humains me fit supposer qu'une grotte ou caverne de cette époque pouvait exister dans les environs. Cette supposition semblait concorder d'ailleurs avec le dire de certains habitants du pays qui assuraient qu'un souterrain devait exister à l'entrée de la forêt, se continuant même à une grande distance.

En effet, de nouvelles explorations sur le versant qui regarde Saint-Saens me conduisirent devant un amas de pierres calcaires éboulées, au sommet duquel se trouvait un trou très étroit pouvant servir de passage à un renard. Ayant fait déblayer légèrement l'entrée, je vis que le terrier de cet animal se trouvait réellement sur le côté, mais qu'en dehors de cela il existait une ouverture beaucoup plus grande, qui pouvait donner accès à une grotte orientée à l'ouest, dont je dégageai de suite les abords. M'étant muni d'une petite lampe, je m'aventurai en rampant par cette étroite ouverture, et, après avoir ainsi franchi plusieurs mètres, j'arrivai au centre de la grotte, où je pouvais me redresser de toute ma hauteur. Mon apparition fit sortir des lapins qui passèrent effrayés entre mes jambes, tandis que des chauves-souris, qui tapissaient la voûte, me frôlaient la figure de leurs ailes.

Enfin, je restai seul occupant de cette grotte avec les

compagnons de mes fouilles, et je pus l'examiner à loisir. Cette grotte est située environ à 150 ou 200 mètres au plus du temple et de la villa, à mi-pente de la forêt, et à l'extrémité d'un vallon qui conduit directement à Saint-Saens, et qui peut-être, à l'époque où la grotte a pu être habitée, devait être couvert par les eaux. Je fis déblayer intérieurement les débris de pierre calcaire que je foulais sous mes pieds et qui s'étaient accumulés avec les années. Ces débris atteignaient une hauteur de 1^m50. J'arrivai alors à un sol très dur, formé par une couche épaisse de silex, où je trouvai la trace d'une sorte de terre plastique qui s'attachait à la main, et je rencontrai des éclats de silex analogues à ceux qui se trouvaient dans les poches de l'entrée du tumulus. Il n'y avait pour moi aucun doute que cette grotte avait été habitée, ou devait servir de sépulture à une certaine époque. Le sol était formé d'une couche naturelle de silex très épais, comme une sorte de dallage, sur laquelle les pioches se brisaient en faisant jaillir des étincelles. Malheureusement cette grotte était vide de ce que j'y cherchais. Je suis cependant porté à croire qu'elle a dû être, à une certaine époque, dépouillée de ses outils de pierre et de ses ossements humains, soit à cause des traces d'infiltrations que j'y ai découvertes sur sa voûte et qui ont pu faire craindre pour sa durée; soit parce que la peuplade qui a construit le tumulus, à une époque plus rapprochée de nous, a recueilli pieusement les restes mortels de ses aïeux pour les mettre à l'abri de toute profanation.

Poursuivant mes recherches dans les environs de la villa, que j'avais momentanément abandonnée, je rencontrai des petits tumuli ou petites tombelles presque dissimulées par les herbes et les arbustes de la forêt. En ayant exploré quelques-unes, je reconnus qu'elles avaient dû être violées à une époque très reculée, par les débris de vases et les amas de cendres qui semblaient avoir été dispersés de place en place. L'une de ces tombelles,

cependant, et des plus importantes, offrait cette particularité intéressante que les parois intérieures de ses murs étaient recouvertes d'un épais revêtement d'argile rapportée. Ce revêtement semble avoir été pressé et séché ensuite au soleil, ou peut-être même a-t-il subi très légèrement l'action du feu ; dans tous les cas il porte la trace très visible encore de dessins en creux montrant des cercles concentriques, des dents de loup de forme végétale, tels qu'on les rencontre dans la grotte de Gav'rinis, ou dans les chambres sépulcrales, en Irlande et en Écosse, ou sur certains monuments mégalithiques bretons.

En élargissant encore le champ de mes recherches, pour limiter la trace des petites tombelles, j'arrivai à reconnaître les restes d'un talus, ou sorte d'agger antique venant de deux directions opposées, pour former, en se réunissant, un angle droit orienté au nord-est, qui me permit à cette place même, de constater une des limites de cette enceinte, laquelle devait être moins une ligne de défense qu'une enceinte sacrée, entourant toutes ces tombelles, le temple et la villa. Les traces de ce talus sont encore visibles actuellement et se continuent pendant une centaine de mètres, vers les deux directions opposées.

En résumé, ces fouilles ont permis de fixer l'origine exacte du nom de l'endroit même où elles ont été pratiquées.

Elles ont eu également pour résultat d'enrichir le Musée départemental d'un certain nombre d'objets qu'il ne possédait pas encore, et notamment d'une série de hachettes en pierre polie et de pointes de flèches absolument remarquables, véritable trésor de l'époque néolithique dont nos pères avaient rassemblé les éléments avec tant de peine, après les avoir conquis ou rapportés des contrées les plus lointaines.

En terminant, je ne saurais assez remercier l'administration des forêts qui s'est prêtée avec tant d'empresse-

ment à l'accomplissement de mes recherches, me les facilitant encore par la plus grande amabilité.

Je mentionnerai aussi tout spécialement le concours précieux de M. Ternisien, agent-voyer honoraire à Saint-Saens, et de M. Léopold Quenouille, propriétaire, habitant la même ville, qui m'ont habilement secondé dans la surveillance de ces fouilles. Ils ont droit tous deux à ma gratitude.

La séance est levée à quatre heures.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1892

La séance ouvre à deux heures un quart, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beauconsin, Bouquet, docteur Coutan, Drouet, Garreta, Gosselin, G. Le Breton, Lefort, Lormier, Pelay, de la Serre et l'abbé Tougard.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté, après lecture, sans observation.

Correspondance imprimée. — A son actif doivent être inscrits : *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1892, 3 ; — *Bulletin de la Société archéol. de Nantes*, 1892, 1 ; vol. XXXI ; — *Bulletin de la Société des Sciences... de Semur*, année 1891 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1892, 2 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1890 ; — *Mémoires*, idem, vol. LI, année 1890 ; — *Société hist. de Compiègne* ; *IV^e centenaire de la découverte de l'Amérique*, 1892 ; grand in-8° ; — *Eglise de l'abbaye royale de Sainte-Austreberte*, par A. Braquehay. Abbeville, 1892, gr. in-8°.

Correspondance manuscrite. — Le 29 novembre dernier, M. le Préfet a renvoyé à l'examen de la Commission le dossier des travaux de consolidation et de réparation à exécuter à l'église de Vatierville. Le devis s'élève à 394 fr., et M. le Sous-Préfet a donné un avis très favorable au projet.

Conformément aux éclaircissements fournis à l'avant-dernière séance par notre collègue, M. Milet,

la Commission, considérant que ces travaux importent au plus haut point à la conservation du clocher de cette église, classé parmi les monuments historiques, émet, à l'unanimité, le vœu que satisfaction soit donnée, dans la mesure la plus large possible, à la demande de secours adressée par le maire à l'autorité départementale. Un extrait de sa délibération sera joint au renvoi des pièces, fait le 22 décembre.

Motion de M. le Président. — M. de Beaurepaire remercie la Commission des sentiments qu'elle a bien voulu exprimer à l'occasion de son absence de la dernière séance. Il en a été profondément touché, et ce n'a pas été non plus sans regret qu'il s'est vu empêché de participer à ses travaux.

Bulletin. — Il met ensuite en distribution le *Bulletin* de la Commission pour 1891, formant la 1^{re} livraison du tome IX de la collection.

Eglise du Bourg-Dun. — M. G. Le Breton, s'inspirant d'un appel antérieur en faveur de ce beau monument historique, véritable encyclopédie archéologique, comme le qualifie avec raison M. Coutan, exprime le souhait que le reliquat du crédit de l'exercice courant soit affecté aux dépenses considérables qu'entraînera la restauration complète de ce vaste édifice.

La Commission s'associe à cette excellente pensée ; elle constate avec peine que l'absence totale de documents précis l'empêche de prendre une décision aussi formelle qu'elle le désirerait.

Mémoire de M. Le Breton. — Le Conservateur du Musée demande la permission de lire le procès-verbal de ses fouilles, annexé à la fin de la précédente séance.

Cette importante communication est suivie d'une intéressante discussion sur la division de la Gaule au temps de César. MM. Bouquet (1), Le Breton, Lefort,

(1) Au sujet des « hachettes gauloises ou celtiques, » qui ont été trouvées dans ces fouilles, M. Bouquet fait observer que c'est une preuve qu'elles n'ont pas été fabriquées dans la contrée, théâtre des fouilles, car ce pays portait un autre nom que celui de *Gaule celtique*, comme le prouve le début des *Mémoires de César sur la guerre des Gauls* : « Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur. » Les premiers au nord, les deuxièmes au midi et les troisièmes entre les deux autres populations.

Les fouilles de la forêt d'Eawy ont donc été faites dans le *Pays des Belges*; et si l'on y trouve des hachettes du *Pays des Celtes*, c'est qu'elles y ont été apportées.

Comme on répond que les limites des deux pays limitrophes n'étaient peut-être pas bien déterminées, M. Bouquet poursuit la citation de César par ces mots : « Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit. » Le pays des Belges, borné à l'est par la Marne, au sud par la Seine, avait donc des limites certaines au temps où César fit la conquête de notre pays, c'est-à-dire aux temps historiques.

Tout en rendant justice à l'autorité de César, M. Lefort fait remarquer que les historiens grecs appellent Κελτοί ceux que les Romains appelaient Galli. — Il est répondu que cela est vrai (Strabon poussait même l'exactitude jusqu'à dire Κελται, comme César a mis Celtæ, mot emprunté à leur langue), parce qu'ils savaient que tel était le nom du pays d'où leurs envahisseurs étaient partis, et qu'ils ne le défiguraient pas comme les Romains.

Cette simple observation, dit M. Bouquet, est pour bien déterminer, au moins dans la période voisine de la conquête de César, le nom du pays où se sont faites les fouilles de la forêt d'Eawy, le *Pays des Belges*, nom qui n'est apparu nulle part dans le rapport de notre collègue, et qui explique son dire, sans l'infirmier, sur ce point spécial des « hachettes gauloises ou celtiques, » trouvées près de Saint-Saens. (*Note de M. Bouquet.*)

Drouet et Coutan y ont pris tour à tour la parole. On a rappelé la valeur du grand ouvrage de Walkenaër sur la *Géographie de la Gaule*, et le sentiment de Léon Renier, repoussant absolument, et à tort semble-t-il, le qualificatif *gallo-romain*. On incline à conclure que l'autorité de César, si grande qu'elle puisse paraître, ne préjuge rien sur l'état du pays aux siècles antérieurs ; et qu'elle ne saurait prévaloir sur les arguments nouveaux que pourraient fournir l'épigraphie, la numismatique et autres sciences analogues.

Vues diverses. — M. P. Baudry soumet à l'examen de ses collègues, afin d'en déterminer l'attribution : 1^o un dessin d'abside romane, dépourvu de toute inscription ; 2^o une planche double représentant, sous deux aspects divers, l'*Hôtel de M. de Sainte-Foy* ; 3^o une construction romane, qualifiée *Perystile* (sic) *d'un couvent de Carmélites, à Rouen*.

Les conclusions restent indécises. En ce qui concerne la seconde pièce, M. de Beaurepaire croit qu'une solution est possible, le propriétaire de l'hôtel étant un M. Montfort, dont les séjours pourront être établis. M. Pelay ne croit pas que la dernière gravure ait rien de rouennais ; M. de Beaurepaire supposerait plus volontiers une erreur de traduction, *Carmélites* reproduisant le latin *Carmelitarum*, qui désigne aussi bien *les Carmes*.

MARQUES DE POTIERS GALLO-ROMAINS

Suivant le désir exprimé par la Commission, dit M. Drouet, j'ai étudié les vases trouvés, en juillet dernier, à Rouen, dans la rue aux Ours, et déposés au Musée d'antiquités.

Tous ces vases sont en poterie lustrée, connue sous le nom impropre de terre de Samos; les uns sont rouges, d'autres noirs ou jaunes. Ces derniers sont les plus remarquables.

Je ne m'arrêterai point à l'étude des vases au point de vue de la céramique; cette étude pourrait être faite par plusieurs d'entre vous avec une compétence que je suis loin de posséder.

Mes recherches ont porté sur les marques de potiers que présentent bon nombre de ces débris céramiques. J'ai reconnu des inscriptions sur dix-huit vases, plus une rosace sur un dix-neuvième. Toutes ces marques sont placées au fond intérieur; elles se développent en relief, et sur un seul registre.

Gori, dans son *Recueil d'inscriptions*, et Dagincourt, dans ses *Antiquités en terre cuite*, disent que les lois romaines obligeaient les fabricants d'ouvrages en argile à marquer leurs produits; cette marque était une garantie de la bonne qualité des ouvrages. Ces lois furent exactement observées dans la Gaule, du moins pour la poterie de luxe; ce sont ces marques que nous retrouvons sur les vases exhumés rue aux Ours, et que nous allons examiner.

Pour la facilité de l'étude, j'ai divisé d'une façon tout arbitraire cette série de marques en deux classes : 1^o celles dont la lecture est certaine; 2^o celles dont la lecture est douteuse.

1^{re} Classe. — *Certaines* :

1^o SOLINIM (*anu*). Le Musée de Rouen et celui d'Amiens possèdent la marque : SOLINI OF. — 2 exemplaires;

2^o SABINIANI;

3^o VXIV;

4^o VICTORIV. Il faut sans doute lire, en ajoutant un jambage à la dernière lettre : VICTORINI. Les lettres conjointes sont fréquentes sur les estampilles de potiers. Les négligences et les incorrections font, pour ainsi dire, partie intégrante des inscriptions doléaires; ce qui s'explique

aisément par l'état social de ceux qui les employaient. Du reste, la ligature de I et N, signalée ici, va encore se reproduire dans la suite de cette étude.

Le musée de Rouen possède déjà cette même marque au nominatif : VICTORINVS;

5° NAICRAM, rétrograde de MARCIAN; cette marque est encore un exemple de N et I conjoints, il faut donc lire : MARCIANI, sous-entendu *Manu* ou *opus* ou *officina*. Les légendes rétrogrades sont fréquentes quand il s'agit d'épigraphes obtenues au moyen de poinçons, de moules, de cachets, de coins monétaires, et, en général, de matrices destinées à produire des empreintes. — Trois exemplaires.

6° CNNAMI; ici la ligature de I et N se rencontre à la seconde lettre, il faut lire CINNAMI. Ce nom se trouve au musée d'Amiens et dans l'ouvrage de Tudot; l'abbé Cochet et moi l'avons signalé comme trouvé à Caudebec-lès-Elbeuf et entré dans la collection Lalun, maintenant au musée de Louviers.

Le docteur Plicque signale un CINNAMVS, maître fabricant de moules, qui vivait à Lezoux, d'Antonin à Commode (161-192). Ce plasticien avait-il adjoint à son atelier, une fabrique de céramique, et avons-nous ici un produit de son officine?

7° MERCATO. Tudot nous donne MERCATOR. Il est à présumer qu'il s'agit du même nom, et que l'incorrection de notre estampille provient d'une négligence ou d'un accident. A la rigueur pourtant, on pourrait (si l'on n'acceptait pas cette explication), en prenant la haste perpendiculaire du T pour un I, lire : MERCATI, l'O serait alors la lettre initiale de *Opus* ou *Officina*.

2° Classe. — *Douteuses* :

8° CARATLI M. Cette estampille existe déjà, ainsi cataloguée, au musée de Rouen, avec un M finale. L'incorrection de notre marque est telle qu'on ne peut guère que présumer cette dernière lettre. Tudot donne CARANTIM, qui paraît bien être la même marque. Cependant, un mûr

examen me fait pencher vers la première leçon. — Deux exemplaires;

9° CEAERI M? La troisième lettre est sans doute un v renversé. Si la première lettre, qui est un c, était un s, la lecture serait certaine : SEVERI M. Il se peut que la lettre initiale soit un sigma grec; la permutation des caractères grecs et latins est fréquente en Gaule. Il me serait facile d'en rapporter de nombreux exemples; un des plus typiques est certainement la monnaie gauloise qui porte d'un côté le nom : SOLIMA, en lettres latines, et, de l'autre, le même nom en caractères grecs : COAIMA. Mais voici un autre exemple, emprunté à la classe de monuments que nous étudions, et probablement contemporain. Sur un fonds de vase en terre rouge lustrée, rapporté de Lezoux par notre savant collègue, M. G. Gouellain, on peut lire le nom grec ΔΙΟΓΙΝΗΙC, écrit en caractères latins. Seule, la dernière lettre n'appartient pas à l'alphabet latin : c'est le sigma grec. La permutation des caractères grecs et latins se retrouve encore jusque sur les monnaies mérovingiennes. Il est donc permis de supposer que la lecture CEVERIM pour SEVERIM a quelque chance d'être exacte. S'il en est ainsi, j'ajouterai encore, à ce propos, que je ne crois pas qu'il y ait de marque plus prodiguée que celle de SEVERVS; on la rencontre partout autour de nous : OF SEVER et SEVERI, au musée de Rouen; OF SEVER, à Amiens; OF SEVER, trouvé à Joit et déposé au musée de la Société des Antiquaires de Normandie, à Caen; à Bayeux, les débris portant ce nom se sont rencontrés si nombreux qu'ils ont inspiré à M. Plicque l'idée qu'il y aurait eu dans cette ville, à l'époque romaine, une fabrique de poteries rouges, dirigée par cet industriel. Je trouve encore SEVERI, OF SEVER au musée de Mayenne; OF SEVERI au Musée de Laval; SEVERVS, HSEVER au Mans; et enfin, dans Tudot, SEVER, SEVERI M. Cette dernière se rapproche de la nôtre, et pourrait en être contemporaine. — Deux exemplaires;

10° XIXIIM? On serait presque tenté de retrouver les éléments d'un nom comme MAXIMVS. Mais il y faudrait, je l'avoue, beaucoup de bonne volonté. Je préfère y voir une pseudo-inscription, comme j'en ai signalé un certain nombre dans ma notice sur Caudebec-lès-Elbeuf. Le musée d'Amiens a catalogué une estampille semblable. — Trois exemplaires;

11° Anépigraphe. Le fond du vase montre seulement une rosace. Cette marque, d'après le docteur Plicque, serait contemporaine de nos inscriptions.

Il est une particularité qui m'a vivement frappé dans la trouvaille de poteries dont j'ai l'honneur de vous entretenir. C'est la présence de plusieurs vases de forme identique, présentant exactement les mêmes marques, provenant des mêmes poinçons; la chose n'est pas douteuse, et est facile à vérifier. Comment expliquer cette particularité qui n'est pas commune dans nos contrées? Elle se présente au contraire fréquemment dans les pays de production, notamment dans l'Allier et le Puy-de-Dôme. Dans l'impossibilité de penser que nous nous trouvons en face d'un atelier de fabrication, dont les divers ouvriers auraient marqué les pièces dont ils étaient les auteurs, je suis amené à supposer que nous avons là les débris d'un magasin de vaisselle antique, qui possédait tout un assortiment de poteries des mêmes fabriques et des mêmes marques. Cette opinion serait encore confirmée par la présence de pièces toutes dissemblables et neuves, si toutefois elles proviennent des mêmes couches, telles qu'une lampe en terre rouge, un creuset, etc. Je pense que ces raisons doivent faire écarter l'idée d'inhumation, puisque rien de ce qui caractérise des sépultures n'a été, je crois, observé.

Quoi qu'il en soit, je n'en considère pas moins la rencontre d'estampilles multiples, entièrement identiques, appliquées sur des vases semblables, comme caractéristique et bien digne d'attention.

En résumé, le musée de Rouen aura retiré de cette fouille, outre de beaux spécimens de poterie à vernis dichrome, plusieurs noms nouveaux à ajouter à sa liste de potiers antiques : SABIANI, VXIV, MARCIANI, CINNAMI, MERCATOR, et quelques variétés de noms qu'il possédait déjà.

Maintenant, Messieurs, vous allez sans doute me demander l'âge de ces curieux débris. Le savant conservateur du musée des antiquités, M. G. Le Breton, se basant sur la forme des vases, l'épaisseur des parois et autres remarques que son expérience de céramiste lui a révélées, les considère comme remontant au commencement du III^e siècle ou à la fin du II^e.

Pour moi, qui ne suis pas céramiste, j'aurai recours à un procédé plus simple, plus à la portée de tout le monde; je demanderai tout simplement à la classification du docteur Plicque l'âge approximatif de nos poteries. Je n'ai pas à rappeler ici les titres de l'auteur que j'invoque, il est bien connu et apprécié de chacun de vous. Personne n'ignore que ses nombreuses fouilles de Lezoux et de ses environs ont mis dans ses mains des documents qu'il est seul à posséder, touchant les matières que nous étudions ici.

En rapprochant les caractères généraux qui distinguent nos vases de ceux que décrit la classification Plicque, c'est-à-dire la densité et la pureté des argiles, la couleur jaune orangé mariée au noir d'un si beau lustre, la forme de nos bols, profonds, coniques et sans décors, les estampilles au fond des vases à un seul registre, se caractérisant par le *cognomen* au génitif, parfois suivi de *M* pour *manu*; je suis amené à reporter nos échantillons de vases au second embranchement des poteries de luxe du docteur Plicque, dont la durée s'étend de Hadrien à Postume, c'est-à-dire de l'an 120 à 268 de notre ère. Il faut déduire de ce laps de temps la période consacrée à la fabrication de la poterie bronzée, dont aucun échantillon ne s'est

rencontré dans la trouvaille. Cette période commence vers la fin des empereurs syriens, c'est-à-dire vers l'an 235. C'est donc à cette date, de 120 à 235, qu'il faudra reporter la fabrication de nos vases. C'est un peu élastique, j'en conviens; mais en combinant ces données avec les appréciations de M. Le Breton, rapportées plus haut, on aura, je l'espère, une date assez satisfaisante.

Le docteur Plicque, en faisant connaître au Congrès de Montbrison, en 1885, son essai de classification, avait promis de publier sa liste de noms de potiers. Ce n'est pas par le nombre de noms nouveaux que ce travail devait attirer l'attention des archéologues : car il y a déjà plus de trentecinq ans que le savant Adrien de Longpérier a publié dans *la Revue numismatique* une liste de ces noms, dressée avec le plus grand soin, et dépassant le chiffre de trois mille. Mais ce qui devait caractériser l'œuvre nouvelle, c'est la distribution chronologique de ces noms, correspondant aux diverses époques de sa classification; on posséderait ainsi un instrument de travail permettant de dater *a priori* une découverte où ces noms se rencontreraient, avec une précision égale, sinon supérieure, à celle que donnent les monnaies. A ce titre, nous devons souhaiter que cette utile publication, dont le docteur Plicque possède seul les éléments, soit faite le plus tôt possible. Ce sera un précieux service rendu aux amis de nos antiquités nationales.

M. Le Breton entre ensuite dans de savantes considérations sur les classifications diverses que comporterait la céramique ancienne.

En remerciant M. Drouet de son mémoire si remarquable, M. le Président observe qu'il remet en question un point obscur de l'ancienne topographie de Rouen. Il y exista dans le bas de la ville une *rue de la Poterie*, qu'on a cru pouvoir identifier avec la rue Potard. La découverte, si bien analysée par M. Drouet, ferait

croire que ce fut la rue aux Ours qui porta d'abord ce nom.

Porche du Bosc-Bordel. — En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, M. de Vesly a chargé le secrétaire d'entretenir à nouveau nos collègues de ce petit monument historique.

La restauration de 1867, due à l'initiative de l'abbé Cochet, a porté principalement sur le socle. Aujourd'hui, ce sont les parties supérieures qui réclament des travaux urgents. Ils ont été étudiés par M. Lefort, qui a dressé un devis s'élevant à 400 fr.

La fabrique et la commune ont voté, à l'unanimité, une demande de secours à M. le Préfet, en expliquant que, depuis quarante ans, elles ont dû, avec leurs modestes ressources, construire une école et un presbytère, et pourvoir à la réparation de l'église.

La Commission voudra, sans doute, implorer de l'administration départementale un crédit aussi large que possible pour remettre, en parfait état de conservation, ce porche, l'un des plus curieux de ces édicules, si rares dans le département.

Au sentiment de M. Lefort, les réparations dont il a constaté l'opportunité, n'intéressaient point la solidité du porche.

Il résulte cependant de la communication faite par M. de Vesly dans la dernière séance, aux termes mêmes du procès-verbal dont le secrétaire relit ce passage, que sur un point au moins la partie supérieure menacerait de s'écrouler.

M. Lormier fait remarquer que ce porche, ayant été déplacé il y a une dizaine d'années, ne jouit plus des mêmes garanties de stabilité que dans son assise primitive.

M. Pelay estime que la Commission ne saurait intervenir utilement avant d'avoir été régulièrement saisie du dossier de l'affaire par l'administration départementale.

Le secrétaire répond que les circonstances spéciales, dans lesquelles se présente l'affaire, autorisent la Commission à s'en occuper dès maintenant; et il serait même à propos qu'elle donnât aujourd'hui un avis favorable, afin que les travaux, qui semblent urgents, ne souffrent point de retards. En effet, la délibération de la fabrique et de la commune, prise dans les derniers jours de novembre, doit être actuellement à la préfecture. Une seconde lettre de M. le Curé du Bosc-Bordel, reçue par M. de Vesly, et qu'il avait promis de transmettre au secrétaire, permettrait sans doute d'être plus affirmatif.

M. Pelay reprend qu'une démarche du secrétaire dans les bureaux serait sans doute d'un heureux effet. L'abbé Tougard assure qu'il ne s'en fait pas faute, mais que l'appui de la Commission n'en serait pas moins d'une grande efficacité pour l'heureuse et prompte expédition des pièces.

Par suite de ces diverses considérations, la Commission est unanime à recommander auprès de M. le Préfet la demande d'allocation en faveur du porche du Bosc-Bordel.

Les jardins de la Chartreuse Saint-Julien. — Sous ce titre, M. le Président donne lecture de la note suivante :

Après la suppression de l'abbaye de Sainte-Catherine, les religieux de ce monastère furent transférés au prieuré de Saint-Julien, au Petit-Quevilly. Ils y formèrent une

communauté languissante; réduits à un très petit nombre, ils durent à la fin abandonner leur établissement aux Chartreux moyennant des pensions, et à condition qu'on les laissât occuper, leur vie durant, les logements qui leur avaient été affectés. Un des derniers prieurs de Sainte-Catherine fut Jacques de Gaugy, qui ne paraît pas avoir envisagé la vie monastique sous son aspect le plus austère. Un compte de lui, qui nous a été conservé, nous fait voir que c'était, comme disait La Fontaine, un amateur de jardins, tels qu'on les concevait alors, et que nous ne les concevons plus, depuis que le goût anglais a prévalu. D'après ce goût, dont on a conservé peu de spécimens, mais dont il est aisé de juger par plusieurs traités spéciaux imprimés, il y avait une architecture spéciale pour les jardins; car, si cultiver des fleurs était spécialement l'affaire d'un jardinier, dessiner des boulingrins avec rampes, élever des cabinets, des perspectives et des arcades, était, à proprement parler, l'affaire d'un architecte (1).

Le prieur dont nous parlons, M. de Gaugy, pour la décoration de son jardin, s'adressa à M. Nicolas Le Sueur. On voit, par un compte, malheureusement incomplet, qu'il lui paya, le 5 août 1663, 9 l. 15 sous; un peu plus tard, 6 livres.

Le samedi 2 juin 1666, il compta avec lui de tout son travail jusqu'à ce jour et trouva qu'il lui devait 50 livres, mais qu'il lui avait payé, en diverses fois, 51 l. 3 sous, et partant, qu'il était en avance de 23 sous. Il s'engagea à lui tenir compte de ce qu'avaient coûté les drogues achetées au commencement du travail. Ce fut, sans doute, pour ces objets que l'on voit inscrits deux paiements, l'un de 30 sous, l'autre de 3 écus au profit de cet architecte,

(1) Voir *La Théorie et la pratique du Jardinage, où l'on traite à fond des beaux jardins, appelés communément les jardins de plaisance et de propreté*; Paris, Mariette, 1713, in-4°.

qui prend le titre d'*architecte du Roi*. Il est bien probable qu'appelé de Paris à Rouen, Le Sueur fut chargé de la décoration de nombre de jardins de notre pays. C'est, à vrai dire, dans ce renseignement que consiste le principal intérêt de ma communication.

Dans le même ordre de travaux, nous signalerons la mention d'un peintre italien, nommé signor Francisco. En 1666, un domestique du prieur porte à M. Le Tellier, pour signor Francisco, 3 louis d'or valant chaque 10 l. 15 s., pour son travail pendant le carême 1666. — Le 30 juillet, autre paiement de 200 blancs. — Le 2 août, autre paiement de 65 sous et d'une paire de souliers. — Le 29 du même mois, dernier paiement de 30 sous.

Dès le dimanche 8 juin 1664, on avait payé à M^e Charles Le Rat, 14 écus pour ses journées de travail et pour l'achat fait par lui de 28 planches qu'il avait employées à la construction de l'arcade de la perspective. Peu de temps après, on s'était occupé de couvrir cette perspective, et il y a lieu de supposer que c'était pour y faire les travaux de peinture nécessaires qu'on avait traité avec l'Italien signor Francisco.

Ces travaux, dont, sans doute, il ne reste aucune trace, sont purement décoratifs. D'autres passages du compte du prieur de Gaugy nous montrent en lui un horticulteur sérieux; peut-être l'était-il devenu à l'école de son contemporain, Antoine Le Gendre, curé d'Hénouville. Gaugy avait formé, dès 1655, une pépinière des meilleures espèces de cerisiers, de poiriers, de pêchers, de pommiers et surtout de pruniers. Chaque arbre était marqué d'un signe particulier qui permettait d'en reconnaître l'espèce. La liste suivante, que je joins à cette note, intéresserait plus une Société d'Horticulture que notre Commission des Antiquités; mais elle a l'avantage d'être assez courte; et d'ailleurs, puisque j'ai parlé du prieur de Gaugy, je me reprocherais de le priver d'un témoignage qui peut lui valoir votre estime.

Poires

« Sans marque Bergamote; 1 marque Bon Chrestien; 2 marques Amboyse; 3 marques Messire Jean; 4 marques Besidery; 5 marques Ysambart; 6 marques Orange; 7 marques Rousselet de Rheims; 8 marques Saint-Lézin.

Pommes

» 1 marque Raynete Brifaut; 2 marques Gros pigeon; 3 marques Passe-pommes blanche; 4 marques Pommes de Dieprée.

» Pour cognoistre les sortes de Pêches que j'ay fait écussonner en 1665 :

» Brignon musqué jaune, marqué A A (on a substitué ce nom à celui de la Belle Chevreuse; était-ce de crainte de se compromettre à cause de l'attachement de la duchesse de Chevreuse au parti de la Fronde?); Avant-pêches blanche B; Avant-pêches rouge, R; Persigue admirable, prise à l'écusson de mon pénultième abricotier en bas, D; Grosse pêche tardive de M. d'Aureville, 45; Pêche Magdeleine, heurible, M; Pêche de M. le Prieur, dite Rosane, T; Grosse pêche tardive de M. le Prieur, O; Pêche violette, E; Pavie rouge de M. d'Aureville, T; Pavie blanc, E; Magdeleine d'hiver, P; Brougnons, V; Pavies admirables, K; Admirables de Nérac, L; Grosses pêches blanches de M. Villant, N; Grosses Persigues de M. Villant, Q; Pêches violette, X.

» Bordereau des sortes de Prunes greffées en ma pépinière :

» Dans la première rangée commence la prune Impériale, et y en a cinq greffées, dont le premier commence du bas du jardin et le dernier est marqué pour tous les autres de la + : 4 Patilles jaunes, marquées A; 2 Impériales tardives, marquées B; 3 de grosses dattes rouges, marquées C; 2 de Perdrigeon blanc musqué, marqué D.

» Seconde rangée commence : 3 de Damas de Bougoigne, marqué E; 2 de Diaprée blanche, marquée F.

» Troisième rangée commence : 2 Datillée de Gonnor, marqué H; 3 Damasquin blanc, marqué I.

» Quatrième rangée commence : 2 Fourbistantes, marquées L; Damas violet, marque M; Perdrigeon violet, marqué N; Mirabolant, marqué O; Sainte-Catherine, P; Prince de Fosse, T; Mirabolant d'Afrique, V; Prunes de Ramonneur, X; Prunes de Brignol ardoise, sans marque, comme les cerisiers précoces.»

Le 15 juillet 1666, le prieur de Gaugy vendait tous les abricots de ses espaliers à M. Robert De Ponty, maître-confiseur à Rouen, moyennant un prix de 6 livres, demi-pistole de vin au garçon, et quatre livres de noix confites.

Restauration de Saint-Vivien. — Le même membre se plaît à féliciter M. Lefort d'avoir mené heureusement à bien l'entière restauration de Saint-Vivien. Cette église est particulièrement intéressante en ce que sa configuration répond exactement aux développements du quartier qu'elle fut appelée à desservir. La partie septentrionale, dont les dimensions conviennent à une église de village, ne dut être d'abord entourée que des demeures clairsemées d'une banlieue en formation, tandis que le reste de l'édifice atteste, par son irrégularité même, une population croissante et compacte. Ce développement a été pris sur le sol du cimetière environnant.

Rouen. — Anciens murs. — L'établissement des fondations de la nouvelle Bourse a mis au jour, à une profondeur médiocre, une forte muraille, parallèle à la Seine, et d'une épaisseur de six pieds, mais qui ne se prolongeait pas jusqu'à la rue des Rocrois; un autre

tronçon semblable en avait été aperçu lors de la reconstruction du théâtre. Ce doivent être les derniers vestiges de l'enceinte méridionale de la ville, toujours en garde contre les invasions maritimes. Ils remontent, sinon à la période gallo-romaine, du moins à l'époque normande. Quelques membres croient pouvoir les rattacher à l'entrée du pont de la reine Mathilde.

Les excavations ont aussi amené la découverte d'une cachette monétaire de cinquante-cinq pièces de 5 fr. Comme elles dataient toutes du premier empire, elles n'ont pu être considérées comme une trouvaille archéologique mais ont suivi les dispositions légales qui règlent le partage d'un trésor vulgaire.

Palais de Justice. — M. Lefort signale, dans la restauration du Palais de Justice, le lambrequin mis à nu par la réfection de la crête. Son étamage est remarquable en ce qu'il n'a point été fait à la feuille, mais par une sorte de champ levé.

Gros-Horloge. — On demande à M. Gosselin où en est la restauration du mécanisme de l'horloge du beffroi. Il répond que, selon les prévisions, l'unique aiguille au mouton sera remise en mouvement le mois prochain aussi bien que les phases de la lune et les signes du zodiaque.

A quatre heures un quart, M. le Président lève la séance.

A. TOUGARD

Addition à la livraison précédente, p. 84.

La photographie du bas-côté méridional de la nef de l'église d'Eu, déposée, en 1891, dans le portefeuille de la Commission, a pour but de montrer la différence existant entre les supports des voûtes des deux collatéraux.

Dans le bas-côté nord, deux rangs de colonnettes *superposées* sont adossés au massif des piliers de la nef. Les colonnettes inférieures étaient destinées primitivement à recevoir la retombée des voûtes de la galerie du premier étage qui, de fait, ne fut pas exécutée.

Dans le bas-côté sud, le maître de l'œuvre ayant renoncé franchement à élever une galerie voûtée, les colonnettes partent de fond et s'élancent d'un seul jet jusqu'à la naissance des voûtes supérieures. (*Note de M. le docteur Coutan.*)

PROCÈS-VERBAUX
DE LA
COMMISSION DES ANTIQUITÉS
DE LA SEINE-INFÉRIEURE
PENDANT L'ANNÉE 1893

SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1893

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Furent présents : MM. Adeline, P. Baudry, Bouquet, Dr Coutan, Drouet, Félix, Garreta, de Glanville, Gouellain, G. Le Breton, Lefort, Lormier, l'abbé Loth, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. Gosselin, Milet, Pelay.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté après une modification.

Correspondance imprimée. — Elle comprend : *Bibliographie des Travaux hist. et archéol.... des Sociétés savantes de France*, vol. II, fasc. 3. Impr. Nationale, 1892, in-4° ; — *Mémoires de la Société archéol. et hist. de l'Orléanais*, vol. XXIII, 1892 ; —

Soc. arch. de Bordeaux, vol. XI, fasc. 3 et 4, 1886; — *Recueil..... de la Société Havraise d'Études diverses*, 1891, fasc. 4; 1892, fasc. 1-3; — *Bulletin de la Société archéol. du Tarn-et-Garonne*, 1892, fasc. 1-4; — *Bulletin de la Société archéol. de Sens*, vol. XV, 1892; — *Bulletin de la Société hist. et archéol. de l'Orne*, vol. XI, fasc. 4; — *Bulletin de la Société hist. et archéol. de Langres*, n° 49; — *Bulletin de la Société Dunoise*, n° 95; — *Bulletin de la Société industrielle d'Elbeuf*, 1892; — *Bulletin histor. et philologique du Comité des Travaux hist. et scientifiques*, 1892, fasc. 2-3; — *Bulletin archéol.*, idem., 1892, fasc. 2; — *Circulaire ministérielle* du 15 janvier dernier, annonçant que la 17^e Session des Sociétés des Beaux-Arts, se tiendra à Paris du 4 au 8 avril prochain.

Correspondance manuscrite. — Trois pièces : 1^o Lettre de M. le Préfet, en date du 28 janvier, informant la Commission qu'en conséquence de sa délibération du 20 décembre dernier, une allocation égale au devis (soit 394 fr.) a été votée par la Commission départementale en faveur de l'église de Vatierville; — 2^o Sous la même date, M. le Préfet, répondant de même à une autre proposition de la Commission, lui fait connaître que le porche du Bosc-Bordel a obtenu une allocation de 300 fr. pour des travaux de restauration évalués à 500 fr. La Commission se félicite de la prompte et excellente solution donnée à ces deux affaires.

Mort de M. J. Duval. — 3^o Par sa lettre du 21 courant, la sous-préfecture du Havre a notifié à M. le Préfet la mort de M. Jérôme Duval, membre de

la Commission des Antiquités, décédé le 13 précédent à Lillebonne.

M. le Président rappelle combien nous était précieux le concours assidu de M. Duval, pour la surveillance d'un sol aussi archéologique que celui de l'antique *Juliobona*, et en particulier pour le bon entretien du théâtre romain. Témoin des explorations d'Emm. Gaillard et de l'abbé Cochet, son dévouement aux antiquités locales avait grandi chez lui avec les années, et n'avait d'égal que son zèle à s'en faire le fidèle écho au sein de la Commission, qui le voyait accourir à ses séances avec une exactitude méritoire. Aussi M. le Président estime que sa perte sera pour la Compagnie un sujet de vifs regrets; et il croit interpréter le sentiment unanime de ses membres, en consignant ce témoignage au procès-verbal. (*Assentiment*).

Deux communications qui n'ont pu trouver place dans les précédentes séances vont être un monument posthume de l'infatigable activité de cet excellent confrère.

Lillebonne — Plan archéologique. — Le 24 juillet dernier, M. Duval informait par lettre M. le Secrétaire qu'il allait enfin donner suite au projet formé par lui depuis longtemps de dresser une carte archéologique de sa ville natale. Il en confie l'exécution à M. Vallée, dont le beau plan du camp de Sandouville nous a révélé toute l'habileté.

Il se proposait de « marquer sur le plan, aussi exactement que possible l'endroit où ont été découvertes les antiquités restées en place et celles qui ont été enlevées. » Un numéro renverrait à une légende qui

indiquerait l'objet. Quant à la disposition du classement, on pourra procéder soit d'après l'importance des pièces, soit selon la situation topographique ou l'ordre chronologique.

Les matériaux préparés pour l'exécution de ce plan sont très succincts pour les monuments mentionnés dans les mémoires de la Commission, dans les ouvrages de l'abbé Cochet, ou dans d'autres publications. Ils sont au contraire fort développés pour les trouvailles non signalées jusqu'à ce jour.

« Une désignation détaillée de tous les objets, avec notes des ouvrages à consulter pour en appuyer l'exactitude, serait bien précieuse. » Mais M. Duval refusait modestement sa compétence pour cette partie de la tâche, à laquelle la Commission saurait pourvoir. Il serait bien à souhaiter qu'une réduction de ce grand dessin fut jointe à notre *Bulletin*, qui pourrait imprimer la légende.

La Commission apprécie grandement toute l'utilité de cette entreprise, et publierait très volontiers tout le travail à la suite de son *Bulletin*. Elle serait heureuse d'apprendre en quel état M. Duval a laissé sa tâche. M. le Président promet de s'en enquérir lui-même auprès de la famille.

Sous le titre de « Extrait du plan des antiquités trouvées à Lillebonne, » M. Duval fit passer deux mois après, à l'abbé Tougard, cet échantillon de son mémoire :

THÉÂTRE ROMAIN. — C'est le plus important monument que l'antiquité romaine a laissé dans le nord de la France. Il a été reconnu dès le XVIII^e siècle par de Caylus; mais c'est à l'abbé Rever, curé de Conteville (Eure), qu'en est

due la découverte et la description, où il fut aidé par Em. Gaillard. Dès le moyen âge, beaucoup de pierres en avaient été enlevées pour servir à la construction des églises de Jumièges et de Saint-Wandrille. En 1818, le Département en fit l'acquisition. La description faite alors par M. Rever, à la suite des travaux dirigés par lui et M. Gaillard, est si claire et si complète qu'il n'y a rien à y ajouter.

C'est sans doute une heureuse inspiration qu'a eue l'Administration municipale de construire son hôtel de ville vis-à-vis les ruines de ce beau monument et d'en faire ainsi une jolie place. Mais, pour que du balcon de l'hôtel de ville on pût jouir, par une vue d'ensemble, des ruines du théâtre, il eût fallu que la grille, qui l'entoure le long de la route, se continuât uniformément jusqu'au bout ; et ne pas placer en face de l'hôtel de ville une grande porte charretière figurant, sans raison aucune, l'entrée principale du théâtre romain ; sans parler d'une rampe d'accès en voiture au fond de l'orchestre, qui passe précisément au milieu de l'emplacement qu'occupait la scène et l'avant-scène.

On ne saurait assez déplorer cette disposition qui gâte absolument la vue du théâtre à l'intérieur. Puisque le niveau de l'orchestre se trouve bien au-dessous du niveau de la route, il faut bien trouver le moyen d'y arriver. Mais le seul accès rationnel en voiture doit venir de la rue Kinkerville ou du Cirque ; précisément à l'entrée orientale du grand *vomitorium*. Il est évident que l'entrée principale primitive du théâtre se trouvait placée au bout opposé à l'ouest ; trois escaliers y aboutissent. Mais aucun changement ne peut être opéré de ce côté qui est entouré de constructions appartenant à des particuliers. Pourtant, serait-il impossible de trouver un accès par l'extrémité occidentale, ce qui deviendrait beaucoup moins coûteux ? C'est à examiner. Mais ce serait moins direct : car il faudrait passer devant la maison de M^{me} Alleaume et

tourner à angle droit au bout ouest du *vomitorium*.

Pour se rendre bien compte du bon effet que produirait, pour la vue des ruines proprement dites du théâtre, l'enlèvement de la rampe qui le déshonore et des broussailles qui, de chaque côté, cachent le mur de clôture, sous la grille qui n'est que la continuation du mur terminal du théâtre, il faudrait se placer au milieu des précinctions du théâtre. On pourrait alors nettement déterminer l'emplacement de la scène, de l'avant-scène et de l'orchestre, puis l'extrémité de la première précinction près du mur terminal, contrairement à la forme ordinaire des théâtres qui se terminent au bord de l'orchestre.

Beffroi. — Horloge et inscription. — M. Garreta prend occasion de la lecture du procès-verbal pour expliquer à la Commission que l'horloge du beffroi est en ce moment même entre les mains de M. Hainaut. Il procède à un nettoyage sur place, et remet en état les pièces qui ont besoin de réparation : après quoi, on demandera à l'horlogerie parisienne les additions désirables. La Commission voit avec satisfaction que ce travail a été confié au maître émérite qui a, l'un des premiers, mis en lumière toute la valeur de ce beau mécanisme.

Dans cette visite au beffroi, l'attention de notre collègue a été attirée sur l'inscription commémorative de l'inauguration de la tour. Par suite de communications possibles et même faciles entre la Grosse-Horloge et les dépendances de l'hôtel du Nord, ce texte, d'ailleurs bien connu, puisqu'il a été plusieurs fois publié, est fort exposé à tenter la rapacité de quelque voyageur, d'autant plus que ses faibles attaches en métal sont entièrement rouillées. Il y aurait lieu d'assurer sa conservation, et M. Garreta proposerait

d'en profiter pour déplacer la plaque et en faire jouir le public, en la fixant à l'extérieur, par exemple en quelque endroit propice sous la voûte.

La Commission encourage notre confrère à donner suite à des idées qu'elle approuve absolument, et M. Garreta va en saisir ce soir même le Conseil municipal. Il demeure du reste entendu que le nouveau scellement sera l'objet de soins particuliers, et qu'on veillera aussi à ce que le petit monument épigraphique soit soumis le moins possible aux intempéries de l'atmosphère.

Ancienne horloge de Saint-Vivien. — Puisqu'il vient d'être question d'horloge, M. Le Breton informe la Commission que l'horloge devenue inutile dans l'église Saint-Vivien, par suite du nouveau carillon qui vient d'y être installé, a été offerte par M. le Curé au Musée départemental. Après y avoir été nettoyée et ajustée, elle marche parfaitement : un cadran seul lui manque.

Contre-table de Saint-Nicaise. — « Dans ma notice sur la contre-table de Saint-Nicaise, insérée au précédent *Bulletin*, il s'est glissé, dit M. le Président, une légère inexactitude. » Il tient d'autant plus à la relever, qu'elle est au préjudice de l'un de ses collègues. En effet, les derniers travaux ont été exécutés par M. Gosselin, alors que la page 109 pourrait les faire attribuer à M. Barthélemy.

Monnaie à légende grecque. — M. Lormier présente à l'examen de la Commission une pièce d'argent, qui lui a été remise par une personne des environs d'Harfleur.

M. Drouet se récuse : ses études n'ont pas porté sur

ces échantillons. Il ne saurait donc, de prime abord, se former une opinion.

La monnaie a 18 millim. de diamètre, et porte d'un côté un homme casqué et barbu, et de l'autre une femme laurée. L'abbé Tougard lirait volontiers, quoique avec hésitation, en face du visage masculin, les lettres *τοξω* (*sic*). M. Le Breton trouve dans l'ensemble une certaine ressemblance avec des monnaies carthaginoises ; mais le peu d'épaisseur de la pièce n'est pas sans lui faire craindre la main d'un faussaire.

Tourelle disparue. — M. de Glanville s'excuse sur le peu d'importance de la communication dont il va entretenir ses collègues ; mais il y est amené par les travaux qui se poursuivent en ce moment aux annexes de l'hôtel du Bourgtheroulde qui bordent la place de la Pucelle.

Or, à l'encoignure de cette place et de la rue du Panneret, les vieillards ont connu une échauguette en encorbellement d'un effet des plus pittoresques. Il y a déjà environ un demi siècle que l'impérieuse utilité de dégager les abords de la place a fait supprimer cette tourelle ; pour comble de malheur artistique, on fit porter l'élargissement sur les deux côtés de la rue, et on abattit du même coup le pignon opposé qui complétait le charme du coup-d'œil. Cela mit en émoi l'opinion publique, comme notre vénéré confrère se le rappelle fort bien.

Ces curieux débris du Rouen de la Renaissance n'avaient pas pourtant péri tout entiers. Ils avaient été dessinés par A. Durand en 1832. C'est ce dessin gravé et tiré chez Lemercier que M. de Glanville offre aux archives de la Commission et à chacun des membres

présents. Malgré l'habileté des imprimeurs, les épreuves manquent de netteté.

La Commission, doublement reconnaissante envers son honoré confrère, lui exprime toute sa gratitude. Quelques membres discutent la possibilité du rétablissement de ce gracieux édicule. Outre la dépense considérable qu'il entraînerait, l'obstacle que sa saillie opposerait aux voitures lourdement chargées serait une autre conséquence avec laquelle il faudrait compter.

Céramique ancienne. — M. P. Baudry annonce qu'il lui a été signalé, trop sommairement pour qu'il essaie d'en rien conclure, au cours des terrassements exécutés pour l'ouverture du nouveau chemin de Rouen à Croisset, qu'une quantité considérable de poteries anciennes ont été vues près du pont jeté sur la rivière de Bapaume et presque aussitôt dispersées; plusieurs de ces fragments auraient été envoyés à Paris. Le secrétaire fait observer que ces produits céramiques auront peut-être été apportés là dans les remblais empruntés à la côte voisine, et qu'ils pourraient alors provenir d'un cimetière du moyen âge, ou même gallo-romain.

M. P. Baudry déplore qu'une découverte, peut-être intéressante, ait échappé à tout contrôle, grâce à la violation des règlements sur la matière. Plusieurs de ses collègues s'associent à ses regrets, en constatant que les villes elles-mêmes n'échappent pas à ces dilapidations archéologiques. C'est un malheur impossible à conjurer.

Jetons corporatifs. — M. Gouellain fait circuler trois beaux jetons d'argent (30 millim. de diamètre). Le premier, d'une extrême rareté avant la vente de

G. Grandin, a fait l'objet d'un excellent mémoire de notre collègue, M. Drouet. Il a été frappé pour la fabrique d'Elbeuf, et présente au droit le portrait de Louis XV qu'entoure cette légende : LUDOV. XV, ARTIUM PROTECTOR. Au revers, la croix de Lorraine, soutenant une vigne, est surmontée des mots : TALIS FULCIMINE CRESCET. Au-dessous de la croix on lit : *Manufacture d'Elbeuf.*

L'Etablissement des march. Passementiers de Rouen en 1531 a frappé le second jeton, qui offre de l'autre côté le portrait de Louis XV, avec ces mots : LUDOV. XV, REX CHRISTIANISS. — Le troisième enfin rappelle « *les Prieur et Juges consuls de Rouen.* » Au-dessus de l'emblème d'une femme qui tient une balance, est gravée la sentence : EX ÆQUO ET BONO. La face est occupée par l'image de Louis XVI, qu'accompagne le titre : LUD. XVI, REX CHRISTIAN (1).

(1) Voici un extrait des Archives consulaires qui semble mériter d'être inséré ici :

Le 11 juillet 1708, à huit heures du matin, MM. les Prieur et Juges Consuls en charge, revêtus de leurs robes et de leurs toques, accompagnés de MM. les anciens prieurs et juges consuls, du procureur syndic et du greffier de la juridiction, ont été à l'archevêché saluer Mgr d'Aubigné, comte et pair de France, archevêque de Rouen, ayant fait son entrée, suivant l'usage ordinaire, depuis Saint-Herbland à la Cathédrale, « nuds pieds. »

Le compliment lui ayant été fait par M. Mustellier, prieur en charge, Mgr l'archevêque répondit en des termes très obligeants, en témoignant de la considération particulière qu'il avait pour la juridiction consulaire et pour la Compagnie en général et en particulier, en louant le désintéressement noble avec lequel ils avaient rendu et rendaient journellement la justice au public, et, ajoutant qu'il chercherait toutes les occasions de leur marquer et à leurs familles, tant pour le spirituel que pour le temporel,

Devis de travaux au château d'Arques. — Sous ce titre, M. de Beaurepaire donne lecture du mémoire suivant :

DEVIS POUR LA CONSTRUCTION D'UNE TOUR AU CHATEAU
D'ARQUES (1522).

Dans son *Histoire du château d'Arques* (1), M. A. Deville a consacré plus de 100 pages à la description des bâtiments de cette antique forteresse, l'une des plus importantes et des plus célèbres de notre province. Ce n'est point sans raison qu'il se flatte, après un examen sérieux de ses moindres vestiges, de l'avoir reconstituée pièce à pièce, avec son enceinte principale, son donjon, l'ouvrage avancé et le Baile, qui ne comprenait pas moins de 7 à 8 acres. Mais, en fait de documents écrits, il n'a guère eu à consulter qu'un plan, de 1708, et des comptes de dépenses, de 1355 et 1380, conservés à la Bibliothèque Nationale. Le document que nous communiquons à la Commission des Antiquités permet d'ajouter à la description du savant archéologue quelques indications qui ne sont pas sans quelque intérêt.

Nous croyons y reconnaître le devis d'une tour, placée au côté gauche de l'entrée, que M. Deville désigne sous le nom de tour du Nord (pl. X, n° 8), tour qui présentait la plus grande analogie avec celle qui était au côté droit et que le même auteur décore du nom de François I^{er}. Si notre supposition était fondée, il faudrait substituer à ces noms de fantaisie, ceux que notre document nous fait connaître : tour de *Beauregard*, tour *Poton*. Ce dernier, surtout, mériterait d'être conservé, parce qu'il rappelle un

tous les services qu'il pourrait ; qu'il les priaît de le venir voir quand il leur plairait. Il a reconduit la compagnie jusqu'à la porte de la salle où est le dais et la croix. (*Communiqué par* M. GOUELLAIN.)

(1) Imprimée à Rouen, chez Nicétas Periaux, 1839.

des guerriers les plus illustres du règne de Charles VII, Poton de Xaintrailles qu'on aurait peut-être quelque sujet de ranger parmi les capitaines d'Arques (1).

Ce devis ne nous donne pas le nom de l'architecte ou de l'ingénieur qui le rédigea et qui fournit en même temps un plan ou *portrait* du travail à exécuter (2). C'est, suivant toute probabilité, à la même époque, et au même architecte, qu'il faut rapporter la construction de la tour, occupant l'angle nord de l'enceinte bastionnée ou de l'avant-corps, que M. Deville appelle la tour du Boulet, parce qu'on y voit encore engagé, dans la muraille, un énorme boulet,

(1) La liste des capitaines du château d'Arques, dressée par M. Deville, entre 1450 et 1499, présente des lacunes. On y voit indiqués, comme ayant porté ce titre, en 1459, Jean d'Estouteville, sr de Torcy; en 1474, Antoine d'Aubusson, bailli de Caux; de 1484 à 1488, Jean d'Estouteville. Ajouter : Jacques Raoult, bailli de Caux, 20 septembre 1461-juin 1462; François de la Sauvagière, 12 juin 1481.

(2) Citons à tout hasard, comme ayant pu être chargés des travaux de fortifications d'Arques, Guillaume Le Buireur, maître des œuvres de maçonnerie du bailliage de Caux; Jacques De Ront, maître de l'œuvre de maçonnerie de la ville de Dieppe, 1502; Jean Becquet, maître des ouvrages du Roi à Dieppe, 1517; Nicolas Le Roux, maître des œuvres du bailliage de Caux, mars 1517; Pierre Laurens, maître des œuvres de maçonnerie et charpenterie et voyer au bailliage de Caux, 14 septembre 1559, 8 nov. 1560; Simon Alix, et, après lui, Jehan Le Planquois, 1576. — Mais, peut-être l'ingénieur était-il quelque étranger comme Jules-César Spinelli, gentilhomme d'Urbino, ingénieur pour le Roi en Normandie, ou Maurello de Pasino, ingénieur commis et député par le duc de Bouillon, gouverneur de Normandie, pour avoir l'œil sur les réparations des places fortes, même année. Plus tard (2 avril 1590), un nommé Chambrelan, qui se qualifiait ingénieur des fortifications et places, fut chargé « d'avoir regard sur ce qui faisoit de besoin pour les réparations et fortifications de Dieppe et fort du Pollet. » Il est possible qu'il ait eu aussi à s'occuper du château d'Arques.

« seul projectile qu'aient gardé les murs du château d'Arques ». Cette tour, suivant la description, se termine, bien que de forme ronde, en angle ou en éperon du côté du fossé. « Cette disposition singulière qui dénote déjà l'art moderne paraît, suivant lui, avoir été en partie dictée par la nécessité de solidifier cette tour vraiment colossale et de lui créer une espèce de jambe de force : c'est un véritable contrefort dissimulé ». Il fait remarquer que le parement de la tour du Boulet, à l'exception de sa base, est en briques qui sont coupées par des linteaux horizontaux en pierre; que cette tour intérieurement ronde est construite en briques avec un soin remarquable; que l'appareil en est de la plus grande beauté; qu'elle était à trois étages, dont les deux inférieurs voûtés; enfin, qu'au niveau de la toiture de l'étage supérieur régnait un petit chemin de ronde avec parapet, qui était de l'épaisseur de la muraille.

Autant que j'en puis juger, le mode de construction de cette tour présente une grande analogie avec celui qu'indique le devis de 1522, et c'est ce qui me ferait croire que l'une et l'autre sont l'œuvre du même architecte. L'emploi de la brique pour une part très considérable dans la maçonnerie est aussi un fait à noter. La brique, abandonnée au moyen âge après avoir été en usage jusque sous la deuxième race de nos rois, rentra en faveur vers la fin du xv^e siècle, comme nous le rappelle M. Deville. A ce sujet nous ferons remarquer que Varengeville, situé à peu de distance d'Arques, fut, dans la période moderne, connu dans tout le pays par d'importantes briqueteries.

D'autres documents, que je crois inutile de publier *in extenso*, nous procurent des renseignements qui auraient pu être utilisés dans l'*Histoire du château*. Tel est, par exemple, une quittance du maçon Colin Morant, qui avait fait une tâche de maçonnerie à la porte de Belle, devers la ville sous le pont dormant (18 septembre 1398); une autre de Henri de Hotot, charpentier de la paroisse de Martigny (20 janvier 1431 (v. s.) : il

reconnaît avoir reçu 26 livres pour avoir mis un huis à l'endroit où l'on mettait les feurres et les fallots ordonnés pour le guet du château, et un seul à la planquette de la porte du Belle devers la ville; pour divers travaux aux grandes étables du château, au galetas au-dessus, au bout devers la chambre au lieutenant, à la tour d'empres la porte des champs, à la tour du cornet de la chambre du Roi devers la ville. Raoul Bouteiller, chevalier, capitaine d'Arques (le même qui quelques mois auparavant avait livré Jeanne d'Arc au bourreau), et le bailli de Caux (probablement Jean de Montgommery), occupant alors le château, s'étaient empressés d'y faire faire « le planquage des estables, pour ce qu'ilz s'atendoient que le roi d'Angleterre Henri VI, à son retour de Paris pour s'en retourner en Angleterre, venist y logier ». Pierre de Montigny était à cette date maître des œuvres de charpenterie pour le Roi au bailliage de Caux. — Je citerai encore une quittance (12 août 1433) de manouvriers qui tirèrent, pour les employer aux fortifications d'Arques, 33 charretées de pierre de grès du château de Torcy, 10 charretées de celui de Pontrencart. Ces deux châteaux, repris sur les Français, venaient d'être démolis (1).

La victoire remportée par Henri IV, près d'Arques, sur les troupes du duc de Mayenne, aurait dû, ce semble, porter le Roi à veiller avec un soin particulier à l'entretien d'une forteresse devenue célèbre par cet exploit, dont l'importance fut considérable pour le succès de la cause royaliste. On ne voit pas, cependant, que ce château ait fait l'objet de travaux bien importants. Une requête de Joseph de Boniface, baron du Bosc-le-Hard, gouverneur des ville et château d'Arques (1631), nous apprend que « pour le long temps qu'il n'avoit esté fait aucune réparation aud. château, les ponts et édifices d'icelui étaient tombés en ruine et étaient devenus inhabitables (2) ».

(1) Archives de la S.-Inf. Nouvelles acquisitions.

(2) *Ibidem*. Plumitif du Bureau des Finances.

Aussi faut-il considérer comme un emploi purement honorifique la charge de gouverneur qui fut attribuée, dans les deux derniers siècles, aux Boniface, à Marillac, aux Rasset et aux De Manneville. Mais il est vrai de dire que ceux-ci exerçaient d'autres fonctions utiles à l'Etat et qui les recommandaient à l'estime publique (1).

M. Deville déclare que « les Annales du château d'Arques sont muettes sous François I^{er} et sous Henri II ». On voit, pourtant, que des travaux considérables y furent entrepris à cette époque. Un Rôle de montre et revue faite au château et donjon d'Arques, le 1^{er} juin 1512, nous donne un nom de capitaine, Adrien de Brimeu, chevalier, s^r d'Himbercourt, conseiller et chambellan du Roi, qui commandait à douze hommes de guerre de la morte-paye. Un autre Rôle de montre et revue faite au même lieu, le 10 février 1541, nous donne un autre nom de capitaine, Perot de Warty, qui commandait à vingt hommes de guerre morte-paye. Entre Adrien de Brimeu et de Warty, nous trouvons comme capitaine d'Arques, Jacques, bâtard de Vendôme, indiqué dans le devis de 1522. Ce ne sont pas les seuls noms à insérer dans la liste donnée par M. Deville, liste qui, sur bien des points, pourrait être rectifiée et complétée.

Un Rôle de revue faite au château d'Arques, le 24 août 1563, indique comme capitaine Jean Delisle, chevalier, ayant pour lieutenant Robert Du Crottay,

(1) Ozias de Boniface, commandant pour le Roi, au château d'Arques, plus tard gouverneur, mestre-de-camp d'un régiment de gens de pied français, 1591, 1615. Joseph de Boniface, son fils, qui lui succéda comme gouverneur en 1616, était capitaine d'une compagnie de cent soldats français. Jean-François Paul de Rasset, baron de L'Aulne, était capitaine de cavalerie, 1672. Une autre de Rasset était lieutenant-général des armées du Roi, 1705-1717. Louis-François-Guillaume de Marillac de Bellengreville, nommé gouverneur d'Arques, le 7 juillet 1723, était capitaine dans le régiment de la Reine-Infanterie.

avec six archers. En 1571, le capitaine était Claude Delisle de Marivault, ayant pour lieutenant le même Du Crottay, et commandant à vingt archers mortes-payes.

En 1577, autre capitaine, François du Crottay, sieur d'Épinay, commandant à 20 archers mortes-payes.

Les montres indiquent que ces hommes de guerre et archers mortes-payes ont tous été trouvés en « bon et suffisant état et habillement de guerre, habiles, ydones et suffisans pour servir le Roy à la garde et défense du chasteau et donjon d'Arques, et partout ailleurs ou il plairoit au Roy d'en ordonner pour le fait de ses guerres. » Leurs gages étaient, en 1541-1563, de 100 sous par mois (1).

On voit par là que M. Deville s'est mépris sur le sens du mot morte-payé, et que c'est à tort qu'il a vu dans Louis Mollart, vivant archer de la solde du château d'Arques, « un vieil invalide qui avait été, sans doute, au château d'Arques, et peut être sur le champ de bataille même, le jour du combat d'Arques » (2).

Mais c'est avec raison que M. Deville indique l'existence de deux chapelles dans l'enceinte du château. Il est question de chapelles au pluriel et non de chapelle au singulier dans une requête du sieur de Boniface, gouverneur du château d'Arques, tendant à ce qu'on procédât à l'adjudication de certains travaux (16 février 1652) (3). Une de ces chapelles, qualifiée de chapelle royale de Sainte-Austreberte, avait pour chapelain, le 10 juin 1649, Antoine Bediou, administrateur de l'Hôtel-Dieu d'Arques.

C'est aussi, suivant toute vraisemblance, avec raison que M. Deville a supposé que le vaste terrain compris

(1) Archives de la S.-Inf., nouvelles acquisitions.

(2) Il en donne le portrait et l'inscription tumulaire d'après une tombe existant en l'église d'Arques. Mollart était décédé le 7 avril 1626. Il avait fait une fondation pieuse en cette église. (Archives de la S.-Inf., F. de la Fabrique d'Arques.)

(3) *Ibidem*. Plumitif du Bureau des Finances.

dans l'enceinte du Baile avait dû être réservé, dans les temps anciens, aux personnes chargées de la garde du château. Mais dès la fin du xiv^e siècle on y voyait des maisons appartenant à des particuliers. Le 16 août 1410, Jehan Auber, vicomte d'Arques, vendait à Jehan Renoult, le jeune, « une mesure et maison assise au Belle d'Arques, jouxte d'un costé les murs du Belle, d'autre costé le chemin qui maine au chastel dudit lieu d'Arques, d'un bout à la porte d'entrée, ledit Belle et la ville d'Arques, et d'autre bout, au marchié aux bestes. » Jehan Auber, au moment du contrat, appela en garantie Jean d'Estouteville, sieur de Charlemesnil, conseiller du Roi, lequel précédemment avait acquis, par décret, lesdites mesure et maison, et lui avait cédé son marché (1).

DEVIS DE TRAVAUX DE MAÇONNERIE A FAIRE AU CHATEAU
D'ARQUES (1522).

« Ensuyt le devys de certain ouvrage de maçonnerie neccessaire, et qu'il convient estre faicte, au chasteau d'Arques, pour le Roy notre sire, par le commandement et ordonnance de noble homme Loys de Roussart, seigneur de la Gastille, lieutenant audict chasteau, soubz la charge de Monseigneur Jacques, bastard de Vendosme, seigneur de Bonneval et Lagny sur Quenche, bailly et gouverneur de Vermendoys et Crepy en Valloys, conseiller chambellan ordinaire du Roy notre sire et capitaine audict chasteau, et aussi en ensuivant l'advis et délibération des advocat et procureur du Roy et autres officiers d'icelluy seigneur en ceste dicte vicomté d'Arques, le tout en la forme qui ensuit :

» Premièrement il convient parmonter et agréer une tour estant audit chasteau auprès de la *tour Poton*, au

(1) Archives de la S.-Inf. F. de la Fabrique d'Arques.

lieu nommé *Beauregard*, et à icelle tour, à la haulteur où elle est pour le présent, convient asseoir ung lermier de pierre de Caen, de six poulces de saillye, portant mouleure, dont lesdictes pierres de Caen porteront de haulteur douze poulces et deux pieds de lict, lequel lermier servira à geter les eaux hors du pied de ladite tour, jouxte et ainsy qu'il est monstré par le pourtraict.

» *Item*, et par dessus ledit lermier, se montera lad. tour vingt-quatre piedz ou environ, en ce non comprins l'avant-mur de ladite tour, lequel aura de haulteur sept pieds, qui seront en tout trente ung pieds de haulteur ou environ, comme il est monstré par le pourtraict, et aura une chainture de pierre de Caen au parmy entre le lermier de bas et le lermier de hault dessoubz l'avant-mur, laquelle chainture aura de dix à unze poulces de hault et se parmontera lad. tour de bricque ainsy comme elle est commencée, portant troys bricques au parement par dehors œuvre, et, par dedans œuvre, deux bricques et demye, le tout assis à bon mortier, et le résidu de lad. besongne se mellonnera (1) de tel mellonnage que l'on pourra trouver, réservé masle (2).

» *Item* la poincte de devant se montera de pierre de grez, c'est assavoir troys piedz de long de chacun costé, portant de troys à quatre piedz de long et de quinze à seize poulces de lict, de dix à unze poulces de bon joint et de douze poulces de teste; et se montera ladite poincte jusques au pied de l'avant-mur devant nommé, et le résidu de lad. poincte se parmontera aussi hault que led. avant-mur et se amortira en glacis en allant gagner le coupeau de l'avant-mur de lad. tour en tallus, ainsi qu'il est requis, et comme il est monstré par le pourtraict.

» *Item* le lermier de dessoubz l'avant-mur se fera de pierre de Caen, qui portera de longueur de deux piedz ou

(1) Se fera en moëllon.

(2) Marne.

environ en parement par devant, de deux pieds de large, et de quinze poulces de hault, portant moulleure, et règnera lad. chainture tout partout lad. tour où il se pourra monstrier en parement, tant à la poincte que à la rondeur de lad. tour, et par dessus lad. chainture, dessus la poincte de la tour hors œuvre, vers les fossez, se amortira la poincte dessus la chainture de pierre de Caen de deux pieds de long, de deux pieds de large et de douze poulces d'espoisse, le tout comme il est monstrier par le portraict.

» *Item* lad. tour se voulera de bricques, et les estocs de charges et ogives se feront de pierre de Caen, dont les ogives porteront de longueur deux pieds et demy, et deux pieds et demy de largeur, portant moulleure, ainsy que est monstrier par le pourtrait; et se voulera lad. tour de troys bricques et demye de tour, l'une sur l'autre, et se meslonnera par dessus la coupe de cinq piedz d'espoisse, à comprendre le pavement pour charger lad. voulte, lequel pavement sera de pierre de liés de grand appareil pour acoupleure, et à joinct couvert, cyménté bien et deuement, avecq troys gargouilles de pierre de Bernay, portant six poulces en carré et de treze pieds de saillye de lad. tour pour gecter l'eaue arrière, taillé bien et deuement ainsy que la besongne le requiert.

» *Item* l'avant-mur s'esligerá par dessus la haulteur devant dicte de dix piedz d'espoisse et de sept piedz de hault dont les paremens seront de brique par dehors et par dedens, qui est de quatre bricques debout l'une sur l'autre, en leur baillant lyeson, reservé les canonnyères qui seront de pierre de grez, c'est assavoir les costez et le parement et les escoinsons, en gardant par le bort de hault deux trous pour mectre les manteaulx à fermer lesd. canonnyères, jouxte et ainsy qu'il est monstrier par le pourtraict.

» *Item* à lad. tour y a ung degré lequel il convient parmonter, qui dessend de dessus la première voulte, et

servira led. degré à monter sur la terrasse de lad. tour, et y a plusieurs merches aud. degré à parfournir, qui seront de la longueur comme celles qui sont aud. degré et de pareille pierre, c'est assavoir de pierre de Caen ; et quant led. degré sera monté à son deu, se monstera de pied droict par dessus lad. terrasse vii piedz ou environ et de l'espoisseur de deux piedz ; et quant led. degré sera à la haulteur desdits vii piedz, se asserra ung lermier tout à l'entour dud. degré pour faire l'esligement de l'amortissement dud. degré, et se montera led. amortissement aussi hault que le lieu le requerra, avecques une huisserie qui servira pour descendre dedens ladicte tour ; et les boîtées et couverture de lad. huisserie seront de pierre de Caen, et tout le demourant dud. degré, de brique, avecques ung amortissement par dessus lad. couverture, qui sera de une grand pierre de Caen, et la voute dud. degré sera voutée en motte de four pour couvrir led. degré.

» *Item* et davantage led. ouvrier sera subget trouver une poultre de trente-quatre piedz de long, de quatorze poulces d'espoisse et de seize poulces de hault, qui servira en la salle du Roy pour mectre en lieu de la poultre rompue qui y est de présent, et sera subget à reffaire les planchiers bien et deuement comme la besongne le requiert avec les appuyes qui sont mises au pourtraict, qui servent à aller sur l'avant-mur entre les deux portes et mesmes rehausser une cheminée sur la porte du parmy, qui a dix piedz ou environ et mesmes retoupper les canonnieres et trous qui sont en la tour *Poton* et desoubs le chep en la sorte qui lui sera monstrée par le cappitaine ; et aussi pareillement sera tenu de faire rabiller les verrières de la salle du Roy et de la maison où se tient le cappitaine ; et oultre sera tenu de wyder la tour de *Beauregard* et de porter les terres de dens le chasteau au lieu où le cappitaine lui monstera, et wyder les terres des fossez et rendre place necte, le tout à ses despens ; et mesmes sera tenu de mettre aucunes pierres aux canonnieres de la tour

de *Beauregard* qui sont rompues, en plusieurs endroitz en ladicté tour où il sera nécessaire.

» *Item* l'ouvrier qui fera led. ouvrage sera subject d'accomplir ladicté besongne jouxte le devis et pourtraict et trouver toutes les matières dessus déclarées, c'est assavoir pierres de grez, pierres de Caen, bricques et mellonnages, chaux, sablon, mortier, sauf qu'il se pourra aider des matières qu'il trouvera sur le lieu.

» *Item* ledit ouvrier qui fera ledit ouvrage sera subget de trouver et bailler bonne et suffisante pleige et caution de faire et achever lad. besongne bien et deuement jouxte le devis et pourtraict, et ne trouvera-on audit ouvrier que fer et plomb, s'il y en fault, et argent, à mesure que led. ouvrage se fera, et sera led. ouvrage faict et parfaict dedens le premier jour d'aoust prochain.

» L'an de grâce mil cinq cens vingt et deux, le sixième jour de février, à Arques, eu prétoire de la juridiction du Roy notre sire, les plés de meubles de la viconté d'Arques séans, par nous Regnauld Le Conte, lieutenants en la viconté dudit lieu et ressort, de noble et puissant seigneur Mons^r. le bailli de Caux, Jourdain Le Conte, escuier, licencié ès-loix, lieutenant général de Mons^r. le viconte dudit lieu, et Jehan Le Mareschal, aussi escuier, procureur du Roy notre sire audit bailliage, Loys Roussart, escuier, lieutenant de mondit s^r le cappitaine, après ce qu'il eut esté crié et fait sçavoir notoirement et publiquement que s'il estoit aucun qui voulust mectre au rabais au proufist du Roy les ouvrages cy-dessus déclarés, lesquels avoient esté aux jours des juridictions dernièrement passées et à plusieurs marchez, tant de ce lieu d'Arques, que de la ville de Dieppe, d'Envremer, Basqueville et autres marchez de l'environ, par semblable criés à bailler et passer ce jour d'uy, se sont comparus plusieurs personnes, lesquelz ont dyminué led. prix par ainsi qu'il s'ensuit, c'est assavoir que du prix de 1x l. la toise, en quoy led. ouvrage avoit esté mis du premier denier par

maistre Laurens Journal, a esté dyminué par Mallo Poisson à viii l. xv s.; par Martin Pasquer à viii l. x s.; par Denis Le Moyne à viii l. v s.; par Lucas Baillet à viii l.; par ledit Le Moyne à vii l. xv s.; par Nicolas Fourré à vii l. x s.; par led. Le Moyne à vii l. v s.; par Robert Bouteiller à vii l., auquel prix de vii l., pour ce que personne ne s'est comparu qui moins en ait voullu donner, ledit ouvrage a esté passé et adjugé aud. Bouteiller, à la charge de bailler lad. cauxsion. »

Signé : R. Le Conte, J. Le Conte, J. Lemaeschal, Loys Rossart.

Au dos : « Acquitz des repparacions du chasteau d'Arques pour l'année v^cxxii. »

M. Drouet communique à la Commission la note suivante :

CONSIDÉRATIONS SUR LES MONNAIES DE LOUIS D'OUTREMER,
FRAPPÉES EN NORMANDIE.

« Le cerveau d'un numismatiste est, comme l'enfer, macadamisé de bonnes intentions. Il n'est pas un de nous, si mince que soit sa dose de savoir, qui n'ait en tête quelque vaste projet sur ce qui fait l'objet de ses études favorites. »

Cette boutade de notre regretté Gariel, continue M. Drouet, peut certes m'être appliquée. J'ai en tête une monographie des monnaies normandes, et surtout le désir de classer les espèces ducales. Je ne sais si l'haleïne, le temps et les circonstances me permettront de mener à bien un pareil travail, pour lequel j'amasse patiemment des matériaux. Je ne me dissimule pas d'ailleurs les difficultés d'une entreprise dont nos plus habiles numismatistes n'ont pu triompher jusqu'ici.

A l'occasion d'une courte note insérée dans le *Bulletin*

de la Commission (t. VIII, p. 301), et qui touche aux monnaies de Louis d'Outremer portant le différent de Rouen, et trouvées à l'abbaye de Saint-Taurin d'Évreux, je détache de mon travail une page relative à ce monnayage, qui me permettra de répondre à l'interrogation suivante posée par notre regretté maître, l'abbé Cochet.

Dans le tome I^{er} des *Bulletins de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, page 363, l'abbé Cochet, parlant de la trouvaille de S.-Taurin d'Évreux (1), dit qu'il a acheté trois de ces pièces d'argent. « L'une semble poser un véritable problème historique. Elle porte à l'avvers cette légende : ROT. COM. CI. FIT. et au verso : ALOWIC REX. M. Charvet y voit une monnaie inédite de Louis d'Outremer. Mais Louis d'Outremer a-t-il jamais été maître de Rouen? »

Plus loin, page 419, l'abbé Cochet, revenant sur cette question, dans son rapport annuel au Préfet, ajoute : « Ce qu'il y a de remarquable dans cette découverte, c'est que la plupart de ces pièces du x^e siècle portent la marque royale, tandis que Rouen à cette barbare époque était entièrement normand. Il est évident qu'à cette période obscure et reculée, la nationalité normande éprouva quelques défaillances que l'histoire n'a pas enregistrées. »

Ainsi, voilà un problème historique posé par la numismatique. Est-il possible de le résoudre? Nous pensons pouvoir répondre par l'affirmative; et pour y parvenir, nous commenterons les chroniques à l'aide des monuments numismatiques.

Tout d'abord, on doit se représenter que la Normandie n'avait été concédée à Rollon, par le traité de S.-Clair-sur-

(1) Ces pièces, au nombre de trente-sept deniers et cinq oboles, offrent de grandes variétés du nom de Louis et de Rouen. Elles ont été publiées par A. de Longpérier dans la *Revue numismatique*, année 1869-70, t. XIV, nouv. série, pages 71-85. Depuis, M. Gariel les a figurées dans son ouvrage sur *Les monnaies royales sous la race carolingienne*, planche LVI.

Epte (1), que sous la réserve des droits de souveraineté du roi, et de foi et hommage; en un mot, c'était un fief relevant de la royauté, et soumis aux règles qui régissaient alors la féodalité, règles dont nous dirons quelques mots plus loin.

Rollon et son fils Guillaume, bien qu'ils eussent reçu une propriété conquise par eux, paraissent avoir toujours respecté ces lois, et avoir été des feudataires plus soumis qu'on ne le croit généralement (2).

Guillaume Longue-Épée, assassiné traîtreusement par les ordres d'Arnoul, comte de Flandre, ne laissa pour héritier que le jeune Richard, âgé d'environ dix ans.

Voici, d'après Guillaume de Jumièges, qui n'a d'ailleurs fait qu'un résumé de l'intéressant récit de Dudon, doyen de S.-Quentin, ce qui eut lieu à cette occasion. L'enfant fut reconnu par les Normands. Toutefois, Louis, roi de France, espérant, sous le gouvernement d'un enfant, pouvoir reprendre ce qui avait été arraché à sa couronne, vint à Rouen, comme pour prendre les intérêts du jeune duc; il fut reçu comme un suzerain par les seigneurs Normands, et paraissant s'attacher de plus en plus au jeune duc, il déclara qu'il le ferait élever dans son palais.

Cependant des bruits fâcheux commencèrent à circuler dans la ville, que le jeune Richard était indignement retenu prisonnier; et les citoyens et les chevaliers se ruèrent sur le palais, menaçant de tout massacrer. Le roi, prenant l'enfant dans ses bras, le présente à la foule irritée qu'il parvient à apaiser. Pour calmer entièrement les esprits, il fit *concession* au duc Richard de *l'héritage de son père*, en se réservant le serment de fidélité.

(1) L'instrument de ce traité n'est pas parvenu jusqu'à nous, il n'est relaté dans aucun document concernant la cession de la Neustrie à Rollon (Toutefois, Guillaume de Jumièges en a dit quelques mots). Néanmoins, l'usage l'a consacré, et il est vraisemblable qu'il a existé.

(2) Deville, *Histoire du château d'Arques*.

Puis le roi retourna en France emmenant le jeune Richard, comme pour venger la mort de son père sur Arnoul de Flandre. Ce dernier intrigua avec le roi, lui rappelant les insultes et les affronts des Normands. Le roi ne demandait pas mieux que de se rendre à ces raisons, qui flattaient ses projets; il fit jeter le jeune Richard en prison, et le menaça, s'il ne renonçait à ses prétentions, de lui faire brûler les jarrets (1) et de le dépouiller de tous ses honneurs. Ensuite il le fit garder sévèrement.

Osmond, intendant du jeune Richard, craignant pour les jours de son maître, résolut d'user de ruse pour le soustraire à son triste sort. Il engagea l'enfant à simuler la maladie, à se mettre au lit, et à paraître tellement accablé par le mal, que tout le monde dût désespérer de sa vie.

Ses gardiens, le voyant en cet état, négligèrent leur surveillance; Osmond en profita. Il enveloppa l'enfant dans un tas d'herbes qui se trouvait par hasard dans la cour, chargea le tout sur ses épaules, comme pour aller au fourrage, et franchit les portes de la ville. Là, il prit un cheval, et, avec l'enfant, il arriva à Couci, où il le mit en sûreté.

Le roi, frustré dans ses desseins, envahit la Normandie, mettant tout à feu et à sang. Des députés normands vinrent alors vers lui pour se soumettre et lui ouvrir les portes de Rouen. Le roi, tout joyeux, s'empressa d'accepter; il vint à Rouen, où il resta quelque temps, puis il retourna dans son royaume, après avoir établi Raoul-le-Tort, gouverneur de Normandie.

Cependant Bernard-le-Danois, oncle de Richard, fit demander du secours à Harold, roi des Danois, qui vivait

(1) Orderic Vital, qui rapporte aussi ce cruel projet, est plus explicite dans un autre passage de son histoire : « Par l'inspiration d'Arnoul, le roi résolut de faire périr l'enfant, ou de l'énerver par l'amputation des membres, de manière qu'il ne pût jamais porter les armes. »

à Cherbourg, le priant de prendre la mer avec ses vaisseaux, tandis qu'il ferait avancer ses chevaliers par terre. A cette nouvelle, le roi rassemble une armée nombreuse, se rend à Rouen. De là, il invite Harold à une conférence, ce qui eut lieu. Après avoir longuement discuté, un Danois, apercevant un des meurtriers de Guillaume, le perça de sa lance : une mêlée s'ensuivit, qui vit la déroute des Français. Le roi chercha à s'enfuir, mais il tomba au pouvoir d'un chevalier normand, qu'il séduisit, et qui le cacha. Mais Bernard-le-Danois, l'ayant appris, fit jeter le chevalier dans les fers; celui-ci alors dénonça la retraite du roi, qui fut conduit à Rouen, et retenu prisonnier.

La reine Gerberge, apprenant que son époux avait été pris par les Normands, fit une tentative auprès de Henri, roi d'au-delà du Rhin, son père, pour qu'il l'aidât à reprendre le roi de vive force. Mais celui-ci ne voulut rien entendre, prétendant qu'il avait ce qu'il méritait; la reine alors, par l'intermédiaire d'Hugues-le-Grand, négocia la liberté de son mari, et l'obtint en échange du fils du roi et de deux évêques.

Après cela, Richard fut ramené dans ses états par une grande armée de Normands. Son premier soin fut de mettre fin aux exactions de Raoul-le-Tort, qu'il expulsa de Normandie (1).

Avant de chercher à adapter les monnaies aux documents historiques que nous venons d'exposer, il est nécessaire de dire quelques mots des règles qui régissaient alors la féodalité, laquelle accomplissait une évolution, et n'était pas encore définitivement fixée.

Le roi, dans le principe, n'accordait que des concessions temporaires; plus tard elles devinrent viagères. Le souverain prétendait toujours avoir le droit de retour sur les biens concédés; mais, en fait, et sans s'arrêter à cette prétention, on distinguait deux cas :

(1) *Les ducs de Normandie de Guillaume de Jumièges*, par M. Guizot. Caen, Mancel, 1826, p. 78 et seqq.

Si l'héritier était majeur, il rendait hommage, accomplissait les formalités requises, et sur-le-champ était investi. C'est ce qui eut lieu pour Guillaume Longue-Épée, à la mort de son père Rollon.

Si l'héritier était mineur, l'usage était différent. Le fief étant donné à *charge de service militaire*, un enfant ne pouvait rendre ce service : il ne pouvait donc tenir le fief et on le lui enlevait; telle fut la rigueur primitive du droit. Toutefois, un adoucissement prévalut bientôt; le suzerain saisissait le fief, mais seulement jusqu'à la majorité du mineur.

Telle devait être la coutume, lorsque Guillaume Longue-Épée laissa en mourant pour successeur le jeune Richard, âgé de dix ans. Nous voyons en effet le roi intervenir alors dans les affaires de la Normandie, et il vient à Rouen faire œuvre de suzerain; et s'il confère à Richard, avant sa majorité, l'héritage de son père, ce n'est que contraint par une émeute des Normands. Aussi, s'en repent-il bientôt, et, rentré dans ses états avec le jeune prince, le menace-t-il, s'il ne renonce à ses prétentions, de le faire mutiler en lui brûlant les jarrets pour le rendre impotent.

On comprend que, si un enfant ne pouvait rendre momentanément ce service militaire, un impotent se trouvait dans le même cas, et lui pour toujours; et le roi, pour colorer sa barbarie et sa cupidité, se parait du prétexte que la Normandie, fief militaire, marche maritime, exigeait impérieusement un chef capable d'endosser le harnais, et de faire face à toute éventualité. Cette province était si bien considérée comme une marche, que ses ducs sont très souvent, dans les chartes, désignés sous le nom de *marquis*; ainsi, Richard I^{er}, le héros de cette note, dans le seul acte qui nous reste de lui, prend le titre de *Normannorum marchio*.

Les monuments numismatiques eux-mêmes consacrent cette dénomination. Sur un denier publié par A. de

Longpérier, dans la *Revue Numismatique* de 1843, on lit au droit : RCARD MARCHIS. Le revers de cette précieuse pièce rappelle avec le nom de Rouen le souvenir de son patron, ROTOMA : ROMANUS; dans le champ EPS.

Maintenant, résumons-nous et concluons.

Louis d'Outremer vint trois fois en Normandie : la première fois, après le meurtre de Guillaume Longue-Epée, il vient en suzerain, mais paraissant animé des meilleures intentions à l'égard du jeune Richard; pressé par les Normands, il lui concède l'héritage de son père, puis il l'emmène avec lui, sous prétexte de le faire élever dans son palais, et de venger la mort de son père.

Il revient en Normandie, après la fuite du jeune prince que son intendant a pu soustraire à sa haine; mais cette fois, il a jeté le masque, et il s'avance à la tête d'une armée nombreuse, mettant sur son passage tout à feu et à sang. Les Normands, surpris, capitulent et reconnaissent sa domination.

Enfin, les Normands s'étant soulevés, soutenus par leurs compatriotes, Louis se rue encore sur la Normandie, pour étouffer la rébellion. Dans cette dernière campagne, le sort lui est contraire, il est vaincu et fait prisonnier, et la Normandie reconquiert son indépendance et son autonomie.

Arrivons à nos monnaies. Il n'est pas probable qu'elles aient été frappées lors du premier séjour du roi en Normandie, alors qu'il cachait ses convoitises sous des dehors amicaux; une telle opération aurait contredit trop ouvertement ses affirmations.

Mais, lorsque, après la fuite du jeune Richard, le roi de France, affirmant au grand jour ses intentions, se fut rendu maître de la Normandie par la force des armes, qu'il eut établi à Rouen un gouverneur tout à sa disposition; c'est alors que, voulant faire montre de tous ses droits de souverain, il aura usé de celui de frapper monnaie à son nom :

et c'est à ce moment que furent émises les espèces que la trouvaille de S.-Taurin d'Evreux a révélées, et qui sont un éloquent commentaire de cette défaillance de la nationalité normande, à laquelle faisait allusion l'abbé Cochet dans le passage que j'ai cité et sur lequel cette note a pour but de faire la lumière.

Les monnaies de Louis d'Outremer, frappées à Rouen, sont restées rares. Car la domination du roi fut de courte durée, ainsi que le démontre sa troisième entrée en Normandie, où le sort lui fut contraire.

Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble que vous vous serez frappés, comme moi, de la vraisemblance des conclusions que je viens de tirer du récit historique ; ce ne sont que des conjectures, mais qui acquièrent, par les circonstances, presque la force de la vérité. Sans doute, cela ne vaut pas un bon document écrit, un édit par exemple, relatif à ces monnaies. Mais il y a ici force majeure. Ces documents nous font défaut ; et, pour ma décharge et pour terminer cette trop longue note, je vous demanderai à citer sur ce sujet l'opinion de M. E. Caron, président de la Société française de Numismatique, qui est certes l'homme le plus compétent en ces matières. Voici ce que m'écrivait le savant auteur des *Monnaies féodales françaises* : « De ces conjectures très vraisemblables, dit-il, à une certitude, il y a loin ; et nous ne pouvons pas espérer qu'un document écrit, aussi topique que la charte de Châlons-sur-Marne, vienne nous donner cette certitude. *Pour la numismatique des X^e et XI^e siècles, il faut se contenter d'inductions et d'hypothèses.* »

Par l'organe de son Président, la Commission félicite vivement M. Drouet de sa savante étude, propre à convaincre les plus difficiles. La lumière lui semble suffisamment faite sur le problème posé par l'abbé Cochet.

Calvaire d'Epinay. — Il résulte de plusieurs démarches du secrétaire que la demande de classement, faite par la Commission, n'avait pas laissé trace dans les bureaux. Le chef de division a promis de rappeler cette demande à M. le Préfet.

L'instruction préalable à la restauration est complète. L'affaire se présentait dans des conditions assez laborieuses : le devis des travaux (non compris les statues accessoires) s'élève à 1,300 fr. Or, là-dessus la commune ne peut fournir que 400 fr., et encore en recourant à une souscription. On ne saurait guère espérer davantage de la Commission départementale; et à moins que M. le curé ne batte miraculeusement monnaie, où trouver le reste ?

Cependant, par sa lettre du 23 janvier, M. l'abbé Blanquet annonce qu'après s'être concerté avec M. le Maire, il se fait fort de réunir les 500 fr. complémentaires. La Commission appréciera tout le zèle que témoigne cette commune, de moins de trois cents habitants, afin de pourvoir aux deux tiers d'une dépense relativement considérable.

Après cet exposé de la situation, la Commission insiste, à l'unanimité, pour que sa proposition de classement soit respectueusement renouvelée auprès de M. le Préfet. En conséquence, M. le Président invite le secrétaire à lui transmettre l'expédition du procès-verbal, ce qui a eu lieu dès le lendemain.

Théâtre romain de S.-André-sur-Cailly. — L'abbé Tougard apprend à la Commission que ce monument si important vient de changer de propriétaire, et que l'occasion serait peut-être opportune de renouveler la négociation qu'il avait tentée lui-même il y a plus

d'une dizaine d'années, afin d'en obtenir la cession au département.

M. Garreta, auquel il s'en était d'abord ouvert, avait sur-le-champ songé à une démarche de quelques membres auprès de M. Chamond, de Déville, le nouveau possesseur. Mais il estima qu'il n'y avait pas lieu d'intervenir collectivement, le zélé directeur du Musée des Antiquités étant en relations suivies avec M. Chamond.

M. G. Le Breton confirme ces dernières paroles. Il a pensé lui-même à cette cession si désirable, et il sera heureux de s'y employer activement.

La séance est levée à trois heures et demie.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1893

La séance ouvre à deux heures un quart, dans le bureau des Archives, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Étaient présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beaucousin, Bouctot, Bouquet, Coutan, Drouet, Félix, Gosselin, G. Gouellain, Pelay, de la Serre, Simon et l'abbé Tougard.

Ce dernier membre lit le procès-verbal de la précédente séance, adopté moyennant suppression de quelques détails qu'il ne semble pas à propos d'imprimer. Au sujet de la tourelle de l'hôtel du Bourghtheroulde, les souvenirs de M. Simon confirment les renseignements donnés par M. de Glanville.

Se sont excusés : MM. Garreta, Le Breton, Naef et de Vesly.

Correspondance imprimée. — On y enregistre : *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, vol. XIII « le Clergé et l'Église d'Amiens en 1789, » in-4°, 1892 ; — *Mémoires et Documents de la Soc. Savoisienne*, vol. XXXI, 1892 ; — *Annales de la Soc. hist.... de Château-Thierry*, 1891 ; — *Commission archéol. de Senlis*, 1891 ; — *Congrès archéol. de France*, LVII^e session, Brive, 1890 ; — *Recueil des Travaux de la Soc. libre... de l'Eure*, 1891 ; — *Procès-verbaux de la Soc. histor. de Compiègne*, 1892 ; — *Bulletin de la Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1891, livr. II ; — *Bulletin de*

la Soc. archéol. de Touraine, vol. IX, les 2 livr. ; — *Bulletin de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1892, 4^e trim. ; — *Bulletin de la Soc. des Antiq. de la Morinie*, n° 163, 1892, liv. III ; — *Circulaire ministérielle* (21 février) accusant réception des ouvrages envoyés à l'Exposition de Chicago.

Notes de M. André Pottier. — M. P. Baudry fait la communication suivante :

M^{lle} E. Pottier m'ayant envoyé, le 21 mars dernier, un certain nombre de notes écrites et recueillies par son père, M. André Pottier, notre inoubliable collègue, j'ai cru, avec son autorisation et de l'avis de notre judicieux président, n'en pouvoir faire un meilleur usage qu'en les offrant à notre collection de la Commission des Antiquités, où elles seront mieux conservées et plus facilement consultées que dans n'importe quel autre dépôt.

Ces notes variées et nombreuses, dans lesquelles on retrouve la vaste et inépuisable érudition de celui auquel elles sont dues, n'offrent pas toutes le même intérêt. Il me paraîtrait cependant fâcheux — quelle que soit la permission qui m'ait été donnée à cet égard — d'en faire disparaître la moindre partie. Les sujets qu'elles traitent et la compétence de la main qui les a réunies et classées en rendent désirable la conservation entière.

Généralement groupées par sujets et sous des titres distincts, elles forment une multitude de petits dossiers dans lesquels on trouverait les éléments d'autant de dissertations. Elles ont trait à l'histoire, aux arts, à l'archéologie, et plusieurs sont d'autant plus précieuses pour nous qu'elles concernent Rouen et la Normandie, les libraires et les imprimeurs de Rouen, quelques manuscrits de notre bibliothèque municipale, le blason de Rouen, une assemblée tenue le 4 juillet 1596 dans la grande salle de l'hôtel de ville, les ouvrages relatifs à l'histoire de la

Normandie, le dialecte normand, les cris de guerre, les armes et les étendards de la Normandie, l'imprimerie à Caen.

Telles qu'elles sont, un rapide examen vous en fera apprécier la valeur, et vous jugerez sans doute comme moi, si vous les acceptez, qu'un remerciement écrit serait adressé utilement à M^{lle} Pottier.

M. le Président est sûr d'interpréter les sentiments de tous ses confrères en offrant à M. Baudry ses meilleurs remerciements pour un présent d'une telle valeur. Personne n'ignore en effet, dans la Commission, avec quel soin M. Pottier recueillait ses matériaux, dont l'écriture nette et agréable suffirait seule à révéler le mérite (1). Il ajoute qu'une lettre de M. le Préfet attestera à M^{lle} Pottier toute l'importance que la Commission attache à ces manuscrits.

M. Gouellain n'est pas le dernier à priser ces qualités ; aussi souhaiterait-il, afin que ces petites liasses non moins variées que précieuses ne demeurassent point lettre morte dans nos collections, qu'il en fût joint au procès-verbal un inventaire succinct.

M. de Beaurepaire fait observer que la substance de ces documents, principalement composés d'extraits, est déjà entrée dans les divers mémoires publiés par A. Pottier, et qu'ainsi leur plus vif intérêt ne demeure plus entier. M. Gouellain insiste sur l'utilité que pourrait offrir à plus d'un travailleur ce relevé d'un classement sommaire. M. P. Baudry ne se chargerait pas volontiers d'une telle tâche ; mais l'abbé Tougard, qui vient d'appuyer la motion de M. Gouellain,

(1) Quelques notes sont d'une autre main. Il y en a qui semblent bien être d'Hyacinthe Langlois.

l'entreprendra sans hésiter, ce dont la Commission ne peut que lui être reconnaissante. Voici donc ce petit inventaire où les alinéas répondent aux liasses ; le contenu de chaque dossier est distingué par des tirets :

I. COLLECTION DES ANCIENS CONTEURS FRANÇAIS, xve siècle ; — *idem*, xvie siècle ; — *idem*, xviii^e siècle. — COSTUMES : des Francs, des anciens Normands, etc. ; — *idem* civils des hommes (Glossaire) ; — *idem* des femmes ; — *idem* militaires, armure défensive (panoplie) ; — *idem*, armure offensive (Glossaire) ; — *idem*, étendards, bandoulières, harnais ; — *idem* royal (couronne, sceptre, etc.) ; — *idem*, bibliographie. — État des Auteurs. — NORMANDIE, histoire primitive ; — *idem*, armes, étendards ; — *idem*, cris de guerre ; — *idem*, dialecte ; — *idem*, bibliographie. — Notes diverses. — Notes à placer. — *Memo-randa*.

II. Architecture religieuse. — Armoiries et supports des armes des rois de France. — Associations d'artistes et d'artisans au moyen âge. — Costume ecclésiastique. — Épigraphe sacrée. — Figures du Christ, de la Vierge ; anges ; images sacrées ; mains de gloire. — Histoire des arts en France : périodes et divisions selon divers auteurs. — Iconographie : apôtres et évangélistes. — Instruments de musique. — Madre (notes sur cette matière). — MOBILIER : diptyques, triptyques, reliquaires, paix, etc. ; — *idem*, mitres et crosses ; — *idem*, glossaire. — Peinture en émail ; nielle. — Sculpture : statues. — Sibylles : noms, emblèmes, prophéties. — Vaisselle : or, argent, étain, verreries. — *Varia* (fort dossier).

III. Artistes italiens venus en France au xvie siècle. — Glossaire des antiquités du moyen âge : architecture (traduit de Pugin, *spécimen*, etc.). — Gravures en relief sur pierre (procédé Girardet). — Manuel de l'amateur : vases étrusques ; — *idem*, médailles. — Ouvrages technologiques sur les arts au moyen âge (fort dossier). — Rectifications et notes à ajouter au Willemin (nombreuses fiches). — ROUEN : armes ; — *idem*, blason, dictons ; — *idem*, établissement de l'imprimerie (*voir liasse IV*).

IV. Alphabets dérivés du phénicien. — Antiquités : objets divers, glossaire. — Architecture civile ; glossaire. — Ballades

historiques, chants populaires français du moyen âge. — Bibliographie (nombreuses notes sur les imprimeurs de Rouen et de Caen). — Bibliothèques : notes pour un essai. — Cartes à jouer. — Charles-le-Chauve (sur une miniature de) et les peintres de cette époque. — D. A. (*sic.*) — Dates d'érection de monuments, etc. ; noms d'artistes avec leur époque. — Dentelles, points coupés, etc. — Gravures en bois et en taille douce, etc. ; origine de la gravure en France. — IMPRIMERIE : origines ; — *idem* et progrès (trad. de Th. Astle). — Inc. du mar. (*sic.*) — Maisons : décorations intérieures et extérieures, ameublement, etc. (moyen âge). — MANUSCRITS : origines du papier de coton et de lin, filigranes, etc. — *idem*, usage de les teindre en pourpre. — Mythologie du moyen âge : notes à répartir. — Poésie française (ancienne) et fabliaux. — Prières à la Vierge (ms. du xiv^e siècle). — Runes (note sur les).

V. Mémoire reproduisant le discours d'Oct. Bigot (4 juillet 1596). — Marques d'imprimeurs ou de libraires dans le manuel de Brunet. — Marques diverses. — De l'imprimerie à Caen de 1480 à 1680 (2 cahiers). — Tableau chronologique des imprimeurs de 1480 à 1550 (Rouen et Caen).

Portrait du P. Pottier. — M. P. Baudry fait alors circuler une petite miniature accompagnée d'un manuscrit de quatre pages. Le portrait est celui d'un abbé auquel la famille Pottier se disait alliée ; il y a lieu de croire qu'il s'agit du P. Pottier, eudiste, né au Havre, dernier supérieur du grand séminaire de Rouen, auteur d'un certain nombre d'opuscules religieux publiés en pleine révolution, massacré à Paris par les septembriseurs à l'âge de quarante-neuf ans. Portrait et manuscrit depuis déposés au grand séminaire, selon le désir de M^{lle} Pottier.

La pièce est le *Discours* qu'il prononça (dans la chaire de la cathédrale) pour prêter serment à la Constitution civile du clergé. Comme le remarque avec raison M. le Président, le titre seul de ces pages prouve

qu'elles ne sont pas autographes ; il existe d'ailleurs aux Archives divers manuscrits du P. Pottier, qui confirment ce sentiment.

Rouen. — Restauration de Saint-Éloi. — M. Simon entretient la compagnie d'une œuvre considérable dont on l'a chargé : la restauration du temple protestant. Les travaux urgents sont évalués à 40,000 francs, mais l'ensemble d'une rénovation complète atteindrait au moins 100,000 francs. M. Simon se propose d'offrir à l'album de la Commission ses calques, plans et dessins. Mais, bien que les négociations préparatoires soient entamées depuis quatre mois, l'affaire n'est pas encore entrée dans la période d'exécution.

On doit s'étonner, au sentiment de M. de Beaurepaire, qu'un édifice si important soit demeuré tant d'années dans un état voisin de l'abandon.

Rouen. — Lithographie. — M. Pelay a recours aux lumières de ses collègues pour déterminer une lithographie anglaise de 1821, signée Cogge, et qu'il soupçonne provisoirement représenter une maison du quai, mais où la fantaisie ne semblerait pas étrangère.

Faudrait-il y voir l'hôtel des Caradas, demande M. P. Baudry ?

M. Bouquet rappelle qu'une poissonnerie a existé sur l'emplacement actuel du théâtre. Des avis et des éclaircissements suggérés par divers membres, il résulte que la maison dessinée devait être aux abords de la place des Arts et à l'angle de l'une des rues qui s'ouvrent sur le quai entre cette place et la Basse-Vieille-Tour.

Collections de la Commission. — M. le Président appelle l'attention sur l'organisation nouvelle des

archives de la Commission apportées dans son cabinet, sauf ses précieux albums, et ainsi rendues plus accessibles aux recherches. Cet aménagement est resté sommaire, puisqu'il demeure provisoire : car une salle spéciale doit être affectée à la Commission et à sa bibliothèque dans le nouveau bâtiment qui va être ajouté au service des Archives départementales. Il fait observer que ce nombre considérable de volumes ne représente que la correspondance imprimée d'une vingtaine d'années environ. Que sera-t-il donc devenu lors du centenaire de la Commission en 1918 ?

Rouen. — Anciens murs. — Les premiers travaux de cette construction supplémentaire ont remis au jour un point des fortifications de la ville. La muraille y mesurait deux mètres d'épaisseur.

Forteresse antique. — L'établissement d'un chemin dans la propriété de M. Mulot, au-dessous du bois de Bagnières, a fait reconnaître des vestiges d'une construction en pierre, qui ne peuvent appartenir qu'à une ancienne forteresse. Tel est le sentiment de M. le Président, qui l'a visitée. Tout d'abord, on est tenté de rattacher cet ouvrage militaire soit au siège de Rouen par les Anglais, en 1419, soit à celui qu'en fit Henri IV en 1591 ; et alors, il compléterait sans doute les retranchements de la même époque que la *Géographie de la Seine-Inférieure* signale le long du même bois. Mais ce poste fortifié, assis à la jonction des vallées de Darnétal et de Saint-Léger, pourrait bien remonter à une époque beaucoup plus reculée, en vertu de l'adage que les bonnes positions sont de toutes les époques.

M. Pelay demande, à ce propos, s'il ne faut point

dater des guerres d'Henri IV les noms de *Milan* et de *Florence*, que portent deux hameaux de Saint-Aubin-le-Cauf. Plusieurs membres y verraient de préférence une trace de rapports commerciaux entretenus avec les pays méridionaux vers la fin du moyen âge. L'abbé Tougard remarque qu'on fait remonter aux guerres de Charles VIII les deux mêmes noms de lieu qui se retrouvent à Bertreville-Saint-Ouen.

Deux communications de M. le Président traitent alors du château de Moulineaux et de *la Muette* de Cléon.

TRAVAUX AU CHATEAU DE MOULINEAUX ET AU CHATEAU DE NEUFMARCHÉ

L'emplacement où l'on voyait encore, il y a quelques années, des ruines assez imposantes de l'ancien château de Moulineaux, fut pendant longtemps considéré comme une position stratégique importante. Les événements de la dernière guerre ont démontré que ce n'était pas sans raison. Il faut convenir, cependant, que ce château, auquel on avait donné le nom de Robert-le-Diable, occupe une place plus grande dans la légende que dans l'histoire.

Comme il commandait la Seine en aval de Rouen, et qu'il n'était séparé que par une faible distance du château de la Roche d'Orival, on s'explique aisément que, dans la lutte malheureuse qu'il eut à soutenir contre Philippe-Auguste, Jean-sans-Terre ait pris soin de le faire mettre en état de défense, et qu'il y soit venu lui-même plusieurs fois.

L'appareil des murs, au dire de M. l'abbé Cochet (1),

(1) M. l'abbé Cochet y a découvert plusieurs objets de l'époque gauloise. Voir *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*.

qui avait pu les examiner à loisir, indiquait une reconstruction du ^{xiii}^e siècle.

Il fut question de nouveau de ce château pendant les guerres de la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle (1).

Les partisans de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, s'en emparèrent en 1364, dans le temps où Jean de Bellengues, qui en était gouverneur, se trouvait occupé au siège d'Evreux. Ils y laissèrent pour capitaine un nommé Pierre du Saut, auquel les habitants de quelques localités environnantes avaient dû payer rançon (2).

Il fut rendu à Charles V par le roi de Navarre, conformément au traité de paix du mois de juin 1365 (3).

Repris par les Navarrais, il fut assiégé, en 1378, par le duc de Bourgogne et par Duguesclin, et ne tarda pas à capituler.

Il n'est fait mention de Moulineaux, ni dans les comptes de Pierre Surreau, receveur général de Normandie, de 1427, 1428, ni dans les Rôles de Bréquigny, qui comprennent les traités de capitulation des places fortes de Normandie, lors de la conquête de notre province par les Anglais, ni même dans l'accord conclu par Robert de Braquemont (4), amiral de France, entre les capitaines du

(1) L'abbé Cochet, même ouvrage : « Le château de Robert-le-Diable, qui joue un grand rôle dans nos traditions, nos romans de chevalerie et nos vieilles chroniques, n'est plus qu'une grande enceinte fossoyée, occupant le sommet de la colline... D'immenses fossés s'y voyaient encore, il y a quelques années, enseignant des murs énormes dont l'appareil paraît révéler le ^{xiii}^e siècle. A présent les fossés sont en partie comblés, et les murs en partie ensevelis. »

(2) Voir Siméon Luce, *Chronique des quatre premiers Valois*. — *Chronique de Pierre Cochon*, p. 104.

(3) M. Léopold Delisle, *Mandements et actes divers de Charles V*, n° 225 A.

(4) Bibliothèque de l'école des Chartes, t. XXXVI.

parti de Bourgogne et ceux du parti d'Orléans, en garnison dans la Haute-Normandie, 5 juin 1418.

Je suis très porté à supposer qu'il fut détruit en 1415 par les Français, lorsque les succès des armées anglaises et surtout la prise de Harfleur (1) leur firent craindre un prochain investissement de la ville de Rouen.

De même que dans tous les châteaux royaux, il y avait dans celui de Moulineaux une chapelle dont le titulaire était, le 14 juin 1395, un nommé Bureau de Corneilles, licencié ès-lois (2).

Etienne de Gaany est indiqué comme châtelain de Moulineaux, *castellanus castri Molendinorum*, dans un fragment de compte de 1311 (3).

Regnaud Le Prevost, investi de la même fonction, fut destitué « pour ses malefaçons, » et remplacé par Nicolas de la Vente, en vertu de lettres du duc de Normandie, datées de Vincennes, 7 octobre 1337 (4). C'est, sans doute le même qui, sous le nom de Nicolas du Bois, et avec le titre de châtelain de Moulineaux et de verdier de la Londe, donnait quittance de ce qui lui avait été payé pour ses gages, Rouen, 5 novembre 1348 (5).

Le 6 novembre 1359, Jean de Bellengues était capitaine de Moulineaux avec 10 hommes d'armes et 12 arbalétriers sous sa charge (6).

Le 19 septembre 1364, mandement du roi Charles V à ses conseillers sur le fait de l'aide pour la guerre du

(1) Pierre Cochon, *Chronique normande*, p. 331.

(2) Registre du tabellionage de Rouen.

(3) Archives de la S.-Inf. Nouvelles acquisitions.

(4) *Ibidem.* — M. Léopold Delisle, *Actes normands de la Chambre des Comptes*, p. 186, donne un mandement du Roi au bailli de Rouen, pour payer les gages dus à ce fonctionnaire, 17 juillet 1338.

(5) Pièce indiquée au Catalogue de la librairie Ernest Dumont, n° 36, janvier-février 1894, n° 149.

(6) Archives de la S.-Inf. Nouvelles acquisitions.

diocèse de Rouen, pour qu'ils eussent à fournir des fonds au bailli de Caux, chargé « de faire et tenir siège devant Moulineaux en l'absence du sire de Blainville (1). »

Le 2 septembre 1365, Robert d'Yvetot, chambellan du Roi, est nommé garde et capitaine au château de Moulineaux, aux gages de 1,500 florins d'or par an (2).

Le 15 septembre 1365, ordre est adressé à Robert de Brumare, « garde du clos des galées, armeures et artillerie de Rouen, de fournir à ce capitaine de bonnes arbalestes et six casses de bons viretons pour la garnison, garde et défense du château de Moulineaux ». Une nouvelle fourniture est commandée par lettres du dix-sept janvier 1365, v. s. (3).

Le 13 février 1365, Aymar Bourgoise est nommé capitaine et châtelain de Moulineaux, aux gages de 500 francs d'or par an (4).

Le 15 mars 1369, Guillaume Le Bigot est nommé à la même fonction, aux mêmes gages (5).

Le Bigot ayant été nommé capitaine du Bec-Hellouin, est remplacé (2 avril 1374) par le Sénéchal d'Eu, ci-devant amiral de la mer et capitaine de Honnefleury, auquel avait succédé, en cette double qualité, Guillaume de Vienne (6).

Le 12 octobre 1378, mandement pour faire payer 300 francs par an à Guillaume Aux-Espaulles, chevalier, capitaine de Moulineaux, lequel fut retenu aux mêmes gages, le 14 mai 1380 (7).

De 1394 à 1404, tout au moins, Jourdain de Dampierre

(1) M. Léopold Delisle, *Mandements et actes divers de Charles V*, n° 84.

(2) *Ibidem*, n° 249.

(3) *Ibidem*, nos 252, 277.

(4) *Ibidem*, n° 377.

(5) *Ibidem*, nos 791, 930.

(6) *Ibidem*, n° 662.

(7) *Ibidem*, n° 1007.

était capitaine de Moulineaux (1), avec Jean de Montigny comme lieutenant (2).

M. Léopold Delisle (*Actes normands de la Chambre des Comptes*, p. 308) a publié un compte des « Parties d'œuvres faites en la baillie de Rouen en 1344, » où il est question de quelques travaux entrepris au château de Moulineaux. Les actes qui suivent, d'une époque plus récente, sont plus détaillés, et nous ont semblé mériter d'être signalés, en attendant la découverte de documents plus intéressants.

(1) Jourdain de Dampierre, capitaine de Moulineaux, déc. 1394-mai 1406 (Tab. de Rouen, reg. 6, f° 77 v°, reg. 12, f° 46 v°), prêtre, en 1394, six-vingts livres d'argent sec à Jean de Grouchy, écuyer, seigneur d'Anneville-en-Caux (*ibid.*, reg. 6, f° 77); fait un autre prêt, en 1403, à Colin du Mesnil-Vaste, sieur de Vauquiertot (Vergetot) (*ibid.*, reg. 10, f° 59 v°); achète, en 1404, aux vies de lui et de damoiselle Jeanne de Villiers, sa femme, 10 liv. de rente de Mons^r Georges de Calleville, chevalier, sieur de Muchegros-le-Bois et de Muchegros-la-Couchie (*ibid.*, reg. 12, f° 46 v°); en 1412, aux vies de Mademoiselle sa femme et des Estoud, son fils, 12 livres de rente, de Guillaume de Thibermesnil, écuyer, sieur de Thibermesnil (*ibid.*, reg. 15, f° 131). En 1413, damoiselle Jeanne de Dampierre acheta, de noble homme Mons^r Jehan Betas, chevalier, sieur d'Hermeville et de Biville-la-Baignard, chambellan du Roi, une rente à la vie d'elle et d'Estoud de Dampierre, son neveu, fils de Jourdain de Dampierre (*ibid.*, reg. 16, f° 72). En mars 1408 (n. s.), Jourdain de Dampierre, se qualifiant escuyer, pennetier du Roi et capitaine de Moulineaux, baillait à ferme pour 5 ans, par le prix de 70 livres et 4 mines d'avoine par an, à Jean Godart, prêtre, l'une des portions de la cure de Torcy-le-Grand, avec tous les fruits, revenus, rentes, redevances, dîmes appartenant à ladite cure. Jourdain de Dampierre avait lui-même pris à ferme cette portion de cure de messire Philippe de la Fayolle, prêtre, pour 5 ans (Tab. de Rouen, reg. 13, f° 128 v°).

(2) Cité en mai 1404 (Tab. de Rouen, reg. 11, f° 44).

*Quittance de travaux de charpenterie faits au château
de Moulineaux (1369).*

« A tous ceulx qui ces lettres verront, Philippe de Mangneville, garde du seel des obligations de la viconté de Rouen, salut. Sachiez que, par devant Nicolas Le Mestre, clerc tabellion juré de ladicte viconté, furent présens Robert Le Pille et Pierres Le Courtois, carpentiers, lesquelx, pour euls, comme pour leurs compaignons, congñurent avoir eu et receu de honorable homme et sage Symon de Baigneux, viconte de Rouen, la somme de soixante-onze livres et dix soulds tournois pour avoir fait onze perques de gariteis eu chastel de Moulineaux. *Item*, il congñurent avoir eu la somme de six livres pour faire les espis des tourelles dudit chastel, soubz quoy les plommiers ont ouvré, pour avoir rappareillié le pis, et faire restelliers et mangeures des estables et pour avoir fait rastelliers hault sur les murs emprès le donjon, desquelles sommes d'argent dessus dictes lez dis carpentiers se tindrent pour bien paiez par devant ledit tabellion. Et en quictièrent, ès noms que dessus, ledit viconte et tous autres. En tesmoing de ce, nous, à la relacion dudit tabellion, avons mis à ceste quittance le seel desdictes obligations, qui fu faicte l'an de grâce mil ccc. soixante et neuf, le xxiii jour de juillet. » Sceau perdu.

« Signé : LE MESTRE, » avec paraphe.

*Quittance d'un marchand de fer pour fourniture de clous
employés aux couvertures du château de Moulineaux
(1399)*

« A tous ceulz qui ces lettres verront ou orront, Jehan Almaurry, garde du seel des obligations de la viconté de Rouen, salut. Savoir faisons que par devant Jehan Le Fevre, clerc tabellion juré en ladicte viconté, fu présent

Pierres de Claatot, marchand de fer, demourant à Rouen, qui congnut avoir eu et receu de honorable homme et sage Jehan Auber, viconte de Rouen, la somme de saize livres traize solz six deniers t. qui deubz lui estoient pour avoir par lui acheté et par lui livrez de puiz le viii^e jour de juing derrenier passé, c'est assavoir miii^{xx} et xii milliers de clou trenchant employés à couvrir xxx milliers d'escende ou chastel de Moulineaux, à recouvrir et faire les doubliers tous neufs des deux grosses tours des deux coings de l'entrée de la porte dudit chastel, tant ou costé devers Saine que ou costé devers le boiz et ailleurs, tant comme ladicte escende a duré, au feur de troiz solz t. pour millier, vallent xiii l. xvi s. t. Item pour dix milliers de clou à paille renfforché, employés ès deux devant dites tours, à clouer deux milliers de late, au feur de v. s. t. pour millier, vallent cinquante solz. Item pour trois cens de grant clou, de xx livres pesant le millier, employés à attacher les canlates et doubliers d'escende des deux dictes tours, au feur de ii s. vi d. t. pour cent, vallent vii s. vi d. t.; vallent les parties dessus dictes ladicte somme de xvi l. xiii s. vi d. t., de laquelle somme dessus dicte ledict de Claatot se tint à bien païé et content par devant ledict tabellion et en quicta le Roy notre sire, ledit viconte et tous autres. Présent ad ce Guillaume Du Fresnay, carpen-tier, maistre des œuvres de carpenterie du Roy notre dit sieur de la viconté de Rouen, qui certiffia et tesmongna que ledit clou avoit ainsi esté livré et employé ès lieux dessus dictz, et que tant avoit cousté. En tesmoing de ce, nous, à la relacion dudit tabellion, avons miz à ces lettres le seel desdictes obligacions. Ce fu fait l'an de grâce mil ccc miii^{xx} et dix-neuf, le xi^e jour de décembre.

» Signé : Le Fevre. »

*Quittance d'un marchand de plâtre, pour plâtre fourni au
château de Moulineaux (1401).*

« A tous ceulx qui ces lettres verront ou orront, Jehan Le Clerc, commis à la garde du seel des obligations de la viconté de Rouen, salut. Savoir faisons que, par devant Raoul de Guiffart, clerc, tabellion juré en ladicte viconté, fu présent Jehan Cauchevaue, demourant à Moulineaux, lequel congnt avoir eu et reçu de honorable homme et saige Jehan Auber, viconte de Rouen, la somme de cent ung soulds, trois deniers tournois, qui deubs lui estoient pour sa payne et salaire d'avoir fet mener quinze mons de plastre pris sur ledit port de Moulineaux, et chariés ou chastel dudit lieu, dedens le besle d'icellui, par marchié à lui fait au feur de sept soulds cinq deniers tournois pour chacun mont; vallent ladicte somme de c. i s. iiii d. Icellui Cauchevaue se tint à bien païé par devant ledit tabellion, et en quicta le Roy notre sire, ledict viconte et tous autres. Présent à ce Jehan Aux Tabours, maistre des œuvres de machonnerie du Roy notre sire au bailliage de Rouen, lequel tesmongna toutes les choses dessus dictes avoir esté faictes par ledit Cauchevaue, ainsi que dit est et que tant avoient cousté par marchié à lui fait. En tesmoin de ce, nous, la relacion dudit tabellion, avons mis à ces lettres le seel des dictes obligations. Ce fut fait l'an de grâce mil quatre cens cinq, le vendredi, huitième jour d'avril après Pasques. » Sceau perdu.

« Signé : R. GUIFFART. »

*Quittance d'une tâche de couverture en aissantes faite
au château de Moulineaux (1403).*

« A tous ceulx qui ces lettres verront ou orront, Jehan Segouin, garde du seel des obligations de la viconté de Rouen, salut. Savoir faisons que, par devant Raoul de Guiffart, clerc, tabellion juré en ladicte viconté, fu pré-

sent Jehan Des Bans, couvreur d'essende, demourant en la paroisse Saint-Jehan d'Ellebeuf-sur-Saine, qui congnt avoir eu et receu de honorable homme et sage Guillaume Le Dyacre, viconte de Rouen, la somme de soixante livres dix-sept solz t., qui deue luy estoit, pour sa paine et salaire et par marchié à lui fait; c'est assavoir : d'avoir dollé, couvert et employé ou chastel de Moulineaux, sur le dongon dudit chastel et sur deux grosses tours séans es deux coings d'iceluy dongon, l'une devers Saine, et l'autre devers la forest de la Londe, cinquante-huit milliers d'essende et troiz milliers de late; lequel dongon et tours estoient toutes démolues et descouvertes, tant que les mesriens ou la greigneur partie en estoient pourris, et les maçonneries pourries, ou partie d'icelles, et en péril de cheoir, se remède n'y eust esté mis; et laquelle late et essende a esté faicte en la forest de la Londe, en la garde du Boschuon, et livrée oudit chastel par Jehan Christophe, fendeur de late et voiturier, au feur de xix s. t. pour millier d'essende, vallant les lvm milliers lv l. xii s. t. et au feur de xxxv s. t. pour millier de late, et pour avoir trouvé cleu à ce appartenant; vallent les trois milliers dessus diz cv l. t.; et auxi avoir trouvé toute paine d'ouvrier à ce faire; vallent les parties dessus dictes ladicte somme de lx l. xvii s., de laquelle somme ledit Des Bans se tint à bien païé et content par devant ledit tabellion et en quicta le Roy notre sire, ledit viconte et tous autres. Présent à ce Guillaume Du Fresnay, carpentier, maistre des œuvres de carpenterie du Roy notre dit sr en la vicomté de Rouen, qui certiffia et tesmoigna lesdictes essende et late avoir esté ainsy mises et employées es lieux dessus diz, et que tant avoit cousté. En tesmoing de ce, nous, à la relacion dudit tabellion, avons mis à ces lettres le seel desdictes obligations. Ce fu fait l'an de grâce mil quatre cens et deux, le vendredi vi^e jour du mois d'avril avant Pasques.

» Signé : R. GUIFFART. »

[illegible]

certiffia et tesmongna que ledit Prevost avoit fait et parfait ladicte besongne, et que tant avoit cousté. En tesmoing de ce, nous, à la relacion dudit tabellion, avons mis à ces lettres le seel desdictes obligacions.

» Ce fu fait l'an de grâce mil m^{re}, et vii, le mercredi vi^e jour d'avril après Pasques. Sceau perdu.

» Signé : R. GUIFFART. » (1)

Dans les lettres du duc de Normandie, du 7 octobre 1337, Nicolas de la Vente est qualifié « verdier de la forest de la Londe et garde du châtel et hostel de Moulineaux, » en remplacement de Regnaut Le Prevost, jadis garde de ladite forest et châtelain dudit chastel. » Ce même titre de verdier, ou de garde de la forêt, accompagne celui de capitaine dans le mandement et la quittance que nous avons précédemment citées, au nom de ce fonctionnaire.

Il faut donc admettre que le capitaine de Moulineaux

(1) Autres travaux faits au château de Moulineaux. Paiements de 158 livres à 2 couvreurs d'*escende*, de Rouen, pour 17 milliers et 1 cent d'*escende* mis en œuvre à la réparation de ce château, octobre 1369 (Tab. de Rouen, reg. 3, f^o 1); de 100 s. à un couvreur pour avoir employé, au château de Moulineaux, 11 milliers de tuile et *escende* à 10 s. le millier; de 7 livres à un ouvrier pour avoir vidé et curé le puits du château, 1395 (reg. 6, f^{os} 131, 204 v^o). Marchés avec un homme de Moulineaux « pour curer et vuidier tous les gravois et fiens qui sont au chasteau de Moulineaux excepté les aelemens, eslire et amoncheler toutes les pierres et cailloux, amener à ses despens 100 banelées de sablon pris à la cote de Rouveroy vers la Bouille, où autrefois l'en a prins à faire les œuvres dudit chastel, 1398 » (reg. 8, f^o 155). Acte par lequel Raoul de Gournay, d'Eauplet, et Girart de la Follie, de Saint-Patrice, se portent cautions jusqu'à concurrence de 20 livres de Jehan Selles, maçon, adjudicataire d'une tâche de maçonnerie à faire au château de Moulineaux, laquelle devait être achevée avant les Rouvoisons, mars 1401 (reg. 9, f^o 151 v^o).

était chargé, non pas seulement de garder la place qui lui était confiée, contre les ennemis du dehors, en cas d'invasion, mais d'exercer une surveillance active dans la forêt et de s'opposer aux brigandages (1) et aux déprédations qui pourraient y être commis. Je ne doute pas qu'il n'en ait été ainsi pour d'autres capitaines de châteaux, situés sur la lisière des forêts. Un mandement des Trésoriers de France, pour la réparation du château de Neufmarché, en 1455, peut être cité à titre d'exemple.

On y voit que le châtelain du Neufmarché était, bien plus qu'un homme de guerre, un agent forestier auquel était commise la garde de la haye du Neufmarché. Voici ce document :

*Mandement des Trésoriers de France pour la réparation
du château du Neufmarché (1455).*

« Les Trésoriers de France à Jehan Jabin, viconte de Gisors, salut. Comme nous ayons esté advertis que la haye du Neufmarchié a esté, le temps passé, fort endommagée et destruite, parce que le chastelain et verdier d'icelle n'y a peu faire continuelle résidence par faulte de logis ou demeure pour lui, et pour obvier à plus grant inconvéniement, avons ordonné que certaine tour estant ou chastel dudit lieu de Neufmarchié, qui encores est en compétent estat de maçonnerie, sera réparée et couverte pour le logiz et retrait dudit chastelain. Pour quoy nous vous mandons et expressément enjoingnons par ces présentes que en la réparacion d'icelle tour, tant en couverture que autrement, vous, par l'adviz de Jehan Acart, à présent chastelain dudit Neufmarchié et de ouvriers en ce

(1) La forêt de Moulineaux dut être pendant longtemps très mal famée. L'on dit encore, en Basse-Normandie : « Volé comme dans la forêt de Moulineaux, » de même qu'on dit ailleurs : « Volé comme dans la forêt de Bondy. »

connoissans, employez ou faictes employer des premiers deniers que pourrez recouvrer ou terme de Pasques prouchain venant, jusques à la somme de vingt livres parisis, laquelle somme, par raportant certification dudit Acart et quittance des ouvriers qui auront faictes icelles réparacions, sera alouée en la despense de voz comptes et rabatue de votre recepte dudit terme de Pasques prouchain, et icelle somme de xx livres parisis employerons en l'estat dudit terme sans difficulté.

» Donné à Corbueil, le xxvi^e jour de janvier l'an mil cccc, cinquante-cinq soubz nos signetz. »

Restes de 2 sceaux en cire rouge, plaqués.

« Signé : HARDOIN. »

DEVIS DES RÉPARATIONS A FAIRE A LA MUETTE DE LA GARENNE DE CLÉON (1397).

Une *Muette*, d'après la définition de Littré, est une « maison bâtie dans les parcs où l'on tient des relais de chasse, où sont les chenils, les équipages, et où logent les officiers de vénerie, les piqueurs, etc. » C'est le même mot que *meute*, et, bien qu'écrit d'une manière un peu différente, il paraît prouvé qu'on le prononçait de même.

On sait que la Muette est le nom d'un château à Passy, près de Paris, qui, d'abord rendez-vous de chasse, devint une maison de plaisance pour la duchesse de Berry en 1716, pour le Roi en 1719, après la mort de cette duchesse (1).

Nous trouvons des Muettes non loin de Rouen, à Boos,

(1) Poncet de La Grave, « Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de France ou tableau historique, chronologique, pittoresque... des maisons royales, » 1789, t. IV, pp. 331 et suivantes.

dans le voisinage de la forêt de Longbouel, à Isneauville et Quincampoix, dans le voisinage de la Forêt Verte, à Quiévreville-la-Milon, à peu de distance de la forêt de Préaux.

Il y avait aussi une Muette dans la garenne royale de Cléon. En 1397, comme on le voit par le document que nous publions, c'était un bâtiment à deux étages, de dix-neuf pieds de largeur en tout sens et de six pieds de hauteur. Un de ses côtés était tourné du côté de la chapelle Saint-Christophe (1), un autre du côté d'Elbeuf.

A l'époque où cette Muette fut reconstruite aux frais du Roi, la garenne de Cléon était confiée à la garde d'un garennier, Jean de Couronne, dont les gages étaient de six deniers par jours (2). Un compte de la vicomté de Rouen, de 1431, mentionne une somme de 18 livres 2 sous payée à Jehan De la Halle, garennier de Cléon, à raison de 2 sous par jour, outre ses gages ordinaires, « pour crochetter, hayer et despiner ladite garenne (3). »

Cette garenne, d'une contenance de 120 acres, fut aliénée, le 3 mai 1571, par le prix de 3,870 livres, à Robert Le Cornier. Elle fut érigée, sous le nom de seigneurie du Cornier, en huitième de fief de haubert relevant du Roi, à cause de la vicomté de Pont-de-l'Arche, par lettres patentes du mois de février 1615, vérifiées à la Chambre des Comptes, le 7 juillet 1621, en faveur de Robert Le Cornier, petit-fils de l'acquéreur (4).

(1) La chapelle Saint-Christophe, marquée sur la carte de l'ancien diocèse de Rouen, était située sur la paroisse de Freneuse. Elle donnait son nom à un triège (plan du XVIII^e siècle). On en trouve une mention dans le Terrier de Quiévreville, de 1453, au feuillet 64. (Archives de la S.-Inf.)

(2) Quittance de 4 livres payées par Jean Auber, vicomte de Rouen. Archives de la S.-Inf., Nouvelles acquisitions.

(3) *Ibidem*.

(4) Archives de la S.-Inf., F. de la Chambre des Comptes, *Mémoriaux et aveux au Roi*.

Elle dut devenir la propriété des ducs d'Elbeuf à une date qui m'est inconnue. On lit, en effet, dans le Rôle des Vingtièmes, rédigé peu d'années avant la Révolution : « M. le duc d'Elbeuf possède, d'ancien propre, la garenne de Cléon, affermée à 600 livres à Charles Dannequin (1). »

Il est à croire qu'une partie de la garenne n'avait pas été comprise dans le premier contrat d'aliénation, puisque, en 1643, un sieur de Voisinets obtenait du Roi le don de « la coupe de plusieurs chênes, bois blancs, bouleaux, mort-bois aux deux côtés de la garenne de Cléon (2). »

Pour un duc de Normandie, résidant à Rouen, cette garenne avait pu être, dans les temps anciens, une propriété agréable. Mais on comprend que dans les derniers siècles, un roi de France n'y attachât pas plus d'intérêt qu'au manoir royal d'Oissel, où un seigneur de cette localité, propriétaire du fief Aurelandois, devait lui trouver, à l'usage de sa chambre, « coute de dun pour son lit, et feurre pour sa boutellerie (3). »

« Cy ensieut l'escroe et la devise des réparacions qui falent de neccessité pour réparer et maitre en estat deu la Muecte de la garenne de Cléon : c'est assavoir des meytiers de charpenterie, de machonnerie, de plastrerie, de hucherie, de oeure de fer, de clou, de lacte, de tuille et de arestiers, de serreurez et de tout ce qui y convient des mestiers dessus dis, à faire bien et deuement tant que l'en y puist demourer seurement. En laquelle Muecte a quatre cartiers, et contient chascun cartier de long dix-noef piés ou environ, et vint-un piés de hault ou environ. Et pre-

(1) Archives de la S.-Inf., F. de la Chambre des Comptes, *Mémoriaux et aveux au Roi*.

(2) *Ibidem*. Mémoriaux de la Chambre des Comptes.

(3) Aveu de Robert Faucon, écuyer, 1383. Archives nationales, p. 307, n° 401.

mièrement y fault du mestier de charpenterie un tref en l'estage de bas pour celui qui y est de présent, qui fu ars de feu d'aventure en un bout, lequel tref contient dix-noef piés de long ou environ, et d'un pié de refait, revestu de deux plas pos par les deux boux de xiiii piés de long ou environ chascun post, et de demi pié de refait en un sens et d'un pié de refait en l'autre sens, joingnans contre les vieux pos et endentés contre les liens du tref de haut, revestu de deux coutez et de deux liens par les deux boux, bien et seurement si comme il appartient, et aussi lier les de deux bonnes bendez de fer qui acoleront les deux pos et le tref ensemble, et y maitre des coulombeiz et des esperons soubs les liens pour celles qui seront trouvées pourries. *Item* et estraindre les pos et les entretoisez par tout où mestier en sera et les lier de bonnez bondez de fer par tout où mestier en sera. *Item* pour renfourner le comble qui est revestu de quatre arestiers qui siéent sur une plate-fourme, et y fault un demi tref pour celui qui y est rompu sur quoy le soubs-chevron porte eu cartier de devers Ellebeuf, et le revestir de quevrans pennons contre les arestiers et oster ceulx que l'on trouvera pourris, et y faire tout ce qui y fauldra estre fait dudit mestier, et y faire quatre lucarnes appentichez, qui seront entre deux quevrans revestus chascune d'un seullet, d'un travetel et deux postellez, de deux pasnectez, de trois quevrans bien et deuement, si comme il appartient, et faire les huis et les fenestrez, tant hault comme bas, partout où il seront esluissies. *Item* du mestier de machonnerie faire trois marches de pierre par dehors, à l'entrée de l'uis par où l'en entre en l'estage de bas.

» *Item* faire le degré à wys, qui servira depuis l'aire de bas jusques au planchié des hault, assiz eu coing, par dedens euvre, devers la chappelle Saint-Christofle, lequel degré sera revestu d'un noel de xxv piés de long ou environ, de joues de deux piés et demi de long, chascun espasse, par bonne mesure, au proufit des estages, et les souspendre

de souspentes par tout où mestier sera, de telle longueur comme il appartendra. *Item* de machonnerye et plastrerye en ladite Muecte par les dis quatre cartiers, et se affleurera le plastre par dedens oeure accoullombes, et seront les pos et les coulombes couvertes par le dehors de plastre de deux poux d'espaisse, ainsi comme toute la carreure se pourporte en hault et en bas, et aussi parer de plastre tous les trois planchiers dedens oeure, ainsi comme il se pourporte en long et en lé, et clorre et monter la wys bien et deuement, si comme il appartient, et y faire et parfaire de plastre tout ce qui y appartendra à estre fait. *Item* couvrir et lacter ladicte Muecte de tieule bien et deuement, si comme il appartient; et pour trouver toutes les matères cy-dessus devisées, c'est assavoir pour trouver charroys, pierre, mortier, plastre, ferreurez, clou, late, tieulle, arestiers et toute peine d'ouvriers à ce faire, excepté que le Roy notre sire trouvera bois en estant en sa forest de la Londe ou de Rouvray pour faire la dicte besongne, chesne pour faire ladicte charpenterie, et mort-bois pour escharfauder et pour cuire le plastre.

» Mis à pris et baillé en tasche à rabbez accoutumé, si comme il appartient, à cent livres tournois, et en passera le rabès le dyemence prouchain après la Saint-Jehan-Baptiste prouchain venant, à Rouen, en l'ostel du viconte de Rouen, en son compteur. Rabessié par Jehan Assellin, charpentier, d'un rabbez acustumé, le mardi xxvi^e jour de juing, l'an mil ccc liii xx xvii, heure de nonne Notre-Dame eu dit compteur, présens Jehan de Dénestanville et Adam Guarin, le mardi jour de feste Saint-Marcial, iii^e jour de juillet m.ccc, liii xx xvii, devant ledit viconte, Jehan Gueroult dit Biauvallet, plastrier, de la paroisse Saint-Candre-du-Selier, mist un rabbez acoustumé sur ladicte tasche. Présens maistre Guillaume Du Fresnoy, maistre des œuvres de charpenterie du Roy, notre dit sire, en ladicte viconté de Rouen, ledit Jehan Asselin, Jouen Vasselin, Guillaume Le Fèvre, R. Tardif, Jehan Chop-

pillart, et autres. Et lui demoura ladicte tasche par ledit pris comme derrain rabesueur et promist venir demain devers ledit viconte pour soy obligier et apleigier de bien faire et parfaire ladicte tasche jouxte ce que dit est. »

Le secrétaire obtient ensuite la parole sur divers objets dont la Commission s'est déjà occupée. Mais il doit d'abord saisir ses collègues d'une affaire urgente.

Angerville-l'Orcher. — Un de ses amis, en effet, lui écrit aujourd'hui même que « l'on va couper les poinçons, supprimer les tirants qui soutiennent la voûte et l'écartement des murs » de l'église monumentale de cette commune ; « les travaux projetés constitueront un affreux hors-d'œuvre entre le portail et le clocher, si intéressants dans leur style du ^{xix}^e siècle, et ils n'auront pour résultat que de retarder indéfiniment la reconstruction totale de cette nef, qui eût fait de l'édifice un bijou architectural. » Or, informations prises, l'Administration départementale n'a reçu aucun dossier relatif à cette équipée archéologique ; et cependant Angerville est classé même à l'État.

La Commission constate que plusieurs églises de l'Eure ont été ainsi défigurées comme à plaisir, sans urgence de réparations. Elle n'a pas oublié que l'église d'Angerville a été favorisée d'une allocation, il y a dix ans, lorsqu'en 1882 elle fut endommagée par un orage d'hiver ; aussi, insiste-t-elle pour que l'attention de M. le Préfet soit immédiatement appelée sur l'entreprise clandestine et peu justifiable qui se prépare.

Dalles de Préaux. — Cette question n'a point fait un pas depuis dix-huit mois. Par sa lettre du 8 octobre

dernier, M. le curé a informé l'abbé Tougard que M. le Maire « a promis de faire de nouvelles démarches pour obtenir une solution favorable. »

Mais « la Fabrique et la commune ayant de nombreuses et lourdes charges, ne peuvent faire aucun sacrifice, » et le devis s'élève à 700 francs. M. le curé compte beaucoup sur l'appui de M. Lormier.

M. Drouet estime que la Commission ayant plusieurs fois réclamé des mesures de préservation pour ces dalles, et le relèvement le long des murailles de la nef étant la disposition la meilleure, la Commission départementale ne saurait refuser d'assurer ce travail si désirable, en votant la majeure partie de la dépense, soit une allocation de 500 francs.

M. le Président dit qu'il serait plus conforme aux usages administratifs que la commune et la Fabrique votassent d'abord chacune 100 francs, et fissent ensuite une instance auprès de l'autorité départementale pour en obtenir le complément indispensable.

L'observation est fondée. Dans le cas présent, néanmoins, la population de Préaux n'ayant aucun intérêt à cette réfection du dallage qui n'est commandée que par la conservation des pierres tombales, on ne saurait exiger que l'initiative de la dépense soit prise par les administrations locales. C'est, en définitive, ce que conclut la Commission, en invitant son secrétaire à reprendre la négociation avec M. le curé.

Les peintures de Muchedent. — Il y a près de quarante ans, M. l'abbé Comont, curé de Varengueville-sur-Mer, eut l'excellente pensée de se faire un dossier d'une vingtaine de pages de notes sur Muchedent, à l'aide des registres paroissiaux qui, maintenant, ont

sans doute disparu ou ont dû être consumés par l'humidité dans une église fermée au culte.

Voici l'extrait intéressant qu'il a communiqué au secrétaire relativement aux peintures.

« 26 mars 1645. — On fait marché avec M^{re} Jehan de Sainte-Beufve pour ceintrer une estrée de la charpenterie..., peindre la table du crucifix, autels de saint Nicolas et de sainte Barbe, pour le prix de **lxxx** ^{xx} **lxiii** livres.

» Pour clou et autres choses le trésor devait fournir 32 livres 8 s. 6 d.

» En 1646, vers la Penthecoste. — Autre marché avec Sainte-Beufve pour faire la seconde estelée de la nef de l'église, pour **lxxi** livres.

» Pour clou à lambrisser et autres choses, 3 livres.

» 10 mars 1649. — Payé au peintre pour le tableau de la Circoncision, xv livres.

» Il fit aussi le tableau du S. Nom de Jésus. »

Par suite des délibérations de la Commission en faveur de la restauration des peintures de la voûte, notre collègue, M. Lefort, a été chargé par M. le Préfet de visiter cette église. Il y a passé plus de trois heures, ce qui lui a permis de dresser le devis d'une restauration complète. Au lieu des 800 francs prévus pour la voûte, la dépense atteint 5,500 francs, et Muchedent ne compte pas cent soixante-quinze habitants. Aussi les subsides locaux ne vont qu'à 200 francs.

Malgré ces apparences peu rassurantes, l'affaire a été présentée à l'Administration départementale vers la fin du mois dernier. M. le Préfet est favorable à l'entreprise pour laquelle M. Gouellain a obtenu l'appui de M. Legras, conseiller général et député ; enfin,

M. Laborde-Nogues y avait affecté une première offrande d'environ 350 francs.

Sainte-Gertrude. — M. le curé de Maulévrier appelle l'attention de la Commission sur la charmante église de Sainte-Gertrude, classée comme monument historique, que notre collègue M. Coutan appelle avec bonheur une « vraie châsse flamboyante. »

Notre confrère l'abbé Tougard, qui, à sa demande, a visité ce joli petit sanctuaire au mois d'août dernier, a pu constater que les craintes laissées par la dernière restauration assez sommaire n'ont été que trop justifiées.

En effet, outre plusieurs taches d'humidité dans la voûte de la nef, les joints sont en si mauvais état qu'un certain nombre de pierres courent risque de se détacher, notamment celles qui forment le sommet du pignon, au transept nord, et une riche sculpture de om90 de longueur, qui surmonte la porte principale.

Les infiltrations ont tellement dégradé une retombée de la voûte de la chapelle du transept méridional, que le revêtement intérieur a disparu, en sorte que des matériaux en tomberont un jour ou l'autre.

Les zincs qui recouvrent la jonction du clocher et du toit ne descendent peut-être point assez bas pour préserver suffisamment les murs, surtout quand la pluie est chassée par le vent.

Tous ceux de nos collègues qui connaissent cette église si intéressante sont unanimes à en faire l'éloge, et, par suite, à insister pour qu'il soit promptement avisé à y faire les réparations au moins les plus urgentes. Aussi, le secrétaire va-t-il écrire en ce sens à

M. le curé de Maulévrier, en l'invitant à faire dresser un devis provisoire des travaux.

Chapelle Saint-Julien. — En se défendant de prolonger indûment la séance, M. Félix demande quel succès effectif a obtenu la campagne commencée au sein de la Commission en faveur de ce curieux et vénérable édifice, qui est si malheureusement, lui aussi, en dehors d'une affectation publique et municipale ; encore que la messe y soit dite chaque jour et y amène, le dimanche, les habitants du voisinage.

Le secrétaire répond que, sans connaître encore les derniers résultats acquis, il peut fournir à la compagnie quelques renseignements assez consolants. Après M. le Préfet, promettant une allocation égale à celle des Beaux-Arts, le conseil municipal du Petit-Quevilly a voté une somme de 500 francs. M. Knieder, promoteur de cette dernière mesure, se préoccupait de faire rédiger une simple et courte notice, qui fit bien ressortir aux yeux de tous le vif intérêt de ce monument. Il s'en était ouvert à M. Gouellain ; quelques jours après, la notice était rédigée par notre collègue le Dr Coutan, et elle a été aussitôt imprimée (in-8° de quatre pages).

M. Pelay s'étonne que l'impérieuse urgence de la restauration n'ait pas employé sans retard les 500 francs votés par la commune. L'abbé Tougard suppose qu'on a voulu s'assurer des ressources plus en rapport avec l'importance des travaux. Une souscription locale a dû être organisée, et il y a lieu d'espérer, paraît-il, qu'elle fournira peut-être 5,000 francs.

M. Félix rappelle que, lors de la première délibération de la Commission, il y a treize ans, on s'était surtout préoccupé de la restauration des peintures,

pour lesquelles on avait même déjà fait choix d'un artiste, M. Steinheil.

M. Coutan explique que, des soufflures dès lors signalées à la voûte, quelques-unes sont tombées. Quant à la restauration des peintures, c'est une besogne si délicate et si hasardeuse qu'il convient de s'abstenir au moins jusqu'après un mûr examen.

La séance est levée à quatre heures un quart.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 9 JUIN 1893.

La séance ouvre à deux heures, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Membres présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beau cousin, Bouquet, Félix, Garreta, G. Gouellain, Lormier, Naef, Pelay, de la Serre, Simon et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. Coutan, Gosselin et de Vesly.

Le procès-verbal de la précédente séance, lu et adopté, fournit à M. P. Baudry l'occasion d'un renseignement complémentaire, qui, sur l'heure, y est ajouté.

Correspondance imprimée. — Elle se borne à sept pièces : *Bulletin archéologique du Comité des Travaux histor. et scientif.*, 1892, n° 3 ; — Idem, *historique et philol.*, 1892, n° 4 ; — *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie*, n° 164 (1892, fasc. 4) ; — Idem, *Antiq. de Picardie*, 1892, nos 3 et 4 ; — Idem, *Société Dunoise*, n° 96 ; — *Smithsonian Institution, Bibliography of Athrapascan Languages*, by J.-C. Pilling ; Washington, 1892, in-8° ; — *Circulaire* de M. le comte de Marsy, annonçant que le prochain Congrès de la Société française d'Archéologie se réunira à Abbeville, du 27 courant au 4 juillet, avec excursion facultative en Angleterre.

Bienvenue à M. Naef. — M. le Président se félicite de voir M. Naef prendre séance. Ses longues et fruc-

tueuses études sur Gravelle lui donnent l'assurance que la Commission aura en lui un précieux collaborateur pour toute la région du Havre.

Deuils de la Commission. — Il se félicite d'autant plus de cet heureux choix que, depuis la dernière séance, la mort nous a enlevé trois de nos collègues particulièrement recommandables, bien qu'à des titres divers.

M. Michel Hardy. — Cet ancien bibliothécaire de Dieppe fut longtemps d'une fidélité exemplaire à nos séances, et acquit dans l'archéologie préhistorique une compétence hors de pair. Elle ne fit que s'accroître quand il se fut fixé auprès des célèbres cavernes du Périgord. Il ne cessa, malgré les distances, de s'intéresser aux travaux de la Commission, et lui en donnait une preuve significative en lui offrant exactement, par l'intermédiaire de M. Gouellain, les savants mémoires qu'il publiait chaque année.

M. Le Filleul des Guerrots. — Depuis trop longtemps retenu loin de nous par la maladie, cet héraldiste distingué n'était pas moins resté en grande considération dans nos rangs. Qui eût pu, en effet, y oublier et le concours empressé qu'il prêta à l'abbé Cochet, et ses excellentes communications sur les familles dieppoises ou cachoises ?

M. Alfred Darcel. — La notoriété de son nom rendrait tout éloge superflu. Doyen de la Compagnie par sa promotion, puisqu'il y siégeait depuis quarante-deux ans, les nécessités de sa vie artistique et les devoirs de ses fonctions archéologiques l'obligèrent malheureusement à demeurer trop étranger à nos

commune et leur action locale. Mais la Commission
a pu faire en 1891 le tour de ses rapports pleins
d'attention de la Commission d'urgence et du pouvoir
de la Commission d'urgence et du pouvoir
de la Commission d'urgence et du pouvoir.

Saint-Maclou. — Restauration. — En s'occupant
de la question soulevée à la séance, M. Gosselin annonce
à la Commission que le Ministère des Beaux-Arts
se fait exécuter à l'église Saint-Maclou divers travaux
importants de restauration, évalués à 13,000 francs, et
nécessités par suite des dégâts de l'ouragan du 11 no-
vembre 1891.

Menhir de Saint-Nicolas à Quincampoix. —
M. du Veuly accompagne aussi sa lettre d'excuse de la
communication suivante :

Le menhir de Saint-Nicolas se dresse dans les bois
dépendant du domaine de la famille Gohon de Corval, sur
le territoire de la commune de Quincampoix, au hameau
de Saint-Nicolas. On le trouvera facilement sur la droite
d'un petit chemin sous bois suivant la rive gauche d'un
ravin, qui va vers Preaux, après avoir contourné la motte
féodale où se voient encore les vestiges de l'antique châ-
teau de Preaux.

C'est un socle en pierre d'environ 2 m. 60 de hauteur et
de 1 m. 40 de largeur à la base. M. Edmond de Corval,
seigneur de ce hameau, qui avait été garde-général
des armées royales, a abrité le mégalithe sous de
la pierre pour le protéger des promeneurs. Aussi les
habitants du hameau se sont assis et y donnent
un repos à leur retour. Ils ou se donnent
un repos à leur retour.

cette région du parc; je me garderai de l'attaquer, quoique j'aie failli y être foudroyé avec ma famille et Mesdames de Corval.

M. de la Serre craint que cette pierre n'ait rien de mégalithique, pas plus que la pierre semblable signalée à Orival.

Angerville-l'Orcher. — Travaux à l'église. —
Au sujet de la délibération prise dans la précédente séance, le secrétaire donne lecture de quelques passages de la lettre personnelle en date du 16 mai, que lui a fait l'honneur de lui écrire M. Omont, ancien instituteur, officier d'Académie, maire d'Angerville.

« Je réponds à M. le Sous-Préfet que ladite Commission (des Antiquités) me paraît vouloir étendre son action au delà des mesures de conservation que la loi du 30 mars 1887 lui confère....

» Les planches vermoulues, pourries de la voûte ont été remplacées par un plafond en plâtre, et, comme suite naturelle, les murs délabrés de cette nef ont été recouverts d'un regip en plâtre; murs et voûte séparés par une gentille corniche : c'est propre, c'est bien.... Ces travaux sont faits, ils ont été payés comptant, et j'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, qu'ils rendent la nef superbe. »

Dans sa réponse du 22 mai, notre collègue objectait au maire : « Laissez-moi vous avouer que les détails contenus dans votre lettre ne sont pas précisément pour me rassurer. Le plâtre et les gentillesses d'un maçon rustique répondent mal à la solidité austère et majestueuse de votre sanctuaire roman. »

Il ajoute qu'au surplus, M. Naef, qui a vu le mo-

nument, peut édifier la Commission sur le jugement à porter de ces travaux. La parole est aussitôt donnée à notre nouveau collègue pour le petit rapport que voici :

Messieurs, à la requête de M. l'abbé Tougard, je suis allé hier à Angerville-l'Orcher pour me rendre compte des travaux déjà faits à cette église et de ceux qui s'y exécutent dans cet instant même.

Je rappellerai rapidement que ce monument est un des plus importants du canton de Criquetot ; l'église, dédiée à Notre-Dame, classée au département dès 1867, se compose d'une nef romane du ^{xii}^e siècle, sans bas-côtés, précédée d'un vaste porche que je crois du ^{xviii}^e siècle. Les murs latéraux de la nef sont percés, de chaque côté, de trois fenêtres agrandies au ^{xvii}^e siècle. Le portail remarquable, classé aux monuments historiques de l'État, est heureusement intact ; ce sont de beaux cintres romans du ^{xii}^e siècle, ornés de billettes, de frettes crénelées et de dents de scie, qui viennent reposer de part et d'autre sur de gracieuses colonnes.

Le clocher, placé entre nef et chœur, est également classé au Ministère. C'est un des types les plus imposants de ces tours carrées, normandes, du ^{xii}^e siècle, si fréquentes dans le pays de Caux. Chaque face est percée au sommet de deux grandes ouvertures cintrées, composées chacune de deux baies géminées extrêmement gracieuses et élancées. Les archivoltés reposent sur de charmantes colonnes ; les murs de la tour se terminent par une corniche supportée par des modillons allongés, ornés de têtes grimaçantes très bien conservées. Le chœur est de style ogival flamboyant.

Après cette description sommaire, voici, en deux mots, ce que j'ai constaté en fait de réparations. Je ne m'arrêterai pas aux restaurations extérieures de la partie supérieure du clocher, qui ont dû être exécutées il y a

plusieurs années ; elles sont très bien faites, avec beaucoup de soin et beaucoup de goût. Il n'en est malheureusement pas de même des travaux de cette année : car il serait difficile de trouver des expressions assez fortes pour caractériser les horreurs que l'on a faites et la manière maladroite dont ces soi-disantes « restaurations » ont été exécutées.

A l'extérieur, les tablage des fenêtres de la nef, d'une baie inférieure du clocher et des deux ogives méridionales du chœur, ont été refaites en plâtre, d'une façon lourde et sans aucun caractère ; le résultat désastreux se fait principalement sentir aux ogives du chœur, où le plâtrage récent masque le profil du bandeau qui court tout autour des murs et vient baver sur les montants.

Mais ce n'est qu'un détail ; ce qui est absolument hideux, c'est la façon dont on défigure en ce moment même la façade occidentale, au-dessus du portail ; on en fait une façade de je ne sais quoi, mais pas d'église. Une succession de bandes de ciment noir et d'enduit blanc ; les bandes noires sont censées figurer des silex carrés, au moyen de joints refaits en creux et garnis patiemment de ciment jaune ; quant aux bandes d'enduit blanc, ce sont probablement des pierres de taille, à en juger par les joints tracés à la truelle, très irrégulièrement d'ailleurs. Tout cela est affreux ; il ne peut pas y être question de style ou d'art. Mais ce qui dépasse toute imagination, c'est le sans-gêne avec lequel on a gâté l'intérieur non seulement de la nef, mais du clocher ; celui qui aurait visé à ce but n'aurait pas mieux réussi. M. Bailliard, qui avait bien voulu m'accompagner, et moi en avons été indignés. Tout a été passé à la chaux épaisse, et, sur cet enduit blanc, des traits noirs, durs et criards, simulent des joints. Les murs sont couronnés d'une corniche où alternent et se combinent tous les profils du vignole de poche ; il serait très difficile, je crois, d'en définir le style, — c'est du « composite » d'un nouveau genre. — Ce qui

est plus malheureux encore, c'est que les extrémités de cette malheureuse corniche viennent reposer sur les fausses colonnes romanes des piliers inférieurs du clocher, dont les chapiteaux, consciencieusement empâtés et badigeonnés, ont été tronqués à cet effet. Au-dessus de l'arc qui s'ouvre à l'extrémité orientale de la nef, se lit la date de 1893 et les initiales F. G. et C. P., des artistes, sans doute, qui se sont signalés à la postérité comme ayant conçu cette œuvre géniale.

La partie inférieure et intérieure du clocher a subi le même sort que la nef; le chœur n'a pas encore été blanchi, mais il ne perdra certainement rien à attendre.

La superbe porte, à l'entrée occidentale de la nef, n'a heureusement pas été touchée, et je me permets de demander instamment qu'on prenne les mesures nécessaires pour arrêter la rage des badigeonneurs et la sauver de la ruine.

Voilà en quelques mots, Messieurs, le résultat de mes constatations; j'ajouterai que j'ai malheureusement trouvé des mutilations analogues, mais antérieures, aux églises d'Épouville et de Manéglise.

Sur la proposition de M. Garreta, la Commission, justement émue, proteste à l'unanimité contre le vandalisme dont est victime ce remarquable édifice. Quelques membres souhaiteraient que l'inspecteur départemental des monuments historiques se rendît à Angerville pour prendre des mesures énergiques afin de sauvegarder les parties classées aux Beaux-Arts, lesquelles ne sont guère moins menacées que le reste. Enfin, elle vote l'expédition de cette partie du procès-verbal à M. le Préfet, en y joignant ses respectueuses instances pour qu'il soit coupé court à ces monstrueux embellissements.

Portefeuille de la Commission. — Hommages. — M. Garreta offre à l'album de la Commission : 1° Un dessin du portail des Augustins ; 2° une photographie de la Grosse-Horloge. Des remerciements lui en sont exprimés par ses collègues.

Calice ancien. — D'après le conseil de M. Gouellain, l'abbé Tougard présente ensuite à la Commission un calice, de type fort rare, trouvé dans la tombe d'un curé, en dehors, mais tout près du mur septentrional de l'église de Quévreville-la-Poterie, qui fut une dépendance de l'abbaye de Saint-Ouen.

Ce calice, en étain, pèse environ 555 grammes et repose sur un pied dont le diamètre est de 91 millimètres. Sa hauteur totale mesure seulement 115 millimètres. La coupe a 54 millimètres de profondeur et 87 millimètres de diamètre à l'orifice.

Ce calice a tout d'abord été daté du ^{xiii}e siècle; mais la sobriété de son ornementation étant encore en usage au ^{xv}e siècle, la Commission hésiterait à lui attribuer une antiquité aussi reculée.

Mont-aux-Malades. — Antiquités diverses. — Les terrassements opérés le mois dernier aux abords de la cour d'entrée du Petit Séminaire ont mis au jour des débris archéologiques d'âge et d'importance très divers.

L'établissement des fondations du nouveau parloir a dû défoncer un chemin antique et prouve que la voie romaine s'étendait un peu à l'est de la route actuelle. A la profondeur d'environ 1 m. 50 ont été rencontrés plusieurs squelettes dont les mâchoires étaient encore bien garnies de dents.

Les démolitions de la maison voisine et d'un tronçon de mur ont donné des fragments de colonnes et deux fortes pierres avec tores et sculptures, où notre confrère M. Naef a reconnu la partie supérieure d'une porte ou autre ouverture romane. Ce sont, à n'en pas douter, des restes à joindre aux vestiges de l'ancienne église Saint-Gilles (première moitié du XII^e siècle), exhumés il y a une quinzaine d'années.

Le secrétaire fait alors circuler dans l'assistance quelques morceaux de poteries vernissées qui remontent au XVII^e siècle, avec une demi-douzaine de monnaies étrangères apportées ici par les soldats ou les invasions du premier empire. L'une d'elles est une pièce de la Compagnie anglaise des Indes et porte des caractères probablement persans ou indiens.

On a enfin recueilli sept ou huit cornes plus ou moins intactes, toutes semblables à celles qui furent aperçues il y a deux ans, que notre vénéré collègue M. de Glanville avait signalées comme fossiles. En effet, après examen attentif, les spécialistes du Muséum se sont accordés à y reconnaître la corne du *bos primigenius* de l'époque quaternaire.

Un lot de quatre-vingts de ces cornes, à demi consommées par la vétusté, s'étant rencontré au-dessous d'une couche de petits cailloux blancs sur une surface d'un mètre carré à peine, fait conjecturer dans le voisinage un sanctuaire antédiluvien où ces animaux auraient été immolés. Quelques membres y verraient seulement les résidus d'une boucherie.

M. le Président fait ensuite diverses communications.

DÉPENSES DE LA FABRIQUE DE SAINT-VINCENT DE ROUEN,
A L'OCCASION DE LA DÉDICACE DE CETTE ÉGLISE (1531).

L'église de Saint-Vincent de Rouen, à ne tenir compte que de sa partie véritablement monumentale, le chœur, fut construite entre les années 1515 et 1530. Elle eut pour principal architecte Guillaume Touchet, dont nous avons parlé dans des notes lues à la Commission des Antiquités, le 17 février 1877 (1).

La dédicace d'une église nouvellement reconstruite pouvant être considérée comme le couronnement de l'œuvre, je complète ces notes par quelques extraits des comptes de la Fabrique, qui sont relatifs à cette cérémonie.

Il suffira de dire quelques mots du prélat qui intervint comme représentant de l'autorité pontificale : il se nommait Nicolas Coquin de Coquinvilliers; il appartenait à une famille noble de la vicomté d'Auge (2), fut moine augustin du couvent de Rouen, et évêque d'un siège *in partibus infidelium* dans l'Afrique proconsulaire, d'où le nom de Mgr de Veriense, ou de Veriense, tout court, sous lequel il est habituellement désigné.

Pendant quelques années il remplaça comme suffragant le jeune archevêque Georges d'Amboise, dans les fonctions les plus fatigantes du ministère épiscopal (3). Il fit fréquemment les ordinations de 1520 à 1531, ainsi que le prouvent les registres de comptes de l'archevêché. M. l'abbé Cochet, dans son *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*, nous le montre dédiant l'église de Bully, le 13 avril 1513; celle de Freneuse, en 1526; celle de Triquerville, le 11 juillet 1530; la chapelle des Cinq-

(1) *Bulletin de la Commission*, t. IV, pp. 115-127.

(2) Coquinvilliers, commune de l'arrondissement de Pont-l'Évêque, canton de Blangy.

(3) Avant d'être *suffragant* de l'archevêque de Rouen, il avait été vicaire général d'Ambroise Le Veneur, évêque d'Evreux *Gallia Christiana*, t. XI, p. 609.

Plaies à Blangy, à une date qui n'est point déterminée. On sait par ailleurs qu'il fit des dédicaces d'église le 8 septembre 1518 à Arouville; le 6 octobre, même année, à la Bosse; le 22 du même mois à Avernès; le 9 octobre 1519, à Drocourt; le 11 novembre, à Hardivilliers; le 15 novembre, à Guiry; le 20 novembre, à Lèvemont; le 1^{er} décembre, à Saint-Nicolas-de-l'Aillerie (1). Il est bien probable qu'on le trouverait, si les documents avaient été conservés, parcourant en tout sens le vaste diocèse de Rouen pour procéder à des cérémonies du même genre, en un grand nombre de paroisses, ou bien pour conférer la tonsure, ou bien encore pour réconcilier des églises profanées (2).

L'évêque de *Veriense* fut prieur commandataire du prieuré de Saint-Laurent-en-Lyons, dont il eut quelque peine à obtenir la possession (3).

Les preuves de sa capacité ne manquent pas. Deux fois (1525-1526), il fut député aux Etats de Normandie, et ses collègues le choisirent pour porter la parole au nom de la Province, et pour présenter aux commissaires du Roi les doléances du pays (4).

Les échevins de Rouen lui témoignèrent leur estime. Il prêcha devant une foule des plus considérables, à Saint-Ouen de Rouen (5), où s'étaient rendues les processions

(1) Archives de la S.-Inf., G. 1854.

(2) C'est ainsi que, le 17 janvier 1524, il eut à réconcilier la cathédrale qui avait été polluée par l'inhumation d'un suicidé. Archives de la S.-Inf., G. 2152.

(3) Il avait été en contestation, en 1521, pour ce prieuré avec Nicolas de Bys qui s'y était fait nommer, et en faveur de qui il se désista moyennant une pension et le bénéfice de Rosay. Mais, dans un acte du tabellionage du 23 janvier 1526 (v. s.), il prend le titre de prieur de Saint-Laurent-en-Lyons.

(4) Archives municipales de Rouen, A. 12. — Bibliothèque Nationale, Clairesmbault, Titres Scellés, vol. 155.

(5) Archives de la S.-Inf., comptes de l'archevêché.

générales de la ville, à la nouvelle du désastre de Pavie et de la captivité de François I^{er}.

Il mourut à Rouen et fut enterré en l'église des Augustins, sous une pierre qui existait encore au dernier siècle, où on lisait cette inscription : *Hic jacet reverendus in Christo pater ac dominus magister Nicolaus de Coquinovillari, episcopus Veriensis, qui obiit, anno 1531, 6^a januarii* (1).

L'évêque de Veriense, qui dédia l'église de Saint-Vincent, le 26 juillet 1531, avait déjà été appelé pour en bénir les autels (2).

« *Ensuyt les misses que il a convenu faire pour desdyer l'esglise Mons. saint Vincent, le xxvi^e de juillet Vc xxxi, laquelle fuct dedye par Mons^r. de Veriensse, Mons. Coquin, le jour saint Pierre ès liens, prumier jour d'aoust mil cinq cens trente et ung.*

« J'ay payé, le xxvi^e de juillet, pour iiii potz de vin de la Verte-Maison (3), à iii s. le pot, pour délivrer à Mons. de Veriensse, xii s.

» Pour iiii hommes qui ont aydé à ôter les bans hors de l'esglise, xii s.

» Payé pour bailleys d'izope embâtonnés, v s.

» Payé pour ii l. de chandelle, iii s.

» Baillé à Mons. de Veriensse, pour avoir dédyé l'esglise, dix escus sollail, valent, xxi l. x s.

» Baillé au presbtre de Mons. de Veriense, i ob. de xxviii s.

(1) *Histoire de Rouen*, édition de 1732.

(2) Le compte de la Fabrique de Saint-Vincent, 1526-1527, mentionne qu'on eut à lui payer pour cette bénédiction 65 sous, plus 20 sous à ses deux chapelains, et 5 sous à ses serviteurs. Archives de la S.-Inf. G. 7695.

(3) Auberge fort achalandée, rue Grand-Pont, paroisse de Saint-Cande-le-jeune.

» Baillé à son chapelain deux escus sollail, valent
 III l. VI s.

» Baillé au page Mons. de Veriense, x s.

» Baillé à Mons. Jehan du Val, presbtre, pour avoir
 veillé la nuyt à l'esglise pour la dédicace, XL s.

» Baillé à Phipot, fossier, pour avoir raté et nestoyé
 l'esglise, et pour avoir remys, luy et ses compaygnons,
 les bantz, et pour une fourme de l'église, et pour avoir
 osté le sablon benoist de l'esglise et pour balays, xx s.

» Baillé à Jehan Crestien pour v ceilles et III corbeilles
 pour servir à ladicte esglise, VI s. VIII d.

» Baillé à Bellingant pour une eschielle de boys pour
 servir à Mons. de Veriensse et pour v croys de boys, xx s.

» Baillé à Robin Crestien, machon, pour VIII benelées
 de sablon et le raportage de 3 benelées de videnges, la
 somme de x l. VI s.

» Donné aux serviteurs dud. Crestien, XII d.

» Baillé au painctre pour avoir fait XXIV croys, tant
 dedens l'esglise que dehors, LXX s. »

*« Misses faictes (par Nicolas Grouchet, trésorier du creux
 de l'esglise), pour ung disner que nous a fait cheux
 Mons. l'uyssier Boyavart, le jour de la dédicasse, à
 Mons. de Veriensse, à Mons. le doyen d'Andely, au
 vicaire et chapelains, et une grande partye des jens de
 bien de la paroyse mons. saint Vincent.*

» Payé à Phipot, paticher, pour VII platz, XXXV s. t.

» Payé à Grohain, poullailler, ce qui ensuit :

» Payé pour VII platz de viande, par marché fait,
 joust son esticquette XVIII l. VII s. VI d.

» Pour une demye hanique de viau et ung demy
 cochon, x s.

» Pour xxx langues et une coureys de viau, x s.

» Pour ung cougnyn, III perdriaux, v chevaliers et
 troyz ramerotz, XXXII s.

» Plus, de sucretz (1), en lieu de venezon, ung lievre et
xiiii ramerotz, LV s.

» *Item*, pour boys, charbon, limons, poires, pommes,
erbis et nois franches, xxxv s., viii d.

» Somme de ces parties audit Grohain, xxv l. x s. ii d.

» Payé au boulangier pour vi dousaines pain blanc et
bys, xxxiiii s.

» Payé au verrier, vi s. viii d.

» Payé à la lingère, xvii s. vi d.

» Payé à Michault, cuisinier, xxiii s.

» Payé au platrier pour avoir plastré les chapelles, iii s.

» Payé à l'estaymier Lailier, vi s. viii d.

» Plus, payé pour ung plat perdu, v s.

» Payé au Gaubonnet, v s.

» Payé à Jehan Thomas, sieur du *Petit-Pot*, pour vin
cléret prins cheus luy, ciii s. (2).

» Payé au sieur du *Heaulme* (3), pour vi potz et demy de
vin blanc, xiii s. t.

» Payé pour ung hambourg de bière, xvii s. ii d.

» Payé au portier, ii s.

» Payé à l'apotiquerre, maistre Renault, pour les olives
et cane à laver et espisses, xv s.

» Somme total de ce qu'il a cousté pour dédyer ladicte
église, comprins ledit disner, mii^{xx} iii l. ix s. x d. »

*Ensuyt la rechte faicte par ledit Grouchet des bourgeois
qui estoient au disner avecques Mons. de Veriensse, le
jour de la dédicasse de l'esglise mons. saint Vincent.*

(1) De surcroit.

(2) Auberge située derrière le Palais de Justice, probablement
rue Saint-Lô.

(3) Je connais quatre auberges à l'enseigne du *Heaume*. Il s'agit
sans doute ici de celle qui était située sur la paroisse Saint-
Vincent, et près du cimetière, laquelle est citée aux registres
G. 7658, 7747.

» Mons. le grènetier Guillaume La Vielle (1) a donné ung escu à l'aigle, vault xxviii s.

» Mons. de Bouville, Masiot La Barge (2), a donné ung escu à l'aigle, vault xxviii s.

» Mons. le receveur Piédeleu (3) a donné ung lion, l.ii s. vi d.

» Mons. du Chouquet, Pierres Foubert, a donné ung escu à l'aigle, vault xxxviii s.

» Faciot Gascon a donné ung escu à l'aigle, xxxviii s.

» Thierry Tavache a donné xx s.

» Jervais Faucon a donné xx s.

» Roguerin Du Buc a donné un philippus, xxviii s.

» Guillaume Dagincourt a donné ung obolle de xxiii s.

» Mons. de Croyset a donné xx s.

» Damien Du Gardin a donné xxv s.

» Jehan Dufour a donné xxxv s.

» Robert de la Porte a donné ung escu couronne.

xl.ii s.

» Madame de Caletot (4) a donné une obolle de xxxiiii s.

» Nicolas Polis a donné demy escu couronne, xxi s.

» Robert Rybault a donné une obolle de xxxiiii s.

» Jehan Minet a donné xx s.

» Mons. le Trésorier, sr de Fourniaux, a donné xl s. t.

» Nicolas Grouchet a donné xl s.

» Le nepveu mons. le doyen d'Andely (5) a donné ung escu sollail, vault xlv s.

» Somme, xxxii l. xi s. vi d. »

(1) Il avait succédé comme grainetier de Rouen à Pierre Le Clerc, sr de Croisset.

(2) Massiot la Barge, receveur des Aides et tailles de Rouen.

(3) Nicolas Piédeleu, receveur de la Ville.

(4) Veuve de Jean Durant, sr de Calletot.

(5) Pierre de Croismare, chanoine de Rouen et doyen d'Andely.

NOTE SUR UNE MACHINE SERVANT A REMONTER LES
BATEAUX (1700).

On trouvera, au dernier volume des *Mélanges* de la Société de l'Histoire de Normandie, les lettres de privilège obtenues du Roi, en 1664, par François Mallet, qui prétendait avoir trouvé le moyen de faire aller les vaisseaux contre le courant des rivières, sans aide de vent, d'hommes ni de chevaux. C'est à une invention du même genre, postérieure de près de quarante ans, que fait allusion la lettre rapportée ci-dessous par extrait. Il m'est impossible de la considérer comme un témoignage isolé d'une tentative qui aurait passé inaperçue, et je la cite ici, plus pour m'éclairer que pour instruire les autres. La machine dont il s'agit était à Paris, où se firent, sans aucun doute, les expériences devant le public. Cette lettre était adressée à M. Marc de la Ferté, conseiller au Parlement de Normandie, et fils de M. de la Ferté, président à mortier en la même cour. Elle fait partie du fonds Bigot aux archives de la Seine-Inférieure.

Extrait d'une lettre d'un Père Feuillant, dom Claude de Saint-Bernard, à M. de la Ferté, conseiller au Parlement de Normandie, 4 janvier 1700.

« J'envoye à Monsieur le Président (le président de la Ferté) la machine à remonter les batteaux. Ce ne seroit pas une nouveauté pour vous. Prestez moy un peu de secours, s'il vous plaist, pour en développer l'énigme. J'aurais tort de l'entreprendre, vous estant sur les lieux et pouvant expliquer en trois mots ce que je ne pourois pas faire en quatre pages. L'auteur était hier chez nous, et il a la meilleure volonté du monde que cela réussisse. La suite nous apprendra ce que nous devons croire présentement. La machine est d'une grande force; mais, outre cela, il faut de la vitesse, et il ne suffit pas d'avoir calculé

ce qu'elle pert pour tirer les bateaux, si on ne calcule en même temps ce que peut faire l'eau pour l'en empêcher en tout ou en partie. S'il avoit tiré de son levier tout ce qu'il peut en l'air avant de le mettre aux prises avec la résistance de l'eau, je croy qu'il auroit agi plus sagement. »

MARCHÉ POUR UNE CONTRETABLE DESTINÉE AU CHŒUR
DE L'ÉGLISE SAINT-SEVER DE ROUEN (1721).

La contretable de Saint-Sever de Rouen, dont nous donnons le devis, compris dans un marché, daté de 1721, était conçue par l'artiste dans un style déjà bien différent de celui qu'on suivait pour les monuments du même genre au siècle précédent. Il m'a paru d'autant plus intéressant de le rapporter que le sculpteur Roumié, auteur de cette contretable, est inconnu. J'ai peine à croire que son travail ait complètement péri. On peut supposer qu'il est passé de l'église Saint-Sever, dont il orna le chœur pendant soixante-dix ans, en quelque église de village des environs de Rouen, qui vraisemblablement ignore sa provenance et ses vicissitudes.

« Du trente et un décembre mil sept cents vingt et un, entre nous, Louis Dujarier Bresnard, prestre, curé de Saint-Sever de Rouen, Isaac Avril et Estienne Le Forestier, nommez par délibération des Trésoriers de la paroisse de Saint-Sever, en date du 28 du présent, et Claude Roumié, sculpteur, demeurant paroisse de Sotteville, audit faubourg, pour faire et construire une contretable à l'autel principal de ladite église de Saint-Sever, suivant le plan et élévation qu'il auroit représenté en l'assemblée dudit jour 28, lesd. curé et trésoriers seroient convenus avec ledit Roumier de ce qui ensuit :

» Sçavoir que ledit Roumié s'oblige de faire construire une contretable de bois de chêne, bon, loyal et marchand, de la hauteur de 28 pieds 6 pouces, depuis le rez-de-

chaussée jusqu'au comble de l'élévation, le tout d'ordre composite en toutes ses parties, à quatre colonnes parfaites, cannelées, dont les canneleures, tant en haut qu'en bas, seront remplies de feuillages ou culots sortant de leurs flutes, avec leurs pieds d'estaux, bases, chapiteaux, architraves, frises ornées de sculptures et corniches, modillons conformes audit ordre composite, sur laquelle dite corniche de six pieds en ligne courbe seront posées quatre courbes sculptées (*sic*), conformément au dessein avec têtes de chérubins; et dessus lesd. courbes sera posé un pélican de trois pieds de hauteur, y compris le nid, suivant le dessein par nous paraphé. Convenu en outre que ledit Roumié sera obligé de faire deux arrières-corps, à prendre depuis les premières colonnes qui toucheront à la muraille, près la vitre, à joindre les chapelles du Saint-Esprit et de la Sainte-Vierge, que lesdits arrières-corps seront composés d'un pilastre, chacun avec la base et chapiteaux de l'ordre ci-dessus, et de deux retours suivant la place, lesquels dits arrières-corps seront terminés en couronnes d'architraves, frises et corniches du même ordre, et de la hauteur de la corniche de lad. contretable, sur laquelle corniche et chapiteau seront posés deux vases ou urnes de sculpture, suivant le dessein que ledit Roumié doit présenter, et qui sera arrêté par nous et pareillement paraphé; que le dedans des pilastres, aux deux bouts et milieu, sera orné de sculpture suivant le dessein par nous pareillement paraphé, lesquels dits ornements seront taillés sur le panneau sans estre rapportés sur iceluy; que les panneaux des pieds d'estaux qui seront quarés pour les colonnes du devant, seront ornés de trophées d'église en bas-relief, taillées sur leurs panneaux, dont ledit entrepreneur s'oblige de présenter le dessein; qu'en outre ledit Roumié sera tenu de faire un morceau de lambris continu entre les deux colonnes du fond, jusqu'au deffaut de la vitre du fond de l'église et qui joindra les arrières-corps dont les cadres seront sculptés, au-

dessous duquel lambris il y aura un gradin de dix-huit pouces de largeur pour y poser un quaiison ou tabernacle; que le corps de l'autel sera fait en forme de tombeau ysolé par les coins de testes de chérubins avec les autres ornements portez au dessein cy-dessus énoncé et paraphé; lad. table d'autel sera de deux pieds et demy de largeur sur la longueur, que le terrain pourra céder; bien entendu que le devant du gradin de dessus l'autel sera orné de frises en sculpture; qu'au devant de lad. table sera fait un petit cadre pour y placer les ornements convenables à chaque jour, et le pied de lad. table, conformément au dessein....; que le groupe de la suspense, portée au dessein, ne convenant point à la place, il a esté arrêté qu'en son lieu et place il y sera fait deux anges, dont led. entrepreneur promet de présenter son dessein, qui sera par nous arrêté, de la hauteur de trois pieds chacun, lesquels seront posés légèrement sur les longues des deux corniches pour soutenir, de chacun une main, une custode et suspendre le Saint-Sacrement...; que pour la commodité d'icelle suspense il y aura un panneau en forme de porte dans un des pieds d'estaux du devant au costé droit, pour le descendre et monter; le présent marché..... moyennant la somme de 1,300 l. avec la vieille contretable et arrières-corps, que lesd. Trésoriers cèdent aud. Roumié, à l'exception, néanmoins, du tableau et son cadre et du tabernacle qui resteront à lad. église.

» Tout l'ouvrage sera fait de bois de chêne de Hollande, pour tous les panneaux, pieds d'estaux, bases, devant d'autel et arrière-corps; le reste de bois de Caen.

» Signé : ROUMIER, du Jarier BRESNARD,
E. LE FORESTIER. »

Le même membre offre aux Archives de la Commission un dessin, en grandeur naturelle (15 × 19 cent.), du cœur de plomb trouvé à Bacqueville. La Commis-

sion en remercie l'auteur, M. Georges de Beaurepaire. M. Naef signale un cœur semblable et de même époque rencontré dans les caveaux de l'église de Montivilliers.

A ce don succède la motion ci-après de M. Pelay :

MÉRIDIEN DU JARDIN DE SAINT-OUEN DE ROUEN

Je crois devoir appeler toute la bienveillante attention de la Commission des Antiquités sur l'état lamentable dans lequel se trouve le méridien installé dans le jardin de Saint-Ouen.

Le bras du personnage représentant le Temps, qui s'appuie sur l'obélisque, a disparu complètement, sauf la main. La sphère est en grande partie détruite. La partie droite supérieure du médaillon, où se trouve la tête de Louis XV, est fendue et menace de tomber. La végétation qui entoure ce monument a pris un tel développement que la femme assise, symbolisant le Commerce, a pour ainsi dire disparu ; c'est à peine si on entrevoit encore la corne d'abondance placée à ses pieds. Enfin, une certaine quantité de plantes parasites, qu'il eût été pourtant bien facile d'enlever, ont pris racine dans l'ensemble du monument. Il y aurait encore d'autres parties endommagées à signaler, mais le feuillage qui recouvre presque complètement tout ce groupe est si abondant qu'il est impossible de les indiquer.

J'ai, en conséquence, l'honneur de proposer à la Commission des Antiquités de bien vouloir émettre le vœu qu'il y a nécessité à ce que les travaux soient exécutés à bref délai pour la conservation du méridien du jardin de Saint-Ouen, et que, d'urgence, on procède à l'enlèvement des feuillages et des plantes qui en compromettent la solidité.

Ce vœu serait transmis à M. le Maire de Rouen.

Je me permettrai, en terminant, de vous rappeler que

ce méridien, œuvre des frères Slodtz, avait été élevé, en 1753, dans la promenade de la Bourse, qui se trouvait alors sur le quai et dont l'emplacement était à peu près limité par les portes du Crucifix et Haranguerie.

En 1794, la promenade de la Bourse ayant été détruite, notre monument fut transporté au jardin de Saint-Ouen, dessiné sur les plans de Bouet, architecte de la ville, et dont l'ouverture eut lieu le 15 mai 1806. Le médaillon de Louis XV, enlevé en 1792 et remplacé en 1804 par les initiales impériales, fut rétabli en 1815.

Deux gravures de la Bourse de Rouen, dessinées par Lallemand et gravées par Née, nous ont conservé le souvenir de ce méridien. Elles font partie de la livraison 39^e du tome X du *Voyage pittoresque de la France*, ouvrage national dédié au roi, publié à Paris chez Lamy, 1792, in-folio.

La Commission s'associe avec empressement au désir de notre collègue, et M. Garreta s'offre à en poursuivre l'accomplissement dans le sein de la Commission compétente du Conseil municipal.

M. P. Baudry signale dans la rue aux Ours, au n° 33, croit-il, une réduction en terre cuite de ce méridien. Malheureusement, le badigeon a aussi passé par là.

Chapelle Saint-Julien. — Il ajoute que la commune du Petit-Quevilly vient de se donner le luxe d'une vraie exposition universelle... locale. La bonne volonté et le zèle des organisateurs sont ce qu'il a jugé le plus digne d'éloges. En tout cas, la réunion de tant d'objets si variés, de vues ou de dessins d'anciens manoirs ne peut qu'avoir été d'un salubre enseignement sur les habitants de la commune. Envisagée

ainsi, cette idée mérite mieux que de l'indulgence.

A cette exposition figurait la photographie du médaillon le mieux conservé des précieuses peintures qui ornent la voûte de S.-Julien. Le cliché a été exécuté par M. Lemarchand et tiré par M^{lle} Knieder. Comme les dimensions en sont fort réduites, M. Paul Leroy, chimiste de la maison Malétra, se propose d'établir un petit échafaudage dans la chapelle, afin d'obtenir des épreuves sur une échelle plus vaste.

La séance est levée à trois heures et demie.

A. TOUGARD.

SÉANCE DU 28 OCTOBRE 1893

Elle ouvre à deux heures un quart sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président.

Étaient présents : MM. Adeline, P. Baudry, Beaucousin, de Bellegarde, Bouquet, Dr Coutan, Drouet, Félix, Garreta, Gosselin, G. Gouellain, Lefort, Lormier, Milet, Naef, Pelay, de la Serre, de Vesly et l'abbé Tougard.

Il donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Correspondance imprimée. — Elle est des plus volumineuses et comprend : *Société des Antiquaires de la Morinie* : Chartes de l'abbaye de Saint-Bertin, publiées par le chanoine Haigneré, vol. III, fasc. 2 (feuilles 16 à 44), in-4° ; — idem, *Bulletin*, nos 165 et 166 ; — *Mémoires de la Soc. d'Archéol... d'Avranches et de Mortain*, vol. X et XI ; — *Mémoires de la Soc. académ... de l'Aube*, vol. LVI, 1892 ; — *Mémoires de la Soc. d'Émul. d'Abbeville*, vol. XVIII, 1893 ; — *Bulletin* idem, 1892, nos 2 à 4, 2 fasc. ; — *Mémoires de la Soc. d'Agricult... d'Orléans*, vol. XXXI, fasc. 2 et 3, 1892 ; — *Mémoires de la Commission départ. du Pas-de-Calais*, vol. I, fasc. 3 ; — *Bulletin* idem, vol. I, fasc. 5 ; — *Bulletin archéol. du Comité des Travaux hist. et scient.*, 1893, fasc. 1 ; — idem *histor. et philol.*, idem ; — *Bulletin de la Soc. hist. de l'Orne*, vol. XII, fasc. 1 et 2 ; — *Bulletin de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1893, fasc. 1 ; — *Bulletin*

de la Soc. archéol. et hist. de l'Orléanais, n° 149, 1892 ; — *Bulletin de la Soc. archéol. de Touraine*, 1893, fasc. 1 et 2 ; — *Bulletin de la Soc. Dunoise*, nos 97 et 98 ; — *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Picardie*, 1893, fasc. 1 et 2 ; — *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1891 et 1892, 2 vol. in-8° ; — *Bulletin et Mémoires*, id., vol. LII, 1891 ; — *Bulletin de la Soc. archéol... de Soissons*, vol. XX et XXI ; — *Bulletin de la Soc. acad. de Laon*, vol. XXVIII ; — *Recueil des Notices et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, vol. XXVII ; — *Précis anal. des Travaux de l'Acad... de Rouen*, 1891-1892 ; — *Société archéol. de Bordeaux*, XVI, 3 et 4 ; XVII, 2 et 3 ; — *Commiss. des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise*, XIII (membres, procès-verbaux, notices et inventaires) ; — A. NAEF, *Guide... à Gravelle*, Havre, 1892, in-8°. (Hommage de l'auteur).

Correspondance manuscrite. — Elle se compose de deux lettres de M. le Préfet.

Calvaire d'Épinay-sur-Duclair. — *Arrêté de classement.* — Par la première, sous la date du 17 juin, il porte à la connaissance de la Commission son arrêté de classement, pris le même jour, en faveur de cet intéressant édicule.

Le secrétaire fait connaître à cette occasion que le département a octroyé, pour sa restauration, une somme de 300 francs. A la mi-juillet, M. le curé avait recueilli une souscription locale, s'élevant à 1,100 francs, et il avait tout lieu d'espérer que les travaux commenceraient le mois suivant. Une nouvelle lettre de M. le curé, en date du 3 novembre, porte qu'ils ont été achevés le 28 octobre, sous l'habile direction de

M. Félix Bonet. Tout le monde, M. le maire en tête, a concouru avec générosité au succès de l'entreprise heureusement terminée.

Angerville-l'Orcher. — La seconde lettre, de même date, concerne les travaux exécutés sans autorisation à l'église de cette commune. En voici la teneur :

« Monsieur le Président, vous m'avez adressé, avec votre lettre du 14 juin courant, un extrait du procès-verbal de la séance de la Commission départementale des Antiquités, en date du 9 juin, aux termes duquel cette assemblée a protesté au sujet des travaux que la fabrique et la commune se proposaient de faire exécuter à l'église d'Angerville-l'Orcher, et qui auront pour conséquence de dénaturer de la manière la plus fâcheuse le caractère architectural de cet édifice.

» M. le Sous-Préfet du Havre m'a fait parvenir les renseignements qu'il a recueillis sur cette affaire, et il résulte de son rapport que les travaux sont aujourd'hui exécutés et auraient été commandés par le maire et le desservant, agissant de concert, sans l'adjonction d'aucun architecte.

» Ces faits étant des plus regrettables, j'ai invité M. le Sous-Préfet à adresser, au nom de l'Administration, des observations au maire, qui a outrepassé ses droits dans la circonstance, en lui rappelant qu'aucun travail n'eût dû être exécuté sans autorisation préalable.

» D'autre part, sur mon intervention, S. E. le cardinal-archevêque de Rouen a rappelé au desservant les prescriptions de la loi du 30 décembre 1809, et l'a blâmé d'avoir fait ou laissé exécuter des travaux sans autorisation.

» Je vous serais obligé de porter ces dispositions à la connaissance de la Commission des Antiquités.

» Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» *Le Préfet,*

» E. HENDLÉ. »

Chapelle Saint-Julien. — M. P. Baudry offre à l'album de la Commission, de la part de M. Knieder, la photographie des peintures dont il a été question dans la dernière séance. Des remerciements seront officiellement adressés par le secrétaire à M. Knieder, au nom de la Commission.

A ce propos, M. Pelay résume les diverses informations déjà recueillies dans les précédentes séances. D'une conversation qu'il a eue récemment avec M. Knieder, il résulte que les réparations indispensables ont été faites à la toiture. M. Knieder prendra volontiers à sa charge les frais d'installation des échafaudages nécessaires au nettoyage des peintures de la voûte. Plusieurs membres ajoutent que M. Sauvageot a employé naguère une semaine à relever des plans et à prendre des dessins de cet intéressant édifice.

Bulletin. — M. le Président distribue le *Bulletin de la Commission* pour 1892 (seconde livraison du tome IX de la collection).

Cathédrale de Rouen. — Ses parties du XII^e siècle. — Sur cette intéressante question, M. Coutan lit la communication que voici :

« La cathédrale de Rouen, dit Viollet-le-Duc (1), fut entièrement réédifiée pendant la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, dans le style normand de transition. » — « De ces constructions, il ne reste que la tour dite de Saint-Romain, qui s'élève au nord du portail occidental, les deux chapelles de l'abside, celles des transepts et les deux portes de la façade s'ouvrant dans les deux collatéraux. »

Telles seraient, d'après l'illustre architecte, les parties de l'édifice antérieures à l'incendie de l'an 1200, qui soient parvenues jusqu'à nous.

Toutes ces parties, à l'exception de la tour Saint-Romain, sont caractérisées par la présence d'arcs de décharge saillants, appareillés au-dessus des baies.

On sait que l'emploi de l'arc de décharge en saillie a été fréquent dans l'École normande pendant les ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, et jusque vers le milieu du siècle suivant. On l'observe, par exemple, à Notre-Dame de Jumièges (tours occidentales et pignon méridional du transept), à la Sainte-Trinité de Fécamp (fenêtres hautes de l'abside), à Saint-Jean-d'Abbetot (abside), à Notre-Dame-d'Eu (nef et bas-côtés), à Saint-Étienne de Caen (bas-côtés de la nef), à Saint-Georges de Pennedepie (Calvados) (mur méridional de la nef), etc.

Or, à la cathédrale de Rouen, ces mêmes arcs de décharge se retrouvent dans le déambulatoire, dans les bas-côtés du chœur, dans les bras du transept ; et, s'ils n'existent plus dans le mur méridional de la nef, en revanche, ils se montrent encore du côté nord, dans la première et dans les quatre dernières travées. De plus, on observe dans ces mêmes travées septentrionales une corniche qui semble bien, par son style, appartenir au ^{xiii}^e siècle. Elle consiste en linteaux affectant la forme d'arcatures en plein cintre surhaussé, reposant sur des corbeaux qui forment cavets et portent un crochet ou

(1) *Dictionnaire de l'Architecture*, t. II, p. 362.

croisse végétale. Dans ces arcatures sont inscrites de petites contre-arcatures en retraite, ayant pour centre de courbure un point situé à la fois sur la ligne qui joint leurs naissances et sur l'axe des corbeaux.

N'est-il pas permis de conclure de ces constatations, qui demanderaient peut-être de plus longs développements, que l'incendie de l'an 1200 entraîna seulement la ruine complète des combles et des voûtes et que le gros œuvre demeura debout, sinon en totalité, du moins pour une notable part.

M. le Président allègue une phrase de la charte de Jean-sans-Terre, qui donnerait à entendre que le feu détruisit la cathédrale jusqu'aux fondements. M. Coutan fait observer que la thèse qui vient d'être exposée ne lui appartient pas et qu'il a simplement développé une pensée de Viollet-le-Duc. Les chroniqueurs ont toujours été portés à exagérer ces sortes de désastres. Le roi anglo-normand craignait que la Normandie ne lui échappât et il avait toutes sortes de raisons de lui être agréable. Il ne parlait pas *de visu*, puisque sa circulaire est datée de Valognes. De plus, Pommeraye, qui, à défaut d'une science plus positive, résumait au moins l'opinion courante du *xvii^e* siècle, considère le monument actuel comme le même édifice dans ses parties essentielles, qui fut consacré par le B. Maurille; on ne croyait donc pas à une reconstruction générale postérieure à la fin du *xi^e* siècle. Enfin, deux autres chartes de Jean-sans-Terre, citées par H. Langlois, parlent seulement d'une restauration (*reparationem*).

M. Lefort rappelle que les travaux exécutés pour l'établissement du calorifère ont mis à découvert, au transept nord, des fondations fort différentes du plan

actuel ; mais il ne méconnaît pas qu'on ne se soit plu à respecter les vestiges des âges antérieurs, ce qui eut lieu même pour de simples détails décoratifs et aussi pour des objets mobiliers, ainsi qu'en témoignent les portes de la cathédrale de Sens, qui datent du *xiii*^e siècle.

M. Gosselin est d'avis qu'un nouvel examen sur place pourra seul élucider le problème et amener peut-être sa solution.

« Ces constatations, que je sou mets au contrôle de mes collègues de la Commission, conclut M. Coutan, m'ont semblé intéressantes à signaler : car elles peuvent aider, si je ne me trompe, à préciser la chronologie de la cathédrale de Rouen ».

Suit cette communication de M. Bouquet :

UN RESTE DU CHATEAU DE PHILIPPE-AUGUSTE

Une fois déjà, dans la séance du 26 mars 1874 (voir le *Bulletin de la Commission*, t. III, pp. 177-180), j'ai appelé votre attention sur les vestiges du château de Philippe-Auguste, que l'ouverture d'un aqueduc dans la rue Morand avait mis au jour.

Ce travail, qui n'était pas achevé, vient d'être poussé jusqu'à la rue Bouvreuil.

Au bout de la tranchée ouverte pour cet objet, et qui se prolonge au tiers de la rue Bouvreuil, à deux ou trois mètres de profondeur sous le sol de cette rue, les ouvriers ont mis au jour un massif de maçonnerie de plus d'un mètre d'épaisseur, formé de gros blocs de pierres brutes, unies par un mortier si solide que les ouvriers en ont percé le massif pour y faire passer les tuyaux en grès qui livreront passage à l'eau.

Ce qui vient d'être retrouvé faisait partie de l'ancien

mur séparant la basse-cour du château, du fossé établi entre ce mur et les murs de l'enceinte du château proprement dit, le long desquels s'élevaient les huit tours du château. Ce massif présentait une forme légèrement curviligne, telle qu'on la retrouve dans le plan du château dressé en 1635, et reproduit sans réduction aucune dans le *Château fortifié* de Farin, publié par notre collègue M. Félix.

A peu de distance de ce mur de la basse-cour du château, en remontant la rue Morand, se trouvait la tour du Beffroi, dont une partie est recouverte par le sol de cette rue. Elle a donné son nom à la rue qui fait face à la rue Morand, et portait encore en 1635 le nom de rue Saint-Godard, comme on le voit par le plan du *Château fortifié*.

Un instant, j'avais cru que c'était une partie de la tour du Beffroi elle-même qui venait d'être découverte ; mais on n'avait trouvé en réalité qu'une faible portion des anciens murs de la basse-cour, élevés sur le rebord du fossé qui créait un nouvel obstacle entre elle et l'enceinte proprement dite du château, protégée aussi par un mur de défense formant courtine entre ses diverses tours.

Diverses communications de M. le Président :

Marché fait pour des orgues à Saint-Vivien de Rouen
(1515)

Dans un rapport présenté au Conseil général de la Seine-Inférieure, au mois d'août 1890, j'ai inséré une liste des facteurs d'orgues qui travaillèrent à diverses époques pour les églises de Rouen, où de tout temps la musique religieuse fut en grand honneur. Cette liste pourrait être complétée, et dès maintenant je suis en possession de documents qui me permettraient d'en combler les lacunes et de fournir quelques renseignements sur ces artistes, qui méritent d'être connus, et dont plusieurs appartiennent à

cette ville, sinon par la naissance, du moins par le long séjour qu'il y ont fait. Aujourd'hui je détache de ma collection de notes un marché conclu pour la confection de nouvelles orgues à Saint-Vivien, entre la Fabrique et un prêtre du nom de Pierre de Estrada, que je croirais volontiers originaire des Pays-Bas. Il est à peine besoin de faire remarquer que les orgues en question sont tout à fait distinctes de celles qu'on voit aujourd'hui dans cette église et qu'elles y occupaient une place différente. Ce n'est qu'en 1664 qu'on a mis les orgues au bas de la grande nef, au-dessus du portail, non sans un notable dommage, puisqu'il fallut renoncer à la vue d'une superbe verrière et se priver de l'éclat qu'elle répandait dans toute l'église. On aimerait à penser que les arts doivent être frères. L'expérience prouve cependant qu'ils se font souvent la guerre l'un à l'autre.

« Je Pierre de Estrada, à présent demourant à la paroisse Saint-Vivian, à la maison Mons. de Férières, là où j'ay esleu mon domicile, confesse avoir fait marché avec Raoul Anquetil, Michel de Battencourt, Jacques Vine-mer et Guillaume Engren, trésoriers de la dicte église Saint-Vivian, en la manière qui ensuyt : c'est assavoir, que je leur prometz et me submetz et oblige faire et construire en la dicte église Saint-Vivian unes orgues, le principal desquelles par devant sera tout neuf, et lequel principal sera ouvré et accoustré de pommes dorées, annellées et tortillées à honneur, ainsi qu'il appartient et le plus richement que faire se pourra ; et les segondz principaulx de derrière seront des tuyaulx vielz estans et séans de présent aux petites et aux grandes orgues de la dicte église, dedens lesquelles orgues je promectz et seray subject mectre et construire plusieurs et divers jeux, c'est assavoir, le double principal, tout seullet, quant on voudra, avec un jeu de haultboys, les cornetz, les flustes d'Allemagne, les cimballes, les roussignolletz qui chanteront avec les orguez, les flageolletz, avec lesquelles flustes

d'Allemaigne chantera, quant l'en voudra, une simphronye et ung tabourin de Suisse, et le tout ensemble à la voullunté du joueur, avecques ung aultre jeu de trompes, clérons, et ung aultre de douchaines, le toulst aussi bien ou mieulx et deuement faictes et accordées que sont celles que à present a commencez à faire à Notre-Dame de Rouen, maistre Ponthus (1), au regard des aultres ouvriers à ce recongnoissans, lesquelles orgues dessus dictes je fourniray d'ung clavier en se, fa, ut, comme il appartient; et prometz toutes telles choses dessus dictes fournir et agréer, comme dessus est dict, bien et deuement de tous jeux, à la charge me quérir et trouver par les dits trésoriers, aux despens de la dicte église, de toute telle hucherie qu'il appartiendra pour faire et parfaire les dictes orgues; et outre me fourniront d'une chambre, d'un lit et couchette et de linge de table et vesselle d'estaing, lesquelles choses, après ledict ouvrage fait, je leur promettrai rendre et restituer; et aussi me seront tenus trouver l'or et peinture qu'il conviendra à orner ledict principal neuf de devant, que je serai tenu employer à mes despens; et aussi me promistrent rendre et payer, pour la façon des dictes orgues, deuement faictes et parfaites, comme dessus est dict, la somme de deux cens livres tournois, avec une bonne robe de drap de Rouen (2) ou vingt livres tournois; et me submetz et oblige ne faire ne commencer aultre œuvre à faire, que ceste présente ne soit achevée et parfaite. Fait en présences de Guillaume Le Parmentier, quartenier à Rouen, Jehan Fouquet, Romain Le Portier et Robert Basire, anciens trésoriers de la dicte église, et Nicolas Coqueron et Jaques Jouyn, tesmoins, le xix^e jour de septembre mil cinq cens et quinze.

» Signé : Petrus de Strada, horganista. »

(1) Ponthus Josselin qui, en 1513, avait été appelé pour les orgues de la cathédrale.

(2) Ce genre de fourniture figure dans un grand nombre d'anciens marchés.

A ce marché sont jointes des quittances de cet artiste, des 13 sept., 18 nov. et 5 fév. 1515 (v. s.), et une pièce par laquelle *magister Petrus d'Estrada, presbyter, citatus*, reconnaît avoir reçu 4 livres par semaine (18 mars 1516).

Emploi de poteries acoustiques à Saint-Vivien de Rouen.
(1710)

M. l'abbé Cochet a signalé l'existence de poteries acoustiques en l'église de Blosserville-ès-Plains (*Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*, p. 533), et dans le pignon du chœur de l'église de Sotteville-lès-Rouen, aujourd'hui détruite (*Ibidem*, p. 340). On peut se demander si elles y avaient été placées dès l'époque de la construction de ces églises. Au dernier siècle, on plaçait en l'église Saint-Vivien de Rouen, dont la construction était déjà ancienne, des poteries, afin de donner plus de sonorité à l'église et de faire mieux valoir le jeu des orgues. La preuve s'en trouve dans le passage suivant d'un compte de la Fabrique de 1710-1711 :

« Payé pour des pots de terre, placés tout autour de l'église pour la rendre résonnante et former un écho qui soutienne les voix et fasse mieux entendre l'orgue, la somme de 5 livres 5 sols 6 deniers. »

Date du décès de Cosme Dumonstier (1)

J'ai communiqué à la Commission des Antiquités (séance du 26 juillet 1882, *Bulletin*, t. VI, pp. 119-122), quelques notes sur Cosme et Daniel Dumonstier (2).

(1) Une signature, rapportée en *fac simile* dans l'ouvrage de M. Jal, autorise cette orthographe.

(2) Un Cosme Du Moustier, orfèvre à Rouen, recevait, de 1532 à 1535, 35 sous pour avoir refait le Porte-Dieu de l'église Saint-Vincent (G. 7700). C'est le même qui fut trésorier de l'église Saint-Étienne-la-Grande-Église, 1542-1543 (G. 6559),

M. Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, au nom *Monstier* ou *Moustier* (les du), s'est efforcé de débrouiller la généalogie de ces peintres ou crayonneurs, qui se sont fait un nom dans l'art du dessin et sont cités parmi les plus habiles portraitistes de leur temps. J'aurais été heureux de trouver l'acte de décès de l'un d'eux, Cosme, certainement rouennais d'origine, valet de chambre du Roi et pensionnaire pour une rente annuelle de 400 livres sur l'abbaye de Bonport, en vertu d'une donation de Henri IV. A défaut de cet acte qu'on ne trouvera point, parce que les registres de l'État civil font défaut, voici un extrait des comptes de la Fabrique de Saint-Vivien de Rouen qui peut en tenir lieu et qui nous donne la date exacte du décès de cet artiste :

« Le 6 octobre 1605. Pour l'ouverture de la terre et pour les ornements qui ont servi à l'inhumation et service de maître Cosme Du Moutier, peintre, 60 sous.

» Le jeudi, 6^e jour d'octobre, reçu de (Marin) Jamelin (nom d'un chapelain) pour les toilles (de l'Association du Saint-Sacrement) qui ont servi à l'inhumation de maître Cosme Du Moutier, peintre, 7 sous, 6 deniers. »

Nul doute que l'inhumation n'ait eu lieu en l'église de Saint-Vivien, et c'est là probablement que les restes de Cosme Dumoustier reposent encore.

*De quelques usages de l'église de Saint-Godard de Rouen
au xve siècle.*

Nous sommes loin, très loin de la simplicité de l'ancien temps, aussi bien dans la vie religieuse que dans la vie civile. Assurément, avec nos habitudes de bien-être et de

qui fut nommé par le Roi directeur de la Monnaie en 1549, et presque aussitôt remplacé par Claude Delisle, lorsque le Roi eut attribué le choix de ce fonctionnaire à l'hôtel-de-ville. (Voir ma Notice sur l'hôtel de la Monnaie.)

luxe, nous serions peu flattés de rester debout ou de nous agenouiller sur un pavé nu, comme on faisait toujours autrefois, si ce n'est dans les fêtes solennelles où il était couvert, en hiver, de paille fraîche, et en été, de verdure. Cet usage pourtant a subsisté pendant tout le moyen âge et jusqu'à la fin du xvi^e siècle. On le retrouve dans les églises les plus riches de notre ville. Je cite, à titre d'exemple, le document suivant où le mot *poudreure* est employé dans un sens particulier et que je n'ai trouvé que là (1).

« Cy-dessous sont escriptes les droitures et services que doit faire ou faire faire le curé de Saint-Godart de Rouen en son église (xv^e siècle).

» Premièrement :

» Il doit faire ou faire faire en la dicte église, par an, traize poudreures, c'est assavoir : neuf d'erbe vert et quatre de feurre, dont la première de feurre si est la vigille de la Toussains, la seconde la vigille de Notre-Dame en l'Advent, la tierce la vigille de Noël, la quart la vigille de la Chandeleur : ces quatre poudreures sont de feurre.

» *Item*, la première poudreure d'erbe vert si est la vigille de Rouvoisons, la seconde la vigille de Penthecoste, la tierce la vigille de la Trinité, la quart la vigille du Saint-Sacrement, la quinte la vigille de la Dédicasse de l'église, la sixte la vigille de saint Godart, la vi^e la vigille de saint Jehan-Baptiste, la vii^e la vigille de la Notre-Dame mi-aoust, la ix^e la vigille Notre-Dame en septembre.

» *Item*, il doit avoir, à toutes les festes solempnelles, deux sierges ardans au maistre autel tant que on met à dire le service, c'est assavoir : aux vigilles et aux festes, dont la première vigille et feste si est la Toussains, la seconde la Conception Notre-Dame, la tierce Noël, la

(1) Il est transcrit, avec quelques légères variantes, dans les comptes de la Fabrique. Voir notamment le compte de 1587-1588.

quarte la Circoncision Notre Sr, la v^e le jour de l'Apparition Notre Sr, la vi^e le jour de la Purification Notre-Dame, la vii^e le jour de l'Annunciation Notre-Dame, la viii^e le jour de Pasques, la ix^e le jour de Rouvoisons, la x^e le jour de Penthecouste, la xi^e le jour de la Trinité, la xii^e le jour du Saint-Sacrement, la xiii^e le jour de la Dédicasse de l'église (et à ycest jour doit avoir traize cierges ardans aux croisées du moustier), la xiiii^e le jour saint Godart, la xv^e le jour saint Jehan-Baptiste, la xvi^e le jour saint Pierre et saint Pol, la xvii^e le jour de la my-aoust, la xviii^e le jour de la septembresche; et à toutes ces festes cy-dessus nommées doit avoir encens aux vespres, aux matines, et aux festes communes messe à nocte et grant messe.

» *Item*, ledit curé doit faire deux preschemens par an de quoy le premier se dit le second dymenche de l'advent, et l'autre le second dymence de karesme. Et si doit, tous les jours de karesme, la messe de la jeune, et après, vigilles des mors et vespres du jour et de Notre-Dame à nocte, et si doit trouver, la sepmaine peneuze, traize sierges pour les ténèbres et le sierge benoît de Pasques. Et doit ardoir le dit sierge à toutes festes jusques à Penthecoustes, et si doit trouver le vin à admenistrer ses parroissiens et le sel à faire l'eaue benoïste aux dymences de l'an, et tout ce dessus doit trouver Monseigneur le Curé ou ses chapellains (1).

» *Item* il doit avoir, à toutes les festes de l'an, deux chapellains revestus de souplix pour dire vespres et matines; et ne se doyvent partir de cuer tant comme on met à dire le service, se il n'en est besoing. Et si doit avoir deux sierges ardans sur l'autel tant comme on dit le service. Et se les prestres ne viennent à temps et à heure pour com-

(1) C'étaient là des charges qui incombaient aux Fabriques d'après un usage constant. Mais la Fabrique s'en était exonérée moyennant une compensation accordée par elle au curé.

mencier le dit service, ils doyvent un d. t. d'amende, et en doit estre mise l'amende au proufit de l'église, et les clers chacun de un d. t. semblablement.

» *Item*, monseigneur le curé ou ses chappellains doyvent aux feriez de Noel, avec les messes de mynuit et du point du jour et mesme du jour, et aux festes de Pasques et de Penthecouste, deux messes à note : la première après matines ; la seconde doit estre dicte, à heure acoustumée, à dyacre et soubz-dyacre, et procession devant les dictes grans messes.

» *Item* il doit avoir, tous les dymences de l'an, messe à note à l'eure acoustumée, et, sur la sepmaine, trois basses messes, c'est assavoir l'une au lundy, l'autre le merquedy, et l'autre le samedy, ou cas qu'il ne seroit feste, ou quel cas de feste elle seroit à nocte. »

Invitation de Messieurs de la Chambre des Comptes aux obsèques de M^{me} de L'Ouraille, veuve d'un Maître des Comptes (1636).

Les invitations aux obsèques se faisaient autrefois d'une manière tout autre qu'elles ne se font de nos jours. Dans les campagnes, un clocheteur allait de village en village, et par les rues, de carrefour en carrefour, *crier* le décès et l'heure de l'inhumation du défunt. Une des plus bizarres inventions de la fiscalité fut, aux dernières années du xvii^e siècle, de mettre en offices ces sortes d'annonces, que plusieurs paroisses se firent un devoir de racheter. S'il s'agissait d'un personnage d'un certain rang les invitations se faisaient par des hommes, en plus ou moins grand nombre (amis ou parents), que conduisait un membre de la famille, un des plus proches héritiers, ou un prêtre de l'église en laquelle devait se faire le service. Ces hommes étaient revêtus d'habits de deuil, et on les désignait sous le nom de *revêtus*. Mais entre les habits de deuil, il y en avait un, particulier à cette sorte de cérémonie, et qu'on

appelait le babelou. Je ne saurais dire en quoi il consistait. Mais on peut voir, par l'extrait suivant des Plumitifs de la Chambre des Comptes, qu'il était aisé à reconnaître, que dans certaines circonstances l'usage en était prescrit par les convenances, et qu'en ne l'observant pas on était exposé à blesser l'amour propre des particuliers ou des compagnies auxquelles on s'adressait. Dans son testament, du 19 octobre 1588, Antoine de Frias Salazar, espagnol de Burgos, domicilié à Rouen, exprime la volonté d'être enterré en l'église des Capucins « sans pompe funèbre de porteurs de deuil, *babelours* ny armaries (1). » J'ai été surpris de ne trouver ce mot, pourtant très fréquemment employé, ni dans le Dictionnaire de Trévoux, ni dans ceux de Littré, de Lacurne de Saint Palaye et de Godefroy.

« M. de Caradas a représenté que M. de Richemont, l'estoit venu trouver, lequel luy avoit donné advis que la damoiselle veuve du feu sieur de Louraille, vivant Maistre des Comptes en ceste Chambre, (2) et par mesme moyen sçavoir de luy sy la Chambre luy feroit l'honneur d'assister au convoy des funérailles de la damoiselle, bien que l'héritier et parent desd. feuz sieur et damoiselle de Louraille eust trouvé à propos de ne faire *babeloux* et *revestuz* (3) à l'ordinaire, mais bien quelques valletz revestuz en deuil et mantheaux seulement; que ledit sieur de Caradas luy avoit faict responce qu'il ne sçavoit sy lad. Chambre trouveroit à propos de s'y trouver en corps, attendu que les cérémonies ne se faisoient entières à l'ordinaire et que cella estoit sans exemple; à quoy par led. sieur de Richemont luy avoit esté faict responce que cella

(1) Tabellionnage de Rouen. Meubles.

(2) Une partie de la phrase a été oubliée. Il faut suppléer « estoit décédée ».

(3) Il faut remarquer ici la signification particulière du mot *revestuz* employé comme substantif.

n'estoit sans exemple d'aultant qu'en l'inhumation du feu sieur de Campheroult, conseiller en la court de Parlement, en laquelle il ne s'y estoit faict autre cérémonie que celle qu'ilz prétendoient faire, et ladicte court n'avoit faict aucune difficulté de l'honorer de son assistance en corps à lad. inhumation, et qu'il en pouvoit parler parce que ç'avoit esté luy qui avoit conduit led. deuil aux chambres de la court de Parlement, ce qui a esté attesté par plusieurs de Messieurs; sur ce délibéré, la Chambre a ordonné que, nonobstant que led. deuil ne feust comme à l'ordinaire de tout temps observé aux inhumations, auxquelles les cérémonies estoient en babeloux, ladicte Chambre ne laissera d'y assister.

» Tost aprez le premier huissier est entré au bureau, lequel a dict que le deuil de ladicte damoiselle de Louraille demandoit à entrer, ledict deuil conduit par ung prestre, clerc de la parroisse de Saint-Éloy de ceste ville, avec sept à huit hommes revestuz de mantheaux en deuil; lequel sieur de Caradas estant debout derrière le dernier banc dud. bureau avec ledict deuil a prié la Chambre, au nom de l'héritier de ses parentz, voulloir honorer la mémoire dudit feu sieur de Louraille que d'assister en corps à l'inhumation de ladicte damoiselle sa veuve, qu'il a pleu à Dieu retirer de ce monde, à telle heure qu'il plaira à ladicte Chambre donner lundy prochain (1), et ce en l'église de Saint-Éloy, sur quoy Mons^r. le Président a dict que ladicte compaignye regrettoit la perte de ladicte damoiselle, et qu'elle assisteroit en corps à ladicte inhumation à unze heures précisément. Puis ledict sieur de Caradas est sorty dud. bureau et a conduit led. deuil aux bureaux des conseillers, correcteurs, auditeurs et parquet des gens du Roy, puis sont ressortis par ledit bureau et a repris sa place led. sieur de Caradas audit bureau. »

(1) 3 mars 1366.

Saint-Aubin-Épinay. — Cimetière franc. — M. de Beaurepaire signale les sépultures rencontrées naguère dans ce village par M. Poussin, à 0^m15 seulement de profondeur. Dans son *Histoire de Darnétal*, Lesguilliez avait déjà consigné une découverte analogue sur Saint-Aubin. Il accompagne sa communication de cinq dessins (dont un plan) dus à M. Georges de Beaurepaire, et où est reproduite une fibule de 0^m12 de longueur sur 0^m05 dans sa plus grande largeur, avec un scramasaxe de 0^m40. L'ensemble des pièces rappelle d'ailleurs fort exactement les résultats des fouilles que l'abbé Cochet a pratiquées à Londinières.

Divers membres souhaiteraient que quelques-uns de ces objets fussent placés sous les yeux de la Commission, qui pourrait alors s'en faire une idée précise. M. le Président répond que M. Stackler a conservé la plupart de ces antiquités. Du reste, ce terrain devant recevoir une plantation de pommiers, d'autres découvertes ne peuvent manquer de se produire.

M. Naef lit alors l'important mémoire que voici, et fait en même temps circuler les principaux objets recueillis par lui.

TEMPLE ROMAIN D'HARFLEUR

Messieurs, en 1840, Fallue publiait dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie* un excellent travail, dans lequel il fixait positivement à Harfleur l'emplacement de la station romaine de Caracotinum, citée dans l'itinéraire d'Antonin ; dans ce travail, l'auteur indiquait également les différents points de la localité où des vestiges romains avaient été observés, et terminait son

étude par la relation d'une fouille que j'ai cru devoir reprendre cet été. — Je me permettrai de vous en communiquer les résultats.

Voici d'abord les passages principaux de la relation très brève de Fallue :

« En montant la côte des Buquets, on trouve, sur le bord de la falaise, en regard de la Seine, une butte de terre qui recouvre les débris d'une *villa* ; il y a vingt ans qu'une voûte de cave de cette maison s'étant affaissée, on fut très surpris de trouver dans cette pièce une grande quantité de vases en poterie rouge et grise..., etc. — Tous ces objets furent enlevés par les ouvriers qui étaient sur les lieux..., etc.

» La Société des Antiquaires de Normandie ayant mis des fonds à ma disposition pour faire des fouilles à Harfleur, j'ai eu l'intention d'explorer cette villa ; mais, muni d'une fausse indication, j'ai fait fouiller la villa voisine. »

Ici, on remarquera tout d'abord que Fallue n'a donc pas fouillé la construction qu'il se proposait d'explorer. Il n'en reparle plus, soit qu'il ne l'ait pas retrouvée, soit qu'il n'ait pas pu ou pas voulu continuer ses recherches.

Il poursuit : « Après avoir mis à découvert une surface de terre de soixante (?) pieds carrés, j'ai trouvé, à deux ou trois pieds de profondeur, une enceinte quadrangulaire, fermée par un mur de trois pieds d'épaisseur, revêtu de pierres de petit appareil ; et, au milieu de cette enceinte, une seule pièce aussi carrée, dont les murs étaient semblables et parallèles aux premiers. Cette pièce centrale et la galerie qui régnait à l'entour étaient pavées avec une mosaïque rustique, etc. — Le singulier arrangement de cette habitation m'a fait juger que c'était une *cella* ou petite chapelle appartenant au paganisme, et peut-être une de celles que saint Romain fit renverser et disparaître sur les confins du pays de Caux. »

Fallue énumère ensuite un certain nombre d'objets qu'il trouva alors et qu'il montre sur une planche : des débris de poterie rouge, avec figures en relief; deux pierres, qu'il désigne comme des modillons sculptés et dont l'une est en effet un modillon, tandis que l'autre est un fragment de corniche ; un autre fragment qu'il suppose, à tort probablement, être un reste de pierre tumulaire, etc. ; en un mot, une dizaine d'objets dont j'ai également des exemples, à l'exception d'un seul.

Dans cette relation succincte, on cherche, malheureusement en vain, quelques renseignements sur l'édifice, sur sa disposition extérieure et intérieure, sur son aspect et sa décoration. Le but que je me suis proposé, en reprenant cette fouille, a été simplement de voir si un examen scrupuleux des murs et des débris de toutes sortes, épars sur le terrain, ne permettrait pas de reconstituer l'ensemble primitif d'un édifice que l'abbé Cochet désignait déjà comme un « sacellum » et qui, tout modeste qu'il soit, offre cependant un certain intérêt aux points de vue archéologique, historique et architectural. Je dois ajouter qu'avant moi, M. l'abbé Maze, d'Harfleur, s'était également demandé si Fallue avait tiré de sa fouille tout le parti possible. Il y commença à son tour des recherches au mois de février 1884. D'après le résumé, qu'à ma demande, il a bien voulu me donner par écrit, M. l'abbé remit au jour les murs découverts par Fallue, les mesura, trouva quelques débris de poterie, de tuiles, etc., et un fragment d'inscription portant les trois lettres NCO. Ces lettres, bien égales, parfaitement formées, taillées en triangle, sont absolument semblables à celles du fragment trouvé en 1840 (*comparer planche Fallue*) et semblent indiquer une bonne époque.

Malgré ces deux fouilles successives et sur les aimables instances de M. l'abbé Tougard, je me décidai à recommencer des recherches le 27 juin de cette année; grâce au temps exceptionnel, les travaux ont pu être poursuivis

méthodiquement et sans interruption pendant deux mois, et terminés à la fin d'août, après avoir découvert et fouillé jusqu'au sol vierge un espace de 400 mètres carrés. Voici maintenant le résumé très succinct de mes constatations personnelles :

Le petit sanctuaire est placé au sommet de la colline qui domine Harfleur du côté occidental ; M. l'abbé Tougard, puis M. le Dr Coutan en compagnie de M. Paul Allard, qui ont bien voulu visiter les travaux, se sont rendu compte de la situation exceptionnelle de cet édifice, d'où le regard embrasse un panorama admirable. Avant toute autre considération, cette situation même a son importance au point de vue archéologique, car elle ne pouvait convenir qu'à deux sortes de constructions : à une vigie ou à un temple. Un emplacement de ce genre, exposé à tous les vents, éloigné de toute espèce de source, de rivière ou de puits, ne se serait prêté d'aucune façon à l'installation d'une villa et d'une exploitation agricole.

Le bâtiment se compose de deux enceintes carrées, orientées presque exactement d'après les points cardinaux ; l'enceinte intérieure, de 6 mètres de côté, formant la *cella* proprement dite, est entourée d'une galerie de 13 mètres de côté. L'ensemble est porté sur un soubassement qui s'élève à un mètre au-dessus du niveau extérieur ; les murs des quatre faces latérales de ce soubassement montrent le petit appareil romain, tantôt régulièrement carré de 12 centimètres de côté, tantôt un peu plus large que haut ; Fallue a donné la description de ce béton, à la surface duquel on avait introduit des morceaux de brique taillés en petits cubes et des cailloux de diverses couleurs, sorte de mosaïque rustique, très grossière, qui formait le pavage de la *cella* et celui de la galerie ; bien qu'il soit détruit en plusieurs endroits, il permet de faire différentes constatations intéressantes. Le pavage de la *cella* est horizontal ; mais il a tellement souffert qu'on ne saurait affirmer s'il couvrait uniformément l'espace entier ou s'il n'était pas

plutôt rehaussé d'un encadrement ou d'un motif central, fait avec des matériaux différents, dont j'aurai à reparler ; celui de la galerie est suffisamment conservé pour constater qu'il était légèrement incliné du nord au sud, de telle façon que la partie méridionale était en contre-bas d'une marche, par rapport à l'intérieur de la *cella*.

L'édifice était très probablement orienté du sud au nord, de telle façon que l'entrée et la façade principale faisaient face à la Seine. Il serait téméraire d'être trop affirmatif, vu l'état lamentable des murs qui ont été détruits jusqu'au-dessous du niveau intérieur, du côté méridional même jusqu'aux fondations ; cependant une série d'observations, presque méticuleuses, entre autres celle du pavage de la galerie, que je viens de citer, ont de plus en plus confirmé cette hypothèse. J'ajouterai que M. l'abbé Maze, qui pensait à une orientation ouest-est, avec entrée occidentale, a bien voulu se ranger à mon avis après explications sur place.

Une colonnade, ouverte sur la galerie, entourait la *cella* ; impossible de dire avec certitude si elle se prolongeait sur les quatre côtés, ou si elle n'existait que sur la façade principale, avec deux colonnes en retour d'équerre aux angles. La première hypothèse est cependant la plus vraisemblable, et, à ce propos, il peut être utile de faire un rapprochement. Le dernier *Bulletin de la Société des Antiquaires de France* donne les plans de deux temples romains, de forme carrée, très semblables à celui d'Harfleur, dont les ruines ont été découvertes et fouillées l'année dernière sur le territoire du village de Champigny, près Langres. Ces temples sont plus grands, plus riches, et heureusement mieux conservés que le nôtre, mais de dispositions pour ainsi dire identiques. Comme lui, ils ont dû être volontairement détruits ; n'ayant pas encore été fouillés, ils ont fourni des renseignements précieux, relativement à leur disposition primitive.

L'emplacement des colonnes entourant la galerie, celui

de la statue de la divinité, les accès, etc., sont nettement visibles; tout cela sera d'un grand secours pour arriver à reconstituer le *fanum* d'Harfleur, si ce n'est dans ses moindres détails, du moins dans ses lignes principales.

Les colonnes étaient d'ordre dorique romain, sans cannelures et probablement sans bases; je me hâte d'ajouter qu'il ne s'agit pas du dorique le plus pur, semblable à celui du théâtre de Marcellus ou d'autres édifices classiques.

Le *chapiteau* dont voici un fragment, dans lequel on retrouve tous les éléments du type connu, est loin d'être un modèle d'élégance: c'est une œuvre de province, de village, un modèle local, tout semblable à ceux des Éburoviques; il n'en est pas moins intéressant pour cela. J'ajouterai enfin que, suivant l'habitude romaine, les colonnes devaient être peintes en rouge, jusqu'au tiers environ de leur hauteur; certains fragments d'enduit très épais, de forme arrondie et peints en rouge, comparés au diamètre inférieur du fût des colonnes, me permettent d'émettre cette hypothèse.

Le diamètre supérieur du fût comparé au chapiteau donne la hauteur de la colonne, les entrecolonnements et la hauteur de l'entablement; les résultats peuvent être vérifiés et contrôlés par les débris des parties supérieures, notamment par les modillons et la corniche.

Fallue avait recueilli un modillon; j'en ai une quinzaine et des fragments suffisants pour reconstituer la corniche sur une longueur de plusieurs mètres.

L'édifice devait être couvert par un toit à double pente, se profilant en frontons sur les faces sud et nord; c'est la couverture classique en *imbrices* et *tegulae*. J'ai recueilli de nombreux demi-cylindres de ciment, qui montrent comment les tuiles étaient liées l'une à l'autre et comment elles étaient disposées. A remarquer enfin que les murs étaient construits en petit appareil, sans les chaînages de briques que l'on trouve si souvent. Cette opinion est basée sur le fait que, malgré les recherches les plus minutieuses,



pas le moindre fragment de brique n'a été trouvé parmi les débris de démolition.

J'ai omis jusqu'ici de mentionner une petite annexe, accolée après coup à l'angle nord-est du bâtiment principal. L'érection de cette annexe, dont le niveau intérieur est à 80 centimètres au-dessous de celui de la galerie adjacente, est, sans contredit, postérieure à celle du sanctuaire proprement dit. L'examen de la maçonnerie ne laisse pas de doutes à cet égard ; les pierres des murs ne sont pas *enchaînées* à celles du soubassement de la *cella*, mais simplement *appliquées* contre elles. A l'intérieur, le parement lisse a été masqué par un socle de peinture rouge, que j'ai retrouvé en place et intact ; il existerait encore, si une certaine espèce de visiteurs, qui ne croient pas pouvoir regarder sans s'aider de leurs pieds, voire même de leurs cannes, n'avaient cru devoir le faire tomber. Ce détail est d'ailleurs insignifiant auprès d'autres actes de vandalisme incroyable dont les pauvres ruines ont eu à souffrir, si bien que je fus obligé de faire garder les tranchées et d'en interdire rigoureusement l'accès.

La petite annexe en question venait s'appuyer contre la colonnade de la galerie ; les entrecolonnements correspondants ont dû être murés, car rien n'indique une communication entre les deux espaces. Je rappellerai au contraire les niveaux différents qui auraient nécessité cinq ou six marches : il n'y en a pas. L'enduit et sa peinture rouge prouvent d'ailleurs qu'il n'en a jamais existé ; j'ai acquis la conviction que ce local a été habité ; il n'avait été reconnu ni par Fallue, ni par M. l'abbé Maze. J'en ferais volontiers, et sans plaisanterie, la loge du portier ou, pour mieux dire, de l'*aedituus*, du gardien obligé de tout sanctuaire, si petit qu'il fût. Ce personnage ne se traitait pas mal ; j'ai retrouvé, non loin de sa loge, les débris de ses aliments, dont l'analyse fournit une diversité de crustacés, de gibier, de volailles, de viandes de boucherie tout à fait réjouissante et digne d'un gourmet de

nos jours. C'est dans l'espace où ce Romain faisait sa cuisine, il y a quinze ou seize siècles, que je fis installer à mon tour un abri de mottes de terre, semblable à ceux des postes avancés, couvert de planches maintenues par de grosses pierres, à la façon des châlets suisses. Par une chaleur torride, M. l'abbé Tougard a pu faire l'expérience de l'utilité indispensable d'un abri de ce genre, dans un endroit éloigné de toute habitation et même de tout bouquet d'arbres.

Deux mots maintenant au sujet de la décoration de l'édifice. A en juger par analogie, il est admissible que les parois extérieures de la *cella* fussent peintes à même hauteur que la partie inférieure des colonnes et d'un rouge semblable ; c'est ce que l'on a pu observer souvent, notamment à Pompéi. Les parois intérieures étaient également richement décorées^a de peintures ; au-dessus d'un socle rouge, d'un ton plus éclatant que celui de l'extérieur, se trouvaient probablement des panneaux, dont les champs allongés, de couleur noire ou rouge, étaient encadrés de bandes bleues, rouges, gris-perle, vert-clair et vert-foncé. J'ai recueilli et soigneusement conservé des échantillons de toutes ces couleurs. Le plafond était également peint ; c'est ce que l'on peut déduire des deux sortes d'enduit portant les couleurs : l'un, très épais, recouvrait les parois ; l'autre, beaucoup plus mince, appartenait peut-être au plafond ; des clous de charpente, dont les têtes larges, plates et circulaires sont peintes en rouge, semblent confirmer cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, je crois devoir insister sur un point : c'est que l'existence même d'une décoration polychrome, intérieure et extérieure, ne peut être mise en doute ; les boîtes que j'ai remplies d'échantillons des différentes couleurs citées le prouvent suffisamment. Le seul point discutable est la répartition de ces couleurs. Pour cela, on remarquera que celles qui prédominent sont le rouge, d'abord, ensuite le noir ; les autres ne se rencontrent

qu'en très petite quantité et n'ont donc pas couvert de grands espaces.

Ce sont les couleurs accessoires, celles des bandes, des frises et des encadrements.

Je ne saurais m'arrêter davantage à ce sujet et mentionnerai maintenant quelques curieux objets, semblables à du verre fondu, et qui ne sont autre chose que des scories d'une fonderie ou d'une forge. J'ai été longtemps à chercher l'emploi de ces fragments à surface vitreuse, de couleur noire, rarement bleue ou blanche, principalement vert-clair et vert-foncé, qui se sont rencontrés en grand nombre, épars parmi les matériaux de démolition, comme s'ils étaient tombés avec eux lors de la destruction de l'édifice.

J'avais observé que ces débris semblaient avoir été triés et choisis de dimensions semblables et qu'ils étaient presque tous incrustés d'un côté dans une couche de mortier. Un de ces morceaux, pris dans le pavage de la galerie, du côté nord, deux autres, dans l'épaisseur même des murs, indiquaient suffisamment qu'ils n'étaient pas postérieurs à l'érection de l'édifice et qu'ils avaient été transportés au sommet de la colline, en vue de la construction et dans un but déterminé. Un passage de Caumont semble fournir l'explication de leur emploi : « Les murs et les plafonds, dit-il, étaient parfois incrustés de mosaïques, de verres noirs, bleus, vert-foncé, etc... ; » l'illustre archéologue indique que ce verre est *semblable à celui qui se forme dans les fourneaux de nos grosses forges*, par la fusion de la silice, combinée à la chaux, et ajoute que de semblables décorations ont été observées par M. de Crazannes, à Saintes ; par M. Le Prevost, à Serquigny, dans l'Eure, et par M. Gaillard, à Lillebonne. Ce genre d'ornementation étant usuel dans la région, il faut avouer que le rapprochement s'impose et qu'il fournit une explication admissible de l'emploi des scories à surface vitreuse ; on peut se faire une idée de l'effet original que produisaient

les motifs formés avec ces points brillants, incrustés dans le mortier et se détachant sur les panneaux noirs ou rouges des parois et du plafond.

Pour compléter ces quelques indications sommaires sur l'aspect primitif du *fanum* d'Harfleur, j'ajouterai que la *cella* ne devait pas avoir d'autre ouverture que la porte ; cette issue suffisait amplement à l'éclairage de la petite pièce carrée, de 4 mètres seulement de côté ; enfin, au centre de cette pièce, à l'endroit où se trouvait probablement la statue de la divinité, j'ai observé dans le sol un trou carré, d'un mètre de côté, qui descend ensuite à la même profondeur et a été rebouché après coup. Je ne serais pas surpris que cette entaille ait été pratiquée, à l'origine, pour recevoir les fondations du piédestal de la statue, c'est-à-dire un massif de gros silex, jetés à sec, damés et recouverts d'une couche épaisse de béton. Lors de la destruction, il semblerait qu'on ait voulu extirper jusqu'aux fondations portant le piédestal de la statue ; à en juger par une portion du mur septentrional de la *cella*, qui a été complètement détruite avec ses fondations, il semblerait également que l'on eût songé à faire subir le même sort à l'ensemble de l'édifice.

Ce qui a probablement calmé l'ardeur des démolisseurs, c'est la solidité extraordinaire de la maçonnerie, aujourd'hui encore admirablement conservée, malgré la série de siècles pendant lesquels elle a été enfouie sous terre.

Impossible jusqu'ici de fixer la divinité à laquelle était consacré le *fanum*, car tout ce que l'on pourrait dire rentrerait dans le domaine de l'imagination. Fallue en fait un temple de Mercure, mais oubliée de dire sur quelles preuves il base son hypothèse ; et les deux fragments d'inscription, découverts jusqu'ici, ne donnent aucune indication.

En résumé, en tenant compte de l'état dans lequel les fouilles précédentes ont laissé le terrain, le résultat de

mes recherches a dépassé de beaucoup ce que je pouvais en espérer.

Bien qu'une foule de questions forcément obscures ne puissent être résolues que par analogie, il sera possible, je crois, de reconstituer l'ensemble primitif du petit monument.

Les objets rencontrés dans les fouilles, sans être très nombreux, présentent cependant une variété assez grande et à laquelle il n'était pas permis de s'attendre après les recherches antérieures.

Le fer, d'abord, est représenté par une véritable collection de clous de dimensions très variables, de tenons, de crampons, de crochets, d'appliques et de pièces de toutes sortes employées dans la construction; elles ne manquent pas d'intérêt. Parmi ces pièces j'en signalerai une, très forte, toute semblable à celle que Fallue trouva en 1840, et qui est figurée sur une des planches de son travail (1) : elle provient très probablement de la charpente de la toiture du petit édifice. Puis une série de grandes clefs; les restes de deux petites balances; un objet curieux en forme de tête de lance, dont la partie inférieure, malheureusement brisée, montre l'amorce d'un cercle : c'était peut-être le couronnement d'une barre de grillage. Enfin une bague de fer à chaton, semblable à plusieurs modèles des vitrines de la salle Deville, au Musée départemental; la pierre gravée ou le cachet sont perdus ;... etc.

Viennent ensuite les objets en *bronze* ou en *potin*.

Ce sont des boucles et des anneaux de grandeurs différentes; deux fragments de bracelets de bronze; deux têtes de javelots, dont les surfaces postérieures, absolument lisses, semblent indiquer qu'elles n'ont pas appartenu à des armes et qu'elles faisaient probablement partie d'un petit grillage ou d'une clôture quelconque, de celle peut-être qui fermait les entrecolonnements de la galerie; des

(1) *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, année 1840.

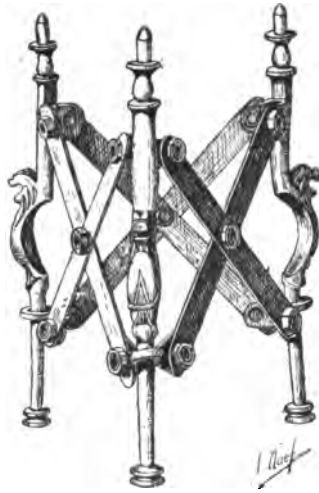
boutons et des fragments d'agrafes ; différentes clefs, grandes et petites, dont une, fort jolie, a été trouvée avec l'anneau et une partie des appliques de la cassette à laquelle elle appartenait ; une minuscule cassolette à parfums portative, semblable à celles découvertes par l'abbé Cochet et placées actuellement dans la grande montre centrale de la salle Deville. Je mentionnerai spécialement une de ces petites clefs, adaptées à angle droit à un anneau que l'on portait au doigt, et rappellerai que le diamètre de l'anneau, relativement petit, s'explique par l'usage, essentiellement romain, de porter ces objets sur l'articulation supérieure de l'index ou de l'annulaire de la main gauche ; il s'en trouve de semblables dans les vitrines de la salle Deville, de même que des épingles de toilette, de grandes aiguilles ou passe-lacets et des garnitures de vêtements, identiques aux échantillons trouvés dans l'annexe habitée probablement par l'*aedituus* du *fanum*.

En parlant de la décoration intérieure de la *cella*, j'ai mentionné de grands clous de charpente, dont les têtes larges, plates et circulaires, sont encore peintes en rouge. Mais à côté de ces précieux documents, il faut signaler d'autres clous de bronze, absolument neufs, dont les arêtes et les pointes intactes montrent qu'ils n'ont jamais servi à fixer quoi que ce soit ; ils offrent cette particularité curieuse d'être *entièrement* peints en rouge vif. On ne saurait méconnaître dans ce fait une intention voulue : vu l'endroit sacré où ils ont été trouvés, il est permis de se demander si l'on n'a pas affaire à des *clous votifs* (1).

Un autre objet mérite de fixer l'attention : c'est une grande tête de clou ornée, circulaire et massive, qui se termine à sa partie supérieure en une petite boule. Le diamètre et la saillie considérable de cette tête de clou montrent qu'elle appartenait à un objet de très grandes

(1) Comparer à ce sujet l'article *Clavus*, dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, p. 1241.

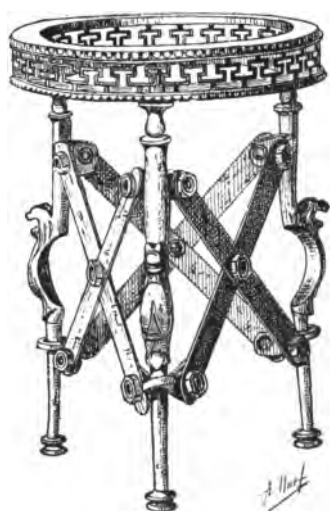




ÉTAT PRIMITIF

Côtés du triangle équilatéral formé par les trois pieds

Base, 70 mill. ; sommet, 60 mill. ; hauteur des pieds, 108 mill.



TRÉPIED EN BRONZE. — RESTITUTION



dimensions, à un meuble, à un autel ou peut-être à une porte. Dans l'espace très restreint de l'intérieur de la *cella* ne devaient guère se trouver de *grands* meubles : la statue de la divinité, un petit autel, une ou deux tables d'offrandes, des coffrets destinés à renfermer les objets nécessaires au culte, l'encens.... etc., et c'était tout. Il est donc admissible de rattacher cette tête de clou ornée à la décoration extérieure de la porte, toujours importante et de grandes dimensions dans les sanctuaires (1) ; le *fanum* d'Harfleur n'avait probablement pas d'autre ouverture.

Comme dernier objet de métal je citerai un petit trépied, qui constitue, je crois, la pièce la plus curieuse et la plus rare de ce genre, que l'on ait rencontrée jusqu'ici dans nos parages. Le Musée départemental n'en possède pas de pareil ; le modèle analogue, qui se trouve dans les vitrines de la salle Deville, est à pieds fixes.

À côté de l'intérêt que lui donne sa rareté, ce trépied offre celui d'avoir peut-être été employé au culte, dans le sanctuaire même où je l'ai trouvé ; il est permis de supposer qu'il était placé sur le petit autel intérieur de la *cella*, devant la statue de la divinité et qu'il servait à faire brûler l'encens. L'encens et le charbon étaient renfermés dans un vase, de terre très probablement, que l'on introduisait dans le cercle supérieur. Je ne désespère pas de retrouver parmi les nombreux débris de poteries et de reconstituer un ou plusieurs de ces vases. L'un est en terre micacée ; l'autre, en terre noire, très fine, montre précisément à l'intérieur des traces de brûlures.

On remarquera la fabrication assez élégante de l'objet et la disposition ingénieuse, qui, au moyen de charnières mobiles, permettait de l'élever ou de l'abaisser à volonté,

(1) Au cours de ma communication, M. Gouellain a bien voulu confirmer cette hypothèse, en faisant remarquer une certaine analogie entre la forme de la pièce en question et celle des têtes de clous ornées de la porte du Panthéon, à Rome.

suivant le diamètre plus ou moins grand du vase qu'il avait à supporter ; une disposition analogue se voit dans un petit trépied, de mêmes dimensions à peu près, trouvé à Pompéi et conservé actuellement au Musée National, à Naples. J'ajouterai enfin que lorsque je trouvai ce trépied, il était dans un si misérable état que mes ouvriers s'apprêtaient à le jeter comme n'ayant aucune valeur : plusieurs des traverses mobiles étaient brisées, une manquait ; l'objet jeté à terre, et probablement écrasé sous la chute des décombres, était tordu en tous sens et méconnaissable ; les trois pieds seuls étaient intacts. Il va sans dire que les écrous, rouillés et encrassés, étaient faussés, ne fonctionnaient plus depuis des siècles, probablement depuis la destruction de l'édifice ; et j'avoue que j'eus d'abord quelque peine à reconnaître l'aspect et à reconstituer l'ensemble primitif du petit monument. Les traverses brisées ont été minutieusement copiées et remplacées (1) ; les écrous antiques, par contre, purent être conservés, en suppléant celui qui manquait. Le cercle supérieur est moderne ; je l'ai ajouté pour compléter la restauration, mais cette adjonction est tout à fait provisoire et pourra être modifiée, si c'est nécessaire, dès qu'un modèle semblable me sera signalé dans un musée quelconque (2). Il faut d'ailleurs remarquer que ce cercle s'enlève facilement et que l'objet se présente alors tel qu'il a été trouvé, ou, pour être plus exact, tel qu'il a été réparé ; la façon dont les pieds se terminent à leur extrémité supérieure semble indiquer nettement qu'ils devaient s'engager dans un

(1) J'ai conservé une de ces traverses brisées pour servir de comparaison. S'il arrivait d'ailleurs jamais qu'on désirât savoir exactement quelles sont les pièces remplacées, l'examen serait facile : elles sont en *cuirre*, tandis que l'alliage des parties antiques est facilement reconnaissable.

(2) Celui du musée de Naples n'est malheureusement pas terminé exactement comme le nôtre et ne pourrait donc pas être pris comme type.

cercle mobile, à peu près semblable à celui que j'ai fait exécuter.

Les médailles sont peu nombreuses, ce qui s'explique par les fouilles antérieures. Fallue ne dit cependant pas qu'il en ait trouvé. A noter une petite monnaie gauloise, bien conservée et assez rare, rencontrée sur le sol vierge (1) ; un Trajan ; deux Hadrien ; une belle Crispine et une pièce de Valentinien I (2). Cette pièce, que l'on trouva à l'angle nord-ouest du bâtiment, *sur* les restes mêmes du mur démolí, nous donne peut-être la date *approximative* de la destruction de la *cella*, c'est-à-dire au plus tôt entre 365 et 375 après J.-C., et probablement plus tard, vers la fin du iv^e siècle. M. Paul Allard (3) a bien voulu me confirmer dans cette idée ; qu'il me soit permis de citer ici une lettre intéressante, que mon savant collègue m'écrivit à ce sujet il y a quelques jours (4) :

« J'ai pensé, depuis que je vous ai vu, à la date possible de la destruction du petit temple..... Sous Constantin et ses fils, les lois s'occupent souvent des temples païens, pour en ordonner la fermeture ou y interdire les sacrifices, lois généralement exécutées en Orient, fort peu en Occident. Mais elles n'en commandent pas la destruction ; un rescrit adressé en 346 par Constance au préfet de Rome dit même : *Nous voulons que les temples situés aux envi-*

(1) M. Drouet, qui a bien voulu l'examiner pendant ma communication, y a reconnu un petit potin des Véliocasses.

(2) Face : D. N. VALENTINIANUS P. F. AUG. Son buste, diadémé, à droite, avec le *paludamentum*.

Revers : GLORIA ROMANORUM. Valentinien debout à droite, en habit militaire, retournant la tête, pesant avec la main droite sur la tête d'un captif à genoux, et tenant le *labarum* dans la main gauche. (Henry Cohen, t. VI, p. 404, n^o 50.)

(3) M. Paul Allard, associé correspondant de la Soc. des Antiquaires de France, ancien président de l'Académie de Rouen.

(4) Lettre datée de Rouen, le 22 octobre 1893. La séance de la Commission eut lieu le 28 octobre.

rons de la ville soient conservés intacts et sans souillures (Code Théodosien, XVI, x, 3). Même dans la dernière année du iv^e siècle, Honorius dit dans une loi : *Plus de sacrifices, mais que les ornements des villes soient respectés* (Code Théod., XVI, x, 15), et dans une autre : *Que personne n'essaie de renverser les temples, désormais vides de toute superstition* (ibid., 18).

» Malgré ces dispositions protectrices des empereurs, les statues qui ornaient les temples eurent souvent à souffrir de violences, comme paraît en témoigner le piédestal que vous avez observé à Harfleur (1). Les chrétiens, au mépris des lois, renversaient souvent les idoles. Une caricature découverte dans une catacombe de la voie Salaria, à Rome, représente deux hommes dont l'un tire par une corde, pour la renverser de son piédestal, une statue ornée d'emblèmes païens, et dont l'autre se prépare à jeter une pierre au visage de l'idole. (DE ROSSI : *Bullett. di archeol. cristiana*, 1865, p. 4.) Les païens aussi, à cette époque, renversaient eux-mêmes les statues des dieux, pour les enfouir ou les cacher *in abditis locis*, comme disent de nombreuses inscriptions, qui commémorent le zèle de certains magistrats pour retrouver et relever ces statues, dont on fait alors l'ornement des places publiques. (Je ne cite pas ces inscriptions, qui sont extrêmement nombreuses.)

» De ces détails me paraît résulter cette conséquence, que la statue a pu être arrachée du piédestal du temple d'Harfleur, même avant la fin du iv^e siècle, soit par les chrétiens, soit par les païens eux-mêmes.

» *A la fin de ce siècle, la situation change, au détriment des temples des campagnes.* Les lois continuent à respecter ceux des villes, mais elles *proscrivent ceux des campagnes*, considérés comme de dangereux foyers de superstition.

(1) Comparer ci-dessus, page 406. M. Paul Allard m'avait fait l'honneur de visiter mes fouilles, le 24 août, en compagnie de notre collègue, M. le docteur Coutan.

En 399, un concile de Carthage demande aux empereurs de renverser tous les temples qui, étant situés dans les lieux écartés ou dans les champs, ne contribuent pas à l'ornement public (HARDOUIN, *Concilia*, t. I, p. 898). S'inspirant de cette pensée, Arcadius et Honorius édictent la loi suivante :

» *Que les temples des campagnes soient détruits, mais que cela se fasse sans combat et sans tumulte. Quand ils auront été ruinés de fond en comble, la superstition n'aura plus d'aliment* (Code Théod., XVI, x, 16).

» La destruction définitive du petit temple d'Harfleur suivit vraisemblablement cette loi, qui est de 399. Il ne me paraît pas, en effet, que le zèle impatient de saint Martin et de ses disciples, qui la devancèrent en beaucoup de lieux, se soit fait sentir dans nos contrées..... »

Après les objets de métal, voyons ceux en terre cuite.

C'est d'abord un fragment en terre blanche : le dos, la partie postérieure des bras et des jambes d'une de ces petites *Vénus Anadyomène*, plus curieuses que belles, si fréquentes dans notre région, qui se rencontrent d'ailleurs identiques, non seulement dans notre département, mais dans ceux de l'Eure, du Calvados, et jusque sur des points très éloignés de la France. La galerie archéologique du Havre en possède un spécimen, absolument semblable, trouvé en 1845 dans la forêt de Brotonne ; il en existe plusieurs dans les vitrines de la salle Deville, au Musée départemental. Comme le dit de Caumont (1), ces statuettes se ressemblent si bien toutes, dans quelque contrée qu'elles aient été découvertes, qu'elles paraîtraient avoir été faites dans le même moule. Sur le côté gauche du fragment trouvé à Harfleur (aussi bien que dans les autres échantillons de ces Vénus) on remarque un petit trou circulaire, qui s'explique par le mode de fabrication des figurines en terre cuite, procédé signalé déjà par de

(1) *Abécédaire d'archéologie*, p. 586.

Caumont. Elles étaient moulées en deux parties longitudinales ; après les avoir réunies, en humectant leurs bords, on les soumettait à l'action du feu en ayant soin de pratiquer le petit trou en question, qui se retrouve dans une foule d'objets analogues, pour laisser échapper l'air dilaté par la chaleur. Mon fragment de Vénus est précisément une de ces *moitiés* de figures. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer à une tête de cheval, dont j'ai trouvé les deux portions l'une à côté de l'autre, mais que je me suis gardé de recoller, car c'est un exemple particulièrement net de ce mode de fabrication.

Avant de passer outre, il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que, d'après de Caumont et Tudot, le culte de la déesse de l'amour et de la beauté était un des plus répandus et des plus en vogue chez nos ancêtres Gaulois. Saint Augustin insiste encore sur *ce qu'il y a d'irréfléchi à remplir un laraire de divinités, parmi lesquelles Vénus préside toujours*. En effet, les figurines représentant des divinités étaient probablement placées près du foyer, comme les images de la Sainte Vierge et des Saints le sont encore, de nos jours, sur les cheminées des habitants de la campagne ; c'est ce qui explique pourquoi un si grand nombre de ces statuettes présentent une teinte *enfumée*, qui semble indiquer un long séjour près du foyer domestique, et pourquoi les Romains ont donné l'épithète de *fumosæ* (enfumées) aux images des dieux placées dans l'atrium de leurs maisons (1). Il est d'autant plus curieux d'observer que les débris recueillis dans le sanctuaire d'Harfleur sont d'une teinte parfaitement propre, ce qui semble indiquer que ces débris faisaient partie de *figurines votives*, toutes neuves lorsqu'elles furent offertes à la divinité.

On en peut dire autant d'un petit bœuf en terre cuite blanche. Il est connu que les statuettes en terre cuite de

(1) D'après de Caumont, *ouvrage précité*, p. 586.



BŒUF EN TERRE CUITE BLANCHE

Longueur, 134 millim. — Hauteur, 90 millim.



l'époque gallo-romaine, assez fréquentes dans nos collections, se fabriquaient en grande quantité et que ces objets, qui entraient dans le commerce journalier, offrent rarement, très rarement, un cachet vraiment artistique. Convenons-en franchement, beaucoup d'entre elles, de facture assez grossière, sont de véritables caricatures, souvent même horribles : j'en donne pour exemple ces Vénus stéréotypes, singulières représentations de la déesse de l'amour et de la beauté.

Notre petit bœuf est une louable exception ; c'est un modèle très original et d'une bonne exécution (1), qui, si je ne me trompe, n'a pas encore été signalé en Normandie. Il n'en existe pas de semblable au Musée départemental. Les pieds, malheureusement brisés, n'ont pu être retrouvés. Pour qu'il fût possible de se rendre compte de l'aspect primitif de l'ensemble, j'ai essayé de les reconstituer ; on remarquera d'ailleurs que, dans cette restauration, je ne me suis permis aucune modification, et que, pour avoir l'objet tel qu'il a été trouvé, il suffit de soulever la partie supérieure, qui est l'original. Les pieds et la base ne sont pas en terre cuite, mais en bois brut, de manière qu'il n'y ait pas de confusion possible.

Je signalerai encore rapidement une console, en terre cuite blanche, décorée de nervures et d'une petite bande de feuillage, quelques bases et des jambes de statuettes, et j'en arrive aux *poteries*.

Les fouilles ont donné une quantité considérable de poteries de toutes espèces, malheureusement brisées en mille miettes. Presque tous les genres y sont représentés, depuis la vaisselle ordinaire de la loge du gardien jusqu'aux

(1) Au cours de ma communication, mon honorable collègue M. Milet, ancien chef de service à Sèvres, voulut bien me faire observer que, si la matière de quelques-uns de mes objets appartient à notre pays, le bœuf est certainement un produit de l'Allier ; M. Milet ajouta que Tudot n'a rien publié de semblable. Je remercie mon savant collègue de ses précieuses indications.

pièces les plus fines de terre micacée, bronzée, à reflets métalliques divers, en terre noire brillante.... etc., qui appartenaient probablement au sanctuaire proprement dit et qui sont aussi les plus nombreuses. Il y a là des débris d'assiettes, de plats, de coupes, de vases de toutes formes, de cruches, même d'amphores, que j'espère arriver à reconstituer en partie et qui donneraient peut-être une série d'ustensiles intéressants, de formes et de couleurs très variées. Ces débris, qui remplissent quelques grandes caisses, sont encore dans un trop lamentable état pour que j'ose les présenter ici et discuter leur destination éventuelle.

Deux mots seulement au sujet des belles poteries rouges, couvertes d'un vernis brillant (1), que l'on désigne communément et à tort sous le nom de *Samiennes* ou *genre Samos*, et qui sont des copies ou des imitations de la célèbre fabrication d'Arezzo. En rapprochant, rajustant et recollant quelques-uns de ces débris, j'avais été frappé de voir des ceps et des feuilles de vigne, ainsi que de grandes figures humaines, d'un bon style. Ces motifs de décoration rappelaient ceux du vase célèbre, découvert au Havre, en 1870, dans le jardin du couvent des Dominicains, qui fit l'objet d'une communication de M. de Longpérier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (2), et qui constitue actuellement un des plus précieux échantillons de céramique gallo-romaine des vitrines de la salle Deville, au Musée départemental. Une comparaison sur place entre la pièce en question et les fragments trouvés dans la *cella* d'Harfleur a entièrement confirmé l'hypothèse ; actuellement j'espère presque qu'il

(1) Voir à ce sujet quelques lignes de M. Gaston Le Breton, dans le tome IX, 2^e liv., 1892, p. 272, du *Bulletin* de la Commission.

(2) Séance du 10 juin 1870. Note et planches au sujet de ce vase dans le *Recueil de la Soc. Havraise d'Études diverses*, année 1870.

sera possible de reconstituer *deux vases* semblables, de mêmes formes, de mêmes dimensions, dont les figures en relief, différentes il est vrai, sont encadrées des mêmes ceps de vigne. Jusqu'ici j'ai reconnu, sur l'une des pièces, des amours ailés qui semblent jouer et danser ; sur l'autre, un pêcheur qui tient son filet sur le bras et dont la coiffure et la chaussure ne manquent pas d'intérêt ; puis une tête humaine barbue, d'un bon style et finement dessinée.

D'autres spécimens, de formes différentes, offrent les thèmes très communs de scènes de chasse, où l'on distingue des lions, des lièvres, des chiens, etc., ces bordures de liserons si fréquentes, des rinceaux, des guirlandes de feuillages et différents autres ornements. Un des fragments est estampillé à l'extérieur comme sortant de l'o. MINVI (*officina Minui*). Cette officine de Minuus se trouvait peut-être à Harfleur, à en juger du moins d'après des estampilles semblables, mentionnées par Fallue et découvertes dans les environs immédiats de la même ville (1). Quelques autres estampilles, sur les fonds intérieurs, montrent une marguerite, le commencement d'un nom : POT.... et différentes marques incomplètes, que je n'ai pas encore eu le loisir d'essayer de reconstituer.

De nombreux débris de *verre* très mince, à bords finement recourbés, prouvent que le sanctuaire possédait également un assortiment assez complet de petits vases de ce genre.

En fait d'objets en os, il me reste enfin à mentionner une épingle de tête, une spatule et des losanges décorés d'ornements concentriques, ornements qui proviennent peut-être d'anciennes incrustations. Les losanges sont des amulettes très probablement ; et il faut noter que ce genre d'objets était habituel dans le pays, car on en a découvert deux identiques au Havre, en 1870, dans les sépultures

(1) Travail précité : *Antiq. de Normandie*, 1840.

gallo-romaines du jardin des Dominicains. Les vitrines de la salle Deville possèdent d'ailleurs plusieurs échantillons de ces différents objets, et absolument semblables.

Cadran solaire du jardin de Saint-Ouen. — M. Pelay rappelle le vœu que la Commission a émis sur sa proposition, dans la dernière séance, pour la restauration de ce cadran, et demande quelle suite a reçue cette affaire.

M. Garreta l'avait recommandée tant à M. le Maire qu'à M. l'adjoint Lefort, mais il reconnaît qu'aucune mesure n'est intervenue. Il renouvellera ses instances.

Lutrin de Maulévrier. — Son état défectueux est signalé par M. le docteur Coutan, et puisqu'il s'agit d'un monument classé, il conviendrait que la Commission avisât.

La Commission redoute une consolidation qui défigurerait cette jolie sculpture. Après quelques considérations, elle surseoit à un avis définitif et souhaite que M. Beaucousin puisse se rendre à Maulévrier pour étudier de près la difficulté et la résoudre en même temps, s'il est possible.

A quatre heures moins le quart, la séance est levée.

A. TOUGARD.

SEANCE DU 25 NOVEMBRE 1893

La séance est ouverte à deux heures, dans l'ancien bureau du service des Enfants assistés, sous la présidence de M. de Beaurepaire, vice-président;

En présence de MM. Adeline, P. Baudry, Bouctot, Bouquet, docteur Coutan, Drouet, Félix, Garreta, G. Gouellain, Lormier, Pelay, Simon, de la Serre et l'abbé Tougard.

Se sont excusés : MM. Gosselin, G. Le Breton, Naef et de Vesly.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté sans observation.

Correspondance imprimée. — En voici le dossier : *Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux hist. et scientif.*, 1893, n° 2 ; — *Bulletin de la Société hist. et archéol. de Langres*, juillet 1893 ; — *Bulletin de la Société des Antiq. de l'Ouest*, 1893, n° 2 ; — *Bulletin de la Société archéol. de Nantes*, 1892, n° 2 ; — *Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1892 ; — *Recueil de la Société havraise d'Études diverses*, 1892, n° 4 ; 1893, nos 1 et 2 ; — *Fêtes du centenaire de Casimir Delavigne*, Havre, 1893, in-8° ; — *Annual Report of the Bureau of Ethnology*, 1886-1887, in-4°, 1891 ; — *Bibliography of the Chinookan Languages...* by J.-C. Pilning. Washington, 1893, in-8°.

Saint-Aubin-Épinay. — Selon le désir exprimé dans la précédente séance, M. le Président dépose sur le

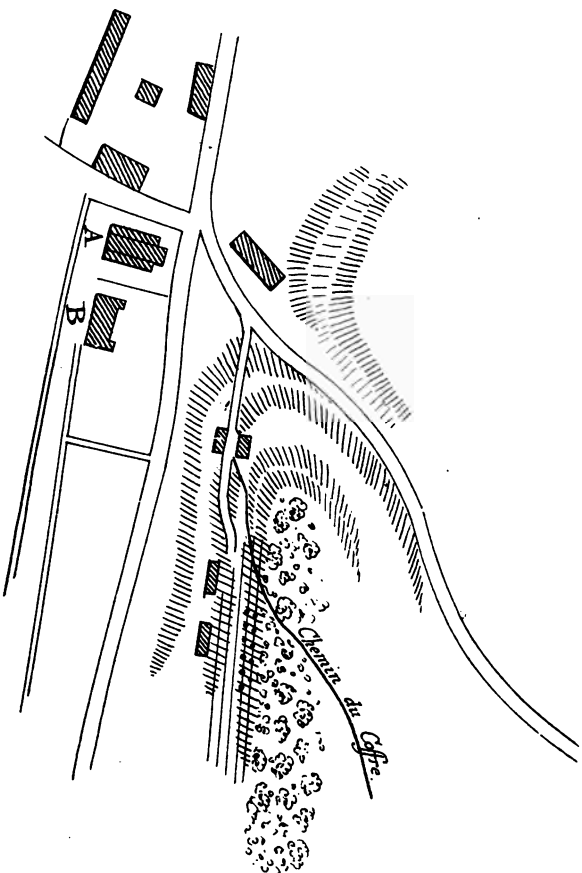
bureau et fait circuler le scramasaxe, la fibule et un certain nombre de fragments de poteries recueillis dans ces terrassements. MM. Gouellain et Drouet n'y rencontrent rien de romain et voient là les vestiges d'un cimetière mérovingien, et plus précisément du ^{vi}^e siècle. On n'est pas d'accord si la croix formée par l'ornementation de la fibule est intentionnelle ou non.

Un renseignement particulièrement instructif, ajoute M. de Beaurepaire, se dégage de cette découverte : c'est l'antiquité de la présence de l'homme sur ce point. Au reste, les patrons seuls des paroisses : saint Hilaire, saint Pierre, saint Ouen, saint Léger, saint Aubin, saint Martin, suffiraient à montrer l'origine reculée des villages de cette vallée. Il resterait à examiner les raisons qui ont fixé l'emplacement des cimetières, en ont attribué la possession, en ont réglé la police, en ont amené le déplacement. Ce sont là des points intéressants sur lesquels la pleine lumière est loin d'être faite.

En ce qui concerne l'établissement des cimetières, M. Drouet estime que l'usage romain, qui les rejetait hors des villes, a été suivi après les invasions des Barbares et a longtemps persisté au moyen âge. Peu à peu, les habitudes chrétiennes les ont installés à l'ombre des sanctuaires et ont même confié les morts au sol des églises. En les écartant de nouveau des habitations, le siècle dernier et surtout le nôtre en revient à la pratique des premiers temps de notre ère.

Suit le mémoire de M. de Beaurepaire sur les fouilles de Saint-Aubin-Épinay.

Les deux églises de Saint-Aubin-la-Rivière et de Saint-Martin d'Épinay font aujourd'hui partie d'une même commune désignée sous le nom officiel de Saint-Aubin-Épinay.




 Lignes de trous pour
 plantation d'arbres.


 Lignes explorées.

A. Eglise de St. Aubin

B. Mairie et Ecoles

St. AUBIN-EPINAY,
 Emplacement d'un Cimetière franc.



L'une et l'autre sont sur le bord de la route de Rouen à Lyons, route certainement ancienne, mais qui, pendant longtemps, dut être fort négligée. Au xviii^e siècle, elle était à peine praticable, puisqu'un titre de 1763 ne lui donnait pas d'autre qualification que celle de « ravine conduisant à Lyons-la-Forêt. » Le fonctionnaire qui dressa le rôle des vingtièmes de Saint-Aubin, en 1779, faisait observer que cette paroisse était « très sujette aux inondations, à cause d'une ravine très considérable qui la traversait ». Si nous ajoutons à cet inconvénient celui de l'étroitesse de la vallée, resserrée entre deux côteaux de pente assez raide et couronnés de bois, on aura quelque peine à s'imaginer que cette localité ait pu être peuplée, à une époque antérieure au moyen âge et dans un temps où le cours de l'Aubette n'était point utilisé par l'industrie comme il l'est si avantageusement de nos jours. Il est pourtant certain que, très'anciennement, il s'était formé là un centre de population relativement considérable, dont l'occupation principale ne pouvait être que l'exploitation des bois de la forêt de Préaux.

Il y existait au moyen âge un fief important dont le nom est devenu celui d'un village aux environs des sources de l'Aubette.

Une charte de Guillaume le Conquérant confirmait à l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville une charruée de terre à Brantville : *In Brantvilla terram ad carrucatam, quæ distat duobus millibus ab urbe Rothomago*. Cette terre était de trop peu d'étendue pour qu'on pût la prendre pour autre chose que pour un démembrement d'un fief dont l'histoire m'est inconnue. Peut-être le fief principal était-il celui auquel il est fait allusion en ces termes, dans le Registre des fiefs de Philippe-Auguste : *Stephanus Marescallus tenet terram suam de Branvilla per sergenteriam de Rege*.

Vers le milieu du xve siècle, le revenu de la terre de Branville, appartenant aux religieux de Saint-Georges-de-

Boscherville, consistait en terres baillées à louage à des habitants du village pour une somme de 40 sous, en 20 sous de dîmes, en une rente de 2 sous 3 deniers, le tout s'élevant à 106 sous 6 deniers. En 1453, le revenu n'était même plus évalué qu'à 4 livres 8 sous.

Cette terre fut pourtant fieffée sous le nom de fief de Branville, autrement dit de Saint-Aubin-la-Rivière, par les religieux de Saint-Georges-de-Boscherville, le 2 septembre 1485. On la qualifiait de demi-fief lorsqu'elle fut unie au marquisat de Belbeuf, en mars 1758.

Une partie des dîmes de Saint-Aubin appartenait aux religieux de Saint-Ouen, probablement en vertu d'une donation faite par Enna, du temps de Richard II, comte de Normandie, fils de Gonnor. On connaît une charte de cette dame, par laquelle elle donne à ces religieux : *Apud Sanctum Albinum, quintam partem altaris et in eodem loco duas partes molendini* (entre 996 et 1026).

Au ^{xiii}e siècle, un seigneur, du nom de Gautier de Saint-Martin, qui pourrait bien avoir été le plus haut seigneur du pays, avait donné au Chapitre de Notre-Dame de Rouen le droit de présenter à la cure. Plus tard, ce droit fut exercé par le chantre de la cathédrale.

On comptait 47 ménages à Saint-Aubin, en 1707, presque moitié moins qu'il n'y en avait eu au milieu du treizième siècle. Le pouillé d'Eudes Rigaud porte à 80 le chiffre des paroissiens, et, par ce terme, on sait qu'il faut entendre des chefs de maison. C'était plus que dans toutes les paroisses voisines. D'après le même document, on en comptait, en effet, 68 à Notre-Dame de Franqueville, 65 à Saint-Jacques-sur-Darnétal, 60 au Mesnil-Esnard, Montmain, Saint-Pierre-de-Franqueville, 53 à Épinay, 50 à Franquevillette, 35 à Saint-Léger-du-Bourg-Denis, 30 seulement à Blossenville.

Ces renseignements ressemblent à ceux qu'on peut recueillir sur toutes nos communes. Mais des fouilles récentes nous ont fourni un document très précieux et

d'un intérêt tout à fait exceptionnel en faveur de l'antiquité et de l'importance relative de Saint-Aubin.

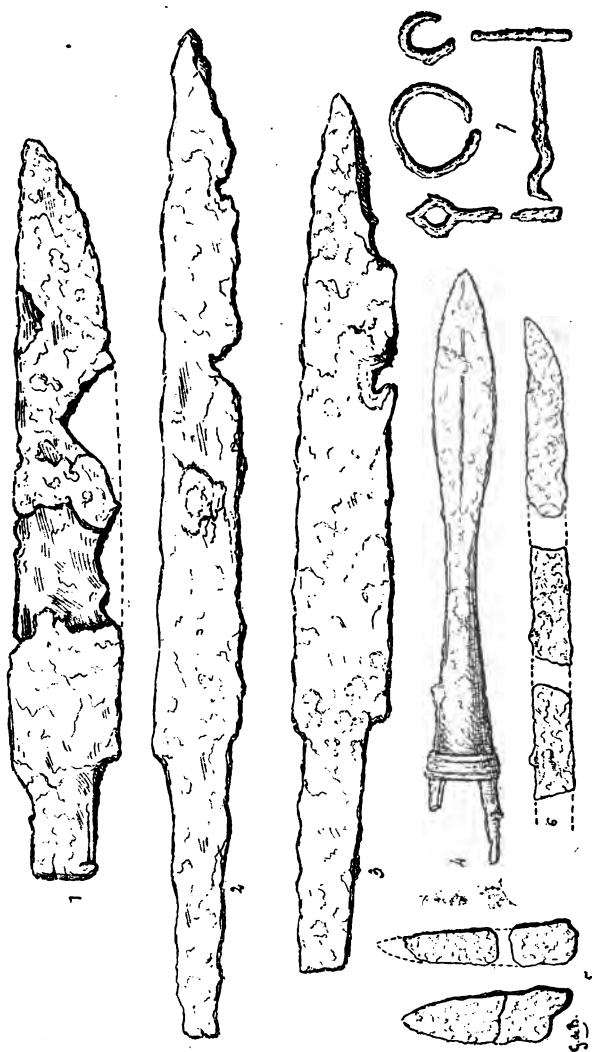
Déjà, dans sa *Normandie historique et archéologique*, pp. 414, 415, M. l'abbé Cochet avait rappelé que, dans un champ appelé le champ du Coffre (1), on avait trouvé des cercueils de pierre avec des vases; qu'en 1863, « des ouvriers, en établissant le chemin de grande communication n° 7, de Darnétal à Senarpont, avaient trouvé à la côte de Saint-Aubin-la-Rivière des sépultures franques, et que, de cette découverte, il n'avait été conservé qu'un scramasaxe, lequel témoignait suffisamment de sa date et de sa provenance. » Plus tard, dans son *Répertoire archéologique*, il indiquait l'année 1832 comme date de la première découverte faite dans le bois, près du chemin qui conduit à Saint-Jacques.

Au mois d'octobre dernier, en creusant des fosses pour la plantation de pommiers, dans la partie supérieure du champ que traverse le sentier dit du Coffre, les ouvriers employés par M^{me} Stackler rencontrèrent de nouvelles sépultures, qui, toutes, confirment la justesse des observations faites par notre savant prédécesseur, à propos du cimetière de Londinières, soit par rapport à la nature des objets, soit par rapport à leur position dans la sépulture ou à l'orientation des corps.

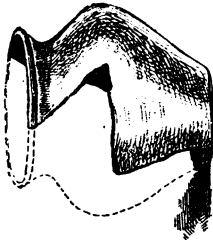
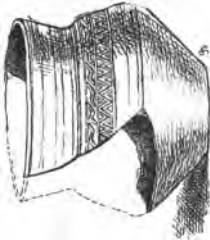
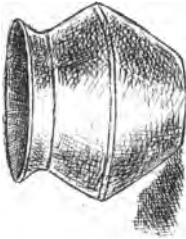
Pour ne pas nous exposer à des redites inutiles, et supposant que les ouvrages de M. l'abbé Cochet sont parfaitement connus, nous nous contenterons de donner ici le dessin des objets découverts. Ce sont : 1° un fer de lance de la forme la plus simple (2); 2° deux fragments de

(1) On peut croire que ce nom venait d'un coffre ou sépulture découvert dans cet endroit. J'incline cependant à n'y voir qu'un nom d'homme ou de propriétaire. Le nom de Le Coffre, comme nom d'homme, était connu dans cette localité.

(2) La planche ci-contre, exécutée, comme les trois autres, d'après les dessins de M. Georges de Beaurepaire, représente les objets au quart de leur grandeur. Lance n° 4, om 32.



couteaux (1) ; 3° trois sabres ou scramasax (2) ; 4° trois boucles ou agrafes (3) ; 5° de nombreux fragments de vases en terre (4) ; 6° des verroteries (5) et des objets dont je ne saurais déterminer la destination (6).



Il est à observer que ce cimetière devait avoir une grande étendue, puisqu'on ne compte pas moins de 67^m25 entre le point où l'on a trouvé des ossements et le point le plus à l'est, où les ouvriers de M^{me} Stackler ont rencontré une nouvelle sépulture. Les corps se trouvaient, en certains endroits, à quelques centimètres seulement de profondeur, circonstance qui peut être expliquée par l'action des eaux sur un terrain en pente, ou, plus vraisemblablement, par ce fait qu'à une époque assez récente, des terres durent être tirées pour la formation d'une allée, avec deux rangs de hêtres, le long du chemin qui borde les bois de M. de Boisgelin, ancienne forêt de Préaux. Il est fort vraisemblable que ce cimetière avait une longueur proportionnée à sa largeur ; mais la longueur doit être prise

(1) Nos 5 et peut-être aussi 6 de la planche.

(2) Nos 1, 2, 3.

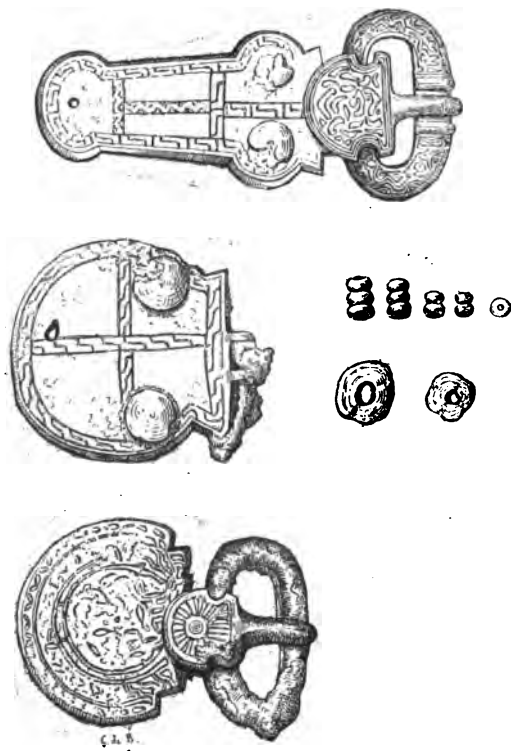
(3) Ces objets sont bien conservés.

(4) Le plus intact est en terre blanche, les 2 autres en terre noire.

(5) En rouge brique, en bleu, en jaune clair, en blanc opaque.

(6) Ils sont représentés dans la planche ci-jointe, n° 7.

de haut en bas, en descendant vers l'église du village, et, la partie inférieure du champ étant depuis longtemps cultivée, à la différence de la partie supérieure, restée inculte et couverte de broussailles, on doit présumer que la charrie,



dans un temps où l'on ne se préoccupait guère d'archéologie sépulcrale, ne manqua pas de ramener plus d'une fois au jour et d'exposer ainsi à une destruction inévitable nombre d'objets, qui, de notre temps, eussent attiré l'attention. Il est de tradition dans le pays que diverses antiquités ont été exhumées de ce terrain; mais, à part

l'arme dont parle M. l'abbé Cochet, on ne saurait savoir ce qu'elles sont devenues.

Ce qu'il me paraît intéressant de noter, c'est que cet ancien cimetière est à peu de distance de l'église de Saint-Aubin, de construction toute récente, mais occupant l'emplacement d'une plus ancienne; qu'il est précisément à l'endroit que nous choisirions actuellement, s'il y avait lieu, pour des raisons d'hygiène, à un déplacement du cimetière, par suite de l'agglomération des habitations.

Il dut être abandonné à l'époque où l'on prit l'habitude d'inhumer près des églises ou même dans les églises.

Il resterait à savoir à quelle époque s'opéra ce changement, qui fut général, et aussi comment un lieu consacré par la religion fut transformé en propriété privée. On est, du reste, dans la même incertitude au sujet de tous les cimetières récemment découverts. Nul doute qu'après leur changement de destination, tous durent être considérés comme biens de fabrique ou de commune, jusqu'au jour où, le souvenir de leur destination primitive étant perdu, on crut pouvoir les aliéner sans scrupule.

Les ossements découverts à Saint-Aubin ont été pieusement recueillis et déposés dans un coin du cimetière de la commune, qu'il serait aisé de déterminer.

Quant aux objets dont nous avons donné le dessin, ils sont soigneusement conservés chez M^{me} Stackler, dont les fils et le gendre, M. Joseph Poussin, ont pris le plus grand intérêt aux fouilles, et qui se réservent d'en faire de nouvelles en temps opportun.

C'est donc à eux qu'il convient de rapporter tout le mérite de cette importante découverte.

Église Saint-Cande. — M. Pelay s'acquitte de la promesse qu'il a faite jadis à la Commission en offrant à son album une photographie exécutée en juin 1892, par M. Layer, pour nos archives. On y voit la fenêtre du pignon ouest de cette église, située rue aux Ours.

Notes diverses. — M. le Président communique alors à la compagnie quelques extraits de dossiers et insère le suivant au procès-verbal.

« Inventaire des biens Jehan Baillot, usurier, demourant à Rouen, en Damiete, qui trespassa le xxix jour de décembre, l'an mil. ccc. lxxvii, fait par Pierre La Loque, clerc, Symon de Baigneux, viconte de Rouen, Jehan Du Greil, sergent à mace de Rouen, et Jehan Amaury, sous-sergent; présens : Guillaume Le Merchier, Colin Le Fouchier, Richart Nicole, Jehan Le Monnier et Jehan Boulengier, et plusieurs autres; délivrés à bonnes gens à qui ilz estoient, par paiant le sort. »

Premièrement :

A Tassine Fresnoy, deux gros draps en lit, v s. x d.

Amete de Pimont, deux grans draps en lit déliés, 1 fr.

Agnès, fame Jehan Ango le jeune, une courte robe d'escalate, 1 mantel à fame, fourré de gros ver et estamine de roussie vermeille, une sarge eschiquetée, 1 pelichon de gris et une bourse de soye, 1 fr.

A la fame Triboulet, uns fers à gauffres, v s.

A Colin Aurichier, une mauvaise sarge et une cote rouge à fame, iiii s.

A Robine Godefroy, pour Perreite le Melle, un pelichon de connins marqué de rouge, 1 fr.

A Roberge Flourye, une robe de biffe et un surcot de biffe, ii fr.

Atayse Druette, un drap en lit et iiii doubliers et vi touailles, 1 fr.

A Jehannote la Pelée, unes paternostres, xv d.

A Raoul Du Quemin, pour Maline Labbé, 1 chaperon double, une cote hardie d'indet, fourrée de blanche penne, xvi aunes de toille, 1 drap en lit, une sarge et un doublier, iiii fr.

A la fame Romain de Matonville, une coute et un traversain, v s.

A Gillette Penthecouste, pour un long surcot de noir à fame, fourré de gros ver, et 11 hanaps de madre, 1111 fr.

A Cardete Costarde, 1 lincheul, x s.

A Jehanne La Carpentière, deux caperons à fame, 1111 s. viii d.

A une fame de Dieppedalle, 1 cauderon, xx d.

A Guillaume Du Boouloy, un pelichon de connins et un rouge caperon, à fame, x111 s.

A Jehan Blondel, un bachin, vi s.

A Jehan de Bondeville, un hanap d'argent, qui tenoit pour x s.

A Ameline Miffe, vi escuelles destain et vi sauciers, 11 s. vi d.

A Perrete la Merchière, une sarge verte, 1 fr.

A Guillaume Coispel, une cote à fame de caignet, vii s. 11 d.

A Pierre Clerembaut, de Grand-Couronne, 1111 napes, viii s.

A Jehanne la Royme, pour 111 hanaps de madre, xv s.

A Guillaume Du Boouloy, une sarge eschiquetée, une pauvre sarge destainte, 1 mantel à fame, fourré de cendal verts, 1 surcot de pers à fame, une robe d'escarlata sengle et couverteur rouge, 11 fr.

A Cardin Fouquet, pour x111 pièces de linge, 11 fr.

A Henry Du Mouchel, viii pièces de linge, 1 fr.

A Marguerite Chaffart, un grand mantel, une noire cote de roussie, fourré de blanche penne, 111 fr.

A Jehanne Biaucompère, x pièces de linge, 1 fr.

Item, le demourant des choses qui ne furent point desgaigées vendues en plain marchié à Rouen par Jeh. Amaury, sous-sergent à mace, c'est assavoir trois mauvez hanaz de fust, une cote de claret et un surcot de cler à fame, un petit mantel de cler, un surcot de canne, un surcot rouge à fame, une mauvese penne d'escureux, vi caperons à fame, un surcot sarge vermeille à fame, un surcot de vielle fourré d'escureux viex, une cote de canne, deux pourpains, un viel mantel demi-parti, fourré d'une

vielle penne, deux autres de gros drap rouge, deux petis afficaux d'argent, une vielle capeline et uns gantelets et uns bras de fer, une sarge, une vielle coutepointe, une petite coute, un petit caperon sangle raïé, v escuellez, iii pos, v chopines, iii sauciers et i plat d'estain, ii bachins, une paaelle d'arain, un pot de quieure, un surcot mauvez sengle d'indet, une cote et un chaperon à fame, un viel couverteur vert fourré d'une très mauvese vielle penne, vi aunes de courtine, vi doubliers et iii touailles à Rogier Roussel et Anguerron Duclos, par le prix de xii fr. Somme xlv liv. » (1).

Muchedent. — Le secrétaire informe la Commission que cette église vient d'obtenir une subvention ministérielle de 2,000 fr. Avec les ressources déjà votées ou promises, on n'arrive pas encore ainsi à la moitié du devis; mais c'est pourtant une jolie pierre d'attente et un bon motif d'espérance. Il faut que les petits autels de Muchedent soient une œuvre d'art bien remarquable, puisqu'il s'est rencontré un amateur pour en offrir 20,000 fr. A quoi M. l'abbé Gibeaux a fort sagement répondu que la loi ne lui en laissait pas la libre disposition, mais que d'ailleurs il n'était nullement d'avis de les vendre.

La « Ville de Saint-Denis. » — Tel est le nom traditionnel et populaire d'une portion assez considérable d'un champ, situé au sud-ouest du Bourg-Dun et tout voisin de la grande route de Dieppe, qui borne cette plaine au sud.

Y a-t-il vraiment eu quelque agglomération importante d'habitations sur ce versant septentrional de la vallée du Dun? Malgré la sûreté ordinaire des traditions locales, on ne saurait s'empêcher d'en concevoir des doutes. Voici

(1) Arch. de la S.-Inf. — Acquisitions.

cependant quelques raisons qui plaident en faveur des récits villageois.

L'abbé Cochet, auquel restera toujours le mérite de ces explorations archéologiques, a bien signalé à Flainville une église, maintenant détruite, et une chapelle qui subsiste encore. Mais le sol de cette ancienne paroisse a vraiment renfermé, sur un espace d'environ cinquante hectares, trois édifices religieux, comme M. A. Saffray, maire du Bourg-Dun, l'assurait le 10 septembre dernier à notre collègue l'abbé Tougard, qui a pu, le lendemain, visiter ces terres de M. Saffray.

L'emplacement de « *l'église Saint-Denis* » (celle de la *ville de Saint-Denis*), où le travail de l'homme se décèle aisément, est demeuré à découvert au milieu de plusieurs rangées d'arbres qui l'entourent. Sans oser affirmer qu'il a été occupé par un édifice aussi vaste que l'église du Bourg-Dun, on reconnaît sans peine qu'il a pu contenir une construction plus grande que les sanctuaires du commun de nos villages. Par un détail bien significatif, ce lambeau de terre appartient encore (comme le sol de l'autre église située au centre de Flainville) à la fabrique du Bourg-Dun, bien que tout le reste du champ soit une propriété privée.

A peu de distance de là, on rencontre « le champ du *Libera*, » qui doit avoir été affecté à une fondation pour le chant de ce répons funèbre. Il n'est pas lui-même fort éloigné de « la mare aux boulangers, » maintenant desséchée. A ces souvenirs se joint la légende, toujours un peu suspecte, de cloches, vases sacrés et ornements d'église enfouis.

Enfin, un peu à l'ouest, se tenait encore, il n'y a guère qu'un demi-siècle, « la foire Saint-Denis » (aujourd'hui fixée au Bourg-Dun), bien fréquentée et renommée pour ses défis de batte, dont les tenants venaient même de Fécamp. On s'y réunissait dans un clos encore parfaitement distinct et d'une contenance de deux hectares environ.

S'il a véritablement existé là une ville, sa destruction doit remonter aux invasions normandes, puisqu'au ^{xiii}e siècle la population ne comportait que cinquante feux.

Divers membres signalent ainsi, dans le pays de Caux, certaines villes dont l'existence n'a d'autre garant que la tradition populaire : par exemple, la *ville de Saint-Laurent*, sur le plateau qui domine Gueures.

M. le Président fait observer que les mots *ville* et *bourg* ont, dans l'ancienne topographie rurale, une signification beaucoup plus restreinte que dans l'usage actuel. Ici, les lieux dits *le Bout de la Ville* n'indiquent que l'extrémité du village, de même qu'en Basse-Normandie *le Bourg* n'est que le centre de la commune.

A l'égard de la *Mare aux Boulangers*, il ne faut pas perdre de vue que ce nom peut lui venir d'un Boulenger ou Leboullenger, propriétaire du terrain. On en connaît des exemples pour les noms d'hommes de *Lechevalier*, *Lécuyer*, *Lebaron*. A ce propos, M. le Président ajoute que les hameaux *le Champ-de-Bataille* sont si nombreux qu'il ne peut s'empêcher de croire ou que plusieurs n'ont été témoins que de simples duels ou qu'ils ont gardé le nom d'un Bataille, leur possesseur.

Rouelles. — Ancien moulin. — Archéologie industrielle. — Tous les journaux ont parlé de la découverte d'un ancien moulin, faite à Rouelles, l'été dernier. Cette fouille a été pratiquée sous la direction et aux frais de M. l'abbé Maze.

« Voilà de l'archéologie comme on n'en fait pas, écrivait l'explorateur à l'abbé Tougard, le 25 octobre.

Ici, pas de sépultures, pas de villa romaine, pas de vieux château ; rien qu'un petit moulin. »

Néanmoins, il n'a eu à regretter ni sa peine ni son argent. Fils de meunier et doué de connaissances mécaniques assez étendues, M. Maze a fait là, près d'un sentier romain et d'un petit pont en partie détruit, une information technique qui a bien son prix.

« J'ai retrouvé, ajoute-t-il, le coursier de la roue, y compris une partie de celle-ci. Si bien que j'ai pu constater qu'au moyen âge les charpentiers de moulin donnaient à l'aubage l'angle que Desparcieux le neveu indiquait comme devant produire le maximum de rendement, principe que le *Manuel du Meunier* de 1785 déclarait vrai, quoique contraire à l'opinion de tous les auteurs.

» C'est une preuve que le *xviii^e* siècle était moins avancé en mécanique que le *xv^e*. Je dis le *xv^e*, car j'ai la certitude morale que si le petit moulin en question a cessé de travailler, c'est par suite de la construction de la forteresse d'Harfleur, en 1391, qui supprima la chute en relevant le plan d'eau de la Lézarde. »

Les cathédrales normandes. — M. Coutan, revenant sur sa communication de la dernière séance, dit qu'il a commencé sur place une étude trop peu avancée encore pour que les résultats en soient définitifs. Il fait remarquer que les données courantes sont encore insuffisantes en bien des points et qu'il reste beaucoup à faire. Les cathédrales normandes ont entre elles un certain air de famille dont on pourrait tirer de précieux éclaircissements, surtout en présence de la rareté et du

laconisme des documents écrits. M. de Beaurepaire ajoute que ces derniers font même entièrement défaut sur la cathédrale de Coutances.

La séance est levée à trois heures un quart.

A. TOUGARD.

ERRATA DU TOME IX

Pages.	Au lieu de :	Lire :
14.	grand bonheur <i>l'</i> expression,	grand bonheur <i>d'</i> expression
73.	<i>opu aggeris</i> ,	<i>opus aggeris</i> .
83.	Jadéine,	Jadéite.
285.	Joit,	Jort (Calvados).
—	Plicque,	Pluquet.

TABLE DES NOMS D'HOMMES ¹

A

Abaquesne, 104.
 Ablèges (d'), 46, 47.
 Acart, 346.
 Adeline, 159, 163.
 Adrien, 271, 287, 411.
 Agincourt (d'), 283, 372.
 Agrippa, 224.
 Alespée (J.), 92, 96.
 Alix (S.), 308.
 Allard (P.), 400, 411-413.
 Almazan (d'), 270.
 Amaurry, 340, 428, 429.
 Amboise (d'), 8, 367.
 André (saint), 93.
 Anffrie, 139.
 Anglais, 89-99, 334.
 Ango (Jean), 231; 428.
 Anne d'Autriche, 53.
 Anquetil, 388.
 Antonia Augusta, 227.
 Antonin le Pieux, 68, 77,
 271, 284, 397.
 Aquin (d'), 164, 173, 174.
 Arcadius, 413.
 Arnoul, 320-321.
 Artois (comte d'), 30.

Asselin, 131, 186, 351.
 Astle, 332.
 Auber (J.), 313, 341, 342,
 344, 348.
 Auber (d'), 52.
 Aubigné (Mgr d'), 306.
 Aubin (saint), 420.
 Aubusson (d'), 308.
 Auguste, 80, 226-228, 259,
 266.
 Augustin (saint), 414.
 Aurélien, 150, 256.
 Aurichier, 428.
 Austreberte (sainte), 312.
 Auvray, 30.
 Aux-Épaulles, 338.
 Aux-Tabours, 342.
 Avril, 374.

B

Badereau (de), 201.
 Bagneux (de), 340, 428.
 Baillard, 131.
 Baillet (L.), 318.
 Baillot, 428.
 Banduri, 267.
 Barbe (sainte), 354.
 Barjolle, 135.

¹ Voir à la dernière table l'article *Commission*.

Basire, 389.
 Battencourt (de), 388.
 Baudouin, 131, 138.
 Bayard, 209.
 Bazire, 129.
 Beaurepaire (G. de), 377,
 397, 423.
 Bec-de-Lièvre (de), 52, 215.
 Becquet (J.), 308.
 Bedford (duc de), 89, 91, 98,
 206.
 Bediou (A.), 312.
 Belbeuf (de), 21, 31, 34.
 Bellegarde (de), 21.
 Bellengues (de), 336, 337.
 Bellingant, 370.
 Bénédictité (Jean), 89.
 Berée, 34.
 Bergières (S. de), 91, 99.
 Bernard-le-Danois, 321-322.
 Bernesault (de), 263, 264.
 Berreville (de), 27.
 Bertruy (de), 263.
 Berry (de), 347.
 Berthelin, 250.
 Betas, 339.
 Biaucompère, 429.
 Bigot, 92, 93, 159, 161, 165,
 332, 373.
 Blacas (de), 229.
 Blain d'Esnambuc, 236.
 Blainville (de), 338.
 Blampin (dom), 215.
 Blanbaton, 50.
 Blanquet (l'abbé), 326.
 Blomberg, 63.
 Blondel, 429.
 Bodin, 144.
 Bohier (T.). *Notice*: 206-210.

Bohier (Ant.), 209.
 Boisgelin (de), 425.
 Boisgrout (de), 54, 55.
 Boissise (de), 177.
 Bonet (F.), 382.
 Boniface (de), 310, 311.
 Bornainville (de), 34.
 Boucher, 124.
 Bouet, 378.
 Bouillon (cardinal de), 213-
 220.
 Bouillon (duc de), 308.
 Boulengier, 428.
 Bourassé (l'abbé), 126.
 Bourdet (N.), 91, 99.
 Bourel, 78.
 Bourgoise, 338.
 Boussac (de), 90.
 Bouteiller (R.), 310, 318.
 Boyavart, 370.
 Braquemont (de), 336.
 Bréquigny, 336.
 Bresnard, 374-76.
 Brétignières (de), 184.
 Briçonnet, 207.
 Brimeu (de), 311.
 Brosse (de), 176 178.
 Brou (de), 66.
 Brumare (de), 338.
 Brunet, 332.
 Bullé (de), 141.
 Bureau de Cormeilles, 337.
 Burel (P.), 263.
 Bys (de), 368.

C

Calletot (de), 372.
 Calleville (G. de), 339.
 Camus, 190.

- Candida (de), 210.
 Captot (de), 143, 144.
 Caradas, 395.
 ? *Caratilus*, 284.
 Caron (E.), 325.
 Caucheveau, 342.
 Cauchon (P.), 88-90, 92.
 Caumont (de), 15, 405, 413, 414.
 Caus (Salomon de), 170-178.
 Cavelande (de), 143.
 Cavelier de la Salle, 236.
 Caylus (de), 300.
 César, 80, 271, 281, 282.
 Cessart (de), 66.
 Chaffart, 429.
 Chalon (les), 51-60.
 Chambrelan, 308.
 Chamond, 327.
 Champmeslé (la), 195.
 Charles-le-Chauve, 332.
 — le-Mauvais, 336.
 Charles V, 236, 254, 336-338.
 Charles VII, 93, 117, 308.
 — VIII, 13, 207, 335.
 — IX, 13, 69, 265.
 — X (de Bourbon), 265.
 Charost (de), 30.
 Charvet, 319.
 Chastillon, 163-164.
 Chatel, 142.
 Chaulieu, 139.
 Chérueil, 197, 213.
 Chevreuse (de), 293.
 Chopillart, 351-52.
 Christophe, 343.
 Cimabué, 239.
Cimamius, 284.
 Civile (de), 241.
 Clastot, 341.
 Claude, 229, 230.
 Claude-le-Gothique, 265.
 Clérembaut, 429.
 Clérot, 125.
 Cochet (l'abbé), 2, 4, 14, 37, 41, 45, 77-80, 149, 200, 210, 211, 224, 232, 234-237, 242, 261, 284, 299, 300, 319, 335, 336, 367, 390, 397, 399, 408, 423, 431.
 Cogge, 333.
 Cohen, 229, 266, 411.
 Coispel, 429.
 Colbert, 133.
 — (Mgr), 218.
 Colomb (Christophe), 154.
 Commode, 284.
 Comont (l'abbé), 353.
 Constance, 411.
 Constantin, 411.
 Coquainvilliers (de), 261.
 Notice : 367-369.
 Coqueron, 389.
 Corday (Charlotte), 194.
 Corneille (famille), 58.
 Corval (de), 360, 361.
 Cossart, 131.
 Costarde, 429.
 Cotellet de Retoures, 142.
 Couart (J.), 110.
 Coudray (du), 164.
 Courcy (de), 252.
 Couronne (de), 348.
 Cours (des), 21.
 Couvé, 167, 168.

Crazannes (de), 405.
 Crespin, 135.
 Crestien, 370.
 Creton, 34.
 Crispine, 411.
 Croixmare (de), 372.
 Crosne (de), 27, 28, 135.
 Cruchoy, 261.

D

Dampierre (de), 338, 339.
 Daniel, 12, 253.
 Dannequin, 349.
 Daunou, 176.
 Delalande, 146.
 Delattre (R. P.), 124, 125.
 Delaunay, 133.
 Delisle (Léopold), 8, 336-338.
 Delisle (J.), 311.
 Delisle (Cl.), 312, 391.
 Des Bans, 343.
 Désert (du), 46.
 Desnoyers, 170.
 Desparcieux, 433.
 Détroit (du), 59.
 Deville, 41, 307-312, 320.
 Dio:létién, 266.
 Domitien, 271.
 Donnest, 176.
 Doulchin, 46, 47, 242-248.
 Druette, 428.
 Dubois, 135, 225.
 Du Bois (N.), 337.
 Du Booulloy, 429.
 Dubosc, 158.
 Du Buc, 372.
 Dubus, 266.
 Duclos, 430.
 Du Crottay, 311, 312.

Dudon de S.-Quentin, 320.
 Dufour, 372.
 Du Fresnay, 341, 343, 351.
 Du Gardin, 372.
 Du Greil, 428.
 Du Guesclin, 236, 336.
 Dumont, 34, 134, 166, 337.
 Du Mouchel, 429.
 Du Moustier, 167-168, 190,
 251-252, 390-391.
 Du Moustier (Artus), 249-
 252.
 Duprat, 207.
 Dupuis, 188.
 Du Quemin, 428.
 Durand (A.), 304.
 Durant, 97, 372.
 Du Ruel, 251.
 Duval, 128, 131, 370.
 Dyel, 236.

E

Émalleville (d'), 56.
 Engren, 388.
 Enlart, 15, 17, 225.
 Épée (de l'), 34.
 Épinay (d'), 54.
 Érat (Guill.), 94-97.
 Essarts (des), 137.
 Estart, 143.
 Estoud, 339.
 Estoutteville (J. d'), 308, 313.
 Estrada (de), 388-390.
 Étampes (d'), 56.

F

Fallue, 397-403.
 Farin, 65, 131, 134, 249,
 369, 387.

Faucon de Ris, 172, 184.
 — (R.), 349.
 — (G.), 372.
 Faustine, 271.
 Fautereau, 54.
 Favot, 163.
 Fay (du), 59.
 Félix, 159, 387.
 Fénelon, 213.
 Feret, 232.
 Férières (de), 388.
 Ferrand (David), 182-184,
 186-189.
 Flahaut, 34.
 Flavacourt (de), 46.
 Flourye, 428.
 Fontaine (les), 19.
 Fontenelle, 58.
 Formont, 247.
 Fortier, 93.
 Fossard, 143, 144.
 Foubert, 372.
 Fouét, 128.
 Fouquerel, 35.
 Fouquet, 389, 429.
 Fourniaux (de), 372.
 Fourré, 318.
 France (de), 36.
 Francisco, 292.
 François Ier, 63, 207, 311, 369.
 Frédéric V, 170.
 Fremin, 193, 194.
 Frère (H.), 159.
 Fresnoy, 428.

G

Gaignières, 12.
 Gaillard (Emm.), 299, 301,
 405.

Gallemand (Pl.), 249, 250.
 Gallet (Agnès), 94, 95.
 Gallien, 266.
 Gariel, 318, 319.
 Garin, 99.
 Gascon, 372.
 Gasny (E. de), 337.
 Gaston d'Orléans, 249.
 Gaubonnet, 371.
 Gaudry, 34.
 Gaugy (de), 291-294.
 Gaulard, 243.
 Gautier, 422.
 Gélis-Didot, 240.
 Gerberge, 322.
 Gibeaux (l'abbé), 430.
 Gilbert, 146.
 Giotto, 239.
 Girardet, 331.
 Glanville (de), 146.
 Godard, 339.
 Godefroy, 395, 428.
 Gomboust, 65.
 Gonor, 141, 422.
 Gori, 283.
 Gosseume, 251.
 Gosselin, 210, 211.
 Gosset, 167.
 Gournay (de), 345.
 Gouy (de), 260.
 Grandin (G.), 306.
 Gravois, 190.
 Gréan, 267.
 Grenier (N.), 47.
 Grisel (Hercule), 44, 158,
 184, 191.
 Grohain, 370, 371.
 Grouchet, 370-372.
 Grouchy (J. de), 339.

Groulart, 236, 264.
 Gruel de Touvais, 78.
 Guarin, 351.
 Guenonville-Voisin (de), 160.
 Guérillon, 119.
 Gueroult, 51, 351.
 Gueudeville (de), 173.
 Guiffart (de), 342-345.
 Guilhen de Castro, 58.
 Guillaume - le - Conquérant,
 70, 421.
 Guillaume - Longue - Épée,
 236, 320-324.
 Guilly (de), 143.
 Guizot, 322.

H

Hadrien, *voir* Adrien.
 Hainaut, 302.
 Hallé, 175, 176, 181.
 Hardeley, 138.
 Hardouin, 167, 175, 176,
 190, 347, 413.
 Hardy (Michel), 53.
 Harold, 321, 322.
 Hays, 34.
 Henri II, 13, 311.
 — III, 13, 68, 69, 265.
 — IV, 13, 159, 162, 163,
 167, 265, 310, 334,
 335, 391.
 — V, 66, 70, 117, 202.
 — VI, 91, 98, 202, 310.
 Henri Court-Mantel, 236.
 Henri, prince allemand, 322.
 Henriquès, 243-248.
 Héron, 183.
 Hersent, 50.
 Hilaire (saint), 420.

Hoffmann, 267.
 Honorius, 412, 413.
 Hotot (de), 309.
 Houdetot (de), 46, 52.
 Houpeville (d'), 141, 143.
 Houzard, 240.
 Hubert (les), 44.
 Huger, 140.
 Hugues d'Orges, 89, 92.

I

Innocent XII, 214.

J

Jabin, 346.
 Jacques, 27.
 Jadouille, 24, 28, 33, 35.
 Jal, 19, 111, 390, 391.
 Jamelin, 391.
 Jarry, 133-135.
 Javarel, 46.
 Jean-sans-Terre, 335, 385.
 Jeanne d'Albret, 265.
 Jeanne d'Arc, 3, 88-90, 94,
 156-158, 198, 236, 310.
 Jeubert (G.), 91, 99.
 Joachin, 179, 190.
 Join-Lambert, 85.
 Jort (de), 143, 144, 434.
 Josselin, 389.
 Jouey, 139.
 Journal, 318.
 Jouvenet (Jean et Noel), 110.
 Jouyn, 389.
 Jumeau, 167.

K

Knieder, 240, 257, 356, 383.
 — (Mlle), 379.

- L
- Labbé, 428.
 Laborde-Noguez, 355.
 La Bruyère, 142.
 La Bunodière (de), 200.
 La Carpentière, 429.
 Lacurne, 395.
 La Fayolle (de), 339.
 La Ferté (de), 213, 273.
 La Folie (de), 345.
 La Fontaine, 58, 182, 291.
 — (G.), 97.
 La Grange (de), 254.
 La Grave (de), 347.
 La Halle (de), 348.
 Lailler, 371.
 Lallemand, 378.
 La Loque, 428.
 Lalun, 284.
 La Marche (de), 140, 141.
 La Merchière, 429.
 La Mésangère (de), 58.
 La Michodière (de), 25.
 Lamine, 35.
 Lance, 31.
 Langlois (H.), 237, 330, 385.
 La Pelée, 428.
 La Pierre (de), 88.
 La Place (de), 21, 139.
 La Porte (de), 372.
 La Quérière (de), 45, 199.
 La Rivière (Lesdo de), 60.
 La Rochefoucauld (Mgr de),
 25, 27, 28, 34, 35.
 La Rochetaillée (J. de), 89,
 90.
 La Royne, 429.
 La Sauvagière (de), 308.
 La Senescalle (P.), 95, 97.
 La Tour-d'Auvergne (de),
 218.
 Laurens, 308.
 Lautrec, 208.
 Laval, 149.
 La Vielle, 372.
 La Vigne (de), 251.
 La Vente (N. de), 337, 345.
 Le Bedel, 47.
 Le Bigot, 338.
 Leblanc, 261.
 Le Boucher, 131.
 Le Bouvier, 21, 25.
 Le Brument, 18-37.
 Lebrun (l'abbé), 122-124.
 Le Buireur, 308.
 Le Carpentier, 109.
 Le Clerc, 169-174, 178-189,
 193, 372.
 Le Coffre, 423.
 Le Conte, 317, 318.
 Le Cordier des Granges, 123.
 Le Cornier, 348.
 Le Courtois, 340.
 Le Couteulx, 55.
 Le Diacre, 343.
 Lefebvre, 143, 249.
 Le Fèvre, 351.
 Le Forestier, 374-76.
 Le Fouchier, 428.
 Le Gendre, 292.
 Le Genevois, 155.
 Léger (saint), 420.
 Léger (J.), 110.
 Legras, 354.
 Legris, 259.
 Le Juste, 209.
 Lemarchand, 155, 379.
 Le Mareschal, 317, 318.

Le Ménager, 190.
 Le Merchier, 428.
 Lemercier, 173, 174, 176-178.
 Le Mestre, 340.
 Le Monnier, 428.
 Lemoyne, 236, 318.
 Le Normand de Villers, 148.
 Le Parmentier, 389.
 Le Pesant (P.), 58.
 Le Pille, 340.
 Le Planquois, 143, 308.
 Le Portier, 389.
 Le Prevost (G.), 47.
 — (Colin), 344.
 — (Aug.), 405.
 — (Regnaud), 337, 345.
 Le Prince, 248.
 Le Rat, 292.
 Le Redde, 176, 177.
 Le Roux, 154, 156, 308.
 Leroy, 122, 175, 379.
 Le Sansonois, 190.
 Le Sauvage, 254.
 Lesdo de Valliquerville, 133, 143.
 Lesguilliez, 397.
 Lésueur (N.), 291, 292.
 Le Tellier, 108, 109; 292.
 Le Trône, 24.
 Levacher (l'abbé), 5.
 Levasseur, 155, 166-172.
 Le Veneur, 367.
 Le Verdier (P.), 104.
 Le Vert, 190.
 Le Viderel, 128.
 Liesse, 176, 177, 190.
 Littré, 395.

Lohier, 96.
 Longpérier (de), 288, 319, 324, 416.
 Longueville (de), 178-180, 184, 250.
 Louis IX, 20, 197.
 — XI, 209.
 — XII, 208.
 — XIII, 44, 68, 166-169, 178, 184, 242.
 — XIV, 13, 68, 132, 139.
 — XV, 13, 28, 68, 143, 194, 306, 347, 377, 378.
 — XVI, 117, 137, 306, 378.
 — d'Outremer, 318-325.
 Louvrier, 37, 64, 67.
 Loysel, 169-173, 178-186.
 Lucain, 68.
 Luce (S.), 336.
 Luillier, 97.
 Luynes (de), 166, 168.
 Luxembourg (L. de), 91, 92, 94.

M

Mabillon, 219.
 Maciet, 85.
 Magloghecan, 249.
 Maillet, 244-248.
 Malaunay (de), 180.
 Malherbe, 142.
 Mallet, 373.
 Manneville (de), 311.
 Mansel, 264.
 Marat, 194.
 Marc-Aurèle, 265.
 Marc-d'Argent, 200, 201.

Marcianus, 284.
 Marescot de Lisoires, 142.
 Marie de Médicis, 164.
 Marillac (de), 311.
 Maromme (de), 316.
 Marsy (de), 358.
 Martial (saint), 351.
 Martin (saint), 413, 420.
 Masculier, 34.
 Massiot la Barge, 372.
 Mathan (de), 130.
 Mathilde, 159, 295.
 Mauconduit, 115.
 Mauduit, 143.
 Maurello, 308.
 Maurille (B.), 385.
 Maury (L.), 250.
 Mauviel, 219.
 Maxime, 266.
 Maximien Hercule, 266.
 Mayenne, 310.
 Maze (l'abbé), 399, 401, 403, 432, 433.
 Mazeline (les), 105-111.
Mercator, 284.
 Mercure, 406.
 Méry de Bellegarde, 142.
 Mesnil-Vaste (du), 339.
 Michault, 371.
 Miffe, 429.
 Minet, 372.
Minuus, 417.
 Mionnet, 266.
 Miromesnil (de), 21, 183.
 Mollart, 312.
 Monaco (de), 214.
 Monmerqué, 220.
 Montbason (de), 138.
 Montfort, 128, 282.

Montgomery (J. de), 310.
 Montholon (de), 31, 34.
 Montigny (de), 310, 339.
 Montpensier (de), 161.
 Morant, 309.
 Mordant, 143.
 Morlet (de), 34.
 Motteville (de), 27.
 Moy (de), 221, 262.
 Mustellier, 306.

N

Née, 379.
 Nepveu (Gildard), 108.
 Néron, 227-230.
 Nicaise (saint), 109.
 Nicolas (saint), 211, 354.
 Nicole, 428.
 Nicolle, 155.
 Noël d'Yvetot, 190.
 Noury, 195.

O

Olivet (d'), 165, 166.
 Omont, 361.
 Orderic Vital, 321.
 Osmond, 321.
 Ottren, 167, 168.
 Ouen (saint), 211, 218, 420.
 Ouraille (de l'), 394-396.
 Oury, 19.

P

Papillon, 241.
 Parvis, 20, 21, 24, 25.
 Pasquier de Vaulx, 92.
 Patte, 30-33.
 Penthecouste, 429.
 Periaux, 34, 65, 68, 188, 193, 199, 307.

Perot de Warty, 311.
 Perrières(des), 169, 173, 180.
 Petit, 181.
 Philippe-Auguste, 335, 386,
 421.
 Picard (H.), 91, 99.
 Picquet, 143.
 Piédeleu, 372.
 Pience (sainte), 107.
 Pierre (saint), 420.
 Pigeon, 155.
 Pillon, 128.
 Plicque, 284-288.
 Pline, 270.
 Pluquet, 285, 434.
 Poisson (M.), 318.
 Polis, 372.
 Pommeraye, 140, 141.
 — (dom), 94.
 Ponty (de), 294.
 Postume, 150, 271, 287.
 Potier, 35.
 Poton, 307, 308, 313-316.
 Pottier (A.), 329-332.
 Pottier (le P.), 332.
 Pouchet, 177, 189, 192.
 Poussin, 397, 427.
 Pradeaux, 23, 26, 30-34.
 Pretreval, 161.
 Probus, 119, 266, 267.
 Puchot, 180, 181.
 Pugin, 331.
 Puillois, 99.

Q

Quesné (V.), 152, 204, 210-
 212.
 Quesnel, 242.
 Quicherat (J.), 88, 96.

Quiefdeville (de), 34.
 Quitry (de), 138.

R

Racine, 195.
 Ranville (de), 34.
 Raoul-le-Tort, 321, 322.
 Raoult (J.), 308.
 Rassent (de), 311.
 Renault, 371.
 Renier (L.), 282.
 Renoult, 313.
 Rever (l'abbé), 300, 301.
 Ricarville (de), 90.
 Richard 1^{er}, 320-324.
 — II, 422.
 Richemont (de), 395.
 Richer (l'abbé), 232, 233.
 Richomme, 133.
 Rigaud (Eudes), 422.
 Rinel (de), 98.
 Riout, 270.
 Robert, 158.
 Robida, 14.
 Rollon, 236, 319, 320.
 Romain (saint), 324, 398.
 Rondeaux de Séttry, 197, 199.
 Ront (de), 308.
 Rossart, 313, 318.
 Rossi, 412.
 Rouen, 115.
 Roumié, 374-376.
 Roussel, 97; 128; 430.
 Ruallem (de), 34.
 Rybault, 372.

S

Saane (R. de), 90.
 Saas, 251.

Sabinianus, 283.
 Saffray, 431.
 Sahurs (de), 244-246.
 S.-Aignan (de), 264.
 S.-Avit (Jean de), *Notice* :
 88-99.
 S.-Bernard (de), 373.
 S.-Ouen (de), 128, 141, 260.
 S.-Remi (de), 260.
 S.-Simon, 213.
 S.-Thurien (de), 143, 144.
 Ste-Beuve (J.), 354.
 Ste-Foy (de), 282.
 Ste-Marthe (Denis de), 57.
 Salazar (de Frias), 395.
 Sallet, 130.
 Salvaing, 91, 98.
 Saulcy (de), 226, 229.
 Saut (P. du), 336.
 Scuvicule (saint), 107.
 Segouin, 342.
 Seignelay, 133.
 Selles, 345.
 ? *Severus*, 285.
 Simon, 243.
 Slotz, 378.
Solinus, 283.
 Sosay (de), 21.
 Spinelli, 308.
 Stackler, 397, 423.
 Steinheil, 357.
 Strabon, 281.
 Suétone, 228.
 Surreau (P.), 336.
 Suzan, 220.

T

Tacite, 228.
 Talhouet (de), 5.

Tardif, 351.
 Tassin (N.), 65.
 Tavache, 372.
 Temps (le), 42, 43, 377.
 Thaurin, 236.
 Theroude, 128.
 Thibermesnil (de), 339.
 Thibouville (de), 244.
 Thomas, 133, 140, 141, 371.
 Thomassin, 253.
 Tibère, 80.
 Tierce, 35.
 Tilly (de), 181.
 Torcy, 130.
 Touchet, 367.
 Tournemine (le P.), 58.
 Tourny, 132.
 Trajan, 411.
 Tudot, 284, 414, 415.
 Turenne, 219.
 Turgis, 141, 143.

U

? *Uxinus*, 283.

V

Valentinien, 411.
 Vallée, 152, 299.
 Varin, 133, 143.
 Vasselin, 351.
 Vauquelin, 18, 28.
 Véliocasses, 411.
 Vendôme (J. de), 311, 313.
 Ventabren (de), 133.
 Vénus, 271, 413-415.
 Vespasien, 271.
Victorinus, 283.
 Vienne (de), 338.

Villiers (de), 339.

Vinemer, 388.

Viollet-le-Duc, 16, 225, 384,
385.

Virgile, 43.

Voisinets (de), 349.

W

Walkenaer, 282.

Willemin, 331.

X

Xaintrilles, voir Poton.

TABLE DES NOMS DE LIEU

A

Abbeville, 358.
 Afrique, 367.
 Allier, 415.
 Allouville, 9, 54, 59, 60, 73,
 82, 122, 235.
 Amérique, 154.
 Amiens, 254, 283-286.
 Andelys, 370, 372.
 Angerville-l'Orcher, 352, 361-
 364, 382.
 Angleterre, 358.
 Anneville-sur-Seine, 6.
 — en-Caux, 339.
 Arezzo, 272, 416.
 Arouville, 368.
 Arques. *Notice*: 307-318.
 Asie, 126.
 Aubette, 421.
 Audouville, 251.
 Auffay, 102, 104.
 Auge, 367.
 Aulne, 311.
 Aurelandois, 349.
 Avernès, 368.
 Avesnes (Envermeu), 259.
 Avignon, 254.
 Avranches, 88-93.

B

Bacqueville, 119, 317, 376.
 Bagnières, 334.
 Bâle, 90-92.
 Bayeux, 95, 254, 285.
 Beauregard, 307, 314.
 Beauvais, 90.
 Bec (le), 85, 338.
 Belbeuf, 422.
 Bellencombre, 220.
 Bellengreville, 311.
 Bertreville-Saint-Ouen, 335.
 Biville, 47, 339.
 Blangy, 368.
 Blarru, 181.
 Blosseville-ès-Plains, 390.
 — Bonsecours, 422.
 Boisguillaume, 20.
 Bois-Normand, 53.
 Bolbec, 30.
 Bondeville, 104.
 Bondy, 347.
 Bonneval, 313.
 Bonport, 391.
 Boos, 347.
 Bord (forêt de), 152, 210.
 Bosc-Bordel, 262, 289, 298.
 Bosc-le-Hard, 310.

Boschuon, 343.
 Bouches-du-Rhône, 84.
 Bouille (la), 2, 11, 345.
 Bourg-Dun (le), 111, 280,
 431.
 Bouteiller, 234.
 Bouville, 241, 372.
 Branville, 421.
 Bretagne, 154.
 Bretteville, 93.
 Brotonne, 413.
 Brunville, 78.
 Bucaille (la), 52.
 Bully, 367.
 Buquets (les), 398.
 Burgos, 295.

C

Caen, 142, 166, 176, 245,
 285, 314-317, 332, 376,
 384.
 Calletot, 372.
 Calvados, 413.
 Camp-Méquin, 211, 212.
Caracotinum, 397.
 Carthage, 124-126, 413.
 Caudebec, 149.
 Caudebec-lès-Elbeuf, 212,
 227, 284, 286.
 Caudecotte, 260.
 Caumont, 32, 64, 158.
 Champ-de-Bataille, 432.
 Champigny, 401.
 Charité-sur-Loire (la), 250.
 Charlemesnil, 313.
 Charleval, 144.
 Chartres, 93.
 Châteaudun, 93.
 Chenonceaux, 208-210.

Chérenge (Nord), 13-17.
 Cléon. *Notice* : 347-352.
 Cluny, 215.
 Conflans, 32.
 Contremoulins, 47.
 Coquainvilliers, 367.
 Corbeil, 347.
 Coucy, 321.
 Coutances, 95, 434.
 Crécy, 260.
 Crépy, 313.
 Cretot, 54.
 Croisset, 305, 372.

D

Darnétal, 334.
 Dénestanville, 351.
 Déville, 327.
 Dieppe, 12, 85, 90, 133, 176,
 196, 225, 231, 236, 308,
 317, 359.
 Drocourt, 368.

E

Eauplet, 345.
 Ecaquelon, 264.
 Ecosse, 277.
 Ecretteville-les-Baons, 74.
 Elbeuf, 226, 306, 343, 348,
 349.
 Envermeu, 317.
 Epinay-sur-Duclair, 86, 104,
 326, 381 (*voir* S.-Aubin).
 Epouville, 364.
 Espagne, 51, 52, 265.
 Etretat, 111, 151, 235, 236.
 Eu, 84, 338, 384.
 Eure, 352, 413.
 Evreux, 81, 296, 319, 336,
 367.

F

Fécamp, 148, 196, 209, 252-254, 384, 431.
 Flainville, 431.
 Flandre, 320.
 Florence, 210, 335.
 Fontaine-en-Bray, 77.
 Franqueville, 422.
 Franquevillette, 422.
 Freneuse, 261, 348, 367.
 Fresquienne, 235.

G

Gaillon, 162.
 Gaule, 273, 281-283, 414.
 Gisors, 248.
 Gonfreville-l'Orcher, 37, 124.
 Grand-Quevilly, 215, 218.
 Graville, 80, 126, 205, 224, 359.
 Greny, 201.
 Gueures, 432.
 Guiry, 368.

H

Hardivilliers, 368.
 Harfleur, 196, 303, 337, 397-418, 433.
 Havre (le), 117, 122, 131, 176, 223, 236, 266, 332, 359.
 Heidelberg, 170-173.
 Hénouville, 5, 292.
 Hermeville, 339.
 Heudelimont, 260.
 Himbercourt, 311.
 Hipponne, 254.
 Hollande, 376.
 Honfleur, 338.

I

Indes, 366.
 Irlande, 277.
 Isneauville, 348.
 Issoire, 207.
 Italie, 208, 209.

J

Jort, 285, 434.
 Jumièges, 92, 301, 384.

L

La Bicoque, 208.
 La Bosse, 368.
 La Gastille, 313.
 Lagny, 313.
 La Londe, 265, 337, 343, 351.
 Langres, 401.
 Languedoc, 207.
 Laval, 285.
 Le Chouquet, 372.
 Leure, 81.
 Levemont, 368.
 Lezoux, 206, 284-287.
 Lillebonne, 76, 116, 152, 153, 299-302, 405.
 Limésy, 78.
 Limousin, 218.
 Lisieux, 95.
 Londinières, 397, 423.
 Londres, 70.
 Longboel, 348.
 Longueville, 236.
 Louviers, 211, 212, 284.
 Lunel, 178.
 Lyons-la-Forêt, 421.

M

Mailleraye (la), 221.
 Manéglise, 364.
 Manoir (le), 51.
 Mans (le), 285.
 Mantes, 168.
 Maromme, 224, 262.
 Marseille, 228.
 Martigny, 309.
 Maulévrier, 59, 356, 418.
 Mayenne, 285.
 Meaux, 92.
 Mélamare, 125.
 Melun, 249.
 Mesnil-Esnard, 422.
 Milan, 335.
 Mont-aux-Mal., 199, 202, 365.
 Montaure, 211.
 Montérolhier, 105.
 Montivilliers, 86, 377.
 Montmain, 422.
 Morlaix, 84.
 Moulineaux, 77. *Notice*: 335-346.
 Muchedent, 353, 431.
 Muchegros, 339.
 Muette, 347, 348.

N

Naples, 410.
 Navarre, 265.
 Neiges (les), 81.
 Neufmarché, 346.
 New-York, 85, 154.
 Nîmes, 228.
 Normandie, 3, 206, 207, 225,
 253, 265, 308, 319-325,
 329-332, 345, 347, 349,
 372, 384, 385, 415.

O

Oissel, 5, 349.
 Orival, 44, 227, 335, 361.
 Orléans, 77, 176.

P

Panneville, 56.
 Paris, 18, 20, 24, 25, 30-32,
 54, 69, 70, 89-91, 97, 110,
 111, 123, 165, 166, 170-
 173, 176, 193, 194, 207-
 253, 305, 310, 332, 347,
 373.
 Passy, 347.
 Pays-Bas, 338.
 Pennedepie, 384.
 Périgord, 359.
 Petit-Appreville, 133.
 Petit-Couronne, 75.
 Petit-Quevilly, 45, 154, 202,
 238-240, 257, 356, 378.
 Pitres, 227.
 Pologne, 214.
 Pompéi, 410.
 Pont-Audemer, 148.
 Pontoise, 19.
 Pontrecart, 310.
 Préaux, 87, 100, 348, 352,
 360, 421, 425.

Q

Quévreville, 348, 365.
 Quillebeuf, 181.
 Quilly, 31.
 Quincampoix, 200, 201, 348,
 360.

R

- Rançon, 77.
 Ricquebourg, 260.
 Rolleville, 124.
 Rome, 90, 150, 213, 214,
 220, 228, 259, 409, 412.
 Rosay, 368.
 Rouelles, 432.
 ROUEN, 23, 44, 85, 88-99,
 170, 251, 265,
 305, 319-325, 329-
 334, 340-351, 368,
 372-374, 395, 428.
 — Abbaye Bonne - Nou-
 velle, 85, 215.
 — Académie, 18, 28, 36.
 — Archevêché, 153.
 — Archives consulaires,
 306.
 — Arsenal, 195.
 — Auberge de *La Coupe*,
 46-51.
 — Augustins, 137, 139,
 144, 365, 369.
 — *Barbe-d'Or* (la), 132.
 — Basse - Vieille - Tour,
 333.
 — Cale Saint-Eloi, 186.
 — Capucins, 128.
 — Carmes, 128, 137, 139,
 144, 282.
 — Carmélites, 55.
 — Caserne, 40.
 — Chambre des Comptes,
 61, 69-71, 394-396.
 — Chapelles, 136, 137.
 — Chartreux, 155.
 — Château, 90, 99, 386.
 — Cimetière des Juifs, 199
 — Cloche, 7.
 — Collège, 109.
 — Comptes, 7.
 — Conseil supérieur, 27.
 — Cordeliers, 51.
 — Echafaud, 118, 158.
 — Ecole de dessin, 22.
 — — chrétiennes, 60.
 — — des Juifs, 199.
 — Église Cathédrale, 19,
 36, 52, 61, 71,
 92, 153, 236,
 332, 368, 383-
 386, 389, 422.
 — — S.-Amand, 11, 86.
 — — S.-Cande-le-Jeune,
 205, 220, 247,
 351, 369, 427.
 — — S.-Eloi, 219, 333,
 396.
 — — Saint-Etienne - la-
 Grande - Eglise,
 46-51, 390.
 — — S.-Godard, 77,
 391-394.
 — — S.-Herbland, 137,
 144, 306.
 — — S.-Laurent, 100-
 104, 118.
 — — S.-Lô. *Notice* :
 146 - 148, 263,
 264.
 — — S.-Maclou, 36, 46-
 60, 88, 115, 236,
 360.
 — — S.-Martin-du-Pont,
 19.
 — — S. - Nicaise, 84,
 105-111, 303.

Rouen, église S.-Ouen, 36,
53, 56-59, 68,
88, 92-94, 200,
209, 213, 365,
368, 422.
— — S.-Patrice, 3, 345.
— — S.-Pierre-du-Châ-
tel, 72, 242-248.
— — S.-Pierre-l'Honoré,
139.
— — S.-Romain, 252.
— — S.-Sauveur, 118.
— — S.-Sever, 374.
— — S.-Vincent, 139.
 Notice: 367-372
— — S. - Vivien, 149,
294, 303, 387-
391.
— — St^e-Madeleine. *No-
tice*: 17-37.
— Enseigne, 86.
— Fierte (la), 103.
— Fortifications, 334.
— Grand-Séminaire, 332.
— Gros-Horloge, 71, 103,
295, 302, 365.
— Hôtel-Dieu, 18-20.
— Hôtel de la Cour des
 Comptes, 127.
— — du Bourgtheroul-
 de, 153-156, 304,
 328.
— — des Caradas, 333.
— Ile Lacroix, 191.
— Jardin de Saint-Ouen,
 377, 418.
— Jeu de paume, 195.
— Juifs (quartier des),
 195-200.

Rouen, Maison ancienne. *No-
tice*: 46-60; autres,
 120, 150.
— Marché - aux - Herbes,
 197.
— Méridien, 377, 378,
 418.
— Monnaie, 51, 391.
— Mont-aux-Juifs, 199.
— Murs anciens, 294.
— Palais de Justice, 295.
— Passementiers, 306.
— Ponts au xvii^e siècle,
 158-194.
— Porte du Bac, 167-169.
— — Beauvoisine, 116.
— — du Crucifix, 378.
— — Guillaume - Lion,
 72, 103.
— — Martainville, 169.
— — Haranguerie, 378.
— — Saint-Eloi, 66.
— — Saint-Hilaire, 169.
— Prisons, 136, 137, 144.
— Promenade de la Bour-
 se, 378.
— Récollets, 249.
— Rue Noble, 111.
— — de la Poterie, 288.
— — S.-Godard, 387.
— S.-Yves, 167.
— Synagogue, 198.
— Topographie ancienne,
 72, 387.
— Ursulines, 55.
— Vieux - Marché, 118,
 158.
— Vieux-Palais, 37, 64-
 70, 218.

Rouvray, 75, 345, 351.

S

S. - André - sur - Cailly, 236, 326.
 S. - Aubin - Epinay, 397. *No-tice* : 419-427.
 S. - Aubin - le - Cauf, 236, 335.
 S. - Christophe, 348, 350.
 S. - Clair - sur - Epte, 319.
 S. - Georges - de - Boscherville, 7, 92, 421.
 S. - Jacques - sur - Darnétal, 422, 423.
 S. - Jean - d'Abbetot, 384.
 S. - Laurent, 432.
 S. - Laurent - en - Lyons, 368.
 S. - Léger - du - Bourg - Den's, 334, 422.
 S. - Leu, 31.
 S. - Lô, 265.
 S. - Nicolas, 360, 368.
 S. - Pierre - en - Port, 263.
 S. - Remi - en - Campagne, 260.
 S. - Saens, 83, 113, 236, 267-278, 281.
 S. - Vaast - d'Equiqueville, 4, 9, 121.
 S. - Wandrille, 92, 301.
 Ste - Gertrude, 355.
 Saintes, 405.
 Sancuisine, 58.
 Sandouville, 81, 265, 299.
 Seine (la), 6, 64-67, 70, 119, 125, 207, 335, 341, 343, 398, 401.
 Sens, 386.
 Serquigny, 405.
 Sidon, 254.

Sigy, 224-225.
 Soignies (Hainaut), 16.
 Sotteville, 374, 390.
 Stockholm, 63.
 Suède, 223.
 Suisse, 205.

T

Tancarville, 122.
 Teurtre (le), 267.
 Tilly, 181.
 Torcy, 310, 339.
 Touraine, 207.
 Tournus, 215.
 Tours, 209.
 Tourville (Eure), 5.
 Tréport, 13, 40.
 Trèves, 267.
 Triquerville, 367.

U

Uggade, 211.

V

Val-de-la-Haye, 127.
 Valliquerville, 133.
 Valognes, 251-252, 385.
 Varengeville, 309, 353.
 Vatierville, 234, 279, 298.
 Vatteville, 225.
 Venise, 214.
 Vergetot, 339.
 Vieilles-Maisons, 210-211.
 Vigelli, 209.
 Villedieu, 225.
 Viterbe, 224.

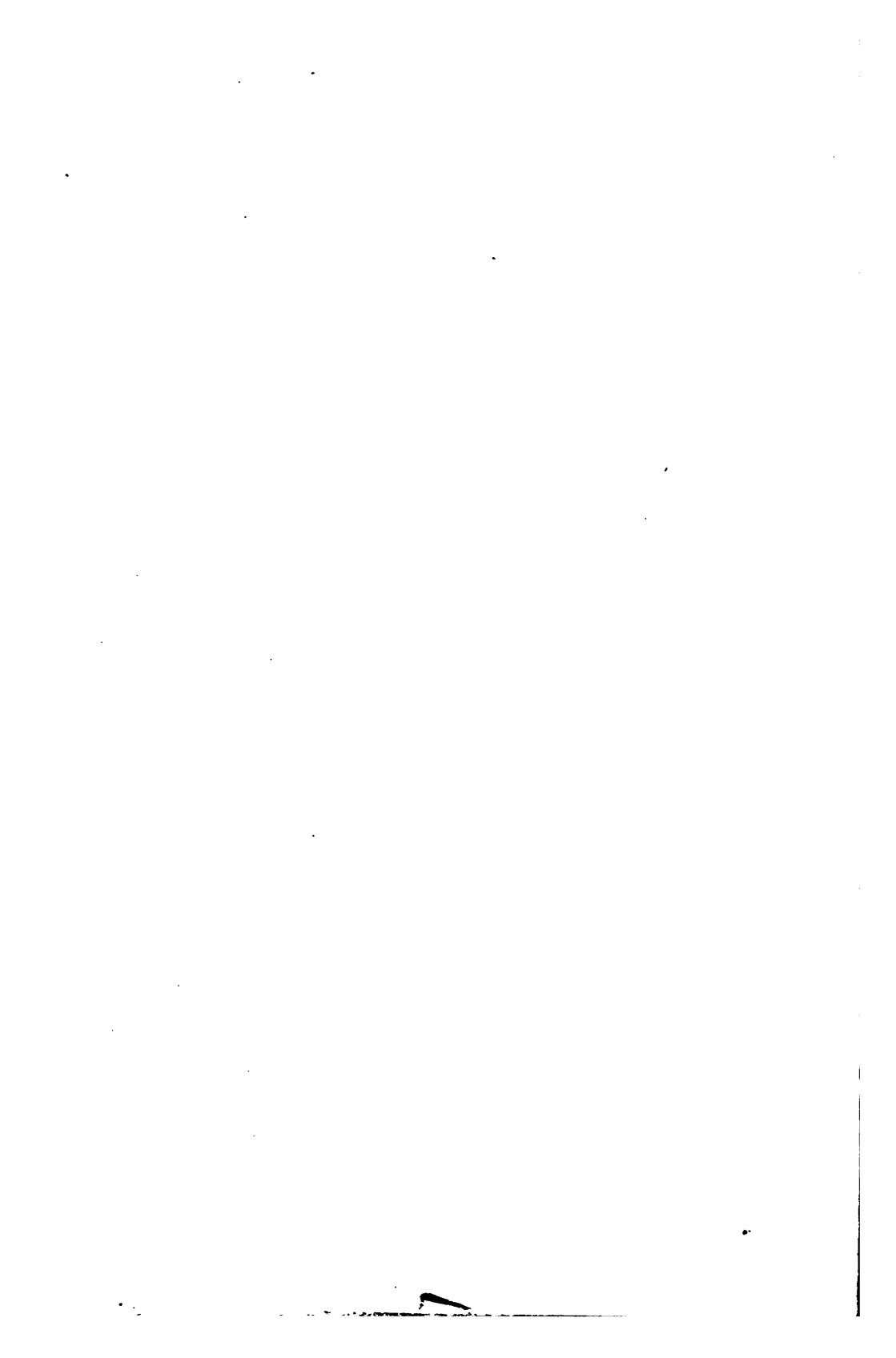


TABLE DES MATIÈRES

A

Abiller, 48.
Académie de Stockholm, 63.
 — de peinture, 110.
Accoullombes, 351.
Acouppelleure, 315.
Ædituus, 403.
Aès, 48, 49.
Afficaux, 430.
Affiniement, 244.
Amoncheler, 345.
Anneler, 388.
Antiquités préhistoriques,
 270, 275-277, 359, 366.
Appentiches, 350.
Archéologie industrielle, 432.
Armoiries, 52, 86, 93, 209,
 260, 261, 264.
Art dramatique, 195.
Assiettes, 48, 49.
Auberges, 46, 369, 371.

B

Babelou, 395.
Baillleys, 369.
Banc dossier, 49.
Bas-relief romain, 76.
Batte, 431.
Bellenc, 48.
Benelée, 344, 370.

Biffe, 428.
Blanc d'argent, 201.
Bœuf en terre cuite, 414.
Boitée, 316.
Boucquet, 48, 49.
Boulets de pierre, 67, 195.
Bourg, 432.
Bronze (objets romains en),
 407.

C

Cachette monétaire, 201, 264,
 265, 295.
Cadran du xvii^e siècle, 42.
 — solaire, 127, 377, 418.
Caignet, 429.
Calendrier manuscrit, 3.
Calice, 365.
Calvaire, 86, 326.
Canlate, 341.
Canonnière, 315, 316.
Capeline, 430.
Cathédrales normandes, 433.
Ceilles, 370.
Céramique, 206, 211, 272,
 273, 305, 366, 415.
Cercueil en plomb, 260.
 — en pierre, 262.
Chainture, 314, 315.
Chambres sépulcrales, 274.

Chapelles, 312, 337, 348, 356.

Chep, 316.

Cheus, cheux, 370, 371.

Cimetière romain, 81.

— franc, 397, 420.

— anciens et modernes, 420, 427.

Cité ancienne, 78

Claire-vue, 247.

Claret, 429.

Clôche, 81.

Clous, 341.

— votifs, 408.

Cœur en plomb, 376.

Colonnes, 225, 402.

COMMISSION DES ANTIQUITÉS

Séances

1891 janvier.....	1
mars.....	9
juin.....	38
août.....	63
novembre.....	82
décembre.....	100
1892 février.....	113
mai.....	150
juillet.....	204
octobre.....	222
novembre.....	256
décembre.....	279
1893 février.....	297
avril.....	328
juin.....	358
octobre.....	380
novembre.....	419
— Bulletin, 63, 102, 114, 280, 383.	

Commission, Archives et Album, 235-238, 333.

— Membres nouveaux, 40, 223, 358.

— Membres décédés, 41, 240, 298, 359-360.

— Déclaration, 103.

— Protestation, 364.

— Hommages à son album, 11, 40, 84, 225, 264, 304, 329, 365, 376, 383, 427.

Communications de

MM. Bailliard, 125.

— Baudry (P.), 11, 85, 154-156, 194, 224, 262, 282, 305, 329, 332, 383.

— Beau Cousin, 11, 93.

— Beaurepaire (de), 7, 8, 17, 45, 75, 84, 88, 102, 105, 127, 146, 148, 196, 242, 248, 252, 256, 280, 290, 303, 307, 333-335, 367, 373, 374, 376, 387-397, 419, 428.

— Bouquet, 37, 42, 64, 116, 118, 156, 158, 256, 257, 281, 386.

— Coutan, 13, 40, 77, 84, 224-225, 280, 296, 384, 418, 433.

— Darcel, 119.

— Dergny, 115.

— Drouet, 2, 5, 150, 225, 264, 284, 318, 420.

- M. Duval, 76, 116, 152, 299, 300.
 — Garreta, 86, 119, 150, 205, 263, 302, 365.
 — Glanville (de), 150, 304.
 — Gosselin, 71, 72, 153, 154, 295, 360.
 — Gouellain, 84, 85, 103, 201, 305.
 — Le Breton, 39, 41, 44, 45, 61, 71, 76, 85, 86, 102, 104, 111, 119, 120, 150, 151, 238, 254, 267, 280, 303.
 — Lefort, 101, 103-105, 281, 294, 295.
 — Lormier, 3, 40, 206, 241, 303.
 — Milet, 121, 231-237.
 — Naef, 80, 205, 362, 397.
 — Pelay, 37, 85, 220, 257, 333, 377, 383, 418, 427.
 — Serre (de la), 44, 73-76, 265, 361.
 — Simon, 102, 105, 333.
 — Tougard (l'abbé), 4, 5, 13, 78, 80, 87, 121-127, 193, 201, 202, 220, 225, 265, 299, 300, 326, 327, 352-355, 361, 365, 366, 430-432.
 — Vesly (de), 5, 210, 261, 263, 289, 360.
 Concile de Bâle, 90-92.
- Congrès archéologique, 39, 358.
 Connins, 428.
 Conservation des dalles tumulaires, 101, 124, 262.
 Construction ancienne, 75.
 Contrecœur, 344.
 Contretable de S.-Nicaise.
 Notice : 105-109.
 — du Pont-Audemer, 148.
 — de S.-Pierre-du-Châtel, 243-248.
 — de S.-Sever, 374-376.
 Corne de cerf, 206.
 — *bos primigenius*, 366.
 Costume, 331.
 Cougnyn, 370.
 Coureye, 370.
 Coutepointe, 430.
 Couvreur, 429.
 Crameillée, *cramillée*, 48, 50.
 Creux (le), 370.
 Croix en pavés, 104.
 Cruche du xvi^e siècle, 119.
- D
- Dalles tumulaires, 4, 81, 85, 87, 100, 115, 121 - 124, 241-242, 259, 261, 263, 352.
 Découvertes archéologiques, 2, 11, 12, 305.
 Dédicace d'église, 367-372.
 Démolu, 343.
 Deniers romains, 80, 119.
 Despinier, 348.
 Desserre, 190.
 Dessin énigmatique, 3.

Destouper, 344.
 Destruction d'épaves archéologiques, 85, 305.
Dicton populaire, 118, 346.
Dongon, 343, 344.
Douchaine, 389.
Dragages, 119.

E

Encastillements, 245.
 Enceinte retranchée, 5.
Erbe, 392.
Erbis, 371.
Errata, 434.
Escende, 341, 345.
Escharfauder, 351.
Eschielle, 370.
Eschute, 107.
Escoinsons, 315.
Escroe, 349.
Estligement, 316.
Eslire, 345.
Esluissi, 350.
Espoisie, 315.
Estamine, 428.
Estaymier, 371.
Estelée, estrée, 350.
Estoc, 315.
 Etats de Normandie, 368.
 Expositions, 329, 378.

F

Fac-similé, 154.
Fallots, 310.
 Fer dans les voies romaines, 73.
 — (Objets romains en), 407.
 Fers à cheval, 72.

Feur (au), 341.
 Fibules, 272, 397, 425.
Fiens, 345.
 Fiscalité, 394.
 Flèches en quartz, 84.
 Fonts baptismaux, 13-17, 77.
 Forêts, 75.
 Fortifications, 307-318.
Fossier, 370.
 Fouilles, 75, 81, 83, 210, 254, 267, 399.
Fourmes, 47-49.

G

Garde-livre, 127-128.
Garde-porte, 128.
Gariteis, 340.
 Garenne royale, 348.
 Grecs (caractères) en Gaule, 285.
Gyeus, 196.

H

Hachettes celtiques, 37, 40.
 — en jadéite, 83, 270.
 — en silex, 83.
Hambourg, 371.
Hanique, 370.
Heurible, 293.
Huchel, 50.
Huisserie, 316, 344.

I

Impôts, 207.
 Imprimeries normandes, 331-332.
Indet, 428.

Inscriptions commémorativ.,
88, 155, 157, 302.
— funéraires, 209, 221,
253.
— fragment, 399.
— xviii^e siècle, 28, 34,
306.
— en projet, 195, 200.
Inventions, 36.
Inventaire, 428.
Invitations aux obsèques,
394.

J

Jardins de la Chartreuse, 290-
294.
Jarre, 206.
Jetons, 69, 85, 305.
Jonchée à S.-Godard, 392.
Jubé de la Cathédrale, 37.
— de Moulineaux, 77.
Juieułz, 199.

L

Latin (amour du), 140-142.
Laveur, 49, 50.
Lé, 344, 351.
Lermier, 314.
Lutrin, 418.

M

Machine à remonter les ba-
teaux, 373.
Madre, 50.
Maisons romaines, 210, 211.
Malefaçons, 337.
Mangeure, 340.
Marques de tâcherons, 225.
— de potiers, 417. *No-
tice* : 282-288.

Marquis de Normandie, 323.
Masle, 314.
Massis, 48.
Mécanique (la), au xiv^e siècle,
433.
Médailles, 206, 213, 220.
Mellonner, 314, 315.
: Menhir, 360.
Menu d'un gala au xv^e siècle,
370.
Miroir romain, 120, 150.
Mobilier, 331.
Mobilier d'auberge, 48-50.
Monnaies celtiques, 79.
— gauloises, 5, 78, 80,
411.
— romaines, 68, 85, 119,
120, 150, 257-259,
265, 271, 411.
— mérovingiennes, 84.
— à légende grecque, 303.
— d'or, 201, 265.
— contremarquées. *No-
tice* : 225-231.
— normandes. *Notice* :
318-325.
— étrangères, 366.
— du xv^e siècle, 372.
— modernes, 13, 68, 366.
Monuments historiques, 9,
45, 71, 73, 84-87,
100, 104, 105, 116,
151, 153, 202, 231,
234, 238, 257, 262,
279, 280, 289, 294-
296, 298, 299, 355-
357, 360, 378, 383,
418.
— classement, 381.

Monuments, classements projetés, 62, 86, 104, 326.
 — déclassement, 154.
 — défigurés, 352, 361-364, 382.
 Morte-paye (hommes de), 311, 312.
 Moulin, 432.
 Muette, 347.
 Musée des Antiquités, 41, 85, 87, 115, 150, 231, 240, 254, 267, 277, 283-287, 303, 415.
 — de peinture, 109.
 — de Dieppe, 13.
 — du Havre, 413.
 — de S.-Germain, 83, 270.
 — d'Évreux, 85.
 — de Fécamp, 252.

N

Nocte, 393, 394.
 Noël, 350.

O

Obel, 244, 245.
 Or en toile, 108.
 Ordinations, 90, 92.
 Orgues, organistes, 387-390.
 Os (objets en), 417.
 Ossements, 2.
 Ouverture de la porte sainte, 212-220.

P

Paaelle, 430.
 Paiellez, 50.

Paradis, 49.
 Parfourair, 316.
 Parmonter, 313, 314.
 Pasnecte, 350.
 Paticher, 370.
 Peintures romaines, 404.
 — du XI^e siècle, 239.
 Pelichon, 428, 429.
 Pénitenciers, 253.
 Pennetier, 339.
 Penmos, 350.
 Peste, 128, 179, 181.
 Pierre d'Etat, 75.
 Pique, 67, 68, 70.
 Piqueures, 128.
 Pis, 340.
 Plan archéologique, 299.
 Planquage, 310.
 Planquette, 310.
 Platrerie, 351.
 Plommé, 49.
 Plommier, 340.
 Poires (catalogue), 293.
 Pommes — 293.
 Porches, 47-49.
 Pos, 350.
 Postelle, 350.
 Poteries gallo-romaines, 273, 274, 416.
 — grises, 2, 11.
 — acoustiques modernes, 390.
 Poudingues, 270.
 Poudreure, 392.
 Poulailler, 370.
 Pourporter, 351.
 Poursuir, 95.
 Preschement, 393.
 Préséance, 130.

Prestation singulière, 47, 51, 60.

Prétore, 317.

Procès de Jeanne d'Arc, 88.

— pour inhumation, 57.

— de l'évêque d'Avran-
ches, 94-99.

Processions générales, 368-
69.

Prunes (catalogue), 293.

Q

Queuvrechiez, 50.

Quieure, 430.

R

Rabesseur, 352.

Rabessié, 351.

Ramerot, 370, 371.

Raportage, 370.

Rappareiller, 340.

Rater, 370.

Réduction de la Normandie, 3.

Reliquaire, 84.

Renfournier, 350.

Rentes à vie, 339.

Resements, 345.

Restellier, 340.

Retable, *voir* contretable.

Retoupper, 316.

Revétu, 394-395.

Robe pour pot-de-vin, 389.

Rosegothique primitive, 224.

Roussie, 428, 429.

Roussignolet, 388.

S

Sanglier (défense de), 206,
211, 275.

Scabelles, 49.

Sceaux, 85.

Scories vitreuses, 405.

Scramasaxe, 420, 425.

Sculpture russe, 202.

Se, 389.

Septembresche, 393.

Sépultures mérovingiennes,
224.

Seullet, 340.

Sollail, 370.

Souplix, 393.

Sous-chevron, 350.

Squelettes, 365.

Substructions romaines, 72,
205.

Sucretz (de), 371.

T

Tableau, 212, 354.

Tabourin, 389.

Te Deum d'action de grâces,
143-146.

Temple romain, 269. *Notice* :
397-418.

Tertres antiques, 211, 268.

Testament, 92.

Tétine rouge, 206.

Teurs, 106.

Théâtre romain, 327.

Tieule, 351.

Tombelles, 276, 277.

Tortiller, 388.

Traditions locales, 78, 211,
360, 430.

Travetel, 350.

Tref, 350.

Trépied romain, 409.

Trésor militaire, 81, 119.

Trestes, traistes, 47-50.

Trinité (la), 107, 109.

U

Usages de S.-Godard, 391-394.

V

Vase prétendu phénicien, 124.

Verdier, 345.

Verre (objets en), 417, 425.

Verrerie, 272.

Villa gallo-romaine, 273.

Villes ? (anciennes) au pays de Caux, 430-432.

Vin coulant dans la rue, 145.

Vis, 344, 350, 351.

Visitation, 248.

Vitrail restauré, 84.

Voie romaine, 211, 365.

Voirres, 48.

Voirrynes, 49.

Vol de la Bibliothèque, 84.

Voleur, 49.

Vues, 282.

